This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LAFAYETTE

EN AMÉRIQUE.

II.

WASHINGTON

LAFAYETTE
EN AMÉRIQUE,

EN 1824 ET 1825,

OU

JOURNAL D'UN VOYAGE
AUX ÉTATS-UNIS;

PAR A. LEVASSEUR,
SECRÉTAIRE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE PENDANT SON VOYAGE.

ORNÉ DE DOUZE GRAVURES ET D'UNE CARTE.

TOME SECOND.

PARIS.
A LA LIBRAIRIE BAUDOUIN,
RUE DE VAUGIRARD, N°. 17.

1829.

7332.12
US4552.15

LAFAYETTE

EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE Ier.

FÊTE DES FERMIERS DU MARYLAND. — DÉPUTATION INDIENNE PRÉSENTÉE AU GÉNÉRAL LAFAYETTE. — MESSAGE DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS. — HONNEURS EXTRAORDINAIRES RENDUS A L'HÔTE DE LA NATION. — RÉCOMPENSE NATIONALE OFFERTE PAR LE CONGRÈS.

En arrivant à Washington, nous allâmes dîner chez le président, et, après vingt-quatre heures de repos, nous partîmes pour Baltimore, où nous étions invités, comme membres de la société d'agriculture, à assister à la fête annuelle des fermiers du Maryland. Cette fête a pour but de distribuer des récompenses et des encouragemens à tous ceux qui, dans le cours de l'année, ont fait faire des progrès à l'agriculture ou aux arts d'utilité domestique. Les divers produits sont soumis, sans nom d'auteur, à l'examen d'un jury,

sur le rapport duquel les prix sont distribués par la société d'agriculture. L'exposition nous parut riche en produits de tous genres. Un grand nombre de chevaux, de vaches, de moutons remarquables par la beauté de leurs formes, nous prouvèrent combien les fermiers du Maryland apportent de soins au perfectionnement des races. Des modèles d'instrumens aratoires; des tissus de lin, de chanvre, de coton, de laine; des vins, des grains, disposés de manière à pouvoir être examinés par tout le monde, attestaient l'esprit de recherches et de perfectionnement de la classe industrielle de ce riche état. Le général Harper ouvrit la séance par un discours fort instructif sur les progrès de l'état actuel de l'agriculture dans le Maryland, et le général Lafayette fut chargé de distribuer les prix à ceux qui les avaient mérités. Après cette distribution, tous les fermiers furent formés sur deux rangs par M. Skinner, secrétaire de la société, et le général Lafayette passa devant eux en serrant la main de chacun. Après cette cérémonie on se mit gaiement à table, où l'on but force toasts : *A l'hôte de la nation; au fermier de la Grange*, etc. Le général répondit à tous ces hommages en portant le toast suivant : « *A la semence de liberté américaine transplantée sur d'autres rivages. Etouffée jusqu'à présent, mais non détruite par les mauvaises herbes européennes, puisse-t-elle germer et s'é-*

lever de nouveau, plus vigoureuse, plus pure, et couvrir le sol des deux hémisphères ! »

Avant de quitter Baltimore, nous visitâmes plusieurs fermes des environs, dans chacune desquelles le général Lafayette prit avec soin des notes sur les diverses améliorations qui lui parurent d'une application utile pour sa ferme de la Grange. Il admira surtout la belle chaudière à vapeur [1] du président de la société d'agriculture, à l'aide de laquelle on peut nourrir plus économiquement et plus abondamment de nombreux troupeaux. M. Patterson lui offrit un jeune taureau et deux génisses d'une élégance de forme extrêmement rare. Ils sont d'une race qui a été créée, dit-on, en Angleterre, dans le comté de Devonshire. Il reçut aussi, de plusieurs autres cultivateurs, des dindons sauvages propres à relever la race des dindons d'Europe; des cochons de taille et forme extraordinaires, etc., etc.; enfin, chacun voulut offrir de ses produits au fermier de la Grange, et il accepta avec d'autant plus de reconnaissance, qu'il voyait dans chacun de ces présens un moyen de plus d'être un jour utile à l'agriculture française.

A notre rentrée à Washington, nous trouvâmes

---

[1] Depuis notre retour en France, le général a reçu de M. Moris, citoyen de Baltimore, une chaudière semblable et l'a mise en action dans sa ferme.

la ville beaucoup plus animée qu'avant notre départ. Le nombre d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'Union, qui s'y rassemblent ordinairement à l'époque de l'ouverture du congrès, y étaient accourus cette fois en beaucoup plus grand nombre encore, attirés par le désir de s'y trouver en même temps que l'hôte de la nation, et pour y être témoin de l'installation du nouveau président que le peuple était appelé à élire cette année. Les ambassadeurs des puissances européennes, les représentans des nouveaux états de l'Amérique du Sud étaient venus reprendre leurs postes qu'ils avaient quittés pendant la belle saison; des députations indiennes même étaient venues du fond des forêts les plus éloignées pour exposer au gouvernement américain les besoins de leurs frères. Ces députations vinrent visiter le général Lafayette le lendemain de notre retour. Elles lui furent présentées par le major Pitchlynn, leur interprète. A leur tête étaient deux chefs que nous avions vus s'asseoir un jour à la table de M. Jefferson, pendant notre séjour à Monticello. Je les reconnus à leurs oreilles découpées en longues lanières, garnies de longues lames de plomb. L'un d'eux, nommé *Mushalatubec*, adressa la parole au général en langue indienne, et lui dit:

« Tu es un de nos pères. Tu as combattu à côté » du grand Washington. Nous serrons ta main » ici comme celle d'un ami et d'un père. Nous

» avons toujours marché dans le blanc sentier
» de la paix, et c'est ce sentier que nous avons
» suivi pour venir te voir. Nous te présentons
» des mains pures qui n'ont jamais été teintes du
» sang américain. Nous vivons loin d'ici dans une
» contrée où le soleil ardent darde perpendicu-
» lairement ses rayons sur nous. Nous avons eu
» pour voisins les Français, les Espagnols et les
» Anglais; mais maintenant nos seuls voisins sont
» les Américains, au milieu desquels nous vivons
» comme amis et comme frères. »

Alors *Pushamata*, le premier de leurs chefs, prit la parole à son tour, et s'exprima en ces termes :

« Il y a près de cinquante neiges que tu as tiré
» le glaive comme compagnon de Washington:
» avec lui tu as combattu les ennemis de l'Amé-
» rique. En mêlant généreusement ton sang au
» sang de tes ennemis, tu as prouvé ton dévoue-
» ment à la cause que tu défendais. Après avoir
» terminé cette guerre, tu es retourné dans ta
» patrie, et maintenant tu viens revisiter cette
» terre où tu es honoré et béni par la reconnais-
» sance d'un peuple nombreux et puissant. Tu
» vois partout les enfans de ceux dont tu as dé-
» fendu la liberté se presser autour de toi et ser-
» rer tes mains avec une filiale affection. Nous
» avons entendu raconter toutes ces choses dans
» le fond de nos retraites les plus éloignées, et

» nos cœurs ont été dévorés par le désir de te
» voir. Nous sommes venus, nous avons pressé
» ta main et nous sommes satisfaits. C'est la pre-
» mière fois que nous te voyons et probablement
» la dernière. Nous ne nous rencontrerons plus.
» La terre nous séparera pour toujours..... »

En prononçant ces dernières paroles, le vieil Indien avait dans le maintien et dans la voix quelque chose de solennel. Il semblait agité par de tristes pressentimens. Nous apprîmes sa mort peu de jours après; elle eut lieu avant qu'il pût se remettre en route pour retourner au milieu des siens. Sentant sa fin venir, il fit appeler ses compagnons de voyage, les pria de le lever et de le parer de ses plus beaux ornemens, et demanda qu'on lui apportât ses armes, afin que sa mort fût celle d'un homme. Il témoigna le désir qu'à son enterrement les Américains lui rendissent les devoirs militaires, et qu'on tirât le canon sur sa tombe. On lui en fit la promesse: alors il se remit à causer avec ses amis, et expira doucement au milieu de la conversation. Il était très-vieux et appartenait à la tribu des Choctaws, ainsi qu'une partie de ceux qui vinrent visiter le général. Les autres étaient de la tribu des Chickasaws.

Le général avait trouvé en rentrant à Washington des messages de tous les états du Sud et de l'Ouest, par lesquels on lui exprimait le désir et

l'espoir qu'avait le peuple de ces parties de l'Union de recevoir sa visite. Les représentans de ces divers états, qui étaient arrivés pour siéger au congrès, venaient le voir chaque jour, et lui parlaient avec enthousiasme des préparatifs que faisaient déjà leurs concitoyens pour recevoir dignement l'hôte de la nation. Il sentit bien qu'il lui serait difficile, pour ne pas dire impossible, de se refuser à des vœux exprimés d'une manière si touchante et si honorable pour lui. Il prit donc le parti de se rendre à toutes ces invitations; mais il fut décidé que vu l'époque trop avancée de la saison, il ne recommencerait son voyage qu'à la fin de l'hiver dont il consacrerait une partie au repos à Washington, où il pourrait suivre les débats du congrès. Mais comme ces débats ne devaient s'ouvrir que dans quelques jours, il résolut de profiter du temps qui lui restait pour aller visiter tous les membres de la famille du général Washington qui se trouvaient dans les environs de la capitale. Nous allâmes d'abord chez une de ses nièces, madame Lewis, qui réside à Woodlawn. Cette dame fut élevée à Montvernon avec M. George Lafayette, et le temps n'a point détruit l'amitié fraternelle qui s'était établie entre elle et lui. Elle nous accueillit avec une grande tendresse, ainsi que son mari et sa famille. Nous restâmes quatre jours à Woodlawn, entourés des soins les plus touchans, et nous en partîmes char-

gés de petits présens qui pour nous étaient d'un grand prix, car ils se composaient presque tous d'objets qui avaient appartenu au héros de la liberté, à l'immortel Washington. Comme Woodlawn n'est qu'une division de l'ancienne propriété de Montvernon, nous n'eûmes qu'une promenade à faire pour aller demander à dîner au juge Bushrod Washington. Nous revînmes ensuite à Arlington, résidence de M. Custis, dont j'ai déjà eu occasion de parler. Sa maison, bâtie sur les plans réduits du temple de Thésée, est élevée sur un des plus beaux sites que l'on puisse imaginer. Du portique l'œil peut embrasser à la fois le cours majestueux du Potomac, le mouvement commercial de Georgetown, la ville naissante de Washington, et au loin le vaste horizon au-dessous duquel sont les plaines fertiles du Maryland. Si M. Custis, au lieu du grand nombre d'esclaves indolens qui dévorent ses produits et laissent ses chemins en mauvais état, employait seulement une douzaine d'ouvriers libres bien payés, je suis sûr qu'il ne tarderait pas à tripler ses revenus et à avoir une des plus délicieuses propriétés, non-seulement du district de Colombie, mais encore de toute la Virginie.

Pendant que le général Lafayette visitait ses amis, le congrès venait d'ouvrir sa session, le 6 décembre, selon l'usage. Le 7, à midi, les chambres avaient reçu le message du président, et, à

notre retour à Washington, le 8, nous pûmes lire cette pièce politique, toujours si remarquable aux États-Unis, mais encore plus intéressante cette année, parce qu'elle était le dernier grand acte de l'administration d'un honnête homme, et que son influence sauva peut-être les républiques de l'Amérique du Sud, je ne dis pas des intrigues, mais au moins des attaques de l'Europe. J'engage ceux qui veulent apprendre comment, dans un gouvernement légitime, le chef de l'état, librement élu par le peuple, rend compte à ses administrés de la mission sacrée qu'ils lui ont confiée, à lire le message de M. Monroë, du 6 décembre 1824. Ils y verront avec quelle candeur ce sage magistrat donne au congrès le détail de tous les actes de son administration; avec quelle simplicité il parle de ses traités avec tous les rois de l'Europe; avec quelle franchise il expose les besoins, les ressources, la situation enfin de l'état; mais aussi avec quel courage, quelle dignité, il déclare au monde entier que la république, fidèle à ses engagemens, regardera comme une offense personnelle toutes les attaques dirigées contre ses alliés, et repoussera toujours de tout son pouvoir l'injuste principe d'intervention étrangère dans les affaires d'une nation!

On me saura peut-être gré de rapporter ici la partie du message, relative aux républiques de l'Amérique du Sud.

Voici comment s'exprime M. Monroë :

« A l'égard de la lutte dans laquelle nos voi-
» sins sont maintenant engagés, il est évident
» que le pouvoir de l'Espagne ne s'y fait, pour
» ainsi dire, plus sentir. Ces nouveaux États ont
» complété l'œuvre de leur indépendance recon-
» nue par les États-Unis, et maintenue sans trop
» d'opposition étrangère. Les troubles qui se sont
» manifestés sur quelques points de ces vastes
» états provenaient de causes intérieures qui
» prenaient leur source dans le caractère de leurs
» premiers gouvernemens, et qui ne sont point
» encore entièrement détruites. Mais il est mani-
» feste que ces causes s'affaiblissent chaque jour,
» et que ces nouvelles républiques seront bientôt
» consolidées par des gouvernemens électifs et
» représentatifs, dans toutes leurs parties, sem-
» blables au nôtre. Nous faisons des vœux ardens
» pour que ces républiques continuent à mar-
» cher dans cette voie, parce que nous avons
» l'intime conviction qu'elle doit les conduire au
» bonheur ; mais, malgré nos vœux, nous n'a-
» vons pas cru devoir leur offrir notre interven-
» tion, car nous pensons que chaque peuple a
» seul le droit de se donner le gouvernement qu'il
» croit convenir le mieux à ses intérêts. Elles ont
» d'ailleurs notre exemple sous les yeux, et elles
» seules sont juges compétens de nos efforts, de
» nos succès, et de ce qui peut le mieux s'appro-

» prier à leurs besoins ; nous les laissons à leurs
» propres inspirations avec l'espoir que les autres
» puissances suivront la même politique que
» nous. Nous avons fait connaître au monde en-
» tier le profond intérêt que nous prenions à
» l'indépendance de ces nouveaux états, l'em-
» pressement avec lequel nous avons reconnu
» cette indépendance, et surtout notre désir qu'ils
» fussent libres dans le choix de leur gouverne-
» ment. Séparés, comme nous le sommes, de
» l'Europe, par le vaste océan, nous ne pouvons
» avoir aucun intérêt dans les guerres qui sur-
» viennent entre les gouvernemens européens,
» ni dans les causes qui les produisent. Que la
» balance du pouvoir, dans ses continuelles os-
» cillations, penche en faveur de l'un ou de
» l'autre, peu nous importe : il nous suffit de
» conserver avec les uns et les autres des relations
» amicales qui garantissent leurs intérêts et les
» nôtres. Mais à l'égard de nos voisins du Sud,
» notre situation est différente. Nous ne pouvons
» souffrir que les cabinets européens intervien-
» nent dans leurs affaires, spécialement dans
» celles qui regardent le choix de leur gouverne-
» ment, et nous serions obligés de regarder
» comme une agression qui nous serait person-
» nelle, toute intervention de cette nature. Il est
» satisfaisant de savoir que quelques-unes des
» puissances avec lesquelles nous sommes en re-

» lations d'amitiés, et auxquelles nous avons
» expliqué nos intentions à ce sujet, ont paru
» disposées à les approuver[1]. »

Le président rendit aussi compte des motifs de la visite du général Lafayette aux États-Unis, et des circonstances qui l'avaient accompagnée.

« Conformément à une résolution du congrès,
» prise pendant la dernière session, » dit-il, « le
» général Lafayette avait été invité à visiter les
» États-Unis, et avait reçu l'avis qu'un bâti-
» ment de l'état se rendrait dans le port français
» qu'il voudrait bien désigner, pour le conduire
» sur tel point de l'Amérique où il jugerait con-
» venable d'aborder. Sa modestie le porta à re-
» fuser cette offre; mais il répondit que dès long-
» temps il avait le projet de visiter l'Union, et
» que certainement il l'exécuterait dans le cou-
» rant de l'année. En août dernier il arriva à
» New-York, où il fut reçu avec les témoignages
» d'affection et de reconnaissance auxquels l'im-
» portance de ses services et les sacrifices qu'il a
» faits pour nous lui donnent tant de titres. Un
» sentiment unanime à son égard s'est manifesté

[1] M. Canning avait-il oublié cette partie du message du président des États-Unis, ou pensait-il qu'elle était ignorée de l'Europe lorsqu'il se vanta, deux ans plus tard, d'avoir placé au rang des nations les républiques de l'Amérique du Sud en reconnaissant le premier leur indépendance ?

» sur tous les points de l'Amérique, et de tous
» les États il a reçu des invitations de vouloir
» bien les visiter. Partout où il s'est montré, la
» population des environs s'est réunie pour le
» recevoir et l'honorer. Partout il éveille le plus
» vif intérêt en appelant les regards sur les héros
» survivans de notre révolution, qui en ont par-
» tagé avec lui les travaux et les dangers, et que
» le temps a épargnés jusqu'à présent. Sans doute
» un spectacle plus digne d'intérêt ne pourra ja-
» mais être montré aux hommes, car il serait
» impossible qu'un concours pareil de sentimens
» et de circonstances aussi remarquables se re-
» produisît. Il était bien naturel d'attendre ce
» sentiment de ceux qui ont combattu avec lui et
» pour la même cause; mais sa présence a ému
» toutes les classes de citoyens, même celles des
» plus jeunes. En effet, est-il un individu
» dans l'Union dont la famille n'ait pris part à
» la guerre de l'indépendance? Est-il un enfant
» qui n'en ait entendu le récit? Toute la nation,
» depuis quarante ans, n'en apprécie-t-elle pas
» chaque jour le résultat? Nous combattîmes
» pour notre liberté publique et individuelle, et
» nos efforts furent couronnés du succès. La pré-
» sence de celui qui, guidé par de si nobles inspi-
» rations, prit une part si active à notre cause,
» ne pouvait manquer de produire une impres-
» sion profonde sur les individus de tout âge. Il

» était naturel que nous prissions à son futur
» bien-être, comme nous le faisons, le plus vif
» intérêt. Ses droits à notre reconnaissance sont
» connus.

» D'après ces motifs, j'invite le congrès à
» prendre en considération les services qu'il a
» rendus, les sacrifices qu'il a faits, les pertes
» qu'il a éprouvées, et à voter en sa faveur une
» dotation qui réponde dignement au caractère
» et à la grandeur du peuple américain. »

Après la lecture de ce message, les chambres, selon l'usage, nommèrent immédiatement des commissions pour s'occuper du travail relatif à chacun des articles du message. Celle qui fut chargée de ce qui se rapportait au général reçut l'invitation de présenter ses conclusions dans le plus bref délai.

Mais déjà d'autres commissions avaient été nommées pour s'occuper de la réception solennelle du général dans le sein du congrès; et, le 8 décembre, ces commissions s'étant réunies, M. Barbour faisait connaître, à la chambre des représentans, le résultat de leur opinion. Elles étaient d'avis que, pour prévenir les difficultés qui pourraient s'élever sur le cérémonial à suivre, chaque chambre s'occupât séparément de la réception de l'hôte de la nation. Le sénat délibéra ensuite sur la manière dont le général Lafayette serait reçu dans son sein, et la commis-

sion fut autorisée, pour toute la session, à continuer d'être l'intermédiaire entre le sénat et lui.

Le 9, M. Mitchell, au nom des mêmes commissions, proposa à la chambre des représentans les résolutions suivantes, qui furent adoptées à l'unanimité :

« Le général Lafayette sera publiquement félicité par la chambre, de ce qu'il a accédé aux » désirs du congrès qui l'appelait aux États-» Unis ; assurance lui sera donnée de la grati-» tude et du profond respect que la chambre » conserve pour les éminens services qu'il a ren-» dus pendant la révolution, et du plaisir qu'elle » éprouve à le revoir, après une aussi longue ab-» sence, sur le théâtre de ses exploits.

» A cet effet, le général Lafayette sera invité » par une commission à se rendre dans le sein » de la chambre, vendredi prochain, à une heure. » Il sera introduit par la commission, reçu par » les membres debout et découverts, et haran-» gué par l'orateur. »

Dès que ces résolutions de la commission furent connues dans le public, les milices voulurent prendre les armes pour donner, à l'entrée de l'hôte de la nation au congrès, tout l'éclat de la pompe militaire ; mais le général Lafayette, ayant eu connaissance de leur intention, s'empressa de leur offrir ses remercîmens, en leur faisant

dire « qu'il ne croyait pas qu'il convînt à la cir-
» constance qu'il fût entouré de l'appareil des
» armes. » Les milices, toujours empressées de faire ce qui pouvait lui être le plus agréable, renoncèrent aussitôt à leur projet, et, à midi et demi, nous montâmes en voiture, avec la commission du sénat, pour nous rendre au Capitole. A une heure précise les portes du sénat s'ouvrirent, et le général Lafayette fut introduit au sein de l'assemblée par M. Barbour, président de la commission. En arrivant au centre de la salle, M. Barbour dit à haute voix : « *Nous pré-*
» *sentons le général Lafayette au sénat des*
» *États-Unis.* » Les sénateurs, debout et découverts, reçurent cette annonce dans le plus profond silence. La commission conduisit ensuite le général à un siége placé à la droite du président du sénat, M. Gaillard. Immédiatement après, la motion fut faite de suspendre la séance pour que chaque sénateur pût individuellement venir témoigner sa déférence au général. Cette motion ayant passé, les sénateurs quittèrent successivement leurs siéges et vinrent lui presser affectueusement la main. La séance fut ensuite levée.

Le lendemain, le général fut de nouveau conduit au Capitole par une députation de vingt-quatre membres de la chambre des représentans. Le cortége se composait de douze voitures, mais

sans escorte, sans pompe, sans décorations. Notre marche à travers la ville fut lente et silencieuse. A la vue de la première voiture, qui portait le général, les citoyens s'arrêtaient, se découvraient, mais ne faisaient entendre aucune acclamation. Ce silence, cette simplicité avaient quelque chose de solennel. En attendant que la séance fût commencée, on nous conduisit dans la salle des conferences. Dès le matin les galeries publiques étaient remplies par la foule. Les tribunes étaient occupées par la diplomatie étrangère et par les personnes les plus distinguées de la ville. La partie de la salle que n'occupaient point les représentans avait été livrée, pour cette fois seulement, et à cause de la trop grande affluence de spectateurs, aux dames invitées à la séance.

Lorsque les représentans eurent pris place, M. Condict monta à la tribune et proposa que le sénat fût invité à la séance; un autre membre, M. Poinsett, répondit que cette chambre n'étant point dans l'exercice actuel de ses fonctions, cette invitation n'était peut-être pas nécessaire; mais la motion passa à une grande majorité. Le président, ou plutôt l'orateur; car c'est ainsi qu'on nomme celui qui dirige et résume les débats de la chambre, invita alors les membres qui siégeaient au côté droit à passer au côté gauche pour céder leurs places aux sénateurs.

Les portes furent ouvertes et le sénat vint prendre place. Quelques instans après, deux membres de la chambre vinrent appeler M. George Lafayette et M. Levasseur, et on nous conduisit tous deux au sein de l'assemblée, où on nous fit prendre place au banc des ministres. Alors, à un signal donné, les portes s'ouvrirent, et le général Lafayette parut entre M. Mitchell et M. Livingston, suivi de toute la commission qui l'avait été chercher. A cette vue, toute l'assemblée se leva, se découvrit et demeura silencieuse. Lorsque le général fut parvenu au centre de la salle, l'orateur, M. Clay, prit la parole, et lui dit :

« La chambre des représentans des États-
» Unis, animée de ses propres sentimens et in-
» terprète de ceux de la nation, ne pouvait m'im-
» poser un devoir plus satisfaisant à remplir que
» celui de vous présenter de cordiales félicitations
» sur votre récente arrivée dans ce pays. Je me
» conforme aux désirs du congrès, en vous don-
» nant l'assurance de la haute satisfaction qu'in-
» spire votre présence sur le premier théâtre de
» votre gloire. Il ne se trouve, parmi les membres
» qui composent ce corps, que peu d'hommes qui
» aient pris part avec vous à la guerre de notre
» révolution; mais tous ont appris, de l'impar-
» tiale histoire ou par de fidèles traditions, quels
» ont été les périls, les souffrances, les sacrifices

» auxquels vous vous êtes volontairement soumis, » et les services signalés que vous avez rendus en » Amérique et en Europe à un peuple éloigné, » presque inconnu, et encore dans l'enfance. » Tous sentent et reconnaissent l'étendue des » obligations que vous avez imposées à la nation. » Mais tout intéressantes et importantes que » soient les relations qui vous ont, dans tous les » temps, uni à nos états, elles ne motivent pas » seules le respect et l'admiration de cette chambre. La constante fermeté de votre caractère, » votre imperturbable dévouement à la liberté » fondée sur l'ordre légal, pendant toutes les vicissitudes d'une vie longue et périlleuse, ont » droit à notre profonde admiration. Pendant » les convulsions récentes qui ont agité l'Europe, » au milieu comme après la cessation des orages » politiques, le peuple des États-Unis vous a » toujours vu fidèle à vos principes, debout et » la tête levée dans tous les dangers, encourageant, de cette voix qui lui est si connue, les » amis de la liberté, et constant et intrépide défenseur, prêt encore à verser pour elle la dernière goutte d'un sang que vous aviez déjà si » noblement et si généreusement répandu ici » pour la même sainte cause.

» Souvent on a formé le vain désir que la Providence permît au patriote de visiter son pays » après sa mort, et d'y contempler les change-

» mens auxquels le temps a donné naissance. Le
» patriote américain des temps passés verrait
» aujourd'hui des forêts cultivées, des villes fon-
» dées, des montagnes aplanies, des canaux
» ouverts, de grandes routes établies, de grands
» progrès faits dans les arts, dans les sciences,
» dans l'accroissement de la population.

» Général, votre visite actuelle offre l'heureux
» accomplissement de ce vœu. Vous êtes ici au
» milieu de la postérité. Partout vous avez dû
» être frappé du changement physique et moral
» qui s'est opéré depuis que vous nous avez
» quittés; cette cité elle-même, qui porte un
» nom qui vous est cher comme à nous, s'est
» récemment élevée du sein de la forêt qui cou-
» vrait son territoire. Mais il est un point sur
» lequel vous ne trouvez aucun changement.
» C'est le sentiment de notre constant dévoue-
» ment à la liberté, de notre vive et profonde
» reconnaissance pour l'ami que vous avez perdu,
» le père de la patrie, pour vous, général, et
» pour vos illustres compagnons sur le théâtre
» de la guerre et dans les conseils, ainsi que
» pour les nombreux bienfaits dont nous jouis-
» sons, et pour le droit même que j'exerce dans
» ce moment en m'adressant à vous. Ce senti-
» ment, si cher aujourd'hui à plus de dix millions
» d'hommes, sera transmis, sans être affaibli, à
» la postérité la plus reculée, en arrivant d'âge

» en âge aux générations innombrables qui sont
» destinés à peupler ce continent. »

La profonde émotion qui s'était emparée de l'orateur, et qui l'avait visiblement agité pendant son discours, passa rapidement dans tous les cœurs des auditeurs, et chacun attendait avec une bienveillante anxiété la réponse qu'il présumait avoir été écrite par le général pour une circonstance si solennelle. Mais combien ne fut-on pas agréablement surpris lorsqu'on le vit s'avancer de quelques pas vers l'orateur, promener sur l'assemblée des regards d'attendrissement et de reconnaissance, et qu'après quelques instans de recueillement sa voix sonore fit distinctement entendre jusque dans les galeries les plus reculées l'improvisation suivante :

« Monsieur le président et messieurs de la
» chambre des représentans. Lorsque le peuple
» des États-Unis et ses honorables représentans au
» congrès, ont daigné choisir, en ma personne, un
» vétéran américain pour donner un témoignage
» de leur estime pour nos travaux réunis, et de leur
» attachement aux principes pour lesquels nous
» avons eu l'honneur de combattre et de verser
» notre sang, je suis heureux et fier de partager
» ces faveurs extraordinaires avec mes chers com-
» pagnons d'armes et de révolution. Il y aurait
» néanmoins de l'ingratitude et peu de sincérité
» à ne pas reconnaitre la part individuelle que

» vous m'accordez dans ces marques de bienveil-
» lance, auxquelles mon cœur répond par des
» émotions trop profondes pour pouvoir les ex-
» primer.

» Mes obligations aux États-Unis, monsieur,
» surpassent de beaucoup les services que j'ai pu
» leur rendre. Elles datent de l'époque où j'ai
» eu le bonheur d'être adopté par l'Amérique
» comme un de ses jeunes soldats, comme un
» fils bien-aimé. Pendant près d'un demi-siècle,
» j'ai continué à recevoir les preuves constantes
» de leur affection et de leur confiance; et à
» présent, monsieur, grâce à la précieuse invi-
» tation que j'ai reçu du congrès, je me trouve
» accueilli par une série de touchantes réceptions
» dont une seule heure ferait plus que compenser
» les travaux et les souffrances d'une vie entière.

» L'approbation du peuple américain et de ses
» représentans, pour ma conduite dans les vicis-
» situdes de la révolution européenne, est la plus
» grande que je pusse recevoir. Certes, je puis
» me tenir ferme et la tête levée, lorsqu'en leur
» nom, et par vous, monsieur le président, il est
» solennellement déclaré que, dans chaque oc-
» casion, je suis resté fidèle à ces principes amé-
» ricains de liberté, d'égalité, et de véritable
» ordre social auxquels je me suis dévoué dès
» ma jeunesse, et qui, jusqu'à mon dernier sou-
» pir, seront pour moi un devoir sacré.

» Vous avez bien voulu faire allusion au bon-
» heur particulier de ma situation, lorsqu'après
» une si longue absence il m'a été réservé de voir
» les immenses progrès, les admirables commu-
» nications, les prodigieuses créations dont nous
» trouvons un exemple dans cette cité, dont le
» nom même est un vénérable palladium; en un
» mot, de voir toute la grandeur, toute la pros-
» périté de ces heureux États-Unis qui, en même
» temps qu'ils offrent une noble garantie au com-
» plément de l'indépendance américaine, répan-
» dent sur toutes les parties du monde la lumière
» d'une bien supérieure civilisation politique.

» Quel gage plus assuré peut-on donner de la
» persévérance nationale dans l'amour de la li-
» berté que ces bienfaits même qui sont évidem-
» ment le résultat d'une vertueuse résistance à
» l'oppression, et d'institutions fondées sur les
» droits de l'homme et sur le principe répu-
» blicain du gouvernement du peuple par lui-
» même ?

» Non, monsieur le président, la postérité n'a
» pas encore commencé pour moi, puisque dans
» les fils de mes anciens compagnons et amis, je
» retrouve les mêmes sentimens publics, et per-
» mettez-moi d'ajouter les mêmes sentimens
» pour moi que j'ai eu le bonheur de connaître
» à leurs pères.

» Monsieur, il m'a été permis, il y a quarante

» ans, devant un comité d'un congrès de treize » états unis, d'exprimer les vœux ardens d'un » cœur américain. Aujourd'hui j'ai l'honneur, et » j'éprouve la délicieuse jouissance de féliciter les » représentans de l'Union, si grandement aug- » mentée, sur une réalisation de ces vœux, fort » au-delà de toute espérance humaine, et sur la » perspective presque infinie que nous pouvons » certainement prévoir. Permettez-moi, mon- » sieur le président, de joindre à l'expression de » ces sentimens le tribut de ma vive reconnais- » sance, de mon dévouement affectionné et de » mon profond respect. »

Je n'entreprendrai point de décrire ici l'impression profonde que produisit sur tous les spectateurs la réponse du général et l'ensemble de cette scène si simple et pourtant si majestueuse. Je ne serais peut-être pas compris par tout le monde. Pour moi, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de comparer ce touchant tableau de la reconnaissance nationale couronnant les vertus civiques, avec ces pompeuses cérémonies au milieu desquelles les rois de l'Europe ne se montrent qu'environnés de l'éclat de la pourpre et des armes, et ces dernières ne me parurent plus que de brillantes représentations de théâtre, qu'on aurait peut-être plaisir à contempler, si on ne savait combien ordinairement elles sont onéreuses au peuple.

Après les honneurs, inconnus jusqu'alors, que le congrès venait de rendre au général Lafayette, il semblait que tous les témoignages de la reconnaissance nationale dussent être épuisés. Cependant le congrès, attentif aux paroles du message du président, et surtout à l'expression de l'opinion publique qui, chaque jour, se manifestait dans les journaux ou dans les lettres particulières adressées de tous les points de l'Union aux représentans, crut qu'il lui restait encore quelque chose à faire, et il s'empressa de nommer une commission chargée de rechercher les moyens de faire accepter au général Lafayette une indemnité digne de la nation qui voulait la lui offrir. Cette commission fit, le 20 décembre, un rapport dans lequel, après avoir rappelé les services que Lafayette avait rendus à la nation américaine, et les sacrifices qu'il avait faits pour l'établissement de son indépendance, elle proposa qu'on lui offrît comme compensation et comme témoignage de reconnaissance, une somme de 200,000 dollars (environ un million), et la propriété d'un terrain de vingt-quatre mille acres choisis dans la partie la plus fertile des États-Unis.

Cette proposition fut accueillie avec empressement par le sénat, et on crut un instant qu'elle passerait sans discussion, mais au moment où on allait l'envoyer à la chambre des représentans, un sénateur prit la parole et dit « qu'il n'a-

vait d'objections à faire, ni contre les sommes qu'on allait voter, ni sur les services pour lesquels on les proposait; qu'il ne le cédait à personne en reconnaissance et en amitié pour le général Lafayette, dont il croyait qu'on ne saurait jamais trop récompenser les vertus et les sacrifices, mais qu'il croyait que, dans cette circonstance, le mode adopté était vicieux; que, chargé d'administrer les revenus du peuple, il ne croyait pas qu'il fût permis au congrès d'en disposer autrement que pour le service public; qu'il pensait que chaque état en particulier réclamerait avec raison le droit de témoigner comme il l'entendrait sa reconnaissance à Lafayette; enfin, qu'il votait contre la prise en considération de la proposition, afin d'empêcher l'établissement d'un antécédent dont les conséquences pourraient être funestes par la suite. »

L'éloquence de M. Hayne triompha facilement de cette opposition, née d'une conscience excessivement scrupuleuse en matière de finances, et le bill ayant été lu une troisième fois, l'assemblée vota sur l'ensemble du projet, qui fut adopté à la presque unanimité. Sept voix seulement lui furent contraires; et il était universellement reconnu que ceux même qui votèrent contre le bill étaient comptés parmi les amis et les plus chauds partisans du général. Des motifs d'ordre public, et chez quelques-uns l'usage de se pro-

noncer contre toute mesure extraordinaire de finance, avaient seulement déterminé leur opposition.

La proposition ne fut pas accueillie avec moins d'empressement et de bienveillance à la chambre des représentans. Dès que la commission y présenta son rapport, toute autre discussion fut écartée, et le bill fut mis en délibération. La discussion qui s'engagea fut, comme celle qui avait eu lieu au sénat, sans contestation sur les droits du général à la reconnaissance nationale, et ne porta que sur la légalité des moyens employés.

Après sa troisième lecture le bill fut adopté à une majorité qui compta à peine quelques voix d'opposition. Voici la forme dans laquelle il fut promulgué par le gouvernement.

« *Acte concernant le général Lafayette.*

» Art. 1er. Décrété par le sénat et la chambre » des représentans des États-Unis d'Amérique, » assemblés en congrès, qu'en considération des » services et sacrifices du général Lafayette, pen- » dant la guerre de la révolution, le ministre du » trésor public est et demeure autorisé par les » présentes à lui payer la somme de deux cent » mille dollars, prise sur les fonds auxquels il » n'a encore été donné aucune autre destination.

» Art. 2. Décrète encore qu'il soit accordé au- » dit général Lafayette, pour en jouir, lui et ses

» héritiers, une pièce de terre qui lui sera allouée,
» de l'autorité du président, sur les terres non
» encore concessionnées des États-Unis. »

Pendant que ces discussions avaient lieu dans le congrès, le général Lafayette, qui ignorait entièrement qu'on s'y occupait de lui, était à Annapolis, où l'avait appelé la législature de l'état de Maryland. Ce ne fut que le lendemain de son retour à Washington, que les deux commissions du sénat et de la chambre des représentans vinrent lui faire part de la résolution du congrès. M. Smith prit la parole, et en lui présentant le décret lui dit :

« Général, le sénat et la chambre des repré-
» sentans nous chargent de vous faire connaître
» l'adoption d'un acte qui vous concerne, et dont
» nous vous remettons copie. Vous y verrez que
» les deux chambres du congrès, appréciant les
» grands sacrifices que votre dévouement ar-
» dent à la cause de la liberté américaine vous a
» coûtés, ont cru devoir vous rembourser une
» partie des dépenses que vous avez faites. Les
» nobles principes qui vous caractérisent ne
» vous permettront pas de vous opposer à ce que
» la nation s'acquitte ainsi de ses obligations en-
» vers vous. Nous sommes choisis pour vous ex-
» primer l'espoir des deux chambres, que vous ne
» vous refuserez point à leur demande, et que
» vous voudrez bien, en acceptant le don qui

» vous est fait, ajouter cette preuve d'estime à
» toutes celles que vous avez déjà données à la
» nation américaine. De son côté, les sentimens
» qu'elle vous a voués dureront tant qu'elle saura
» apprécier la liberté dont elle jouit. Daignez
» recevoir l'expression particulière du plaisir que
» nous avons à être les organes de cette commu-
» nication. »

Le général Lafayette éprouva un grand embarras en apprenant cette munificence du congrès envers lui. Il eut d'abord l'envie de refuser, car il pensait que les témoignages de l'affection et de la reconnaissance populaires qu'il avait reçus depuis son arrivée aux États-Unis, étaient une récompense assez belle et assez honorable de ses services, et il n'en avait jamais désiré d'autre. Mais cependant il sentit, à la manière dont cette offre lui était faite, qu'il ne pouvait la refuser sans s'exposer à offenser la nation américaine dans ses représentans, et il se décida sur-le-champ à accepter.

« Messieurs, » répondit-il aux membres de la commission, « le don immense et inattendu que
» le congrès, après tant d'autres marques de
» bonté, a bien voulu me faire, demande la plus
» vive reconnaissance d'un vieux soldat améri-
» cain et d'un fils adoptif des États-Unis, deux
» titres plus chers à mon cœur que tous les tré-
» sors du monde.

» Quelque fier que je sois de tous les témoi-
» gnages d'affection que m'ont donnés le peu-
» ple des États-Unis et ses représentans en con-
» grès, l'importance de cette dernière faveur,
» au milieu de ma reçonnaissance, a fait naître
» des sentimens d'hésitation dont je ne puis me
» défendre. Mais en ce moment la gracieuse ré-
» solution des deux chambres, exprimée par vous,
» ne me permet pas d'éprouver d'autres sentimens
» que ceux de la gratitude dont je vous prie de
» vouloir bien être les organes. Daignez aussi,
» Messieurs, présenter l'hommage de mon pro-
» fond respect au congrès, et recevoir vous-même
» l'assurance de mes remercîmens personnels. »

La nouvelle de cet acte du congrès parvint bientôt, par la voie des journaux, dans toutes les parties de l'Union, et de toutes parts s'éleva un cri unanime d'approbation. Quelques états même allèrent jusqu'à vouloir ajouter encore à ce que le congrès avait fait. Ainsi, par exemple, l'état de Virginie, l'état de New-York et celui de Maryland s'apprêtaient déjà à voter de nouvelles sommes pour doter l'hôte de la nation. Il fallut toute l'énergique modération du général pour réprimer cet excès de gratitude qui aurait fini par mettre à sa disposition tous les capitaux des États-Unis, car une fois les états engagés dans cette lutte de générosité, il était difficile de prévoir où cela s'arrêterait.

Cependant les journaux, organes de l'opinion publique, tout en applaudissant à ce que venait de faire le congrès, attaquaient avec une vivacité qui affligea le général Lafayette, le petit nombre des membres qui, dans le sénat et la chambre des représentans, avaient voté contre le don national. Ces attaques, en effet, étaient d'autant plus injustes, que, comme je crois l'avoir déjà dit, la plupart des opposans étaient des amis personnels du général, et entièrement dévoués à ses intérêts; mais en votant, non contre la proposition, mais contre sa forme, ils étaient restés fidèles au principe qu'ils avaient constamment suivi de ne jamais allouer de fonds pour d'autres dépenses que celles reconnues indispensables pour le service public. Quelques-uns d'entre eux crurent devoir eux-mêmes s'en expliquer avec le général : « Non-seulement nous partageons la reconnais-» sance et l'admiration de nos concitoyens pour » les services que vous nous avez rendus, » lui dirent-ils, « mais encore nous trouvons que la na-» tion ne pourra jamais s'acquitter envers vous, » et cependant nous sommes vingt-six qui avons » voté contre la proposition du congrès... » — « Eh bien, » leur répondit le général, en leur pressant cordialement la main, « je puis vous » assurer que si j'avais eu l'honneur d'être votre » collègue, nous aurions été vingt-sept, non-» seulement parce que je partage le sentiment

» qui a déterminé votre vote, mais encore parce » que je pense que la nation américaine a fait » beaucoup trop pour moi. » Cette réponse ne tarda pas à être répétée par tous les journaux, et ne fit qu'ajouter, comme on le pense bien, à la popularité de celui qui l'avait faite.

J'ai déjà dit que pendant les délibérations du congrès, le général Lafayette s'était rendu à l'invitation de la législature du Maryland, qui avait voulu aussi lui accorder les honneurs d'une réception en séance publique. Nous avions quitté Washington, le 16 décembre, accompagnés du docteur Kent, de M. Mitchell, des représentans de l'état de Maryland, et d'un détachement de cavalerie de milices volontaires. Sur notre route, nous avions visité la famille et la belle ferme du capitaine Spring, ex-gouverneur du Maryland, et nous étions arrivés à Annapolis dans l'après-midi. Les députés de la ville s'étaient rendus au-devant du général, à une assez grande distance, et les troupes, malgré un temps affreux, s'étaient avancées jusqu'à Miller's-Hill. Un autre corps de milice était venu de Nottingham, situé à trente milles d'Annapolis. L'orage avait retardé son arrivée, mais ne ralentit point le zèle des citoyens. A Carol's-Lane, à deux milles de la ville, le général, malgré toutes les remontrances qui lui furent faites, voulut descendre de voiture, et, la tête découverte, il vint remercier les miliciens

de l'affection qu'ils lui témoignaient. « Ils se sont » exposés à la rigueur du temps pour moi, et » je ne veux pas retarder de leur en témoigner » ma reconnaissance, » dit-il. Aux limites du district eut lieu une rencontre intéressante entre lui et les soldats de l'armée révolutionnaire, dont plusieurs avaient aidé à l'emporter du champ de bataille de la Brandywine, lorsqu'il y fut blessé. Vingt-quatre coups de canon et le pavillon national que l'on arbora sur la State-House, annoncèrent sont entrée dans la ville.

Conduit dans la salle de la législature, que remplissaient des personnes de distinction et des soldats de la guerre de l'indépendance, on le fit placer sur un siége où il écouta le discours prononcé par le maire, au nom de la ville. Dans sa réponse il rappela qu'Annapolis avait été le théâtre d'événemens à jamais mémorables dans les annales des États-Unis; que c'était dans ses murs que Washington avait déposé, de lui-même, un pouvoir confié par la nation; que les habitans de cette ville avaient toujours été dignes, par leur patriotisme, d'être les témoins ou les acteurs de cette grande scène.

Le lendemain vendredi, 17 décembre, les milices du comté, le bataillon volontaire d'Annapolis et l'artillerie des États-Unis exécutèrent avec beaucoup d'ensemble et de précision de grandes manœuvres devant lui.

Le lundi suivant, il reçut de la législature de l'état des honneurs absolument semblables à ceux qui lui avaient été déférés quelques jours auparavant par le congrès. La journée se termina par un repas public auquel assistèrent tous les sénateurs et tous les représentans, et par un bal donné par le maire de la ville.

Annapolis est une ville de deux mille cinq cents âmes, fort joliment bâtie sur la rivière de Severn, qui se jette dans la baie de Chesapeake. Elle est le siége du gouvernement de l'état de Maryland, mais ne deviendra jamais une place importante, du moins par son commerce, qui est entièrement absorbé par le port de Baltimore qui en est fort voisin.

Pour rentrer à Washington, nous fîmes le tour par Frederikstown, où le général fut accueilli avec empressement par la population et par un grand nombre d'anciens compagnons d'armes, parmi lesquels il reconnut le colonel Mac-Pherson, chez lequel nous logeâmes. Au banquet public qui lui fut offert par la ville, la table était éclairée par un candelabre portant une immense quantité de bougies, et dont la base était un énorme éclat de bombe rapporté du siége de York-Town.

Frederikstown est, immédiatement après Baltimore, la ville la plus considérable du Maryland. Elle est située au milieu d'une campagne

fertile, sur le bord occidental de la petite rivière Monococy. Sa population, qui n'est guère que de trois mille âmes, est en grande partie manufacturière.

CHAPITRE II.

ÉLECTION DU PRÉSIDENT. — CARACTÈRE PUBLIC DU PRÉSIDENT. — DES MINISTRES ET DES FONCTIONNAIRES PUBLICS. — DU CONGRÈS. — GRAND DÎNER PUBLIC DU 1er. JANVIER.

Lorsque nous débarquâmes à New-York, au mois d'août, le peuple des États-Unis était à cette époque où il s'occupe du choix d'un nouveau chef politique. Ce choix se renouvelle tous les quatre ans. Il est toujours accompagné d'une grande agitation populaire, et cela se conçoit, car il intéresse également tous les citoyens. Cependant cette agitation ne traîne aucun désordre à sa suite. Depuis l'établissement de la constitution, la nation a procédé neuf fois à l'élection de son président, et aucune de ces élections n'a été troublée par un événement grave. Les journaux, il est vrai, organes des partis qui descendent dans l'arène électorale, deviennent alors des arsenaux dans lesquels on trouve des armes de toutes formes et de toutes trempes, et dont chacun se sert d'une manière par fois fort peu courtoise; mais l'exagération, la violence des journaux restent

dans les journaux et n'entraînent jamais les masses au delà des limites tracées par la loi.

L'élection de 1824 a, comme les neuf élections précédentes, déjoué la pénétration des politiques européens qui, avec une assurance que l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules donner, prédisaient qu'enfin la constitution des États-Unis allait subir une épreuve à laquelle il était impossible qu'elle résistât, et que du sein de la turbulente démocratie américaine allait sortir la guerre civile et le renversement de l'ordre établi. Ces prédictions étaient fondées sur ce que la nation qui, jusqu'à présent, avait pu restreindre son choix à un petit nombre d'hommes, auxquels les souvenirs de la révolution rattachaient toutes les affections, se trouvait aujourd'hui, par l'épuisement de ces hommes, obligée d'entrer dans une nouvelle série, et par conséquent d'ouvrir la porte à toutes les ambitions. Jusques à quel point ces calculs étaient-ils fondés en raison? Nous allons le voir par l'examen de ce qui s'est passé.

Mais avant de rendre compte de la manière dont se fit cette dixième élection du président, sur les troubles de laquelle les ennemis de la légitimité des droits du peuple en Europe fondaient toutes leurs espérances, il sera bien, je crois, d'indiquer ici rapidement la forme selon laquelle la loi veut que se fasse cette élection.

La constitution fédérale investit le président

des États-Unis du pouvoir exécutif. La durée de ses fonctions est de quatre ans. La loi ne détermine pas le nombre de fois qu'il peut être réélu, mais l'exemple donné par Washington, et religieusement suivi par ses successeurs, a aujourd'hui force de loi, et nul jusqu'à présent n'a couru les chances d'une troisième élection. Chaque état particulier nomme, par la voie indiquée dans sa constitution, autant d'électeurs qu'il a lui-même de sénateurs et de représentans réunis dans le congrès; mais nul sénateur, représentant ou employé du gouvernement, ne peut être choisi pour être électeur.

Les électeurs se réunissent dans leurs états respectifs, et choisissent, par le moyen du scrutin, deux personnes dont une au moins ne doit pas être citoyen dudit état. On fait une liste de toutes ces personnes ainsi nommées et du nombre de voix que chacune a obtenu. Les électeurs signent et certifient cette liste qui est transmise au président du sénat, lequel, en présence du sénat et des représentans réunis, fait le dépouillement des votes. Celui qui a le plus grand nombre de voix est nommé président, si toutefois ce nombre forme la majorité des électeurs. Si les votes se trouvent divisés de telle sorte que personne n'ait la majorité nécessaire, alors la chambre est appelée à choisir elle-même, par la voie du scrutin, entre les trois personnes qui réunissent le plus grand

nombre de voix. Dans ce choix les votes sont comptés par état, la représentation de chaque état n'ayant alors qu'une voix. La majorité nécessaire, dans ce cas, doit être des deux tiers des états.

Le congrès fixe le moment des élections, qui doit être le même dans tous les états.

Quelques hommes qui, aux yeux de la nation, jouissent d'une grande réputation de talens et de patriotisme, ont exprimé depuis long-temps le vœu de voir changer cet article de la constitution, qui autorise chaque état en particulier à déterminer le mode pour le choix de ses électeurs. Ils voudraient voir tous les états divisés en districts électoraux, dont chacun choisirait un électeur, par la voie du peuple qui arriverait ainsi, partout également et sans intrigues de parti, à l'exercice d'un de ses droits les plus précieux, le choix de son premier magistrat. Les mêmes hommes voudraient aussi que les électeurs investis des pouvoirs et de la confiance du peuple ne fussent jamais obligés d'abandonner à aucun corps constitué le droit de décider une question dont la solution n'appartient qu'à eux seuls. Ces vœux me paraissent sages, et finiront, je crois, par être exaucés; mais mon intention n'étant pas de me livrer ici à l'examen critique d'une constitution que je trouve bien supérieure à toutes celles d'Europe, sans en excepter celle de l'Angleterre, je passerai de suite

au récit des mouvemens qui précédèrent et accompagnèrent l'élection dont je fus témoin.

Les pouvoirs conférés à M. Monroë, comme président, devaient expirer le 4 mars 1825. Le congrès, avant de terminer sa session, avait indiqué, le 19 novembre 1824, comme l'époque à laquelle commenceraient les opérations électorales; mais, dès le commencement de cette même année, le peuple américain, toujours ardent, toujours actif lorsqu'il est question de ses intérêts politiques, s'était déjà, sur tous les points du territoire, divisé en une infinité de sections formées, soit par des intérêts de localité, soit par des sympathies d'affections, soit par des influences de parti, pour s'occuper long-temps à l'avance du choix du premier magistrat de la république. Du sein de ses sections, encore incertaines dans leurs vœux, sortirent aussitôt une multitude de candidats dont les prétentions ou les espérances étaient souvent détruites le soir même du jour qui les avait vues naître. Cependant les citoyens, d'abord divisés, mais correspondant facilement entre eux par la voie des milliers de journaux et de pamphlets que la presse engendre à chaque instant dans ces circonstances avec une prodigieuse fécondité, ne tardèrent pas à se grouper en masse plus distinctes, plus compactes, et bientôt enfin ne formèrent plus que quatre grands partis arborant

tous la bannière du patriotisme, mais inscrivant dessus le nom du prétendant différent pour lequel chacun annonçait qu'il était prêt à combattre. Les noms ainsi proclamés furent ceux de John-Quincy Adams, William Crawford, Henry Clay et André Jackson, tous quatre également recommandables par leurs talens, leur patriotisme et de grands services rendus à l'état. Je ne retracerai point ici leur carrière politique, et je n'entreprendrai point de peindre leurs caractères privés; beaucoup d'autres déjà l'ont fait avant moi; je dirai seulement qu'au moment où la voix publique les désigna comme candidats à la présidence, M. Adams, fils du successeur de Washington, était ministre de l'intérieur et de l'extérieur; M. Crawford, ministre des finances; M. Clay, orateur ou président de la chambre des représentans, et le général Jackson, sénateur au congrès pour l'état de Tennessée. Les anciens partis de fédéralistes et de démocrates, n'existant plus, pour ainsi dire, que de nom, ne paraissent avoir eu aucune part à ce choix qu'on ne peut attribuer qu'à l'estime générale partagée par l'esprit de localité; c'est du moins ce que semble indiquer la composition des quatre partis. En effet, on vit toute la Nouvelle-Angleterre, que l'on sait presque toujours unanime dans ses résolutions, se grouper autour de M. Adams, qui se trouva ainsi soutenu par les

sept états, *Maine*, *New-Hampshire*, *Massachusets*, *Rhode-Island*, *Connecticut*, *Vermont* et *New-York*. M. Crawford fut porté par les trois états *Delaware*, *Virginie* et *Georgie*; et M. Clay, par les trois états *Kentucky*, *Ohio* et *Missouri*. Mais le général Jackson eut pour lui la masse imposante des neuf états, *New-Jersey*, *Pensylvanie*, *Caroline du Sud*, *Caroline du Nord*, *Tennessée*, *Mississippi*, *Indiana*, *Illinois*, *Alabama*. L'état de *Maryland* et celui de *Louisiane*, partagèrent leurs voix entre trois candidats. Dès que ces partis, ainsi formés, eurent arboré leurs couleurs particulières, la guerre de journaux et de pamphlets commença entre eux avec une violence dont on ne peut se faire une idée en Europe; il semblait que la liberté de la presse célébrât ses saturnales. Les accusations de toutes espèces furent dirigées avec une égale véhémence par chaque parti, non-seulement contre les candidats adversaires, mais encore contre leurs amis et leurs partisans. La défense ne fut pas plus mesurée que l'attaque. Les longues colonnes des plusieurs centaines de feuilles quotidiennes, toutes remplies des discussions électorales, semblaient annoncer que le peuple tout entier n'avait plus qu'une seule pensée, une seule occupation, le choix de son président. Cependant, à travers ce conflit de toutes les passions exprimées avec une licencieuse liberté, apparais-

saient souvent des écrits plus graves, plus modérés, plus consciencieusement consacrés à la recherche de la vérité et à la démonstration des véritables intérêts publics; et ces écrits, accueillis avec empressement, laissaient seuls des traces durables, et prouvaient, par leur heureuse influence, cette vérité, que la liberté illimitée de la presse porte en elle-même le remède le plus efficace aux maux qu'elle peut quelquefois engendrer.

Par la chaleur de la discussion, les esprits étaient déjà parvenus à un haut degré d'exaltation, lorsque le général Lafayette apparut sur le rivage américain. Alors, comme par enchantement, l'ardeur électorale fut tout à coup paralysée. Les journaux, qui, la veille encore, combattaient avec fureur pour frayer le chemin de la présidence à leur candidat de prédilection, ferment aussitôt leurs longues colonnes aux discussions passionnées des partis, pour ne les ouvrir qu'à l'expression unanime de la joie et de la reconnaissance nationale. Dans les banquets publics, au lieu du toast caustique inspiré par le désir de frapper de ridicule un adversaire redouté, on ne porte plus que la santé de l'hôte de la nation, autour duquel se groupent et s'embrassent tous les partis. Enfin, pendant près de deux mois, toutes les inimitiés comme toutes les affections excitées par cette élection qui devait, dit-on, livrer la patrie aux plus terribles convulsions, sont oubliées, et

on ne pense plus qu'à Lafayette et aux héros de la révolution.

Cependant, l'approche de l'époque fixée pour le combat électoral réveilla bientôt tous les désirs, toutes les craintes, toutes les espérances, et rendit au journalisme toute sa violence, toutes ses exagérations. Dès les premiers jours d'octobre, quelques états procédèrent au choix de leurs électeurs. Ils eurent tous fini vers les premiers jours de novembre. Les journaux, en donnant les détails de ces premières élections, montraient par les résultats que tous les partis étaient restés fidèles à leurs bannières, et dès lors on put prévoir que la question ne serait point décidée par les électeurs ; car ceux-ci, fidèles à leur mandat, ne pouvaient que maintenir par leur vote l'équilibre des chances établies par leurs mandataires. C'était donc à la chambre des représentans qu'allait appartenir le droit de donner à la nation son premier magistrat ; et aussitôt de tous les points de l'Union toutes les passions en appelèrent à cette assemblée. Les séductions et les menaces ne furent point épargnées ; et au milieu des clameurs des partis, on entendit les cris sinistres d'*élection à main armée, de guerre civile !* « Jackson, le glorieux Jackson, qui, par son » courage, a sauvé la patrie devant les murs de la » Nouvelle-Orléans, » s'écriaient avec violence des officiers de milices de York en Pensylvanie,

après que le général Lafayette eut quitté la salle du banquet qu'ils lui avaient offert, « l'immortel » Jackson est l'élu du peuple ! Nos représentans » au congrès ne peuvent, sans nous trahir, en » choisir un autre pour président ! Si la ruse et » la corruption font prévaloir les prétentions » d'Adams, eh bien, nos baïonnettes en feront » justice ! Nous irons au Capitole ! Nous y procla- » merons, nous y ferons triompher les droits de » Jackson par la force des armes, et les milices » de la Pensylvanie apprendront à l'Union en- » tière qu'elles n'ont rien perdu de leur ancienne » énergie pour la défense de ce qu'elles croient » juste ! » Et ces menaces étaient suivies d'applaudissemens unanimes. Alors, je l'avoue, mon cœur se serra « Eh quoi ! » me disais-je, « sera-t- » elle donc si courte la durée de ce gouvernement » si sage, le seul sur la terre qui soit de tout » point en harmonie avec les intérêts de la » société, avec la dignité de l'homme ?..... » Cependant à Washington tout était calme. Le président préparait son message. M. Adams, M. Crawford, malgré leur rivalité, n'en étaient pas moins unis dans l'accomplissement des devoirs que leurs fonctions ministérielles rendaient communs. Le général Jackson prenait sa place au sénat avec son zèle accoutumé. M. Clay remplissait avec la même impartialité ses fonctions de président de la chambre des représentans ; et

le congrès impassible, dédaignant les menaces, repoussant les intrigues, ouvrait sa session et préludait à ses travaux par un acte qui lui mérita les suffrages de la nation dès qu'il fut connu. Enfin, le jour fixé pour le dépouillement des votes des électeurs arriva, et seulement alors la population de Washington et les étrangers qui s'y trouvaient réunis, témoignèrent tout l'intérêt qu'ils prenaient au choix du premier magistrat de la république. Dès le matin du 9 février, la longue avenue qui conduit au Capitole était couverte d'une foule nombreuse, la chambre des représentans avait ouvert sa séance de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et à dix heures les galeries publiques et les salles environnantes étaient déjà remplies d'un grand concours de dames, de citoyens et d'étrangers de distinction. Tous ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'intérieur du Capitole, attendaient dehors avec anxiété le résultat de cette opération qui, en quelques instans allait confirmer tant de craintes, couronner tant d'espérances. Malgré les passions diverses qui agitaient cette foule, le calme le plus parfait présidait à sa réunion; et cependant il n'était point commandé par des agens de police; le sanctuaire de la représentation nationale n'était point souillé par la présence de la force armée; mais le respect pour la loi, plus puissant que toutes les passions, suffisait au maintien de l'ordre.

A onze heures le président de la chambre ouvrit la séance. Deux cent quinze représentans étaient présens; un seul, retenu chez lui par une grave maladie, était absent. Les travaux législatifs commencèrent comme à l'ordinaire et durèrent jusqu'à midi, heure à laquelle le sénat, précédé de son sergent d'armes et conduit par son président, se présenta à l'assemblée et occupa les siéges qui lui avaient été réservés. Le président du sénat, placé à la gauche du président des représentans, remit à un comité les votes cachetés qu'il avait reçus des différens états. Ce comité, réuni à une table en face des présidens, commenca, au milieu du plus profond silence, la vérification des votes. Cette opération dura pendant près de trois heures sans que qui que ce soit dans l'assemblée donnât le moindre signe d'impatience. Enfin, un des membres du comité se leva, et proclama à haute et intelligible voix le résultat suivant :

John-Quincy Adams, candidat pour la présidence, a obtenu quatre-vingt-quatre voix ainsi réparties : *Maine*, neuf; *New-Hampshire*, huit; *Massachusets*, quinze; *Rhode-Island*, quatre; *Connecticut*, huit; *Vermont*, sept; *New-York*, vingt-six; *Delaware*, un; *Maryland*, trois; *Louisiane*, deux; *Illinois*, un.

William-Henry Crawford, second candidat, a obtenu quarante-une voix ainsi réparties :

New-York, cinq; *Delaware*, deux; *Maryland*, un; *Virginie*, vingt-quatre; *Georgie*, neuf.

Andrew Jackson, troisième candidat, a obtenu quatre-vingt-dix-neuf voix ainsi réparties: *New-York*, un; *New-Jersey*, huit; *Pensylvanie*, vingt-huit; *Maryland*, sept; *Caroline du Nord*, quinze; *Caroline du Sud*, onze; *Tennessée*, onze; *Louisiane*, trois; *Mississippi*, trois; *Indiana*, cinq; *Illinois*, deux; *Alabama*, cinq.

Henry Clay, quatrième candidat, a obtenu trente-sept voix ainsi réparties: *New-York*, quatre; *Kentuky*, quatorze; *Ohio*, seize; *Missouri*, trois.

Après la proclamation de ce dépouillement, le président du sénat prit la parole, et déclara que nul des candidats n'ayant obtenu la majorité voulue par la loi pour être président, la chambre était appelée à choisir elle-même, selon la forme prescrite par la constitution, entre MM. Adams, Jackson et Crawford, qui étaient les trois candidats réunissant le plus grand nombre de votes. Il ajouta ensuite que, parmi les candidats à la vice-présidence, M. Calhonn ayant obtenu cent quatre-vingt-deux voix, il était élu vice-président. Puis il se retira avec le sénat, afin de laisser les représentans procéder à l'élection qui leur était dévolue.

Ce résultat avait été à peu près prévu, et ne produisit par conséquent dans l'assemblée et

même dans les galeries publiques qu'une très-légère sensation. Mais lorsque, sur l'invitation du président de la chambre, les députés des différens états procédèrent entre eux au scrutin pour déterminer le vote collectif de chaque état, lorsqu'ensuite ces votes furent remis entre les mains du comité chargé d'en faire le dépouillement, l'attention manifestée par les nombreux spectateurs se peignit en caractères si variés qu'il serait impossible de la décrire.

Enfin, après quelques momens de la plus silencieuse attente, le comité annonça au président de la chambre qu'après une scrupuleuse vérification, il était reconnu que John-Quincy Adams, de l'état de Massachusets, avait obtenu treize votes; que Andrew Jackson, de l'état de Tennessée, avait obtenu sept votes; et que William H. Crawford, de l'état de Géorgie, en avait obtenu quatre. Aussitôt le président de la chambre, prenant la parole, déclara que John-Quincy Adams, ayant obtenu la majorité du nombre total des votes, il était légalement élu président des États-Unis, pour entrer en fonction à dater du 4 mars 1825, et, immédiatement après il prononça l'ajournement de la chambre.

Personne ne s'était attendu à voir cette lutte terminée par un seul tour de scrutin. Ce prompt résultat jeta tous les spectateurs dans un tel étonnement, qu'ils restèrent d'abord immobiles

et silencieux; mais quelques instans après un léger murmure se fit entendre dans les galeries, du milieu desquelles partirent aussi tout à coup quelques applaudissemens que le président de la chambre réprima sur-le-champ, en ordonnant que les galeries fussent aussitôt évacuées, ce qui eut lieu sans la plus légère opposition.

Les résultats de cette élection, si long-temps et si ardemment débattue dans toute l'Union, ne devaient certainement pas satisfaire toutes les personnes présentes, et cependant, à la sortie du Capitole, on n'entendit aucune récrimination, aucune plainte. Les vainqueurs eux-mêmes conservèrent la plus grande dignité, et ne blessèrent point les oreilles de leurs adversaires par les expressions inconsidérées de la joie qu'ils devaient ressentir de leur triomphe.

Le lendemain matin une commission de la chambre des représentans donna communication officielle au président, M. Monroë, de l'élection de son successeur. La même commission se présenta aussi chez M. Adams, et lui annonça que la chambre, se conformant aux formes prescrites par la constitution, l'avait choisi pour remplir, pendant quatre ans, les fonctions de président des États-Unis. M. Adams reçut cette communication avec une modestie et une simplicité qui se peignent admirablement dans toutes les expressions de sa réponse à la commission.

« Messieurs, » lui dit-il, « en recevant cet » honorable témoignage des représentans du » peuple et des états de l'Union, je suis profon- » dément affecté des circonstances au milieu » desquelles il m'est donné. Jusqu'à présent tous » mes prédécesseurs dans ce poste élevé où m'ap- » pelle la faveur de la chambre, ont été honorés » de la majorité des votes dans les colléges pri- » maires d'élections; mon sort a voulu que, par » les divisions d'opinion de mes compatriotes, » je fusse placé en opposition loyale avec trois de » mes concitoyens, qui, à juste titre, jouissent » de la faveur publique à un très-haut degré, et » dont le caractère, les talens et les services n'ont » pas de plus sincère et de plus respectueux ad- » mirateur que moi-même. Les noms de deux » d'entre eux ont été, conformément au vœu » de la constitution, présentés au choix de la » chambre des représentans, en concurrence avec » le mien. Leurs noms ont toujours été intime- » ment associés à notre gloire nationale, et l'un » d'eux a obtenu, je dois le reconnaître, un » plus grand nombre de votes populaires que » le mien.

» Dans cet état de choses, si, en refusant d'ac- » cepter le pouvoir qui m'est conféré, je pouvais » fournir au peuple les moyens immédiats d'ex- » primer de nouveau son vœu d'une manière » plus unanime, je n'hésiterais pas un seul in-

» stant à le faire et à en appeler encore une fois
» à sa volonté souveraine; mais la constitution
» elle-même ne veut point que la nouvelle ques-
» tion que soulèverait un refus soit ainsi décidée.
» Je resterai donc au poste qui vient de m'être
» assigné, au nom de la patrie, par ses organes
» constitutionnels. Intimidé par la grandeur de
» la tâche qui m'est imposée, mais encouragé
» par l'espoir que le généreux appui que nos
» concitoyens m'ont toujours accordé dans le
» cours de ma vie entièrement dévouée à leur
» service, ne me sera pas retiré, je me livrerai
» avec confiance à la sagesse des conseils législa-
» tifs qui doivent me diriger dans le sentier de
» mes devoirs, et j'implorerai surtout la protec-
» tion de celui qui tient notre vie entre ses mains
» et qui est la source de tous nos succès.

» Messieurs, je vous prie de faire agréer à la
» chambre l'assurance de ma profonde gratitude
» pour la confiance qu'elle m'a accordée, et re-
» cevez pour vous-mêmes mes remercîmens pour
» la manière bienveillante dont vous m'avez com-
» muniqué sa décision. »

Il serait assez intéressant, ce me semble, de comparer le style d'un citoyen des États-Unis, arrivant, par la volonté du peuple, à la suprême magistrature, avec celui d'un roi européen au moment de son avénement au trône par droit divin. Peut-être cette comparaison ne serait-

elle pas sans profit pour les nations qui la feraient.

Ce même jour il y eut une grande soirée chez le président Monroë. J'avais déjà assisté à ces sortes de réunions, qui sont fort remarquables par la société nombreuse et variée qu'on y rencontre, par la douce liberté qui y règne, et par l'aimable simplicité avec laquelle madame Monroë et ses filles en font les honneurs. Mais cette fois la foule y était si considérable, qu'à peine pouvait-on y faire un pas. Le désir de voir le nouvel élu et ses concurrens qu'on présumait devoir s'y trouver, et qui y vinrent en effet, à l'exception de M. Crawford toujours retenu chez lui par ses souffrances, avait attiré tous les habitans de Washington-City. Après avoir salué M. et Mme. Monroë, auprès desquels j'eus bien de la peine à arriver, je cherchai avec empressement M. Adams et les autres candidats; il me semblait que leur situation vis-à-vis les uns des autres devait être embarrassante, et j'étais curieux de voir comment ils s'en tireraient. En entrant dans un salon latéral j'aperçus M. Adams: il était seul au milieu d'un large cercle qui s'était formé autour de lui. Sa contenance était simple et modeste, comme dans toute l'habitude de sa vie. A chaque instant quelques personnes sortaient de la foule et venaient lui offrir leurs félicitations qu'il recevait sans embarras, et aux-

quelles il répondait en leur pressant cordialement la main. A quelque distance, au milieu d'un groupe de dames, était madame Adams. Elle me parut radieuse de contentement; mais il était facile de reconnaître sur ses traits qu'elle était plus touchée du triomphe personnel de son mari, que des avantages ou des agrémens qui pouvaient en résulter pour elle. Pendant que j'examinais avec attention ce tableau intéressant, il se fit à la porte du salon un mouvement tumultueux, et un murmure de satisfaction s'éleva dans toute l'assemblée ; j'en reconnus bientôt la cause en voyant paraître le général Jackson. Tout le monde se précipitait sur son passage, chacun voulait presser sa main, c'était à qui lui ferait son compliment. A tous ces témoignages d'intérêt il répondait avec un abandon plein de cordialité. Mes regards attentifs se portaient alternativement sur M. Adams et sur le général Jackson ; j'étais curieux de voir comment s'aborderaient ces deux hommes qui, la veille encore, étaient rivaux. Mon attente ne fut pas longue. Dès qu'ils s'aperçurent ils se précipitèrent l'un vers l'autre, se prirent la main et se la tinrent long-temps serrée. Les félicitations offertes par le général Jackson furent franches et sincères, M. Adams en parut profondément touché, et les nombreux témoins ne purent contenir l'expression de leur satisfaction. M. Clay arriva un in-

stant après, et la même scène se renouvela. Peut-être celle-ci produisit-elle moins d'effet que la première, parce que M. Clay, ayant eu moins de chances de succès, était supposé avoir moins d'efforts à faire pour se résigner; mais elle n'en servit pas moins à me prouver combien est judicieuse la nation qui porte ses choix sur de pareils hommes. La générosité de caractère que venait de montrer le général Jackson me rassura entièrement contre les menaces des milices de Pensylvanie. Justement au moment où mes réflexions se portaient sur ce sujet, je rencontrai dans la foule deux officiers avec lesquels j'avais dîné à York, et que j'avais remarqués particulièrement pour leur exaltation. « Hé bien ! » leur dis-je, « la grande question est décidée, et elle » l'est d'une manière contraire à vos vœux. Qu'al- » lez-vous faire? Commencerez-vous bientôt le » siége du Capitole? » — Ils se mirent à rire. « Vous vous rappelez donc nos menaces? » me dit l'un d'eux. « Nous étions, en effet, en bon » train de crier; mais nos adversaires n'en ont » tenu compte, et ils ont bien fait; ils nous ont » mieux jugés que nous n'aurions voulu. Mainte- » nant que la loi a parlé, nous n'avons plus qu'à » lui obéir. Nous seconderons Adams avec le » même zèle que si nous l'avions porté; mais en » même temps nous éclairerons de près son ad- » ministration, et, selon qu'elle sera bonne ou

» mauvaise, nous la défendrons ou nous l'atta-
» querons. Quatre ans sont bientôt passés, et les
» conséquences d'une mauvaise élection sont bien
» faciles à réparer..... » — « Oui, » lui dis-je,
« plus faciles à réparer que les conséquences de
» la légitimité ou de l'hérédité... » — Ils me quittèrent en riant, et le lendemain personne ne parlait plus d'élection.

En considérant avec quelle ardeur, quelle passion les partis se disputent la présidence pour un homme de leur choix, on serait tenté de croire que le président des États-Unis peut être pour ses amis ou ses partisans une source intarissable d'avantages de toutes espèces, et que sa puissance est telle qu'il peut à son gré dispenser les faveurs, les emplois, les richesses. Pour détruire cette erreur, il me suffira de citer l'article de la constitution qui détermine les attributions du chef du gouvernement, et on conviendra qu'elle laisse entre ses mains moins de moyens de corruption que n'en a chez nous le plus mince préfet.

« Aucun individu autre qu'un citoyen né dans
» les États-Unis, ou étant citoyen lors de l'a-
» doption de cette constitution, ne peut être
» éligible à la place de président. Aucune per-
» sonne ne sera éligible à cette place à moins
» d'avoir atteint l'âge de trente-cinq ans et d'a-
» voir résidé quatorze ans dans les États-Unis.

» En cas que le président soit privé de sa place, » ou en cas de mort, de démission, ou d'incapacité à remplir les pouvoirs et les devoirs de » cette place, elle sera confiée au vice-président, » et le congrès peut par une loi pourvoir au cas » du renvoi, de la mort, de la démission ou de » l'inhabileté tant du président que du vice-président, et ordonner quel employé public remplira en pareil cas la présidence jusqu'à ce que » la cause de l'inhabileté n'existe plus, ou qu'un » nouveau président ait été élu.

» Le président recevra à des époques fixées » une compensation pour ses services, qui ne » pourra être augmentée ni diminuée pendant » la période pour laquelle il aura été élu, et » pendant le même temps il ne pourra recevoir » quelque autre émolument des États-Unis ou » d'un d'eux.

» Avant son entrée en fonction, il prêtera le » serment suivant :

» Je jure solennellement que je remplirai fidèlement la place de président des États-Unis, » et que j'emploîrai tous mes soins à conserver, » protéger et défendre la constitution des États-Unis.

» Le président sera commandant en chef des » armées et des flottes des États-Unis et de la » milice des divers états, quand elles seront au » service des États-Unis. Il peut requérir l'opi-

» nion écrite de l'employé principal dans chacun
» des départemens exécutifs sur tout objet ayant
» rapport aux devoirs imposés; et il aura le pou-
» voir d'accorder diminution de peine et même le
» pardon pour les délits envers les États-Unis,
» excepté dans le cas de mise en accusation par la
» chambre des représentans.

» Il aura le pouvoir, par et avec le consente-
» ment du sénat, de faire des traités, pourvu que
» les deux tiers des sénateurs présens l'approu-
» vent; et il nommera, par et avec le consente-
» ment du sénat, et enverra des ambassadeurs,
» d'autres ministres publics et des consuls, les
» juges des cours suprêmes, et autres employés
» des États-Unis, aux nominations desquelles il
» n'aura pas été pourvu d'une autre manière dans
» cette constitution, ou qui seront déterminées
» par une loi. Mais le congrès peut par une loi
» attribuer la nomination de ces employés subal-
» ternes au président seul, aux cours de loi, ou
» aux chefs de départemens.

» Le président aura le pouvoir de remplir
» toutes les places vacantes pendant l'intervalle
» des sessions du sénat, en accordant des com-
» missions qui expireront à la fin de la session
» prochaine.

» De temps en temps le président donnera
» au congrès des informations sur l'état de l'U-
» nion, et il recommandera à sa considération

» telles mesures qu'il jugera convenables. Il peut, » dans les occasions extraordinaires, convoquer » les deux chambres ou l'une d'elles, et, en cas » qu'elles soient divisées sur le temps de leur » ajournement, il peut les ajourner à tel temps » qu'il lui paraîtra convenable. Il recevra les » ambassadeurs et les autres ministres publics. » Il veillera à ce que les lois soient fidèlement » exécutées, et il donnera leurs commissions à » tous les employés des États-Unis.

» Le président pourra être déposé, si, à la » suite d'une accusation, il est convaincu de tra- » hison, de dilapidation du trésor public, ou » d'autres crimes et d'inconduite. »

On voit que la constitution, en déterminant d'une manière précise les attributions et la puissance du premier magistrat, a eu plus en vue le bonheur et les intérêts de la nation, que la satisfaction d'un individu et de sa famille. Aussi le président se trouve-t-il dans une situation telle, que, quel que soit son caractère personnel, il lui est impossible de porter une atteint grave à la liberté, aux droits, à l'honneur de ses concitoyens. Il n'a point, comme quelques rois du vieux continent, plusieurs millions de revenus et d'immenses domaines. La loi ne lui accorde que cent trente mille francs d'appointemens; mais ce n'est point sur la somptuosité de ses équipages, sur l'éclat d'une garde nombreuse, ou sur le

nombre de ses courtisans que repose la majesté de son caractère.

Ne pouvant se retrancher ni derrière la responsabilité de ses ministres, ni se couvrir de l'infaillibilité de son caractère ou de l'inviolabilité de sa personne, que l'acte constitutionnel ne garantit point, le président des États-Unis est véritablement obligé de méditer lui-même avec soin tous les actes du pouvoir exécutif qui ne réside qu'en lui seul; et les citoyens sont tellement persuadés que les fonctions de chef de l'état ne peuvent se bien remplir que par un travail de tous les jours et de tous les instans, qu'ils seraient fort étonnés, et peut-être même fort mécontens si quelquefois les journaux annonçaient que le président a travaillé tel jour pendant deux ou même pendant trois heures avec tel ministre.

Enfin, pour achever de donner une juste idée de cette simplicité à laquelle un président des États-Unis est réduit par l'économie, d'autres diraient peut-être par la parcimonie de la constitution, je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter l'anecdote suivante, dont j'emprunte le récit au spirituel auteur d'un Voyage aux États-Unis en 1818 [1].

---

[1] *Voyage aux États-Unis*, par miss Wright, traduit par M. Parisot, en 1822.

« Bleker Olsten, ministre de Danemarck aux » États-Unis, sous la présidence de M. Jefferson, » ayant appris, à son arrivée à Washington, que » le président était visible tous les jours à deux » heures, se présenta à cette heure pour rendre » ses devoirs au chef de la nation américaine. » M. Jefferson le reçut avec tant de politesse et » de cordialité, et lia avec lui une conversation » si animée, qu'une heure s'était écoulée avant » que l'étranger s'aperçût que sa visite avait » été extraordinairement prolongée. A la fin, » l'entretien commença à languir, et le diplo- » mate étranger attendait qu'on le congédiât, » tandis que le président, comme on peut le » présumer, désirait que celui-ci terminât sa vi- » site; mais la simplicité de l'*entrée* n'avait pas » été suffisante pour faire comprendre à un » ministre européen celle de la *sortie*. Le repré- » sentant du roi de Danemark restait cloué sur » son siége, attendant le signal de la retraite. » Il eut beau attendre ce signal, le président ne » le donna point. Persuadé qu'il était importun, » et se sentant de plus en plus mal à son aise, » désirant de s'en aller, et cependant craignant » de commettre de la sorte une plus grande faute » contre le décorum, le pauvre ministre demeu- » rait assis, comptant les minutes. Enfin, l'heure » du repas arriva, et M. Jefferson mit le comble » à sa confusion en le priant de rester et de

» partager un repas de famille. Bleker Olsten se
» leva, balbutia une excuse et s'échappa de l'ap-
» partement.

» De la maison du président, le ministre dé-
» contenancé se rendit précipitamment chez un
» Américain de sa connaissance, qui occupait un
» emploi dans le gouvernement, et avec lequel
» il s'était déjà entretenu sur les institutions na-
» tionales. Il lui raconta son aventure, et entra
» ensuite en explication sur ce sujet. « Com-
» ment, » lui dit-il, « j'aurais dû me retirer sans
» qu'on me congédiât? N'avez-vous donc pas
» d'étiquette? Ne reconnaissez-vous aucune dis-
» tinction de rang ou d'emploi? Comment
» existez-vous comme nation? De quelle manière
» vous y prenez-vous pour conserver à vos auto-
» rités constituées le respect nécessaire pour leur
» donner du poids et procurer de la solidité au
» gouvernement? Peut-être avez-vous quelques
» autres formalités que je ne connais pas; ex-
» pliquez-les moi; apprenez-moi les règles que
» je dois observer dans mes relations avec votre
» président. »

On fit entendre alors à Bleker Olsten qu'il avait laissé les formalités de l'étiquette dans les cours des souverains de l'Europe, et que le seul privilége dont jouissait le président des États-Unis dans ses relations avec ses concitoyens, était de recevoir des visites sans les rendre,

usage fondé sur la simple raison que, s'il rendait une visite, il faudrait qu'il les rendît toutes, ce qui, à cause de la trop grande quantité de personnes qui venaient le visiter, et de ses nombreuses occupations, était absolument impossible.

Le même ministre, dînant quelques jours après chez M. Jefferson, ne manqua pas de s'excuser sur la longueur de sa dernière visite, et, après en avoir expliqué la cause, témoigna la surprise que lui causaient des manières si nouvelles pour un Européen. « Je sais, » ajouta-t-il, « que ce n'est pas à un étranger à critiquer les » coutumes d'un pays qu'il visite; je suis persuadé » également que le président actuel peut se met- » tre au-dessus de toute formalité; mais l'intérêt » que je prends à votre pays me servira d'ex- » cuse, si je blâme une simplicité de manières » qui peut être bonne pour un Jefferson, mais » qui serait peut-être dangereuse pour ses suc- » cesseurs. Il y a des règles générales auxquelles » on doit se soumettre, parce qu'elles sont faites » pour tous les temps et pour tous les hommes. » Croyez-moi, monsieur, ou plutôt croyez-en » l'expérience des siècles, qui m'autorise à af- » firmer que les règles de l'étiquette ne peuvent » être violées impunément, et que, pour assurer » la stabilité des gouvernemens, leurs chefs doi- » vent être environnés d'une splendeur et d'une

» pompe faites pour commander l'obéissance de
» la multitude.

» Je ne prétends pas, » répondit M. Jefferson, contester la justesse de vos observations
» par rapport aux rois; mais moi, monsieur, je
» ne suis point roi. Permettez-moi de vous ra-
» conter une anecdote qui expliquera la diffé-
» rence. Vous connaissez la passion du roi de
» Naples pour la chasse. Il arriva qu'un jour su-
» perbe pour prendre ce plaisir, sa majesté fut
» obligée de tenir un grand lever. Les présenta-
» tions furent encore plus nombreuses que le roi
» lui-même ne s'y était attendu, et menaçaient,
» par leur durée interminable, de le priver de
» son amusement favori. A la fin il perdit pa-
» tience, et, se tournant du côté du fameux Ca-
» raccioli, qui était alors ministre des affaires
» étrangères: « Marquis, » lui dit-il, « que ces cé-
» rémonies sont ennuyeuses! » — « Votre ma-
» jesté, » répondit Caraccioli avec une profonde révérence, « votre majesté oublie qu'elle est
» elle-même *une cérémonie.* »

« Je ne sais, » me dit la personne de qui je tiens cette anecdote, » si Bleker Olsten sentit
» dans le moment le trait que lui avait décoché
» le président; mais il demeura dans notre
» pays, et parut avoir compris, avant de le quit-
» ter, que notre gouvernement n'a pas besoin d'être
» soutenu par des moyens artificiels; qu'il n'a

» pas à sa tête un être irresponsable créé par une
» fiction superstitieuse, *une cérémonie*, mais un
» homme comptable de toutes ses actions, qui
» a des devoirs nombreux et importans à rem-
» plir, et dont la place dans l'estime publique
» est marquée par la manière dont il remplit ces
» devoirs, et non par une vaine pompe et par les
» règles frivoles de l'étiquette. »

Si la différence qui existe entre le président des États-Unis et les rois de l'Europe est grande, celle qui existe entre les ministres de cette république et les nôtres n'est pas moins remarquable. Un ministre des États-Unis n'a que 30,000 fr. d'appointemens, point d'hôtel, point d'ameublement, point de train de maison payés par la nation; à sa porte point de factionnaires; quand il sort point de domestiques en costume ridicule pour le faire reconnaître; hors de son ministère point de privilége, mais aussi point de responsabilité pour ses actes devant le peuple. Choisi par le président, il n'en est pour ainsi dire que l'instrument, et lui doit tout son temps. Comme il n'a point à ses ordres une armée de directeurs généraux, de chefs de division, d'employés de toutes les classes à gros gages, il est obligé de mettre lui-même la main à l'œuvre, et gagne bien ses appointemens, qui sont trop modiques, il est vrai, pour qu'il lui soit possible de donner souvent de somptueux dîners aux

membres du congrès, mais qui suffisent cependant à un homme sage et consciencieux qui comprend bien que c'est seulement par son activité et sa probité, et non par les intrigues et la corruption, qu'il accomplira les devoirs qui lui sont imposés, et qu'il répondra à la confiance dont il est honoré.

Les habitudes des ministres américains sont si simples et diffèrent si peu de celles de leurs concitoyens, que rien, absolument rien, dans leur extérieur, ne pourrait les faire reconnaître en public. Pendant les premiers temps de notre séjour à Washington, lorsque nous avons voulu leur rendre les visites qu'ils avaient eu la bonté de nous faire, il nous a fallu plusieurs fois demander où était, non leur hôtel, car on ne nous eût pas compris, mais leur demeure, quoique nous fussions déjà dans la rue qu'ils habitaient. Quelquefois, lorsque nous avons frappé à la porte de leur maison, ce sont eux-mêmes qui nous ont ouvert; souvent nous les avons rencontrés, le portefeuille sous le bras, revenant à pied de leur ministère à leur maison, où les attendait le modeste repas de famille. Tout cela, sans doute, paraîtrait bien *bourgeois* chez nous; mais aux États-Unis, où le peuple tient plus à une bonne administration qu'au luxe de ses administrateurs, on trouve tout cela naturel, et je crois qu'on a raison.

Cette extrême simplicité des ministres s'étend aussi à tous les autres officiers publics, et c'est en elle qu'est tout le secret de cette économie de gouvernement que nous admirons tant, et à laquelle nous ne parviendrons probablement jamais.

Un sénat et une chambre des représentans forment le pouvoir législatif des États-Unis, pouvoir qui émane directement du peuple, et qui contrebalance la puissance du pouvoir exécutif; de telle sorte que, s'il arrivait que la nation, dans un moment d'erreur, accordât la présidence à un homme inhabile ou mal intentionné, la fâcheuse influence de cet homme serait à peu près paralysée par celle du congrès.

Le congrès a le pouvoir :

D'établir et de faire percevoir des taxes, droits, impôts et excises; de payer les dettes publiques et pourvoir à la défense commune et au bien-être général des États-Unis. Mais les droits, impôts et excises établis doivent être les mêmes pour tous les états de l'Union;

D'emprunter de l'argent sur le crédit des États-Unis;

De régler le commerce avec les nations étrangères, entre les divers états et avec les tribus indiennes;

D'établir une règle générale pour les natura-

lisations, et des lois générales sur les banqueroutes dans les États-Unis;

De battre monnaie, d'en régler la valeur comme celle des monnaies étrangères, et de fixer la base des poids et mesures;

D'assurer la punition des contrefacteurs des monnaies courantes et du papier public;

D'établir des bureaux de poste et des routes de poste;

D'encourager les progrès des sciences et des arts utiles, en assurant pour des temps limités, aux auteurs ou inventeurs, le droit exclusif sur leurs écrits et sur leurs découvertes;

De constituer des tribunaux subordonnés à la cour suprême; de définir et punir les pirateries et félonies commises en haute mer, et les offenses contre les lois des nations;

De déclarer la guerre; d'accorder des lettres de marque et de représailles, et de faire des règlemens concernant les captures sur terre et sur mer;

De lever et d'entretenir des armées; mais aucun argent pour cet objet ne peut être voté pour plus de deux ans;

De créer et d'entretenir une force maritime;

D'établir des règles pour l'administration et l'organisation des forces de terre et de mer;

De pourvoir à ce que la milice soit convoquée pour faire exécuter les lois de l'Union, pour

éteindre les insurrections et repousser les invasions;

De pourvoir à ce que la milice soit organisée, armée et disciplinée;

De disposer de cette partie de la milice requise pour le service des États-Unis, en laissant aux états respectifs la nomination des officiers et l'établissement de la discipline prescrits par le congrès.

Tous les bills établissant des impôts doivent être débattus d'abord dans la chambre des représentans; mais le sénat peut y concourir par des amendemens comme pour les autres bills. Tout bill qui a reçu l'approbation du sénat et de la chambre des représentans, est, avant de devenir loi, présenté au président des États-Unis; s'il l'approuve, il y appose sa signature, sinon il le renvoie avec ses observations à la chambre dans laquelle il a été proposé; elle consigne tout au long les objections dans son journal, et discute de nouveau le bill. Si, après cette seconde discussion, les deux tiers de la chambre se déclarent pour faire passer le bill, il est renvoyé, avec les objections du président, à l'autre chambre, qui le discute également; et, si la même majorité l'approuve, il devient loi; mais, dans ce cas, les votes de la chambre doivent être déterminés par *oui* et par *non*, et les noms des personnes votant pour et contre inscrits sur le journal de chaque chambre respective. Si, au bout de dix jours,

(les dimanches non compris) le président ne renvoie pas le bill présenté, il a force de loi comme s'il était approuvé de ce magistrat, à moins cependant que le congrès, en s'ajournant, ne prévienne le renvoi.

C'est le premier lundi du mois de décembre, chaque année, que s'assemble le congrès; sa durée varie suivant l'importance de ses travaux, mais s'étend rarement au-delà du mois de mai. Dès le milieu de novembre, on voit arriver à Washington-City les sénateurs et les représentans envoyés par chaque état de l'Union. Parmi eux il en est beaucoup qui, pour venir remplir leur mandat, ont eu à parcourir plusieurs centaines de lieues à travers des forêts inhabitées et des routes difficiles. En arrivant, ils se logent simplement, économiquement à l'auberge, où souvent ils ne trouvent un lit que dans une chambre commune entre quatre ou cinq de leurs collègues. La table est aussi commune entre tous ceux qui habitent la même auberge. C'est là ordinairement qu'après un repas frugal, se tiennent ces conversations pleines d'intérêt, dans lesquelles se discutent à l'avance, et avec cordialité, la plupart des questions qui doivent être agitées pendant la session. Le premier lundi de décembre arrivé, la session s'ouvre, et dès la première séance les travaux commencent, car déjà chacun est à son poste. Le président de la cham-

bre, chargé de diriger et de résumer les discussions, occupe une tribune élevée, devant laquelle les représentans sont placés, deux à deux, à de petites tables commodément disposées dans l'enceinte demi-circulaire qu'entourent de vastes galeries remplies d'un public nombreux. Après la lecture du message du président des États-Unis, et la formation des vingt-trois comités chargés de l'examen des différentes questions qui doivent être soumises à la discussion, les débats s'ouvrent. Ils ne ressemblent en rien à ceux qui ont lieu dans notre chambre des députés. Ils sont calmes et graves. On n'y entend jamais prononcer de ces longs discours écrits, péniblement élaborés dans le cabinet, et passant à côté de toutes les objections. Chaque membre parle de sa place, et la discussion n'a jamais d'autre caractère que celui d'une conversation animée entre gens qui s'estiment et qui veulent pour les autres comme pour eux-mêmes une entière liberté d'opinion. Quand un membre prend la parole, s'il se laisse entraîner par la chaleur d'une longue improvisation, on reconnaît facilement, à la manière dont il s'exprime, qu'il est plus animé du désir de convaincre les autres ou de s'éclairer lui-même, que préoccupé de la manière dont sera jugée son éloquence dans tel salon ou dans telle coterie. Mais, quel que soit l'effet qu'il produise sur ses auditeurs, il est sûr de n'être

jamais interrompu, ni par d'indignes clameurs, ni par des applaudissemens dont l'inconvenance blesserait la dignité de l'assemblée. La police de la chambre, facilement exercée par le président, n'a pas besoin, pour être maintenue, de l'intervention d'huissiers ridiculement armés et habillés. Un seul homme, appelé sergent d'armes, veille, à la porte de la salle, à ce que le public ne s'introduise pas au milieu des représentans; et deux jeunes garçons, assis au pied de la tribune du président, s'occupent sans bruit et sans éclat de la distribution des lettres, bulletins et rapports adressés aux membres de l'assemblée.

C'est ainsi que, pendant une session de plusieurs mois, chaque jour est consciencieusement employé par les représentans de la nation à la discussion des plus chers intérêts du peuple. Aussitôt la session close, chaque député retourne auprès de ses commettans, et trouve dans l'accueil qu'ils lui font la plus douce récompense qu'il puisse ambitionner, s'il a bien rempli son mandat.

Entraîné par le désir de retracer ici, tel qu'il m'a apparu, le caractère des principaux pouvoirs du gouvernement américain, je m'aperçois que j'ai négligé une foule de détails intéressans touchant notre séjour à Washington; j'aurai peut-être occasion de les reprendre plus tard;

mais je ne terminerai cependant point ce chapitre sans parler de la fête donnée par le congrès, le 1er. janvier. Ce jour avait été indiqué par les deux chambres pour une grande réunion à un banquet offert au général Lafayette. Les représentans du peuple voulurent consacrer ainsi l'hospitalité américaine en faisant asseoir l'hôte de la nation à une table où toute la grande famille assistait en leur personne. M. Gaillard, président temporaire du sénat, et M. Clay, orateur de la chambre des représentans, présidaient le repas. M. Gaillard avait à sa gauche le général Lafayette, et à sa droite M. Monroe, président des États-Unis, qui, dérogeant cette fois, et sans doute à cause du général Lafayette, à la loi qu'il s'était faite de ne jamais se trouver à aucune fête publique, avait cependant accepté l'invitation; M. Clay avait également à ses côtés les ministres des États-Unis. Parmi les invités figuraient le général Dearborn, ministre des États-Unis près la cour de Portugal; les généraux Scott, Macomb, Jesup et notre cher compatriote Bernard, à côté duquel j'eus l'honneur d'être placé; les commodores Baimbridge, Tingey, Stward et Morris, ainsi que plusieurs officiers publics du rang le plus élevé. Parmi les convives, le général Lafayette eut le plaisir de trouver quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes. Le capitaine Allyn, du *Cadmus*, ré-

cemment arrivé de France [1], s'était aussi rendu à l'invitation qu'il avait reçue. La salle était décorée avec le plus grand éclat, et les convives animés d'un esprit d'union qui faisait assez voir qu'ils considéraient cette cérémonie comme une fête de famille.

C'est dans des réunions pareilles que l'on peut étudier l'esprit public d'un peuple, lors surtout que ses représentans, choisis librement, et n'ayant aucune raison de flatter le pouvoir ou de dissimuler leurs pensées, laissent un libre essor à tous leurs sentimens. Il y a surtout dans un repas de corps un certain entraînement qui tend à montrer sous un jour plus apparent telle partie du caractère des convives, qui, en toute autre occasion, ne se serait pas manifestée d'une manière aussi sensible. L'opinion politique des législateurs de l'Union devait donc être exprimée en cette circonstance avec plus de force, avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait été dans ces séances solennelles, où la gravité de l'étiquette tendait à paralyser l'épanchement. C'est dans les toasts et dans les vœux qui les accompagnent

---

[1] C'est à cette époque que le capitaine Allyn apporta le beau portrait en pied de Lafayette, peint par M. Scheffer et offert par ce jeune artiste au congrès, qui en accepta l'hommage, et le fit placer dans la rotonde du Capitole, où il justifie la réputation bien acquise de son auteur.

que l'on retrouve cette opinion tout entière. Quelques-uns rappellent des principes, d'autres leur application telle qu'elle est entendue par les Américains. Ici, c'est « *Au peuple, source de* » *tous les pouvoirs; à l'opinion publique et à la* » *liberté de la presse, glaive flamboyant qui* » *garde les approches de l'arbre de la liberté,* » qu'ils portent ces toasts et ces vœux. Là c'est « *A la Grèce régénérée et ravivée dans Athènes* » *et dans Sparte; aux républiques de l'Amé-* » *rique du Sud, auxquelles l'exemple de l'U-* » *nion prépare des succès semblables.* »

La santé de M. Monroe ayant été proposée, tout le monde se leva spontanément, et l'on put s'apercevoir que ces hommages étaient moins rendus au chef de la république, qu'au vénérable patriote que tant de services recommandent à l'amour des Américains. Il prononça d'une voix émue des remercîmens qui touchèrent d'autant plus les convives, qu'ils semblaient être les adieux du président, après une magistrature de huit années. On but ensuite le toast suivant en l'honneur du général Lafayette : « *Au grand* » *apôtre de la liberté, que n'abattirent point les* » *persécutions de la tyrannie, que l'amour des* » *richesses n'influença pas, que ne purent sé-* » *duire les applaudissemens populaires. Il fut* » *toujours le même, dans les fers d'Olmutz,* » *dans ses divers travaux, au faîte de la puis-*

» *sance et de la gloire.* » A ce toast, le général se leva et dit : « Les expressions me manquent » pour rendre tout mon respect et toute ma re- » connaissance pour les bontés dont vous me » comblez ; mais j'espère que vous rendrez jus- » tice à la chaleur de mes sentimens américains. » Permettez qu'au toast qui vient d'être porté, » je réponde par celui-ci : *A l'union perpétuelle* » *entre les États-Unis. Elle nous a déjà sauvés* » *dans des temps d'orages, un jour elle sauvera* » *le monde.* »

Faisant allusion à la situation actuelle du général, M. Gaillard, président du sénat, proposa à son tour un toast et l'accompagna de ces paroles : « *Puisse tout généreux défenseur des* » *droits d'un peuple, obtenir la plus grande* » *récompense qu'il soit donné à un homme de* » *recevoir : l'admiration, la reconnaissance et* » *l'affection de tout un peuple.* »

Immédiatement après, et comme si la chose avait fait suite à ce qui venait d'être dit, M. Clay, orateur de la chambre des représentans, se leva et réclama l'attention autant que la bienveillance de l'assemblée ; puis, dans une éloquente et rapide allocution, il porta les regards des convives sur les républiques de l'Amérique du Sud, qui, sans l'aide d'aucun peuple, sans secours, sans le dévouement ni l'exemple d'un Lafayette, mues par la seule conscience de leurs

droits, et défendues par leurs montagnes, combattent pour conquérir la liberté. Il gémit de ce que les principes d'ordre politique avaient fait à l'Union le pénible devoir de demeurer spectatrice de leurs efforts. Il plaignit l'Espagne, si malheureuse au milieu de ses erreurs, nourrissant le rêve de la conquête de ses colonies; il la peignit impuissante pour ses projets, et déplora une neutralité que la communauté de principes repoussait..... Ici, l'orateur, dominé par sa propre impatience, s'interrompit et proposa la santé *du libérateur Bolivar, le Washington de l'Amérique du Sud.*

C'est une analogie de faits assez remarquable que tandis qu'on associait ainsi le nom de Bolivar aux fêtes qu'on donnait à Washington, celui de Lafayette était aussi honoré publiquement à Caracas.

Ce toast termina le repas, et les scènes touchantes et patriotiques qui s'étaient succédées pendant sa durée. Chacun des convives exprima le regret que tous les Américains n'eussent pas pu y prendre place.

CHAPITRE III.

DÉPART DE WASHINGTON. — SENTIMENS AMÉRICAINS. — LION DE MER. — FAMILLE DE NÈGRES LIBRES. — RALEIGH. — FAYETTEVILLE. CAROLINE DU NORD.

Dès les premiers jours de février, le général Lafayette avait reçu, de tous les états du sud et de l'ouest de l'Union, des invitations si pressantes, qu'il ne lui était plus permis d'hésiter encore sur le parti qu'il avait à prendre, et dès lors nous nous étions occupés avec activité, et de notre ordre de marche, et des moyens de surmonter les difficultés que tout le monde nous assurait devoir être très-grandes dans un voyage de cette nature et de cette longueur. Nous avions, en effet, une ligne de plus de douze cents lieues à parcourir en moins de quatre mois, pour nous trouver le 17 juin à Boston, où le général s'était engagé à assister à la célébration de l'anniversaire de Bunker's-Hill; et une partie des pays que nous avions à traverser étaient à peine habités ou n'avaient que des routes difficiles et mal tracées. Mais grâce à l'expérience du général Bernard, aux lumières du directeur général des

postes (Mr. Clean), et aux conseils des représentans qui étaient à Washington, M. George Lafayette parvint à tracer un itinéraire si bien calculé, que son père n'eut point à craindre de négliger dans sa course aucun des points importans des divers états que nous avions à visiter, quoique la plupart de ces points se trouvassent souvent à plusieurs milles à droite ou à gauche de notre ligne principale de marche; et son temps fut si rigoureusement compté, qu'à moins de maladie ou d'événemens graves nous devions arriver à Boston au jour promis.

Nous ne négligeâmes aucune des précautions propres à nous faire surmonter les obstacles dont tout le monde nous menaçait dans ce nouveau voyage. Les amis du général ne pouvaient penser, sans un sentiment de crainte, aux fatigues et aux dangers auxquels il allait, disaient-ils, s'exposer. Madame Élisa Custis, de la famille Washington, s'empressa de lui offrir sa voiture commode et douce. Nous achetâmes de bons chevaux de selle pour suppléer à la voiture dans les chemins trop difficiles; nous simplifiâmes le plus possible nos bagages, et le 23 février, à neuf heures du soir, nous nous embarquâmes sur le Potomac, que nous descendîmes jusqu'à son embouchure dans la baie de Chesapeake, d'où nous gagnâmes Norfolk, où nous débarquâmes le 25 de grand matin, après deux nuits et un jour

d'une heureuse navigation. Nous repartîmes le jour même pour aller dîner à Suffolk, très-petite ville, où le général était attendu avec tout l'empressement et la bienveillance qu'il avait jusqu'alors rencontrés à chaque pas. Notre marche, favorisée par une belle route et un beau temps, fut très-rapide. A quelques milles de Norfolk, nous fûmes obligés de nous arrêter quelques instans devant une auberge isolée sur la route et d'assez mince apparence, afin de faire rafraîchir nos chevaux. Nous étions restés dans notre voiture, lorsque l'aubergiste se présenta à la portière, demanda à voir le général, et le pria avec instance de descendre un instant et d'entrer dans sa maison. « N'eussiez-vous que cinq minutes à » m'accorder, » lui dit-il, « ne me les refusez » pas, car ce sera cinq minutes de bonheur pour » moi. » Le général se rendit à sa prière, et nous le suivîmes dans une chambre basse d'une simplicité voisine du besoin, mais d'une propreté remarquable. Le *welcome Lafayette* était charbonné sur la muraille blanche, et entouré de quelques branches de sapin cueillies à l'entrée de la forêt voisine. Près du foyer où pétillait le bois résineux, était une petite table couverte d'une serviette bien propre et chargée de quelques flacons renfermant de l'eau-de-vie et du wisky; à côté d'une assiette couverte de verres était une autre assiette remplie de tranches de pain coupées et

rangées avec soin. Ces modestes rafraîchissemens nous furent offerts avec une bonté et une cordialité qui en relevaient beaucoup le prix. Pendant que nous les prenions, l'aubergiste avait disparu; il revint un instant après, accompagné de sa femme qui portait un jeune enfant de trois à quatre ans, dont les joues fraîches et fermes servaient de témoignage à la tendresse des soins dont il est l'objet. Le père nous présenta d'abord sa femme, prit ensuite l'enfant dans ses bras, et, après lui avoir fait mettre une de ses petites mains dans la main du général, il lui fit répéter avec expression les mots suivans : « *Général La-* » *fayette, je vous remercie pour la liberté que* » *vous avez conquise pour mon père, pour ma* » *mère, pour moi-même et pour ma patrie...* » Pendant que l'enfant parlait, le père et la mère fixaient des regards attendris sur le général; leurs cœurs étaient d'accord avec la bouche de l'enfant, et les larmes qui s'échappaient malgré eux de leurs paupières prouvaient combien leur reconnaissance était vive et profonde. Si j'en juge par ce que j'éprouvai moi-même à la vue de cette scène si simple et cependant si sublime, le général Lafayette dut trouver cet instant un des plus doux de sa vie. Il ne put cacher son émotion, il embrassa l'enfant avec tendresse, et se sauva dans sa voiture, où l'accompagnèrent les bénédictions de cette famille libre et si digne de l'être.

Ce même jour, un peu avant d'arriver à Suffolk, quelques nègres nous arrêtèrent, et nous prièrent d'entrer dans leur cabane, située sur le bord de la route, pour nous y montrer un animal fort extraordinaire, qu'ils nous dirent être le lion de mer. Il avait environ sept pieds de long, était revêtu d'une peau velue de couleur fauve marquetée de noir; la grosseur de son corps, près des épaules, était à peu près celle d'un veau, et allait en diminuant considérablement jusqu'à l'extrémité postérieure terminée en larges nageoires; sa tête petite, ronde et légèrement aplatie, ressemblait un peu à celle du tigre; sa gueule était garnie de dents longues, fortes et acérées; ses membres, excessivement courts, avaient la forme d'une main; les doigts étaient joints ensemble par une membrane susceptible d'un grand développement, et armés de griffes très-fortes et très-aiguës. Les nègres nous racontèrent qu'en se promenant sur les bords d'*Elisabeth-River*, au moment de la marée basse, ils aperçurent cet animal sur le sable, où il paraissait avoir été laissé par les flots; dès qu'il vit ces hommes il marcha vers eux, mais sans démonstrations hostiles. Les nègres cependant prirent d'abord la fuite; il les suivit long-temps, mais avec une grande lenteur, comme il est facile de le concevoir, en examinant le peu de longueur de ses membres, qui paraissent plutôt

faits pour nager que pour marcher. Après avoir fait une centaine de pas en fuyant, un des nègres, armé d'un fusil, se retourna, fit feu sur l'animal, qui reçut le coup dans le flanc et expira presque aussitôt.

Quelques complimens sur leur courage, et quelques pièces de monnaie, rendirent fort heureux ces pauvres nègres, que nous quittâmes pour aller visiter une habitation voisine qu'on nous dit appartenir à une nombreuse famille de noirs libres. La maison était fort bien tenue tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; je fus frappé de l'ordre et de la propreté du ménage, ainsi que de la bonne mine des habitans, qui me parurent être dans un état d'aisance et de bien-être bien supérieur à celui de la plupart de nos paysans d'Europe. Un de nos compagnons de voyage, citoyen de Norfolk, nous assura que cette famille avait plus que doublé la valeur de sa propriété en quelques années, par son intelligence et son activité. J'engage ceux qui persistent encore à croire que les nègres sont incapables de pourvoir à leurs besoins dans l'état de liberté, à visiter cette famille, qui d'ailleurs n'est pas la seule qu'on puisse citer dans la Virginie.

Après nous être arrêtés quelques instans au milieu des citoyens de Suffolk, nous continuâmes notre route pour Murfreesborough, où nous devions coucher. Notre arrivée tardive y eut l'air

d'une déroute de nuit. Le mauvais état et la longueur du chemin avaient harassé nos chevaux, et nous crûmes un instant que nous serions obligés de coucher au pied de la colline sur laquelle est située ce bourg. Un énorme bûcher allumé sur une montagne voisine et dont les feux éclairaient notre détresse; les illuminations de Murfreesborough, qui offraient l'image d'une ville livrée aux flammes; le bruit du canon qui retentissait à notre droite, et qui faisait l'effet d'une batterie qui nous aurait pris en flanc; les cris de notre escorte; les coups de fouet et les imprécations de nos cochers, rien de tout cela ne stimulait nos chevaux, qui, plantés dans la boue jusqu'aux jarrets, semblaient y avoir pris racine, et refusaient de faire le moindre effort pour nous tirer de cette triste situation dans laquelle ils nous laissèrent près d'une heure. Enfin, nous arrivâmes, et nous fûmes bien amplement dédommagés par la cordiale hospitalité des habitans de Murfreesborough, qui ne négligèrent rien pour prouver au général Lafayette que les citoyens de la Caroline du Nord ne lui étaient pas moins sincèrement attachés que ceux des autres états.

De Murfreesborough, nous allâmes le lendemain à Halifax, où nous passâmes, à l'aide d'un bac, le *Roanok*, au bruit de l'artillerie des milices qui attendaient le général Lafayette sur

l'autre rive. Halifax fut autrefois le quartier-général de Cornwallis pendant sa campagne de la Caroline du Nord. Ce fut là que ce chef anglais prit la résolution, qui lui fut si funeste, d'entrer en Virginie. Nous ne fîmes que coucher à Halifax, et nous nous rendîmes en deux jours, par des chemins affreux, à Raleigh, jolie petite ville située à l'ouest de la rivière Neuse, et qui est le siége du gouvernement de la Caroline du Nord. La population de Raleigh est d'environ deux mille sept cents habitans, dont près de quinze cents individus appartiennent à la race de couleur, libre ou esclave. Un des monumens les plus précieux de cette ville est la superbe statue de Washington, exécutée en marbre par Canova elle est conservée avec le plus grand soin dans une des salles du Capitole.

Le gouverneur de l'État, les officiers du gouvernement, les milices, et toute la population enfin, s'étaient concertés et parfaitement entendus pour recevoir et fêter dignement l'hôte de la nation; l'enthousiasme avait été tel, que, malgré le mauvais temps, une compagnie de dragons volontaires avait fait près de cinquante lieues pour assister à cette fête de famille. Les braves gens qui la composaient avaient sollicité et obtenu la permission de faire ce jour-là le service de gardes de Lafayette, et ils avaient fondé leurs prétentions sur ce que le comté de Mecklinburg,

auquel ils appartiennent, fut le premier de l'État qui proclama l'indépendance à l'époque de la révolution. « *Lorsqu'il est question de servir la* » *liberté ou Lafayette*, » nous dirent-ils, « *on* » *doit toujours nous trouver les premiers.* » Le gouverneur Burton ne négligea aucun soin pour faire dignement les honneurs de sa résidence à l'hôte de la nation.

La veille de notre arrivée à Raleigh fut sur le point d'être marquée par un événement bien malheureux. Dans une des calèches qui nous suivaient étaient le général des milices, Daniel, et un jeune officier de son état-major; leurs chevaux s'emportèrent, le cocher, ne pouvant plus les guider, accrocha rudement un tronc d'arbre qui obstruait la route. La violence du choc fit sauter au loin les deux voyageurs et le cocher; mais le plus maltraité fut ce pauvre général Daniel, qui resta presque sans connaissance sur la place. Notre marche fut aussitôt suspendue, et le général Lafayette, qui était déjà fort loin en avant à la tête du cortége, revint en toute hâte sur ses pas, pour s'assurer par lui-même de la nature de cet événement. Le général Daniel commençait déjà à reprendre ses sens, lorsque le zèle irréfléchi de son ami, le général Williams, fut sur le point de lui être plus funeste que sa chute même. Celui-ci voulait absolument le saigner sur-le-champ; déjà il tenait en main la fatale lancette et allait procéder à

GEORGES WASHINGTON

à la grande nation des États-unis d'Amérique.

l'opération, lorsque M. George Lafayette le pria avec instance de n'en rien faire, en lui faisant observer que nous sortions de table, et qu'une saignée, immédiatement après le repas, pouvait avoir de graves inconvéniens. Après avoir donné au général Daniel les premiers soins que réclamait sa position, nous le fîmes transporter chez un riche cultivateur que nous avions visité le matin à quelques milles de là, et le lendemain notre blessé nous arriva à Raleigh, entièrement rétabli de sa chute, et remerciant tendrement M. George Lafayette de l'avoir préservé de la lancette de son ami.

J'avais été fort surpris d'abord, en voyant le général Williams tirer une lancette de sa poche et vouloir saigner son ami; mais un de nos compagnons de voyage m'apprit que dans les états du Sud et de l'Ouest, et plus particulièrement dans ceux dont la population est très-disséminée, l'art de saigner est commun à presque tous les grands propriétaires. La difficulté de trouver un chirurgien au moment d'un accident, les met souvent dans la nécessité de saigner eux-mêmes, ce qu'ils font quelquefois si largement, que les plus hardis phlébotomistes de l'école française en seraient effrayés.

Le 4 mars nous arrivâmes dans la jolie petite cité de Fayetteville, située sur la rive occidentale de la rivière *Capefear*. Le temps était af-

freux, la pluie tombait par torrens, et cependant, à plusieurs milles en avant de la ville, la route était couverte d'hommes et d'enfans à cheval, de milices à pied; dans la ville les rues étaient remplies d'une foule de dames en grande toilette, se précipitant sans précautions à travers les ruisseaux pour approcher de la voiture du général, et si occupées du plaisir de le contempler, qu'elles ne paraissaient pas s'apercevoir du déluge qui semblait devoir les engloutir. Cet enthousiasme se conçoit plus facilement quand on considère qu'il était manifesté par les habitans d'une cité fondée, il y a quarante ans, pour perpétuer le souvenir des services rendus par celui même qu'on honorait en ce jour.

On conduisit le général Lafayette en face de l'Hôtel-de-Ville sur une estrade élevée, où il fut reçu et harangué, au nom du conseil de ville, par le chef de justice, M. Toomer. L'orateur récapitula avec enthousiasme, dans son discours, les obligations que l'Amérique avait à Lafayette, retraça une partie des persécutions auxquelles il fut exposé en France et en Autriche pour être resté fidèle aux principes de liberté et aux droits de l'homme, qu'il avait le premier proclamés en Europe, et termina en établissant énergiquement un parallèle entre les jeunes républiques des États-Unis et les vieilles monarchies du vieux continent européen.

« Ici, » s'écria-t-il, « les ténèbres de l'erreur se » sont dissipées devant les lumières de la vérité. » Les doctrines de droit divin et d'obéissance » passive ne sont considérées que comme souve- » nirs des temps de barbarie. Nos institutions » politiques sont fondées sur la souveraineté du » peuple, source de tous les pouvoirs. Le jargon » de la légitimité n'est point compris parmi » nous. Nous ne reconnaissons de sainte al- » liance que celle de la religion et de la vertu, » de la liberté et de la science. Le soleil de la » liberté étend chaque jour la sphère de son » influence créatrice; l'Amérique du Sud est ré- » générée, et ses fers sont brisés. Les trônes de » l'Europe, qui n'ont d'autre appui que la force » des baïonnettes, sont ébranlés jusque dans leurs » fondemens, et le génie de notre patrie pourra » bientôt célébrer l'esprit d'émancipation uni- » verselle. »

Après que le général Lafayette eut exprimé sa reconnaissance pour l'accueil que lui faisaient les citoyens de Fayetteville, et sa sympathie pour les sentimens de l'orateur, on nous conduisit à la résidence de M. Duncan-Mac-Rae, où nos logemens avaient été préparés d'une manière à la fois élégante et commode, par les soins de madame Duncan. Le général y fut reçu par le comité chargé de pourvoir à tous ses besoins. « Vous êtes ici dans votre ville, » lui

dit le président de ce comité, « dans votre mai-
» son, au milieu de vos enfans. Disposez de
» tout...., tout est à vous.... » Chaque instant de notre trop court séjour à Fayetteville fut rempli par les fêtes de la reconnaissance et de l'amitié. Malgré le mauvais temps, qui ne cessa de nous contrarier, les compagnies volontaires de milices qui s'étaient réunies pour rendre les honneurs militaires au dernier major général survivant de l'armée de la révolution, ne voulurent point quitter le petit camp qu'elles avaient établi en face du balcon de la maison d'où le général put facilement les voir manœuvrer. Elles se trouvèrent encore sous les armes le lendemain matin au moment de notre départ, et nous passâmes devant leur front de bataille pour sortir de la ville. Ce fut alors que le général Lafayette, voulant leur prouver toute sa gratitude, mit pied à terre, et pressa affectueusement la main de chaque officier et de chaque soldat en parcourant tous les rangs. Cette conduite excita à un si haut degré l'enthousiasme des spectateurs, qu'une grande partie de la population voulant prolonger le plaisir de le voir, accompagna sa voiture fort loin sur la route, et ne le quitta que lorsque le soleil fut tout près de l'horizon.

Le commerce de Fayetteville est très-florissant, et ne peut que s'accroître encore par le voisinage de la rivière Capefear, qui est navigable jusqu'à

la mer. Les produits des environs consistent principalement en tabac et en blé; sa population est de près de quatre mille âmes, et s'accroît avec une rapidité assez remarquable; malheureusement près d'un tiers de cette population est composé d'esclaves, et croît dans la même proportion que la population libre, circonstance qui s'opposera probablement encore quelque temps à l'entier développement de ses ressources. Ce que je dis de Fayetteville peut s'appliquer à tout l'état de la Caroline du Nord, qui, sur une population de six cent quarante mille âmes, a plus de deux cent mille esclaves.

Le climat de la Caroline du Nord est, dit-on, salubre et très-favorable à toute espèce de culture; cependant la partie que nous avons parcourue n'offre pas un aspect agréable : beaucoup de forêts de pins souvent inondées par les ruisseaux qui les arrosent; beaucoup de sables; peu de terres cultivées; celles qui le sont ne produisent que du riz et de l'indigo. On assure que, dans la partie montagneuse de l'état, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le tabac, le chanvre et le coton se récoltent en abondance. Ce dernier article, prêt à être manufacturé, s'obtient à raison de cent cinquante livres par esclave.

C'est aussi dans la partie la plus élevée des terres que l'on trouve l'or natif en assez grande quantité. On l'obtient par le seul lavage des

terres; sa pureté est fort remarquable. On en a recueilli à vingt-trois karats de fin, et d'une qualité supérieure à celle de la monnaie de ce métal, américaine et anglaise. Les grains sont de diverses grosseurs; le plus gros qui ait été trouvé dernièrement pesait près de cinq livres. En 1810, la monnaie des États-Unis en reçut mille trois cent quarante-une onces, dont la valeur montait à 24,689 dollars. Dans le comté de Montgommery, beaucoup de personnes se livrent à la recherche de ce métal. Tout homme obtient la permission d'en chercher, sous la condition de remettre la moitié de ce qu'il trouve au propriétaire du sol.

Malgré toutes ses sources de richesses, la Caroline du Nord m'a paru un des états les moins avancés de tous ceux que nous avons visités jusqu'ici. La première cause doit en être attribuée, je crois, à l'esclavage. Sa constitution, quoique en général calquée sur celles des autres états, en diffère cependant sur quelques points, et conserve quelques traces d'aristocratie. Ainsi, par exemple, pour être élu sénateur, il faut être propriétaire de trois cents acres de terre; pour être représentant il en faut posséder cent; enfin, nul ne peut être gouverneur s'il n'est franc tenancier d'un bien rapportant 1,000 dollars. Tout en proclamant la liberté religieuse, la constitution de la Caroline du Nord a cependant le mal-

heur d'avoir conservé une fâcheuse distinction entre les communions; ainsi tout homme qui nie la vérité de la religion protestante ne peut prétendre à aucun emploi public [1]. Je sais bien que dans un pays où le gouvernement ne s'occupe de l'entretien du clergé d'aucune communion, l'inconvénient de cette distinction est moins grand; mais ce n'en est pas moins une atteinte grave portée à l'égalité établie et reconnue par la loi. Un tort plus grave de ce gouvernement, c'est d'avoir négligé trop long-temps les moyens de propager l'instruction primaire. Ce n'est que depuis 1808 que le corps législatif a ordonné par une loi l'établissement des écoles publiques et pourvu aux dépenses nécessaires pour les faire prospérer. Malgré les fautes que je viens de signaler, on ne peut nier que les habitans de la Caroline du Nord ne soient, par leur patriotisme, dignes de faire partie de la grande famille fédérative des États-Unis. Pour le prouver, il me suffira de citer un fait; c'est que, pendant la guerre révolutionnaire, l'ennemi ne put jamais se procurer un

---

[1] Voyez l'art. 32 de la constitution de la Caroline du Nord.

L'art. 31 exclut du sénat, de la chambre des représentans et du conseil d'état tous les membres du clergé, sans distinction de croyances ou de sectes, tant qu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions pastorales.

CHAPITRE IV.

ENTRÉE DANS LA CAROLINE DU SUD. — ROUTE DE CHERAW A CAMDEN. — MONUMENT ÉLEVÉ AU BARON DE KALB. — ROUTE DE CAMDEN A CHARLESTOWN. — FÊTES DE CHARLESTOWN. — LE COLONEL HUGER. — HISTOIRE, INSTITUTIONS ET MŒURS DE LA CAROLINE DU SUD.

Vingt-quatre heures après notre départ de Fayetteville, nous rencontrâmes, au milieu d'une forêt de pins, la députation de l'état de la Caroline du Sud, envoyée au-devant du général Lafayette. Cette rencontre eut lieu sur les confins des deux états. Nos bons et aimables compagnons de voyage de la Caroline du Nord nous remirent aux soins de leurs voisins en nous donnant de vifs témoignages de regrets d'une séparation qui nous coûtait autant qu'à eux, et nous continuâmes notre route avec de nouvelles voitures, une nouvelle escorte et de nouveaux amis jusqu à Cheraw, jolie petite ville qui avait à peine quatre maisons il y a trois ans, et qui aujourd'hui compte plus de quinze cents habitans. La route que nous eûmes à parcourir le lendemain fut longue et difficile; souvent même elle fut presque impraticable;

dans certains endroits nous la trouvâmes entièrement coupée par des débordemens de rivières; dans d'autres nous ne pûmes avancer à travers des marécages qu'en roulant lentement sur une mauvaise chaussée formée de troncs d'arbres assez mal rangés les uns à côté des autres. Enfin, nous marchâmes avec tant de lenteur, que la nuit nous surprit en chemin et devint bientôt si obscure, que beaucoup de cavaliers de l'escorte perdirent la direction de la route dans un endroit où elle était à peine tracée dans le sable, et s'égarèrent dans la forêt. Les voitures du cortége commencèrent elles-mêmes à perdre leurs distances, et vers les dix heures, M. George Lafayette et moi, nous nous aperçûmes que celle dans laquelle nous étions, était bien loin derrière toutes les autres. Quelques instans après nous nous sentîmes violemment secoués et nous entendîmes un fort craquement. Notre timon venait de se briser, et nous étions restés au milieu d'un marais. Notre position était assez désagréable, et nous aurions eu quelque peine à nous en tirer sans le secours de deux dragons qui ne nous avaient point quittés, et qui nous obligèrent à monter, malgré nous, leurs chevaux, avec lesquels nous arrivâmes en quelques minutes en vue des feux du bivouac qui entourait la maison qui devait nous servir d'asile, et dans laquelle le général était déjà établi depuis près d'une heure. Cette maison était

tout-à-fait isolée au milieu de la forêt. Nous y fûmes très-bien reçus. On nous y offrit un excellent souper et d'assez bons lits, dans lesquels nous aurions probablement fort bien dormi si toute la nuit la trompette n'avait retenti pour rallier nos cavaliers égarés.

A notre lever, mes regards furent frappés d'un spectacle tout-à-fait nouveau pour moi. Nous étions au milieu de ce qu'on appelle en Amérique *a new-settlement*, c'est-à-dire un défrichement, ou création d'une habitation nouvelle au milieu des forêts. La maison dans laquelle nous avions passé la nuit était la seule habitable, encore n'était-elle point entièrement achevée; à côté d'elle commençait à s'élever la charpente de quelques autres bâtimens destinés, sans doute, à servir de granges et d'écuries. Des corps d'arbres à demi façonnés et réunis en grand nombre indiquaient l'intention du propriétaire d'entreprendre bientôt encore d'autres constructions; et déjà, dans un assez grand rayon, la forêt était presque entièrement renversée. Il ne restait plus debout que quelques arbres d'une taille prodigieuse, non-seulement privés de leurs branches, mais encore quelquefois dépouillés de leur écorce, et noircis dans toute leur longueur par l'action des flammes, à l'aide desquelles on avait détruit autour d'eux les arbrisseaux plus faibles. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus attristant qu'un

pareil tableau. « C'est cependant ainsi, » me dit un de nos compagnons de voyage, « que com-
» mencent toutes nos petites villes que vous trou-
» vez si gaies, si attrayantes. Cheraw, où vous
» avez couché hier, et qui vous a tant plu, res-
» semblait beaucoup à ceci il n'y a encore que
» peu d'années, et peut-être retrouveriez-vous
» ici un autre Cheraw si vous y reveniez dans
» quatre ou cinq ans. Voyez, » continua-t-il en m'entraînant vers la partie de la forêt que le fer et le feu avaient respectée, « voyez avec quel soin
» et quelle habileté le fondateur de cette cité
» future a posé les bases d'une fortune dont il
» espère jouir avant peu de temps. Voici un
» espace de quelques arpens environné d'une bar-
» rière grossière, dans lequel sont renfermés ses
» vaches, ses chevaux, ses cochons. Ces derniers,
» élevés ainsi dans une grande liberté, et trou-
» vant facilement une nourriture abondante, vont
» bientôt multiplier à l'infini, et lui assurer une
» partie de sa subsistance. L'année prochaine,
» cette portion de terre qui vient d'être décou-
» verte portera probablement une riche moisson
» de maïs ou de riz; mais le propriétaire, en
» attendant le moment où il pourra récolter son
» pain, se le procure par le commerce. Il le
» paie en térébenthine, qu'il recueille de ces
» énormes pins qui l'entourent; une petite en-
» taille, faite au corps de l'arbre, donne issue au

» liquide qu'on reçoit dans un vase. Trois mille
» arbres fournissent annuellement soixante-quinze
» barils de térébenthine ; mais ce ne sont pas
» seulement les arbres animés d'une vigoureuse
» végétation qui fournissent à ses besoins, il y fait
» contribuer aussi ceux que le temps a détruits.
» Des arbres morts il tire du goudron qu'il obtient
» en faisant brûler le bois sur une grille au-des-
» sous de laquelle est un vase qui reçoit le liquide
» bouillonnant ; et quelquefois des herbes, dont il
» débarrasse les avenues de sa maison, il retire
» une grande quantité de potasse dont il aug-
» mente encore ses richesses. Chaque année va
» voir s'accroître autour de lui la quantité de
» terre mise en rapport, et bientôt d'autres
» *settlers*, encouragés par ses succès, viendront
» se grouper autour de lui et l'aider à créer le
» bourg nouveau dans lequel il lui sera permis
» d'ambitionner les emplois publics que ses con-
» citoyens confieront au talent et au civisme... »

Pendant que nous jetions ainsi un coup d'œil rapide sur les ressources présentes de notre hôte et sur ses destinées futures, le général Lafayette avait achevé ses préparatifs de départ, et, au signal donné par les trompettes, nous reprîmes notre course, à travers les sables et les pins, pour nous rendre à Camden, où nous devions coucher. Pendant la nuit, le temps avait changé, et un ciel pur favorisa notre marche. Quoique

nous ne fussions encore qu'au mois de mars, nous ressentions vivement la chaleur du soleil, et tout autour de nous avait l'aspect d'un printemps déjà avancé. En approchant de Cambden, où l'on voit un grand nombre de jardins parfaitement cultivés, nous fûmes bien étonnés de trouver tous les arbres en fleurs, et l'air embaumé du parfum des plantes comme en France au mois de juin.

Cambden n'est point une ville considérable; elle renferme tout au plus douze cents habitans; cependant nous y trouvâmes une nombreuse population réunie de plus de quatre-vingts milles à la ronde pour y recevoir le général Lafayette, et pour assister à la pose de la première pierre d'un monument funèbre qu'on devait élever à la mémoire du baron de Kalb. Le général Lafayette fut reçu un peu en avant de la ville, près de l'ancien quartier de Cornwallis, par tous les citoyens en armes, et fut conduit en grande pompe et au milieu de chœurs de jeunes filles, à la demeure qui lui avait été préparée, et où il fut harangué par le jeune colonel Nixons, avec une chaleur de sentiment qu'il me serait impossible de rendre ici. La foule attentive applaudit avec transports lorsque l'orateur dit au général que sa visite aux États-Unis avait ajouté une nouvelle page à l'histoire, et que l'éclat des triomphes de la Grèce et de Rome

pâlissait devant l'accord et l'unanimité de cette ovation populaire.

Le lendemain, dans la matinée, une longue procession, formée principalement des francs-maçons, et suivie des autorités civiles et des députations des différens corps de la Caroline du Sud, vint prendre le général à son logement, et le conduisit au bruit d'une musique religieuse, vers l'endroit où devait avoir lieu la cérémonie funèbre. Là se fit l'inauguration du monument érigé par les généreux habitans de la Caroline du Sud à la bravoure malheureuse. Une inscription d'un style noble et simple y rappelle la patrie, les services et la fin glorieuse de Kalb.

On sait que de Kalb était Allemand, et qu'après avoir long-temps servi en France, il vint en Amérique, comme Lafayette et Pulawski, offrir son bras à la liberté. Il commandait en second l'armée du général Gates dans la malheureuse affaire de Cambden, où les Américains furent complétement défaits. Il avait fait des prodiges de valeur à la tête des troupes du Maryland et de Delaware, lorsqu'à la fin de l'action une onzième blessure lui donna la mort, et priva la cause américaine d'un de ses plus habiles et de ses plus dévoués défenseurs.

Après que ses restes, qui avaient été conservés avec soin, furent déposés dans le monument, et qu'ils eurent reçu les honneurs militaires, la pierre

qui devait les couvrir fut posée par le général Lafayette; on y lisait :

CETTE PIERRE
A ÉTÉ PLACÉE SUR
LES RESTES
DU
BARON DE KALB,
PAR
LE GÉNÉRAL LAFAYETTE.
1825.

La main du général, posée sur la pierre, la suivait à mesure qu'elle descendait lentement, et la foule contemplait avec un silence religieux le vieux guerrier français rendant, après presque un demi-siècle, les derniers devoirs au guerrier allemand, sur un sol qu'ils arrosèrent l'un et l'autre de leur sang, et que leurs bras concoururent à affranchir. Que de souvenirs glorieux et pénibles cette scène dût réveiller dans le cœur de Lafayette! Hélas! dans son long triomphe, combien de tombeaux n'a-t-il pas visités, depuis celui où il descendit à Mont-Vernon jusqu'à celui qu'il élèvera bientôt à Bunker's-Hill!

La cérémonie se termina par un discours du général, dans lequel il paya à son ancien compagnon d'armes le tribut d'estime que lui avaient mérité ses vertus civiques, ses talens militaires et son courage indompté dans la défense de la cause de la liberté.

Nous quittâmes Cambden le 11 pour nous rendre à Colombia, siége du gouvernement de la Caroline du Sud. Cette ville est agréablement située sur un plateau sain et fertile, au bord de la rivière Congaree. Nous trouvâmes toutes les rues, par lesquelles devait passer le cortége qui conduisait le général, ornées de bannières et d'arcs de triomphe. Sur l'un de ceux-ci, trois jeunes filles d'une grande beauté soutenaient des drapeaux sur chacun desquels étaient écrits en lettres d'or les noms de Lafayette, de Kalb et de Pulawski. Sous un autre, placé auprès de la maison que nous devions occuper, le général fut arrêté et harangué par le maire de la ville, jeune homme fort distingué par ses talens, et qui, pendant notre séjour à Colombia, eut pour nous les attentions les plus aimables et les plus délicates. Le gouverneur Manning harangua aussi le général, en présence du peuple, dans le lieu des séances du congrès de la Caroline; et la soirée, ainsi que le lendemain, furent consacrés aux réjouissances publiques.

Le premier soir, après avoir parcouru les rues éclairées par de brillantes illuminations, nous allâmes visiter l'académie, dirigée par le célèbre docteur Cooper. Nous eûmes le plaisir de nous entretenir avec les professeurs, qui tous sont du premier mérite. Nous en trouvâmes trois qui s'exprimaient en français avec une grande facilité. Ils

nous apprirent qu'ils avaient habité long-temps Paris, où ils se glorifiaient d'avoir acquis les connaissances et les lumières qu'ils sont maintenant chargés de communiquer à leurs jeunes concitoyens. Le lendemain, plusieurs corps de milices, parmi lesquels se distinguait la compagnie des jeunes élèves de l'académie, sous le nom de gardes de Lafayette, vinrent exécuter des manœuvres sous les croisées du général. Nous passâmes ensuite la journée au milieu de quelques vieux compagnons d'armes de Lafayette, qui prirent plaisir à lui rappeler les jours où ils avaient combattu et souffert avec lui pour l'indépendance de leur pays. Le soir, au bal qui fut très-remarquable par la beauté des femmes qui l'ornaient, et par le bon goût qui avait présidé aux arrangemens, nous fîmes la rencontre d'une jeune dame qui nous inspira un vif intérêt; c'était l'épouse d'un des trois professeurs dont je viens de parler. Née à Paris, elle n'était transplantée que depuis trois mois sur cette terre nouvelle, au milieu de mœurs qui d'abord avaient dû lui être tout-à-fait étrangères, et avec lesquelles elle paraissait cependant déjà en parfaite harmonie. Elle fut présentée au général, qui l'accueillit avec une grande tendresse. Vers la fin de la soirée, ses sentimens français et américains, fortement exaltés par les témoignages d'amitié et d'admiration qu'elle voyait prodiguer à

Lafayette, éclatèrent en transports qu'elle ne put plus contenir. « Mon Dieu! » s'écria-t-elle tout à coup, « qu'aujourd'hui je suis heureuse » et fière d'être Française, d'être du même pays » que le général Lafayette! » Puis, après s'être précipitée vers le général et lui avoir baisé les mains, elle se retourna vers moi avec vivacité, et me dit : « Je vous en prie, faites savoir à la » famille du général combien nous serions heu- » reux de la recevoir ici comme nous l'avons » reçu lui-même! Et dites-lui bien que pour moi » en particulier, j'ai pour les enfans de Lagrange » l'amitié d'une compatriote, et pour Lafayette » la reconnaissance d'une Américaine. » Cette scène fut vivement sentie par tout le monde, et le général remercia la jeune dame avec toute l'effusion d'un cœur fortement ému.

Le 14 mars nous partîmes pour aller coucher à quelques milles de Charlestown, où le général Lafayette ne devait faire son entrée que le 15. Une escorte de cavaliers volontaires de Colombia était en bataille devant notre porte au moment de notre départ, et se disposait à accompagner le général jusqu'à Charlestown; mais il la remercia, et insista pour qu'elle ne s'éloignât pas de la ville, parce que la route que nous avions à parcourir pendant la journée était longue et difficile, et que l'état du ciel nous menaçait de nouveau d'une pluie abondante. Ce ne fut en effet qu'avec bien

de la peine et fort tard que nous arrivâmes à notre destination. La nuit et la pluie nous surprirent au milieu d'une forêt épaisse à travers laquelle il était difficile de reconnaître la route étroite et tortueuse. Vers les neuf heures du soir, la voiture dans laquelle j'étais se brisa; celle du général, qui marchait devant avec le gouverneur et quelques officiers d'état-major, continua sa route sans s'apercevoir de cet accident; mais celle de M. George Lafayette, qui, en cet instant, était derrière, trouva la route obstruée; ses chevaux s'effrayèrent et se précipitèrent à travers les arbres où la voiture resta embarrassée. M. George et ses compagnons de voyage, le colonel Preston et le maire de Colombia, mirent aussitôt pied à terre, parvinrent à force de bras à faire passer leur voiture devant la mienne, et m'offrirent une place à côté d'eux pour continuer la route, pendant que des domestiques à cheval iraient, disait-on, chercher de la lumière et les secours nécessaires pour réparer la voiture brisée. J'acceptai leur offre; mais à peine étais-je près d'eux que, l'obscurité trompant l'adresse du colonel Preston qui avait voulu prendre les rênes des chevaux, nous nous trouvâmes de nouveau au plus épais de la forêt, et dans une telle situation, que nous aurions infailliblement culbuté si nous avions tenté de faire un pas de plus. Il nous fallut donc attendre, sous le poids d'une

pluie battante, et pendant près d'une heure, le retour des domestiques, qui revinrent enfin avec de grands flambeaux de résine. Ils nous aidèrent à sortir d'embarras, et à onze heures du soir nous arrivâmes, bien mouillés et bien fatigués, à la maison de M. Isard, où nous trouvâmes le général et ses compagnons de voyage, arrivés déjà depuis long-temps. La table hospitalière de M. Isard, son aimable accueil et celui de sa famille, nous eurent bientôt fait oublier notre mésaventure, dont nous fûmes les premiers à rire au dessert.

Pour ne point faire attendre les citoyens de Charlestown, qui avaient fait d'immenses préparatifs pour recevoir l'hôte de la nation, nous reprîmes notre route de grand matin. Au moment où nous allions prendre congé de la famille de M. Isard, nous vîmes arriver de la ville une escorte de cavaliers volontaires avec laquelle nous partîmes aussitôt. A mesure que nous nous étions avancés vers Charlestown, la monotonie des forêts de sapins avait disparu. Nos yeux se reposaient alors agréablement sur une foule d'arbrisseaux verdoyans et de forme élégante, parmi lesquels s'élevaient majestueusement de superbes magnolias. L'entrée de la ville nous apparut comme un jardin délicieux. La fraîcheur de la nuit avait condensé les parfums des orangers, des pêchers, des amandiers couverts de fleurs, et

l'air était embaumé. Nous nous arrêtâmes quelques instans pour changer de voiture et laisser au cortége le temps de se former, et au signal donné par le canon nous entrâmes dans Charlestown.

Les habitans de Charlestown, comme citoyens de la ville qui reçut le jeune Lafayette à sa première arrivée sur le sol américain en 1776, étaient jaloux de prouver que nulle part, plus que parmi eux, on avait conservé le souvenir de son dévouement à la cause de la liberté; aussi la réception qu'ils lui firent peut-elle être comparée et pour l'éclat des décorations, et pour l'enthousiasme populaire, à tout ce que nous avions vu de plus beau dans les principales villes des États-Unis. Aux milices de Charlestown étaient venues se joindre les milices des points les plus éloignés de l'État. Quelques compagnies volontaires de cavalerie avaient fait, dit-on, jusqu'à cinquante milles par jour pour se trouver au poste assigné par leur patriotique reconnaissance.

Parmi les divers corps qui sortirent de la ville pour aller à la rencontre du général, il y en eut un qui frappa plus particulièrement nos regards; son uniforme était absolument semblable à celui que portait la garde nationale parisienne à l'époque de notre glorieuse révolution. La langue dans laquelle les hommes qui composaient ce corps poussèrent leur *vivat* lorsque le général

passa devant eux, nous apprit qu'ils étaient Français, et nous éprouvâmes une bien douce émotion en entendant des compatriotes unir leurs voix à celles de la liberté et de la reconnaissance.

La compagnie française prit rang dans le cortége lorsque nous entrâmes en ville, et, par un sentiment remarquable de délicatesse, les Américains lui cédèrent la place d'honneur auprès de la voiture du général. Le cortége fut bientôt grossi par un grand nombre de détachemens, composés du clergé, de l'association de Cincinnatus, des vétérans de l'armée révolutionnaire, des étudians des diverses facultés, des officiers de la marine et de l'armée des États-Unis, des juges des diverses cours, des enfans des écoles gratuites, des sociétés bienfaisantes allemandes, françaises, juives et ibériennes, de l'association des artisans, etc., etc. Tous ces détachemens se distinguaient par la forme, la couleur et les devises de leurs bannières, et le reste de la population, suivant à cheval ou à pied, faisait retentir l'air des cris de *welcome Lafayette*, auxquels se mêla, pendant plus de deux heures sans discontinuer, le bruit de l'artillerie des navires qui remplissaient le port, et celui de toutes les cloches. Mais de toutes ces démonstrations de l'affection populaire, ce qui toucha le plus le général, fut la touchante et généreuse idée qu'eurent les citoyens de Charlestown de faire partager

les honneurs de son triomphe à son brave et excellent ami le colonel Huger.

On sait que, pendant sa captivité dans la forteresse d'Olmutz, le général Lafayette fut sur le point d'être délivré par le dévouement de deux hommes que la même générosité de sentimens avait associés pour cette entreprise dangereuse. Ces deux hommes étaient M. Bollman, médecin allemand, et le jeune Huger, Américain, fils d'un descendant d'une famille française proscrite par la révocation de l'édit de Nantes, et dans la maison de laquelle Lafayette avait été reçu lorsqu'il débarqua pour la première fois à Charlestown. Une série d'incidens malheureux fit échouer cette généreuse tentative, qui manqua leur coûter la vie, et qui valut à Lafayette de nouvelles rigueurs de la part de ses geôliers. En sortant des cachots de l'Autriche, le jeune Huger revint dans sa patrie, où il trouva dans l'estime publique la récompense de la noble entreprise et des dangers qu'il avait courus. Maintenant père de famille, cultivateur et colonel de milices, il vit retiré et généralement aimé, dans une belle propriété à quelques lieues de Charlestown. En débarquant à New-York, le général Lafayette avait déjà eu la satisfaction de le presser sur son cœur reconnaissant. Lorsque nous entrâmes à Charlestown, ses concitoyens exigèrent de lui qu'il prît place à côté de l'hôte de la nation, sur son char de

triomphe, où il partagea avec lui les félicitations et les applaudissemens publics. Au banquet, au théâtre, au bal, partout enfin le nom d'Huger fut inscrit à côté du nom de Lafayette, auquel les habitans de Charlestown ne crurent pas pouvoir mieux exprimer leur reconnaissance, qu'en témoignant une aussi haute gratitude à celui qui autrefois n'avait pas craint de s'exposer pour le rendre à la liberté.

Après que le cortége eut parcouru tous les quartiers, il s'arrêta à l'Hôtel-de-Ville, où le maire, à la tête du corps municipal, et en présence du peuple, adressa le discours suivant au général Lafayette.

» Général, il m'est bien doux d'être chargé, » comme premier magistrat de cette ville, de » vous exprimer la joie et les émotions qu'inspire » votre présence parmi nous. Pour payer à vos » vertus le tribut de notre reconnaissance, nous » n'emploierons point le style emphatique et » servile des cours, mais bien le langage de la » sincérité républicaine. Nous serions fâchés que » le monde pût supposer que c'est à l'homme » ennobli par des titres héréditaires que s'adres- » sent nos hommages. Comme vous, nous pen- » sons que le sang ne donne aucun droit à la » prééminence; aussi, en vous, nous n'honorons » que cette noblesse qu'aucun souverain de la » terre ne peut conférer, la noblesse de la vertu.

» Nous admirons en vous l'homme dont la » pureté de la vie privée est intimement liée à » toutes les autres qualités qui distinguent le » soldat patriote. Nous saluons en vous l'illustre » défenseur des droits de l'homme, l'ennemi des » factions, et le héros de la liberté.....; titres qui » vous rendent cher à tous les hommes vertueux » et libres, de toutes les parties du monde, mais » qui vous attachent plus intimement, plus ten- » drement encore les citoyens de ces états, qui, » chaque jour, ressentent les bienfaits *du gou- » vernement de soi-même*, dans le bonheur in- » dividuel du peuple, et dans la gloire croissante » de la nation. Nous reconnaissons en vous l'ar- » dent ami de notre enfance menacée, notre » bienfaiteur désintéressé, le guide de nos guer- » riers révolutionnaires, et le bien-aimé com- » pagnon de notre Washington.

» Tels sont vos titres à notre reconnaissance; » vous les avez scellés de votre sang; ils sont » gravés dans tous les cœurs américains, et rien » ne pourra les faire oublier tant que subsistera » notre république. ».

Les applaudissemens du public sanctionnèrent les paroles de l'orateur, et couvrirent aussi la réponse du général, qui avait rappelé, avec une éloquence empreinte de la reconnaissance de son cœur, et les anciennes obligations qu'il avait aux citoyens de Charlestown, et le noble dévoue-

ment des dames de cette ville patriote, et le courage des Caroliniens pendant toute la guerre de la révolution.

Le colonel Drayton harangua aussi le général au nom de l'association de Cincinnatus, après quoi nous fûmes conduits au somptueux logement qu'on nous avait préparé, où, pendant toute la journée du lendemain, le général reçut les visites de toutes les corporations de la ville. La compagnie de fusiliers française, que nous avions remarquée en entrant en ville, se présenta d'abord; sa musique guerrière, qui marchait en tête, salua le général avec les deux airs patriotiques, le *Yankee Doodle* et la *Marseillaise*. Puis, M. Labatut et un de ses camarades harangnèrent celui auquel ils venaient rendre hommage; après quoi la compagnie défila devant lui, en mêlant aux honneurs militaires qu'elle lui rendait, les témoignages de la plus tendre affection. Lorsque le général complimenta les officiers sur la beauté de leur tenue et le bon goût de leur uniforme : « Nous ne pouvions en choisir un plus honora- » ble, » lui répondirent-ils; « Lafayette et nos » pères l'ont porté aux beaux jours de l'affran- » chissement de notre patrie, et il nous rappelle » sans cesse que les premiers devoirs d'un citoyen » armé sont le maintien de l'ordre public et la » défense des droits de l'homme. » Nous passâmes au milieu de ces braves gens quelques

instans délicieux qui furent consacrés aux souvenirs de la patrie. Tous en parlaient avec attendrissement et enthousiasme, tous faisaient des vœux ardens pour son bonheur.... Parmi eux étaient des proscrits !

Peu après que la compagnie française se fut retirée, nous vîmes arriver tous les membres du clergé, réunis sous la conduite du révérend docteur Farnam, qu'ils avaient choisi pour leur orateur. On voyait parmi eux des épiscopaux, des presbytériens, des juifs, des catholiques romains, des quakers, et des protestans allemands et français. A voir leur touchante union, et les témoignages de bienveillance qu'ils se donnaient réciproquement, on aurait pu croire qu'ils appartenaient tous à la même communion. Je ne rapporterai point ici le long et éloquent discours du docteur Farnam; mais je puis assurer que, comme le discours de l'évêque White, de Philadelphie, il confirme ce que j'ai déjà dit de l'esprit libéral d'un clergé qui, sans appui dans un gouvernement qui semble ignorer son existence, sent le besoin de se concilier l'estime publique par la pratique de véritables vertus.

Je renonce au récit des fêtes, bals, feux d'artifice, banquets, auxquels nous assistâmes pendant notre séjour à Charlestown, parce qu'il me faudrait répéter, à peu de chose de près, ce que j'ai déjà dit pour tant d'autres grandes villes; mais

tandis que je laisse le général au milieu de ses anciens compagnons d'armes, à la tête desquels il retrouva encore le respectable général Pinckney, s'entretenir des glorieux souvenirs de leur jeunesse, je vais tâcher d'esquisser rapidement l'histoire et les mœurs de la Caroline du Sud.

Cette partie du continent de l'Amérique septentrionale fut explorée, pour la première fois, en 1512, par Jean Ponce de Léon, gouverneur espagnol de Porto-Rico. Frappé de la beauté de la végétation et du riant aspect du pays, il lui donna le joli nom de Floride; mais n'y trouvant ni mines d'or, ni mines d'argent, il renonça au projet d'y faire un établissement. Pendant longtemps les rois de France, d'Angleterre et d'Espagne convoitèrent cette contrée; mais ce ne fut qu'en 1562 que la France se décida à faire valoir ses prétentions. A la sollicitation de l'amiral de Coligny, qui voulait y établir un asile pour le parti protestant, un officier de marine, nommé Jean Ribaut, natif de Dieppe, fut envoyé, avec deux vaisseaux et des troupes de débarquement, pour reconnaître la côte et y fonder une colonie. Jean Ribaut débarqua à l'embouchure d'une rivière, sous le 30e. degré de latitude, et constata la prise de possession par l'érection d'une colonne en pierre sur laquelle il grava les armes de France. Après quelques courses sur la côte, pendant lesquelles il établit des rela-

tions d'amitié avec les naturels du pays, il arriva à l'embouchure de la rivière d'Albemarles, où il forma son premier établissement, qu'il appela Caroline, en l'honneur de Charles IX, et le protéga par un petit fort en terre, dont il confia la défense à une quarantaine d'hommes qu'il laissa sous le commandement d'un de ses officiers, nommé Albert, et retourna en France. Ce gouverneur, très-sévère dans l'exercice de la discipline qu'il avait établie, se fit bientôt massacrer par ses soldats. Ceux-ci, désirant revoir leur patrie, s'embarquèrent aussitôt et firent voile pour la France; mais à peine avaient-ils perdu de vue les côtes qu'ils quittaient, qu'un calme plat les retint si long-temps en mer, que leurs provisions étaient épuisées depuis long-temps, et que déjà ils avaient commencé à se dévorer les uns les autres, lorsqu'ils furent rencontrés et secourus par un vaisseau anglais qui les emmena en Angleterre, où la reine Élisabeth voulut entendre de leur bouche même le récit de leur horrible aventure.

Deux ans après, une nouvelle expédition partit sous les ordres de Réné de Landonnière, pour rétablir et protéger la colonie; mais soit fatalité, soit impéritie de la part du chef, l'expédition n'eut que de tristes résultats. Les plaintes des colons contre Landonnière parvinrent en France et déterminèrent le gouvernement à envoyer Ri-

baut prendre la direction des affaires. Celui-ci fut surpris, à l'embouchure de la rivière May, par une escadre espagnole de six vaisseaux, qui l'attaqua vivement, et à laquelle il n'échappa qu'en entrant dans la rivière. Décidé à opposer une vigoureuse résistance aux Espagnols, Ribaut mit ses hommes à terre, les retrancha avec soin, alla chercher les meilleures troupes de Landonnière qu'il laissa dans le fort Caroline avec tous les individus hors d'état de porter les armes, et se rembarqua pour aller chercher l'ennemi; mais assailli pendant la nuit par une horrible tempête, ses vaisseaux se brisèrent sur les rochers. Ce ne fut qu'avec peine que lui et ses soldats gagnèrent la côte pour se rendre aux Espagnols, qui les massacrèrent lâchement et sans pitié. Les malades, les femmes et les enfans qui étaient restés dans le fort éprouvèrent le même sort. Il n'y eut que Landonnière et quelques-uns des siens qui s'échappèrent, et trouvèrent plus tard, comme par miracle, les moyens de retourner en France, où ils annoncèrent la fin malheureuse de leurs compagnons. La cour de France ne témoigna que de l'indifférence à cet horrible événement; mais le public ne dissimula pas son indignation, et plusieurs hommes puissans demandèrent vengeance. L'un d'eux, nommé Dominique de Gourges, gentilhomme de Gascogne, résolut d'être le vengeur de ses compa-

triotes; il équipa à ses frais trois vaisseaux; prit à bord deux cents soldats et quatre-vingts marins; arriva à l'embouchure de la rivière de May, où il se présenta sous pavillon espagnol; débarqua à l'aide de cette ruse sans être reconnu; marcha rapidement sur le fort Caroline, dont il s'empara, ainsi que de deux autres, secondé par les naturels du pays; passa les garnisons espagnoles au fil de l'épée, rasa les fortifications, et revint triomphant en France, chargé d'armes et de butin. Cette audacieuse entreprise frappa de terreur les Espagnols, et les dégoûta pour jamais de la Caroline, qui, jusqu'au règne de Charles II d'Angleterre, resta abandonnée de toutes les nations européennes.

Ce fut alors que le gouvernement anglais, sous prétexte de protéger quelques familles qui avaient échappé au tomahawk des Indiens de la Virginie, et qui étaient venues s'établir à l'embouchure de la rivière de May, s'empara de tout le pays situé entre le 31e et le 36e degrés de latitude, et le concéda à huit gentilshommes de la cour, le roi se réservant hommage et fidélité, *comme fief du château royal de Greenwich*, et se réservant aussi le quart de l'or et de l'argent qui seraient trouvés dans les limites de ce territoire. Le célèbre Locke fut chargé de rédiger une constitution pour la nouvelle colonie. Par cette constitution, une espèce de royauté ina-

movible était exercée par le plus âgé des colons, et appuyée par une aristocratie dans laquelle on trouvait le bizarre assemblage de seigneurs, de barons, de landgraves et de caciques, dont les pouvoirs et les prétentions, se heurtant sans cesse, furent bientôt dominés par la tyrannie du palatin, c'est ainsi qu'on nommait le chef de l'état, dont le premier titre au pouvoir n'était que la vieillesse. Cette constitution, mesquine conception d'un grand génie, fut détruite en 1720. Peu après, la colonie vit sa population s'accroître rapidement par les persécutions politiques et religieuses qui désolaient alors l'Europe. Elle accueillit, presque en même temps, et les royalistes anglais, et les parlementaires, et les non-conformistes. La France lui envoya l'élite de ses citoyens proscrits par l'édit de Nantes. Les montagnes d'Écosse virent leurs habitans vaincus partir pour aller lui demander un asile en 1730; et, en 1745, elle s'enrichit des émigrations suisses et allemandes. Dès lors la Caroline eut le sentiment de sa force, et résista aux abus du pouvoir du gouvernement anglais : elle refusa de payer les taxes imposées sans son consentement, et donna son adhésion aux résolutions du congrès colonial, auquel ses députés assistèrent en 1765. Cependant, lorsqu'en 1775 il fut question de rompre les liens qui unissaient la Caroline à la mère-patrie, il y eut division d'opi-

nions parmi les colons, et un parti assez considérable prit les armes en faveur du gouvernement anglais. La guerre civile allait éclater, lorsqu'une circonstance assez extraordinaire amena la réconciliation des partis. Le jour même où les hostilités commençaient à Lexington, dans le Massachusetts, des dépêches anglaises arrivèrent à Charleston. Le comité révolutionnaire saisit la malle qui contenait des lettres adressées aux gouverneurs de la Virginie, des deux Carolines, de la Géorgie et de la Floride orientale, par lesquelles il leur était ordonné d'employer la force des armes pour réduire ces colonies à l'obéissance; vers le même temps, on reçut de Savannah communication d'un acte du parlement, qui autorisait ces gouverneurs à mettre les colons hors de la loi et de la protection du roi, et à confisquer leurs propriétés. Ces diverses pièces, publiées par le comité, réunirent tous les citoyens dans le même sentiment d'indignation, et l'assemblée s'étant de suite réunie, posa cette question : *Voulons-nous mourir esclaves ou vivre libres?* La réponse ne pouvait être douteuse. Tous jurèrent de défendre leurs droits et coururent aux armes. Quelques imprudens torys, qui tentèrent de tenir la campagne avec des Indiens qu'ils avaient pris à leur solde, furent bientôt anéantis par les milices patriotes, qui, après une lutte longue et pénible contre les troupes

anglaises de Savannah, assurèrent enfin l'indépendance de la Caroline par la célèbre victoire qu'elles remportèrent à Eutaw-Spring, en 1781.

Ce fut au milieu des troubles de la guerre, en 1778, que la Caroline se donna sa première constitution. Elle était bien conforme aux principes de la révolution; mais peut-être se ressentait-elle un peu de la précipitation avec laquelle elle avait été faite. Elle fut revisée, modifiée et adoptée dans sa forme actuelle, à Colombia, le 3 juin 1790. Telle qu'elle est maintenant, elle paraîtrait fort démocratique en Europe; mais comparée à la constitution de la Pensylvanie, par exemple, et de quelques autres états de l'Union, elle est toute aristocratique. Les conditions d'éligibilité imposées au gouverneur, aux sénateurs et aux membres de la chambre des représentans, réduisent les éligibles à un petit nombre. Les sénateurs, élus pour quatre ans, au nombre de quarante-trois, doivent être âgés de trente ans au moins, avoir résidé dans l'état cinq ans avant l'élection, et posséder un bien fonds de trois cents livres sterling, libre de dettes; si le candidat ne demeure pas dans le district par lequel il est porté, son bien doit être de mille livres sterling.

Les représentans, au nombre de cent vingt-quatre, sont élus pour deux ans. Ils doivent aussi être blancs, libres, âgés au moins de vingt-un

ans, et posséder un bien fonds de cent cinquante livres sterling, ou un bien en plantation de cinq cents acres de terre *et de dix noirs*. Si le candidat ne réside pas dans le district où il est élu, la valeur de son bien doit être de cinq cents livres. Il doit être citoyen de l'état, et y avoir demeuré trois ans avant l'élection.

On voit que les deux chambres du sénat et des représentans ne se composent que de la portion la plus riche des propriétaires. C'est de ce pouvoir législatif, tant soit peu aristocratique, qu'émane le pouvoir exécutif; car c'est par le concours des deux chambres qu'est nommé le gouverneur en qui réside ce pouvoir. Les conditions d'éligibilité pour le gouverneur sont fort élevées, et restreignent le choix des chambres dans un cercle assez étroit. Tout candidat pour cette magistrature doit être âgé de trente ans, être citoyen de l'état, y avoir résidé pendant dix ans avant son élection, et posséder *en propre un bien fonds de quinze cents livres sterling*. Les pouvoirs du gouverneur ne durent que deux ans. La condition la plus fâcheuse que l'on rencontre dans la constitution est celle qui impose aux sénateurs l'obligation de posséder des esclaves. Je sais bien qu'elle disparaîtra nécessairement devant l'abolition de l'esclavage; mais ne semble-t-elle pas placée là comme un obstacle propre à retarder cette abolition? Et ne serait-ce pas un effort sa-

lutaire fait en faveur de l'émancipation que l'abrogation de cet article?

Comme dans tous les états de l'Union, l'organisation religieuse n'est en aucune façon soumise au gouvernement, qui ne garantit aux diverses communions que le libre exercice des devoirs religieux, tant que cet exercice ne consiste pas en actes licencieux ou en pratiques incompatibles avec la paix et la sûreté de l'état. Les ministres de la religion sont inéligibles aux emplois de gouverneur, de sous-gouverneur et de membre de l'assemblée, tant qu'ils continuent l'exercice de leurs fonctions pastorales. Les communions sont nombreuses et variées, comme on a pu le voir par la composition du corps religieux qui vint complimenter le général Lafayette. On aura peut-être remarqué que ce n'est qu'en parlant des communions de la Caroline du Sud, que j'ai nommé les juifs; c'est qu'en effet, c'est pour ainsi dire dans ce seul état qu'ils sont en assez grand nombre pour y être remarqués : on en compte environ douze cents dans l'état. La seule ville de Charlestown en renferme près de cinq cents, qui, pendant la dernière guerre, se distinguèrent par leur courage et leur patriotisme, en fournissant, pour la défense du pays, un corps de soixante volontaires. Le reste des États-Unis ne renferme guère que cinq mille israélites, la plupart d'origine anglaise ou allemande. Ceux de

la Caroline du Sud sont plus particulièrement d'origine française et portugaise. La synagogue de Charlestown a été bâtie dans l'année 1794. Avant cette époque, la congrégation juive de cette ville n'avait qu'un très-petit local pour pratiquer son culte. Selon la topographie de Charlestown, par le docteur Theact, les israélites commencèrent à s'assembler en société religieuse vers l'an 1750; aussitôt que dix personnes s'étaient réunies (c'est le nombre requis par la loi des Hébreux pour l'exercice du culte public), elles se procuraient un lieu convenable à leur dessein. L'édifice actuel est élégant et spacieux. La société qui l'a fait construire est appelée *Kalh kadosh beth Eloëm*, ce qui veut dire : Société religieuse de la maison de Dieu. *Kalh* ou *Société* est le nom de toute congrégation hébraïque. Le nombre actuel des membres souscripteurs est d'environ soixante-dix, ce qui porte à plus de trois cents le nombre d'individus ayant droit à la jouissance de la synagogue, ainsi qu'aux avantages que cette jouissance comporte. La société des réformés s'élève à cinquante membres, ce qui fait avec leurs familles plus de deux cents dissidens.

La Caroline du Sud est située entre le 32e. et le 33e. degrés de latitude, sa surface est d'environ vingt-neuf milles carrés, son sol est très-varié. Depuis les bords de l'Atlantique jusqu'à quatre-vingts milles dans l'intérieur des terres,

le pays est une vaste plaine s'élevant insensiblement d'environ deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont la surface est divisée en forêts de pins qui croissent dans un sable léger et de peu de valeur; en vastes marais qui rendent l'air insalubre pendant l'automne; en savanes qui ne produisent que des herbages, et en terres élevées qui sont propres à la culture du coton. Le riz se cultive avec succès près des rivières dont les débordemens portent la fécondité sur leurs bords. Au-delà de cette plaine le pays est montagneux, productif, et plus sain que la partie basse, où l'humidité des hivers et l'inconstance de la température en toute saison rendent les maladies fort communes.

La population de cet état est de cinq cent deux mille sept cent quarante-un habitans, qu'on peut diviser ainsi en trois classes : deux cent trente-sept mille quatre cent soixante blancs libres, six mille huit cent six de couleur libres, et deux cent cinquante-huit mille quatre cent soixante-quinze esclaves. On voit que le nombre des esclaves surpasse de beaucoup celui des blancs libres; aussi cet état commence-t-il à ressentir les inconvéniens de l'esclavage à un tel degré, que la crainte a fait adopter des mesures de sûreté qui blessent à la fois et l'humanité et le droit de propriété. Par une loi récente, tout voyageur qui entre dans la Caroline avec un domestique

de couleur se voit à l'instant privé de son domestique, qu'on plonge en prison, et qu'on ne lui rend que lorsqu'il sort de l'état. En quoi cette mesure est-elle utile? C'est à quoi je serais fort embarrassé de répondre. C'est, dit-on, pour éviter tout contact dangereux entre les esclaves de cet état et les noirs libres étrangers, qui ne manqueraient pas de leur parler de liberté....

Cet état de choses, relativement à l'esclavage dans la Caroline du Sud, afflige d'autant plus, qu'il contraste singulièrement avec le caractère des habitans de cet état. Les Caroliniens sont particulièrement distingués par la culture de leur esprit, l'élégance de leurs manières, leur politesse et leur hospitalité envers les étrangers. Cette dernière vertu est tellement commune dans la Caroline, qu'on y trouve très-peu d'auberges hors des grandes villes. Les voyageurs peuvent hardiment se présenter chez tous les cultivateurs qu'ils trouvent sur leur route, et sont assurés d'y être bien reçus. La disposition à secourir l'indigence est si grande à Charlestown, qu'outre un grand nombre d'associations particulières, il y a cinq sociétés publiques de bienfaisance, dont les revenus, déjà très-considérables, sont encore accrus chaque jour par la générosité des citoyens.

Les trois jours que le général Lafayette passa à Charlestown furent marqués par des fêtes dont l'éclat et le bon goût le jetèrent dans le ravisse-

ment ; mais de toutes les attentions délicates qu'on eut pour lui, celle qui le toucha peut-être le plus fut le don que lui fit la ville d'un beau portrait de son ami le colonel Huger. Cette belle miniature, d'assez grande dimension, joint au mérite de la plus parfaite ressemblance celui d'une exécution admirable; elle rappelle beaucoup la manière de notre célèbre Isabey, et ne serait pas désavouée par lui. Elle est de M. Frazer, de Charleston, qui jouit déjà d'une grande réputation aux États-Unis, mais qui semble s'être surpassé lui-même dans cet ouvrage. Le cadre, en or massif, est beaucoup plus précieux par l'élégance et la délicatesse du travail que par la richesse de la matière. Il sort des ateliers de deux artistes de Philadelphie, et ferait honneur à nos plus habiles bijoutiers français.

Le gouverneur offrit au général, au nom de l'état, une très-belle carte de la Caroline du Sud, enfermée dans un riche étui d'argent. Beaucoup d'autres personnes vinrent aussi lui offrir de jolis souvenirs qu'il accepta avec reconnaissance, et le 17 mars il quitta Charlestown, emportant les regrets de ses amis et la bénédiction du peuple.

CHAPITRE V.

FORT MOULTRIE. — ÎLE D'EDISTO. — ALLIGATORS. — SAVANNAH. — MONUMENS FUNÈBRES. — AUGUSTA. — ÉTAT DE GÉORGIE.

Les routes de la Caroline du Sud étant généralement fort mauvaises, le comité de Charlestown résolut de faire conduire le général par mer à Savannah, où il était attendu depuis fort longtemps. Nous nous embarquâmes le 17 mars, à bord d'un excellent bateau à vapeur, préparé et bien approvisionné par les soins du comité, et nous primes congé des habitans de Charlestown, qui, rangés sur le quai et pressés en foule sur les navires, répondirent par leurs acclamations aux adieux de leur hôte. Avant de perdre de vue Charlestown, nous nous dirigeâmes vers l'île Sullivan, sur laquelle est construit le fort Moultrie, qui salua le général Lafayette de toute son artillerie. Ce fort, qui commande la passe par laquelle les vaisseaux sont obligés d'entrer dans le port de Charlestown, fut défendu avec un rare courage par les milices caroliniennes, le 28 juin 1776, contre des forces anglaises bien supérieures en

nombre et en expérience. Les milices étaient commandées par le général Moultrie, qui, pendant toute la guerre révolutionnaire, soutint la belle réputation de valeur et de talent que lui avait faite la défense de ce poste important. Nous continuâmes ensuite notre navigation, en nous engageant entre le continent et les îles qui le bordent, et dont la suite se prolonge jusqu'à Savannah. Nous descendîmes dans l'une d'elles, appelée Edisto, où le général Lafayette était attendu; mais comme il lui était impossible d'y rester plus de deux ou trois heures, les habitans, qui s'étaient réunis chez un des principaux propriétaires, se décidèrent à lui offrir de suite toutes les fêtes qu'ils lui avaient préparées pour plusieurs jours. Nous eûmes tout à la fois les harangues, le dîner public, le bal, et même le baptême d'un charmant petit enfant auquel on donna le nom de Lafayette; puis nous traversâmes rapidement l'île en voiture pour aller rejoindre notre bateau à vapeur qui nous attendait du côté de la haute mer. Dans ce court trajet, ce que nous vîmes de l'île nous parut enchanteur; la végétation nous frappa surtout par la variété de ses produits; les arbustes odoriférans et de formes élégantes sont agréablement mêlés aux plus gros arbres forestiers; et dans les dunes qui bordent le rivage du côté de la mer, nous vîmes de beaux palmiers qui donnent aux petites habitations qu'ils

ombragent un aspect tout-à-fait pittoresque. Cette île, qui gît à l'embouchure de la rivière du même nom, à quarante milles au sud-ouest de Charlestown, a douze milles de long sur cinq de large. Elle est habitée, dit-on, depuis l'année 1700.

Pendant le reste de notre navigation jusqu'à Savannah, nous côtoyâmes les îles Hunting, Beaufort, Port républicain, Hilton Head, etc., et souvent par des passes tellement étroites, que les flancs de notre navire touchaient presque terre de chaque côté, et qu'il avait plutôt l'air de rouler sur les prairies qui l'entouraient, que de glisser sur l'eau qui disparaissait sous lui. Il était près de minuit lorsque nous passâmes devant Beaufort, et tout le monde reposait à notre bord; mais nous fûmes bientôt réveillés par les acclamations des citoyens qui avaient attendu jusqu'alors sur le rivage, et le général Lafayette s'étant levé, se rendit avec empressement à la prière qu'ils lui firent adresser de descendre quelques instans auprès d'eux.

Le matin, au lever du soleil, comme nous approchions de l'embouchure de la rivière Savannah, nous commençâmes à voir quelques alligators étendus sur le rivage, ou nageant autour de notre navire. Notre capitaine en tua un d'un coup de fusil, et l'envoya chercher à l'aide de la chaloupe. Il avait environ huit pieds de long, et on nous assura qu'il ne devait être considéré que

comme d'une taille moyenne ; il en est qui parviennent à douze pieds, quelquefois même, dit-on, à quinze ou dix-huit. La grosseur de leur corps est alors égale à celle d'un cheval. Parvenu à ce degré d'accroissement, l'alligator est un animal redoutable par sa force prodigieuse et son agilité dans l'eau. Sa forme est à peu près celle du lézard ; il n'en diffère que par sa queue qui est cunéiforme, aplatie sur les côtés, et qui, depuis le ventre jusqu'à son extrémité, diminue insensiblement. Comme tout le reste du corps, elle est couverte d'une matière écailleuse impénétrable à toutes les armes, même à la balle du mousquet. Il n'est vulnérable qu'auprès du cou et en arrière des membres de devant, qui ont tout-à-fait la forme des bras de l'homme. La tête d'un alligator de la plus grande taille est d'environ trois pieds ; l'ouverture de sa gueule est de la même dimension ; ses yeux sont très-petits, enfoncés dans la tête et couverts ; ses narines sont larges et tellement développées au sommet, que, lorsqu'il nage, sa tête, à la surface de l'eau, ressemble à une large poutre flottante. Sa mâchoire supérieure est seule mobile, elle s'ouvre presque perpendiculairement, et forme un angle droit avec la mâchoire inférieure. De chaque côté de la mâchoire supérieure, immédiatement au-dessous des narines, sont deux dents longues et fortes, peu aiguës et de forme conique. Elles ont

la blancheur et le poli de l'ivoire, et sont toujours à découvert, ce qui donne à l'animal un aspect effroyable. Dans la mâchoire inférieure, juste en face de ces deux dents, sont deux trous propres à les recevoir. Lorsque l'alligator frappe ses mâchoires l'une contre l'autre, il produit un bruit absolument semblable à celui que l'on obtient en frappant violemment une planche contre terre : ce bruit se fait entendre à une assez grande distance. Cet animal détruit beaucoup d'oiseaux aquatiques, a un goût prononcé pour la chair du chien, et attaque même volontiers l'homme quand il croit pouvoir le surprendre.

Lorsque, dans la matinée du 19, nous arrivâmes en vue de Savannah, nous aperçûmes sur le rivage toute la population et les milices réunies qui attendaient depuis plusieurs heures. Bientôt nous entendîmes le salut majestueux de l'artillerie et les acclamations du peuple. Nous leur répondîmes par le feu du canon de notre navire, et par les airs patriotiques dont notre musique faisait retentir les échos du rivage. A ce premier sentiment de plaisir que nous fit éprouver l'accueil des citoyens de Savannah, succéda tout à coup un sentiment de pénibles regrets : il fallait nous séparer de nos compagnons de voyage de la Caroline du Sud. Parmi eux étaient le gouverneur de cet état, plusieurs officiers de son état-major, et quelques membres du comité qui

nous avait reçus à Charlestown. Le gouverneur, fidèle aux lois qui lui défendent de sortir des limites de l'état, résista à toutes les instances qui lui furent faites pour qu'il débarquât, et fit ses adieux au général avec l'attendrissement d'un fils qui se sépare d'un père qu'il ne doit plus revoir. Quelques minutes après, nous étions en Géorgie, à l'entrée de Savannah, où le général fut reçu et harangué par le gouverneur Troupp, au milieu de la foule empressée. Le char et les arcs de triomphe, les acclamations du peuple, les couronnes et les fleurs jetées par les dames, le bruit des cloches et du canon, tout enfin dut prouver à Lafayette que, quoiqu'il eût changé d'état, il n'en était pas moins toujours au milieu du même peuple ami et reconnaissant.

Un logement commode avait été préparé dans l'élégante maison de madame Manwell; on y conduisit le général Lafayette en grand cortége. Après qu'il y eut pris quelques instans de repos, le maire et le conseil municipal de la ville vinrent le complimenter, et la journée se termina par un repas public auquel assistèrent les autorités civiles et militaires de l'état et de Savannah, le corps judiciaire, le clergé et un grand nombre de citoyens. Après les treize toasts d'usage, les convives portèrent un grand nombre de toasts volontaires, tous fortement empreints de ce caractère patriotique et républicain qui distingue

toujours les réunions américaines : le général Lafayette répondit au toast qui lui fut porté, par le suivant : « *A la ville de Savannah* : puisse sa » jeune prospérité prouver de plus en plus au » vieux monde la supériorité des institutions » républicaines et du gouvernement du peuple » par lui-même. » Une hymne à la liberté, chantée sur l'air de *la Marseillaise*, termina le banquet, et nous rentrâmes à notre quartier général à la lueur des illuminations dont brillait toute la ville.

Le lendemain, dimanche, le général reçut de bonne heure la visite des Français et descendans de Français résidans à Savannah ; à leur tête était M. Petit de Villers, qui prit la parole en leur nom, et qui, dans un discours plein de l'expression des sentimens de ses compatriotes pour Lafayette, peignit avec chaleur les bienfaits de l'hospitalité américaine envers les proscrits français que tous les genres de despotisme forcèrent à venir successivement demander un asile aux États-Unis. Dans sa réponse, le général Lafayette leur dit :

« C'est avec une vive sensibilité qu'au milieu » des bontés dont je suis comblé, je me vois ac- » cueilli par celles de mes compatriotes français et » descendans de Français qui, sur cette heureuse » terre américaine, ont trouvé un asile contre des » persécutions bien diverses, mais toutes réprou-

» vées par le véritable esprit de liberté. Les tou-
» chans détails de la bienveillance dont ils ont été
» l'objet, si bien exprimés par vous, monsieur,
» sont doublement chers à mon cœur. J'aime à
» penser que l'admiration pour les institutions
» auxquelles les États-Unis doivent tant de pro-
» spérité, ne peut être un sentiment stérile; et
» que les autres peuples aimeront mieux exercer
» à bon marché tous leurs droits, que de payer
» bien cher l'oppression, les tracasseries et les
» entraves de toute espèce. »

A la visite des Français succéda celles des officiers des différens corps; le clergé vint ensuite; à sa tête était le révérend M. Carter, qui, en complimentant le général, le félicita surtout de ce que ses efforts en faveur de l'indépendance américaine avaient eu aussi pour résultat l'établissement de la liberté religieuse. « Ici, » lui dit-il, « chacun
» que homme rend à Dieu l'hommage que lui
» inspire sa conscience; dans notre heureuse cité,
» les prêtres de toutes les communions vivent en-
» semble comme frères, se donnent journelle-
» ment des témoignages de leur estime et de leur
» affection réciproque, et chacun d'eux rend
» grâces à Dieu, notre père commun, de la li-
» berté religieuse dont nous jouissons. Mais, gé-
» néral, quelle que soit la différence de nos opi-
» nions sur quelques points de théologie, croyez
» bien que nous sommes sincèrement et cordiale-

» ment unis dans les prières que nous adressons
» à l'Éternel pour votre prospérité dans ce monde
» et pour votre bonheur pendant l'éternité. »

A ses remercimens, le général Lafayette joignit l'expression de la satisfaction qu'il éprouvait en voyant l'Amérique donner un si bel exemple de véritable liberté religieuse à la vieille Europe, qui ne comprend encore qu'une tolérance fort limitée. « Dans les sociétés religieuses comme » dans les sociétés politiques, » ajouta-t-il, « je » suis persuadé que l'élection par le peuple est le » meilleur gage de confiance mutuelle. »

Depuis long-temps les citoyens de Savannah avaient l'intention de payer un tribut de reconnaissance à la mémoire du général Greene, considéré, avec raison, comme le héros de la lutte révolutionnaire dans le Sud; et à celle du général Pulawsky, ce brave polonais, qui, désespérant de la cause de la liberté dans sa patrie, vint faire le sacrifice de sa vie à l'indépendance américaine. Ils pensèrent que la présence du général Lafayette ajouterait à la solennité de la cérémonie, et résolurent de profiter de son séjour à Savannah pour le prier de poser la première pierre des monumens funèbres qu'ils voulaient élever. En conséquence, tout étant disposé, ils lui en firent la proposition, qu'il accepta avec d'autant plus d'empressement, qu'il était bien aise lui-même de trouver l'occasion de témoigner

publiquement son estime pour le caractère du général Greene qu'il avait particulièrement aimé.

La cérémonie fut fortement empreinte de ce caractère qui naît du mélange des idées religieuses et patriotiques exaltées, et qui distingue particulièrement toutes les actions du peuple américain. Conformément à la résolution prise dans l'assemblée des citoyens, présidée par le colonel John Shellmann, la société maçonnique, qui s'était chargée de tous les détails relatifs à la construction des deux monumens, se forma en grand cortége le 21 mars, à neuf heures du matin, et alla, au son de la musique, chercher le général Lafayette à son logement. Le grand prêtre, le roi et les autres officiers du chapitre royal de la Géorgie, étaient revêtus de leurs plus belles parures et de leurs plus riches bijoux maçonniques. Devant eux était portée une bannière élégamment brodée. Lorsqu'ils se remirent en marche avec le général, le cortége, augmenté des milices et des citoyens, se forma dans l'ordre suivant :

Les troupes des États-Unis; — les officiers généraux et leurs états-majors; — les citoyens et les étrangers; — le comité chargé de soigner Lafayette; — les juges et les shériffs; — les ministres du clergé, non initiés à la maçonnerie; — le maire et le conseil municipal; — le gouverneur et sa suite; — le comité chargé des mo-

numens; — le grand gardien, le glaive à la main; — la loge de l'Espérance; — la loge de l'Union; — la loge de Salomon; — le chapitre de Géorgie; — les membres de la Grande Loge; — un maître maçon portant un vase d'or plein de blé; — deux maîtres portant des vases d'argent renfermant le vin et l'huile; — le principal architecte portant l'équerre, le plomb et le niveau; — le secrétaire et le trésorier; — un grand cierge porté par un maître; — la Sainte Bible, l'équerre et le compas portés par un autre maître accompagné de deux servans; — deux grands cierges portés par des maîtres; — le grand chapelain; — les ministres du clergé initiés à la maçonnerie; — deux grands gardiens; — les députés grands maîtres; — un maître de la plus ancienne loge, portant les constitutions maçonniques; — les grands diacres armés de baguettes noires; — le grand maître avec le général et les personnes de sa suite; — enfin le grand porte glaive, le glaive nu à la main.

En arrivant sur l'emplacement destiné au monument du général Greene, les troupes se formèrent en bataille, à droite et à gauche, pour recevoir le cortége au milieu d'elles. Les enfans des écoles, uniformément vêtus, et portant des paniers remplis de fleurs qu'ils semèrent sur les pas du général Lafayette, y étaient déjà réunis. Le peuple, rangé en foule derrière eux, semblait

placé là pour protéger leur faiblesse, et les présenter à l'hôte de la nation. Après que le silence le plus profond se fut établi au milieu de la foule attentive, les maçons et le comité chargé du monument vinrent se ranger à l'ouest des fondations, et l'autre partie du cortége prit place à l'est. On fit alors avancer le général Lafayette près de la place préparée pour recevoir la pierre angulaire. Il était entouré du grand maître, des grands gardiens, du chapelain, du grand prêtre, du roi et du scribe du chapitre de la Géorgie, du gouverneur, du colonel Huger, de M. George Lafayette, etc. Un air national, exécuté par une troupe de musiciens, annonça que la cérémonie allait commencer. Puis ensuite le président du comité du monument s'avança, et prit la parole en ces termes :

« Concitoyens : la solennité qui nous rassem-
» ble a pour but la pose des pierres angulaires
» de monumens que la reconnaissance d'un
» peuple va élever à la gloire, aux vertus et aux
» sacrifices de deux illustres soldats de notre lutte
» révolutionnaire.

» Élever des monumens pour perpétuer la
» mémoire des hommes illustres fut une cou-
» tume de tous les âges et de tous les peuples.
» Les humbles tombeaux des modernes et les
» gigantesques pyramides des anciens nous en
» offrent la preuve.

» Comme emblème de reconnaissance, ces » monumens constatent la justice des peuples; » mais c'est surtout dans l'énergique encourage- » ment qu'ils donnent à l'accomplissement des » actions généreuses que se montre leur sagesse. » Ils engagent la jeunesse à méditer sur les hauts » faits que rappellent leurs inscriptions, et lui in- » spirent cette active émulation qui est la source » des vertus morales et de la gloire nationale.

» Chez les Grecs, qui comprenaient si bien la » gloire et les récompenses accordées au pa- » triotisme et à la valeur, la destruction d'une » statue était un horrible sacrilége, lors même » que le mérite de celui à qui elle avait été élevée » était équivoque. Combien donc ne doivent-ils » pas être sacrés ces témoignages de gratitude et » d'admiration votés, par l'unanimité de senti- » mens de tout un peuple, à ces hommes dont la » réputation est sortie plus brillante encore de » l'épreuve du temps, et élevés sur une base » assurée par la main de leurs plus nobles com- » patriotes et compagnons d'armes dans la lutte » et le triomphe de la liberté. Oui, concitoyens, » ils seront doublement sacrés ces témoignages » de notre reconnaissance, puisque la main qui » va nous aider à les élever fut une des premières » à saisir le glaive pour défendre les droits de » l'homme, et assurer à notre patrie une paix » glorieuse.

» Les noms des trois cents Spartiates qui tom-
» bèrent aux Thermopyles étaient connus de
» tous les enfans de Sparte. La jeunesse améri-
» caine se rappellera, non-seulement les noms,
» mais encore le caractère et les exploits de cha-
» que patriote révolutionnaire. Lorsqu'elle lira
» sur ce monument le nom de Greene, elle éprou-
» vera un noble orgueil à raconter les dangers et
» les triomphes, le désintéressement et la valeur
» de ce défenseur de notre cause glorieuse. Que
» nos enfans n'invoquent plus les puissans noms
» de la Grèce et de Rome, mais que leur jeune
» ambition vienne s'échauffer à ces rayons de la
» gloire de nos compatriotes, qui réfléchissent
» leur éclat sur nous-mêmes, et nous pénètrent
» d'une chaleur plus vivifiante ! Que les citoyens
» de Savannah se rappellent toujours avec fierté
» qu'au milieu d'eux reposent les cendres de cet
» intrépide chef de guerre ! Qu'ils soient les fi-
» dèles gardiens de ces précieuses reliques de nos
» plus glorieux jours !

» Général Lafayette : au nom et en présence
» de mes concitoyens, je réclame votre coopéra-
» tion dans l'accomplissement des devoirs sacrés
» que nous allons remplir, en posant les fonde-
» mens de ce monument consacré à la mémoire
» du major général Greene. Au nom de la li-
» berté, je vous demande de vous joindre à nous
» pour dédier à la postérité ce souvenir des vertus

» et des talens qui ornèrent la vie, et qui sanc-
» tifient les restes de l'un de vos plus nobles as-
» sociés dans la cause de notre indépendance.
» Au nom de notre commune patrie, je vous in-
» vite, comme soldat révolutionnaire, brillant
» d'une gloire unique par votre rang et votre
» renommée, de sanctionner, en posant cette
» pierre angulaire, la réputation d'un héros pa-
» triote dont le nom est inscrit à côté du vôtre
» dans les plus brillantes pages de notre histoire,
» et dont la tombe sera doublement vénérable, et
» par celui qui l'aura fondée, et par celui qu'elle
» rappellera.

» Très-respectable grand maître, conformé-
» ment aux vœux de mes concitoyens et au nom
» du comité du monument, je vous prie de cé-
» lébrer, selon les rites de l'ancienne fraternité à
» laquelle vous appartenez, la pose de la pierre
» angulaire du monument que nous allons élever
» à la mémoire du général Greene. »

Après que l'orateur eut fait cette dernière invitation, le général Lafayette fit signe qu'il voulait parler, et aussitôt le silence et l'attention redoublèrent au milieu de la foule, et chacun, tournant ses regards vers lui, s'apprêta à recueillir ses paroles; il s'avança un peu, et d'une voix solennelle dit :

« L'homme grand et bon à la mémoire du-
» quel nous payons aujourd'hui un tribut de res-

» pect, d'affection et de profonds regrets, a ac-
» quis dans notre guerre révolutionnaire une
» gloire si pure et si vraie, que maintenant en-
» core le seul nom de Greene rappelle toutes les
» vertus, tous les talens qui peuvent illustrer le
» patriote, l'homme d'état et le capitaine; ce-
» pendant il appartient à moi, son frère d'ar-
» mes, et, je suis fier de pouvoir le dire, son
» plus sincère ami; à vous, monsieur, son brave
» compatriote et compagnon d'armes, de décla-
» rer ici que la bonté de son cœur fut égale à la
» force de son esprit élevé, ferme et éclairé. La
» confiance et l'amitié qu'il obtint fut une des
» plus grandes preuves de l'excellent jugement
» qui caractérisait notre paternel chef. Par la
» tendresse de l'état de Géorgie envers lui, l'ar-
» mée se trouve honorée elle-même; et moi,
» monsieur, je me présente devant vous, devant
» les générations nouvelles, comme représentant
» de cette armée, des amis morts ou absens du
» général Greene, pour applaudir aux honneurs
» rendus à sa mémoire, et pour vous remercier
» des témoignages de sympathie que vous m'ac-
» cordez dans cette touchante et mélancolique
» solennité, et de la part que vous voulez bien
» m'y faire prendre. »

Quand le vieux compagnon de Greene eut cessé de parler, un frère de la loge de Salomon, revêtu des insignes maçonniques, sortit de la

foule, et unissant sa voix aux sons graves de la musique, chanta l'hymne suivante :

« Auteur de la lumière, source d'amour, du » haut de ton trône céleste jette un regard sur » nous, et prête-nous l'appui de ta puissance » pour élever un monument aux actions glo- » rieuses !

» Un monument aux héros qui ne sont plus, » aux héros qui ont brillé dans nos batailles, que » ton esprit anima du souffle de la liberté, et que » tu conduisis à la victoire !

» Que le marbre rentre en poussière dans la » terre, que les enfans de la liberté soient mois- » sonnés par la mort, mais que la Renommée » proclame le nom du patriote jusqu'au mo- » ment où la trompette de l'Archange retentira !

» Entends nos prières, dieu de nos pères, » leurs enfans invoquent ta sainte assistance ! » Protége nos droits, conserve-nous libres, grand » Dieu ! et tous nous chanterons ta gloire ! »

Cette dernière strophe fut répétée en cœur par la foule assemblée, et la prière du peuple monta au ciel avec le bruit solennel du canon retentissant.

Pendant ce temps-là la pierre angulaire avait été préparée ; et, avant de la placer, le grand chapelain, M. Carter, prononça à haute voix la prière suivante :

« Dieu tout-puissant, très-glorieux architecte

» de l'univers, dispensateur de la sagesse et père
» de toutes les miséricordes, accorde-nous le
» secours que nous te demandons humblement
» pour l'accomplissement de cette solennité!
» Puisse ce monument, qui va être élevé à la mé-
» moire de la vertu, être la honte des méchans
» et l'orgueil des bons! Puissent ces hommages,
» que nous rendons à ceux qui déjà ne sont plus
» sur cette terre, nous rappeler que nous n'y som-
» mes nous-mêmes que comme étrangers et
» comme passagers; que les monumens de marbre
» tombent eux-mêmes en poussière sous les coups
» du temps; et que nos noms ne peuvent échap-
» per à l'oubli que par leur inscription au livre
» sacré de la vie éternelle!

» Que tes bénédictions descendent spéciale-
» ment sur notre illustre frère par les mains du-
» quel vont être assises ces fondations; que son
» nom, qui est écrit dans nos cœurs par la recon-
» naissance, le soit aussi par ta miséricorde au
» livre de salut! Enfin, si dans ta sagesse pro-
» fonde tu décides que nous ne devons plus le
» revoir sur terre après ce jour, accorde-nous du
» moins de nous réunir à lui dans cette heureuse
» et glorieuse patrie, où l'on n'a plus besoin d'éle-
» ver de monumens, où l'on ne songe plus à
» graver des épitaphes. »

Après cette prière, qui fut écoutée dans un religieux silence, le grand maître ordonna au

secrétaire du comité du monument d'apprêter les divers objetsqui devaient être placés, comme souvenirs de l'époque, sous les fondations. Ces objets étaient plusieurs médailles frappées à l'effigie de l'hôte de la nation, de Washington, du général Greene, de Franklin; des pièces de monnaie frappées aux États-Unis à diverses époques, ainsi que du papier-monnaie de l'état de Géorgie; quelques gravures, parmi lesquelles étaient les portraits du général Charles Pinckney et du docteur Kollock, et tous les détails relatifs à la cérémonie. Enfin une médaille sur laquelle étaient écrits ces mots : « La pierre angulaire de » ce monument, à la mémoire du major général » Nathaniel Greene, a été posée par le général » Lafayette, à la demande des citoyens de Sa- » vannah, le 21 mars A. D. 1825. »

La pierre fut alors descendue, au son d'une musique funèbre, au fond de l'excavation. Le principal architecte présenta l'équerre, le plomb et le niveau au grand maître, qui les appliqua sur la pierre en prononçant les mots consacrés. Puis les vases d'or et d'argent furent apportés sur la plate-forme, où, après avoir passé par les mains du grand maître et des grands gardiens, ils furent présentés au général, qui, selon l'usage, versa sur la pierre le blé, le vin et l'huile qu'ils contenaient, en prononçant l'invocation suivante :

« Puisse la bonté infinie de l'auteur de la na-
» ture accorder aux habitans de cette ville tout
» ce qui peut contribuer au bonheur, à l'aisance
» et aux agrémens de cette vie; nous assister
» dans l'érection et l'achèvement de ce monu-
» ment; protéger les ouvriers contre tous les ac-
» cidens; préserver leurs travaux de destruction,
» et nous accorder à tous une ample provision
» du blé de nourriture, du vin de rafraîchisse-
» ment, et de l'huile de la joie. »

Le général descendit ensuite sur la pierre, la frappa de trois coups de maillet; tous les frères vinrent successivement rendre leurs devoirs, et le grand-prêtre du chapitre royal de Géorgie vint, l'encensoir à la main, bénir la pierre angulaire. Lorsque toutes ces cérémonies furent terminées, le grand-maître remit au principal architecte tous les objets qui devaient être employés à l'achèvement du monument, en lui adressant ces paroles :

« Frère architecte, vous êtes chargé de la di-
» rection et de la surveillance des ouvriers qui
» vont construire le cénotaphe élevé à la mé-
» moire d'un soldat de notre révolution, à la mé-
» moire de l'immortel Green; vous avez vu la
» pierre angulaire de ce monument posée par la
» main de celui qui fut son ami intime et son
» compagnon d'armes; par celui qui fut le vigou-
» reux champion de la liberté dans les deux

» hémisphères; par celui que nous nommons
» avec orgueil notre compatriote, par le géné-
» ral Lafayette; en vous remettant tout ce qui
» est nécessaire à l'achèvement de cette glo-
» rieuse tâche, je vous recommande, au nom
» des liens qui unissent un maçon à ses com-
» pagnons, de vous acquitter de votre devoir,
» de manière à faire honneur à vos ouvriers et
» à vous-même. »

La pierre fut alors scellée au son de la musique, qui exécuta un air national. La cérémonie fut terminée par une triple salve tirée par les troupes des États-Unis.

Cet imposant et solennel spectacle fut contemplé pendant toute sa durée par les nombreux spectateurs dans un silence religieux qui indiquait leur profonde vénération pour le mort que l'on honorait, et leur tendre attachement pour le héros vivant qui s'associait à eux dans cette touchante et mélancolique solennité.

Le cortége se remit alors en marche dans le même ordre qu'auparavant, et se rendit sur la place Chippewa, où la même cérémonie fut répétée pour la pose de la pierre angulaire du monument élevé à Pulawski.

Avant de rentrer chez lui, le général Lafayette se rendit chez le brigadier général Harden, pour assister à la présentation d'un drapeau brodé par madame Harden, et offert par elle au pre-

mier régiment des milices de Géorgie. Sur ce drapeau, très-richement travaillé, était le portrait du général Lafayette, et plusieurs inscriptions rappelant diverses époques glorieuses de la révolution. Les officiers et les soldats firent éclater un même enthousiasme en le recevant, et jurèrent que sous ces couleurs, offertes par la beauté et consacrées par Lafayette, ils étaient assurés de vaincre toujours les ennemis de la liberté et de leur patrie.

Quelques heures après, malgré les vives instances des citoyens et surtout des dames, qui avaient préparé un bal pour le même soir, le général, pressé par le temps et par ses nombreux engagemens, fut obligé de quitter Savannah, et nous montâmes à bord de l'*Alatamaha* avec le gouverneur de la Géorgie, son état-major et le comité d'arrangement, pour nous rendre à Augusta, qui est situé sur la rivière de Savannah, à cent quatre-vingts milles de son embouchure.

Nous avions trouvé à Savannah un jeune homme dont le nom et la destinée étaient bien propres à nous inspirer un vif intérêt; c'était Achille Murat, fils de Joachim Murat, ex-roi de Naples. Au premier bruit de l'arrivée du général Lafayette en Géorgie, il avait quitté précipitamment la Floride, où il s'est fait planteur, et il était venu joindre ses hommages et ses félicitations à ceux des Américains qu'il regarde main-

tenant comme ses compatriotes. Deux jours passés avec lui nous donnèrent pour son caractère et son esprit un attachement que ne pourront lui refuser, je crois, ceux qui seront à même de le connaître. A peine âgé de vingt-quatre ans, il a eu assez de force d'âme pour savoir tirer de grands avantages d'un événement que beaucoup d'autres à sa place auraient regardé comme un malheur irréparable. Privé de l'espoir de porter une couronne que lui promettait sa naissance, il a transporté aux États-Unis les faibles débris de sa royale fortune, et, assez sage pour apprécier les bienfaits de la liberté dont on y jouit, il s'est fait naturaliser citoyen des États-Unis. Loin d'imiter tant de rois déchus, qui ne savent jamais se consoler de la perte de leur puissance passée, Achille Murat s'est fait cultivateur, a conservé son nom sans aucun titre, et, par ses manières franches et tout-à-fait républicaines, s'est promptement concilié l'attachement de tous ceux qui le connaissent. Il a l'esprit cultivé et le cœur rempli des mouvemens les plus nobles et les plus généreux. Il conserve pour la mémoire de son père une vénération profonde et mélancolique. M. George Lafayette lui ayant cité dans la conversation quelques traits de cette bravoure brillante et chevaleresque que possédait si bien Murat, il en parut très-touché, et, quelques instans après, se trouvant seul avec moi, il me dit avec atten-

drissement : « Monsieur George m'a fait éprouver » un bien grand bonheur, il m'a dit du bien de » mon père.... »

La conversation étant tombée sur la politique européenne, il s'exprima très-franchement sur la sainte alliance, et en général sur tous les genres de despotisme. Je ne pus m'empêcher de lui dire, en plaisantant, que c'était chose fort extraordinaire que d'entendre pareils discours de la bouche d'un prince héréditaire. « Prince » héréditaire ! » reprit-il avec vivacité ; « j'ai » trouvé le moyen d'être mieux que cela, je suis » homme libre ! » Une chose cependant me fait peine et m'étonne, c'est qu'Achille Murat, libre dans le choix de sa résidence aux États-Unis, soit venu s'établir justement dans la contrée qu'afflige l'esclavage. Ce choix ne me paraît raisonnable que pour l'homme décidé à travailler de tout son pouvoir à l'affranchissement graduel des noirs, et à donner à ses voisins l'exemple de la justice et de l'humanité, en préparant ses esclaves pour la liberté ; mais je crois que ce noble projet n'est point entré dans les combinaisons de notre jeune républicain, qui, à en juger par quelques traits de sa conversation, ne paraît que trop disposé à adopter les principes de quelques-uns de ses nouveaux concitoyens sur l'esclavage des noirs. Faut-il donc que le péché originel de la royauté montre toujours le bout de l'oreille !

Savannah est la ville la plus considérable de l'état de Géorgie. Elle est située sur la rive droite de la rivière du même nom, à environ dix-sept milles de son embouchure. Ses rues, larges et droites, se coupent toutes à angle droit, et sont plantées, de chaque côté, d'une ligne d'arbres fort gracieux, appelés l'*orgueil de l'Inde*, et pour lesquels les habitans des états du Sud ont une prédilection marquée. Quoique élevée de quarante pieds au-dessus du niveau de la rivière, la situation de Savannah est malsaine; la fièvre jaune passe rarement un automne sans y exercer de cruels ravages. Le commerce, cependant, y est très-actif; son port, qui peut recevoir des navires tirant quatorze pieds d'eau, voit sortir annuellement pour plus de six millions de dollars de coton. Sa population est de sept mille cinq cent vingt-trois habitans, ainsi divisée : trois mille cinq cent cinquante-sept individus blancs, cinq cent quatre-vingt-deux individus de couleur libres, et trois mille soixante-quinze esclaves. Le nombre des personnes employées dans les manufactures égale à peu près celui des personnes occupées du commerce, qui est d'environ six cents.

En quittant Savannah, nous naviguâmes d'abord pendant plus de soixante milles entre des terres basses, marécageuses, d'où sortent un grand nombre de ruisseaux, et sur lesquelles

s'élève la végétation forestière la plus riche et la plus variée qu'il soit possible d'imaginer. Parmi les arbres les plus élevés, on remarque quatre ou cinq espèces de pins, neuf espèces de chênes, des tulipiers, des peupliers, des platanes, des sassafras, etc., etc., au-dessous desquels croissent plus de quarante espèces d'arbustes, dont la forme, la fleur, le feuillage et le parfum feraient les délices de nos plus brillans parterres. Au-delà de cette plaine, le sol s'élève rapidement d'environ deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et offre de distance en distance de beaux plateaux sur lesquels sont établies de riches plantations de coton.

Comme nous approchions d'Augusta, deux bateaux à vapeur, chargés d'un grand nombre de citoyens de cette ville, vinrent au-devant du nôtre, et saluèrent le général Lafayette d'une triple acclamation, et du bruit de l'artillerie qu'ils avaient à bord. Nous leur répondîmes par l'air patriotique de *Yankee Doodle*, et par trois coups de canon. Ils se réunirent à nous, et nous remontâmes ensemble la rivière en forçant de vapeur pour rivaliser de vitesse. Il y avait dans cette lutte quelque chose d'effrayant; les trois navires mugissans, semblaient voler au milieu des noirs tourbillons de fumée qui nous dérobaient aux regards les uns des autres. La victoire demeura à l'*Alatamaha*, ce qui causa une joie

bien vive à notre brave capitaine, qui me parut être un homme à faire sauter son navire plutôt que de se laisser vaincre dans une pareille occasion.

Le général, forcé de s'en tenir rigoureusement aux calculs de son itinéraire, avait résolu d'abord de ne passer qu'un jour à Augusta ; mais il lui fut impossible de résister aux vives instances des habitans qui le prièrent de rester deux jours, afin qu'une grande partie des préparatifs qu'on avait faits pour lui ne devinssent pas inutiles. Il céda, et les fêtes qu'on lui donna furent tellement multipliées, que, pour la première fois depuis le commencement de ce prodigieux voyage, il ressentit une fatigue qui nous causa un instant d'inquiétude.

Parmi les citoyens qui reçurent le général à son débarquement sur la plage d'Augusta, nous retrouvâmes un de nos compagnons de navigation sur *le Cadmus*, M. King, jeune avocat fort estimé de ses concitoyens. Cette rencontre nous fut, non-seulement très-agréable, mais encore fort utile; en nous éloignant de la rivière de Savannah, nos communications avec l'Atlantique allaient devenir plus difficiles; il nous importait donc beaucoup de faire partir nos dépêches d'Augusta, afin que nos amis d'Europe eussent encore une fois de nos nouvelles avant que nous fussions engagés tout-à-fait dans l'intérieur des terres, et

M. King eut la bonté de se charger de les expédier après notre départ, ainsi que quelques effets que nous retranchâmes encore de nos bagages, afin de nous alléger autant que possible, car on nous prévint que nous allions parcourir les plus mauvaises routes que nous eussions encore rencontrées depuis notre départ de Washington.

Le lendemain de notre arrivée, on engagea le général à aller visiter, de l'autre côté de la rivière de Savannah, une espèce de prodige qui prouve jusqu'à quel point les bonnes institutions sont favorables à l'accroissement de la population, au développement de l'industrie, et au bonheur des hommes. C'est un village nommé Hambourg, composé d'environ cent maisons, élevées le même jour par un seul propriétaire, et toutes habitées en moins de deux mois par une population active et industrieuse. Ce village n'a pas encore deux ans d'existence, et déjà son port est rempli de bâtimens, ses quais couverts de marchandises, et ses habitans assurés d'une prospérité toujours croissante. Hambourg, placé sur la rive droite de la Savannah, appartient à la Caroline du Sud.

Le 25, nous quittâmes Augusta, qui est une ville bien bâtie et renfermant plus de quatre mille habitans, pour nous rendre à Milledgeville, en passant par Warrenton et Sparta. Le général fut bien tendrement accueilli dans chacune de ces

petites villes; mais nous ne trouvâmes partout que des chemins en mauvais état, et tellement rompus, que nous fûmes obligés d'en parcourir une partie à cheval. Heureusement que la voiture qui portait le général résista à tous les mauvais pas, mais elle aurait dû être brisée vingt fois. Le premier jour les secousses furent si violentes, qu'il en éprouva un vomissement qui d'abord nous alarma beaucoup, mais qui cessa entièrement après une bonne nuit passée à Warrenton.

Nous arrivâmes le 28 mars sur les bords de la petite rivière Oconée, près de laquelle est bâtie Milledgeville, capitale de la Géorgie. Cette ville, qui, par la dispersion de ses maisons, la multitude et l'étendue de ses beaux jardins, ressemble plutôt à un beau village qu'à une cité, renferme une population de deux mille cinq cents âmes, au milieu de laquelle le général Lafayette fut accueilli en père et en ami. Les citoyens, conduits par leurs magistrats, vinrent le recevoir sur les bords de la rivière, et les aides de camp du gouverneur le conduisirent avec pompe à la maison du chef de l'état, qui avait réclamé l'honneur de le loger. La journée se passa au milieu des honneurs et des plaisirs de toute espèce. Après la présentation officielle dans la maison d'état, où le général fut harangué par un citoyen américain descendant de Français, M. Jaillet, maire de Milledgeville; après la visite que nous fîmes à

la loge de nos frères en maçonnerie, et la revue de toutes les milices du comté, nous dînâmes chez le gouverneur Troup, qui avait réuni chez lui tous les officiers publics et les principaux citoyens, avec lesquels nous nous rendîmes le soir à la maison d'état, où les dames de la ville avaient préparé un bal pour le général Lafayette; mais à ce bal il n'y eut pour personne, ni possibilité, ni volonté de danser; chacun, jaloux d'entretenir ou d'entendre l'hôte de la nation, se tenait près de lui et saisissait avec empressement l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance et son attachement. Touché presque jusqu'aux larmes des bontés dont on l'entourait, le général oublia complétement que la Géorgie était pour lui une nouvelle connaissance. Il oublia même aussi, je crois, que le lendemain nous devions partir de grand matin, et que quelques heures de repos lui seraient bien nécessaires, car il passa une grande partie de la nuit à s'entretenir avec ses nouveaux amis.

Avant de m'engager dans le récit de la suite de notre voyage, qui nous conduisit, du sein de la civilisation la plus avancée, au milieu des tribus encore sauvages des enfans primitifs de l'Amérique, je vais consigner ici quelques observations sur l'état de Géorgie.

Cet état, situé entre le 30°. et le 35°. degrés de latitude nord, et le 3°. et le 9°. degrés de lon-

gitude ouest de Washington, est borné au nord par l'état de Tennessée, au nord-est par la Caroline du Sud, au sud-est par l'océan Atlantique, au sud par la Floride, et à l'ouest par l'état d'Alabama. Sa surface est de cinquante-huit mille deux cents milles carrés, et sa population de trois cent quarante mille neuf cent quatre-vingt-neuf habitans, dont près de cent cinquante mille sont esclaves, proportion vraiment effrayante, et qui doit nécessairement amener un jour la Géorgie dans une situation embarrassante, si son gouvernement ne prend point quelques mesures pour la diminuer. Ici, comme dans tous les états à esclaves, les noirs sont un bien immobilier qu'on vend comme toutes les autres propriétés, et dont on peut hériter; mais leur introduction dans l'état comme objet de commerce est sévèrement défendue. D'après la législation actuelle, la personne qui amène dans l'état un esclave, qu'elle vend ou met en vente dans le courant de l'année qui suit son introduction, est soumise à une amende de 1000 dollars et à un emprisonnement de cinq années dans la prison d'état. Les préjugés contre la race de couleur sont encore bien forts parmi les Géorgiens, et je n'ai point remarqué qu'ils fissent de grands efforts en faveur de l'abolition de l'esclavage; les lois même mettent des entraves à l'affranchissement graduel, car un propriétaire ne peut

donner la liberté à son esclave sans l'autorisation de la législature. L'ancien code noir, introduit par les Anglais, et qui était un code de sang, est tombé en désuétude, et a été remplacé par quelques lois protectrices des esclaves. Ainsi, par exemple, maintenant quiconque prive à dessein un esclave de la vie ou d'un membre, est condamné à la même peine que si le crime eût été commis sur un blanc, excepté en cas d'insurrection; mais on sent que cette loi, appliquée par des juges propriétaires d'esclaves eux-mêmes, et sous l'empire des mêmes préjugés que leurs concitoyens, doit souvent n'être qu'illusoire; aussi peut-on dire avec vérité que si les esclaves de Géorgie ne périssent pas sous le fouet de leurs maîtres, comme cela n'arrive que trop souvent dans les colonies françaises, c'est seulement aux dispositions naturellement douces et humaines des Géorgiens, et non à l'efficacité des lois, qui admettent qu'un esclave *peut mourir d'accident en recevant une correction modérée*, sans que celui qui l'inflige soit coupable de meurtre.

La Géorgie fut, dit-on, celle des anciennes colonies dans laquelle la révolution réunit le moins l'unanimité des suffrages. Le parti royaliste y conserva long-temps une grande influence, qui, augmentée par la présence d'un nombreux corps anglais aux ordres du colonel Campbell,

y maintint jusqu'à la fin de la guerre le gouvernement royal; aussi les patriotes y eurent-ils plus à souffrir que partout ailleurs.

Ce ne fut qu'en 1798 que la constitution, qui avait été adoptée en 1785 et amendée en 1789, fut définitivement mise en vigueur par une assemblée générale des représentans. Cette constitution est, à très-peu de chose près, semblable à celle de la Caroline du Sud.

Si la Géorgie n'est point encore un des plus riches états de l'Union par l'abondance et la variété de ses produits, la cause ne doit en être attribuée qu'à l'influence de l'esclavage. Il n'y a peut-être pas de pays plus favorisé de la nature que cette contrée, et on pourrait facilement en tirer abondamment tous les produits des climats les plus opposés. Les bords de la mer et les îles adjacentes produisent jusqu'à six cents livres de coton long par acre, dont le prix moyen est 30 sous la livre, et le même terrain peut donner quatre récoltes sans engrais. Le sucre peut être cultivé dans ces mêmes terres avec un égal succès. Les mûriers blancs y croissent en si grande quantité, que la Géorgie pourrait facilement affranchir les États-Unis du tribut annuel de plusieurs millions qu'ils paient à l'Europe, si la culture de la soie était confiée à des bras habiles et intéressés, c'est-à-dire à des bras libres. Le thé croît sans culture dans les environs de Sa-

vannah; dans quelques parties choisies, l'indigo donne trois récoltes par an; dans l'intérieur, les terres produisent abondamment le blé et le maïs; enfin, les légumes et les fruits de toute espèce y croissent avec une rare facilité. Mais, pour féconder la source de tant de richesses, il faudrait une activité et une industrie qu'ont rarement les hommes habitués à se reposer du soin de leur existence sur le dévouement de malheureux abrutis par l'esclavage.

J'engage les personnes qui voudront se faire une juste idée des ressources qu'offre la Géorgie, et des hautes destinées que cet état est appelé à remplir, si cédant enfin à la voix de l'humanité, et de l'intérêt, il abolit l'esclavage, je les engage, dis-je, à lire l'excellent ouvrage du capitaine Hugh Mac-Call, publié en 1811, et ayant pour titre: *Histoire de la Géorgie.*

CHAPITRE VI.

DÉPART DE MILLEDGEVILLE. — MACON. — INDIAN-AGENCY. — RENCONTRE D'INDIENS PENDANT L'ORAGE. — HAMLEY. — TRIBU DE MAC-KINTOSH. — UCHEE-CREEK. — BIG-WARRIOR. — CAPITAINE LEWIS. — LINE-CREEK. — MONTGOMMERY. — ADIEUX DE MAC-KINTOSH. — CAHAWBA. — ÉTAT D'ALABAMA. — MOBILE.

Le 29 mars, après avoir pris congé des citoyens de Milledgeville, et avoir exprimé notre reconnaissance au comité d'arrangement et aux autorités de la ville et de l'état, pour les bontés dont nous avions été comblés, nous nous remîmes en route avec quelques aides de camp du gouverneur Troupp, qui avaient à l'avance tout disposé avec une habile prévoyance pour que le général ne se ressentît que le moins possible des inconvéniens que nous allions inévitablement rencontrer dans un voyage à travers un pays sans routes, sans villes, et presque sans habitans; car nous avions à traverser, pour arriver dans l'état d'Alabama, ce vaste territoire qui le sépare de la Géorgie, et qu'habite la nation des Creeks, peuplade que la civilisation a frappée de quelques-

uns de ses vices sans pouvoir encore l'arracher aux habitudes de la vie errante et sauvage.

Le premier jour, après quelques heures de marche, nous arrivâmes pour dîner à Mâcon, où le général fut reçu avec empressement par les citoyens et un assez grand nombre de dames dont l'élégance et les excellentes manières contrastaient singulièrement avec l'aspect du pays que nous venions de parcourir. Mâcon, jolie petite ville, aujourd'hui passablement peuplée, n'existait pas il y a dix-huit mois; elle est sortie comme par enchantement du milieu des forêts. C'est un point civilisé perdu dans le domaine, encore immense, des premiers enfans de l'Amérique. A une lieue de là nous sommes au sein des forêts vierges : les cimes de ces vieux arbres, qui semblent mesurer l'âge du monde, se balancent sur nos têtes; le vent les agite avec ce bruit tour à tour grave et aigu que M. de Châteaubriand appelle la voix du désert. Le chemin que nous suivons est une sorte de tranchée ou de déchirement au fond duquel la voiture du général a grand'peine à rouler, et court souvent le risque de se briser; nous le suivons à cheval, et nous arrivons ainsi le soir à Indian-Agency.

Indian-Agency est une habitation isolée au milieu des forêts, construite l'année dernière pour servir aux conférences entre les chefs indiens et les envoyés des États-Unis. C'est là qu'a

été stipulé le traité d'après lequel les tribus indiennes, encore habitantes de la rive gauche du Mississipi, consentent à se retirer sur la rive droite, moyennant une somme assez considérable. L'année 1827 est assignée pour époque de l'évacuation, et ce n'est pas sans peine que les Indiens voient arriver le terme de leur antique possession; ils quittent à regret le voisinage des hommes civilisés, que pourtant ils détestent; ils accusent leurs chefs de les avoir trahis en faisant cette cession, et l'on assure qu'elle a déjà coûté la vie au chef Mac-Kintosh, l'un des signataires du traité.

Nous passâmes la nuit à Indian-Agency; nous y avions été attendus la veille par une centaine d'Indiens; car depuis cinquante ans le nom du général Lafayette a vécu chez eux par tradition; mais les retards que nous avions éprouvés en route ayant fatigué leur patience, ils étaient allés nous préparer ailleurs une réception. Pour ce second jour nous avions trente-deux milles à faire par une route de moins en moins praticable. Un orage tel qu'on n'en voit point en Europe, et que pourtant je ne veux pas m'amuser à décrire, vint par là-dessus nous assaillir, et nous dispersa pendant quelques heures. Fort heureusement nous rencontrâmes un abri : c'était une cabane élevée par un Américain, non loin de la route. Quelques chasseurs indiens, habitués sans doute

à y chercher refuge, séchaient leurs vêtemens autour d'un grand feu auquel nous prîmes place sans être connus et sans attirer grande attention. La mienne, au contraire, était bien vivement excitée par cette rencontre, la première que j'eusse faite en ce genre. J'avais tant entendu parler des mœurs de ces hommes de la nature, et, comme tout habitant d'un pays civilisé, je m'étais fait sur eux de si singulières idées, que le moindre de leurs gestes, la plus petite pièce de leur vêtement et de leur armure, étaient pour moi presque autant de causes d'une stupéfaction qu'en retour les Indiens ne paraissaient nullement éprouver en nous voyant. Autant que le langage des signes me le permettait, je leur faisais une foule de questions auxquelles ils répondaient par une pantomime à la fois expressive et laconique. On m'avait beaucoup vanté l'impassibilité des Indiens comme une faculté naturelle, et singulièrement développée en eux par l'éducation. Je voulus hasarder quelques expériences à cet égard, ne sachant trop comment ils les prendraient; je provoquai l'un d'eux par quelques démonstrations hostiles; mais ma colère, quoique assez bien feinte, ne parut pas plus l'émouvoir que ne l'eussent fait les jeux d'un enfant. Il continua sa conversation sans me regarder, et sans que sa figure exprimât ni crainte ni dédain.

Après quelques essais du même genre, et tou-

jours accueillis avec ce calme imperturbable, je revins aux signes de bienveillance; j'offris aux Indiens un verre d'eau-de-vie; cela réussit mieux. Ils le vidèrent. Je leur montrai, dans la main, quelques pièces d'argent, et sans façon ils s'en emparèrent. Je les quittai bientôt, et il me parut que nous nous séparions très-bons amis. La fin de l'orage nous ayant permis de nous réunir et de nous mettre en route, nous arrivâmes à un gîte un peu meilleur que celui de la veille. C'était un groupe de cabanes construites avec des corps d'arbres superposés, et recouvertes d'écorce. L'hôte était un Américain que des revers de fortune avaient forcé à se réfugier en ce lieu, où il faisait un commerce d'échange assez lucratif, entre les pelleteries fournies par les Indiens et les denrées tirées du pays civilisé. Sa petite ferme se composait de quelques arpens assez bien cultivés, d'une basse-cour bien fournie, et de l'habitation que j'ai décrite. A notre arrivée nous trouvâmes assis devant sa porte deux Indiens, l'un jeune, l'autre homme fait, et tous deux d'une taille et d'une beauté remarquables. Ils étaient vêtus d'une tunique courte, d'étoffe légère et frangée, serrée au corps par une ceinture brodée de petites perles de mille couleurs. Ils portaient, roulé avec beaucoup d'élégance autour de la tête, un schall de couleur vive; leurs chaussures de peau de daim couvraient la jambe jus-

qu'au-dessus du genou. Ils se levèrent à l'approche du général, et le saluèrent ; le plus jeune, à notre grand étonnement, le complimenta en fort bon anglais. Nous sûmes bientôt qu'il avait passé sa jeunesse dans un collége aux États-Unis, mais qu'il s'était dérobé depuis plusieurs années aux soins d'un bienfaiteur pour retourner parmi ses frères, dont il préférait la vie à celle des hommes civilisés. Le général lui fit beaucoup de questions sur l'existence de la peuplade indienne. Il y répondit avec beaucoup de sens et de précision. Quand il fut question du dernier traité avec les États-Unis, sa figure devint sombre, il frappa du pied la terre, et, portant sa main à la poignée de son couteau, il murmura le nom de Mac-Kintosh, de manière à nous faire frémir sur les dangers de ce chef indien ; et comme nous paraissions nous étonner : « Mac-Kintosh, » s'écria-t-il, « a vendu la terre de ses pères, il nous a » tous sacrifiés à sa cupidité. Le traité qu'il a » conclu pour nous, il nous est impossible de le » rompre ; mais le lâche !!! » Il s'arrêta sur cette exclamation violente, et peu après entama tranquillement un autre sujet de conversation.

Hamley (c'était le nom du jeune Indien), quand il nous vit un peu reposés, nous engagea à venir visiter son habitation, qu'on apercevait sur le penchant d'une colline peu éloignée. Deux aides de camp du gouverneur et moi acceptâmes

l'invitation, et nous suivîmes les deux Indiens. Chemin faisant, ils nous montrèrent une enceinte palissadée et remplie de cerfs, de biches et de chevreuils, qu'ils appelaient leur réserve, et qui pourvoyait en effet à leurs besoins quand la chasse était malheureuse. La cabane d'Hamley touchait à cette enceinte. Nous y entrâmes. Il y avait alors grand feu au foyer; le jour était à son déclin, et la spacieuse habitation était éclairée par la flamme du bois de sapin. L'ameublement se composait de deux lits, d'une table, de quelques chaises grossières; des paniers d'osier, des armes à feu, des arcs, des flèches étaient attachés à la muraille, ainsi qu'un violon. La disposition du tout indiquait la présence d'un homme demi-civilisé. Le compagnon d'Hamley détacha le violon, et maniant l'archet avec plus de vigueur que de légèreté, nous fit entendre quelques fragmens d'airs indiens, qui tout àcoup mirent Hamley en humeur de danser; mais, soit courtoisie, soit désir de faire naître une comparaison qui fût à son avantage, il nous pria de danser les premiers à la mode de notre pays. Les graves Américains qui m'accompagnaient s'en défendirent. Plus jeune ou moins réservé qu'eux, je ne me fis pas prier, et je fis quelques pas d'une de nos lourdes danses françaises : Hamley n'en demandait pas plus. Je le vis tout à coup jeter ce qui l'embarrassait, se

saisir d'un grand schall et s'élancer triomphant au milieu de la chambre, comme s'il eût dit : cette scène est à moi. Je me retirai pour lui laisser carrière. Ses premiers mouvemens, lents et passionnés, s'animèrent par degrés ; sa danse, incomparablement plus hardie et plus expressive que celle de nos danseurs d'opéra, ne fut bientôt plus qu'un tourbillonnement que l'œil avait peine à suivre. Dans les intervalles où il reprenait haleine, ses pas mollement cadencés, sa tête doucement penchée, et suivant avec grâce les mouvemens du corps le plus souple, ses yeux brillant d'une émotion qui empourprait la couleur cuivrée de son teint, les cris qu'il laissait échapper en sortant de cette rêverie pour recommencer ses fougueux élancemens, étaient pour nous de l'effet le plus inattendu et le plus difficile à rendre.

Deux femmes indiennes, que j'appris ensuite être celles d'Hamley, s'approchèrent de l'habitation, tandis qu'elle retentissait des plaisirs d'Hamly et de nos applaudissemens ; mais elles n'entrèrent point, je ne fis que les apercevoir. Elles avaient la beauté des femmes de cette race ; leur vêtement se composait d'une longue tunique blanche, d'une draperie écarlate jetée sur leurs épaules ; leurs longs cheveux, noirs comme l'ébène, flottaient en liberté. Elles portaient au cou le collier à quatre ou cinq rangs de perles, et

aux oreilles les énormes pendans d'argent qui sont le principal ornement des femmes indiennes. Je crus, à leur réserve, qu'Hamley leur avait défendu de nous approcher, et je ne lui fis même aucune question sur elles. Il y avait aussi dans la case du jeune Indien quelques nègres; mais ils ne me parurent pas être près de lui dans la condition d'esclaves : c'étaient des fugitifs auxquels il avait donné asile, et qui payaient de leur travail son hospitalité.

Je me serais volontiers fait pour quelques jours le compagnon de chasse et le commensal d'Hamley; mais il fallait continuer notre voyage. Nous nous retirâmes, et le lendemain, 31 mars, nous nous remîmes en route. A mesure que nous nous enfoncions dans ce pays de forêts, la terre indienne semblait effacer en nous l'espèce de préjugé qui porte les hommes civilisés à vouloir imposer leur état de société aux nations qui ne se sont point écartées de la vie primitive, à considérer comme une noble et légitime conquête l'envahissement des lieux sur lesquels règne encore cette prétendue barbarie. Il faut dire, à la louange des Américains, que ce n'est point par l'extermination ou par la guerre, mais par des traités où leur supériorité intellectuelle exerce à la vérité un autre genre de violence, qu'ils poursuivent contre les tribus indiennes de l'ouest et du nord, leur système d'agrandissement. Chez

eux la civilisation ne s'est point souillée de crimes comme celle de la Grande-Bretagne dans les Indes-Orientales; mais, tout en leur rendant cette justice, on ne peut s'empêcher de prendre intérêt au sort des Indiens expropriés. Ainsi, en rencontrant à chaque pas la case d'écorce du chasseur moscogulge encore habitée par la sécurité et les simples vertus de l'ignorance, nous n'avons pu songer, sans tristesse, que bientôt elle serait renversée et remplacée par la ferme du cultivateur américain.

Ce fut sur les bords de la rivière Chatahouchees que nous vîmes pour la première fois les Indiens réunis en troupe pour recevoir le général. Grand nombre de femmes et de jeunes garçons perçaient le feuillage sur la rive opposée, et poussaient, en nous apercevant, des cris en signe de joie. Des guerriers descendaient la pente d'une colline peu éloignée, et accouraient au point du rivage où devait toucher un bac sur lequel nous étions descendus. La variété et la singulière richesse de leurs costumes offraient le coup d'œil le plus pittoresque. M. Georges Lafayette sauta le premier à terre, et en un moment fut entouré d'hommes, de femmes, d'enfans qui s'agitaient, sautaient, dansaient autour de lui; touchaient ses mains, ses habits avec un air de surprise et de ravissement qui lui causait presque autant d'embarras que d'émotion. Tout

à coup, comme s'ils eussent voulu donner à leur joie une expression plus grave et plus solennelle, ils se retirèrent en arrière, les hommes rangés de front et sur le devant. Celui qui paraissait être le chef de la tribu donna, par un cri aigu et long-temps prolongé, le signal d'une sorte de salut qui fut répété par toute la troupe; alors elle se précipita de nouveau vers le bac. Au moment où le général allait descendre à terre, quelques-uns des plus vigoureux s'emparèrent d'un petit cabriolet que nous avions avec nous, obtinrent que le général y montât, ne voulant pas, disaient-ils, que leur père posât le pied sur la terre humide. Le général fut ainsi porté comme dans un palanquin jusqu'à une certaine distance du rivage; alors celui que j'avais déjà distingué comme le chef de la tribu s'approcha de lui, et lui dit en anglais que tous ses frères étaient heureux d'être visités par celui qui, dans son affection pour les habitans de l'Amérique, n'avait jamais distingué le sang ni la couleur; qu'il était le père chéri de toutes les races d'hommes qui habitaient le continent. Après que le chef eut parlé, les autres Indiens vinrent tous placer successivement leur avant-bras droit sur l'avant-bras droit du général, à la manière indienne, en signe d'amitié. Ils ne voulurent pas abandonner le cabriolet; et, le traînant eux-mêmes, gravirent ainsi à petits pas la colline d'où nous les

avions vus descendre, et sur laquelle était situé un de leurs plus grands hameaux.

Pendant que nous cheminions, je m'approchai du chef indien; je pensai que, puisqu'il parlait anglais, il avait été élevé comme Hamley aux Etats-Unis, et ce fut ce qu'il m'apprit. Il était âgé d'environ vingt-huit ans, d'une taille moyenne; mais la beauté de ses membres était parfaite, sa physionomie était noble, son air triste; quand il ne parlait point, il attachait à la terre ses deux grands yeux noirs et recouverts d'un épais sourcil. Lorsqu'il me dit qu'il était le fils aîné de Mac-Kintosh, je ne pus me rappeler sans peine les imprécations que j'avais entendues la veille contre ce chef des Creeks. C'était là sans doute ce qui donnait au jeune homme l'air de l'abattement et de la méditation; mais, d'après ce que je pus recueillir de sa conversation, je me l'expliquai mieux encore: son intelligence ne s'est développée qu'aux dépens de sa sécurité. Il apprécie la véritable position de sa nation; il la voit s'affaiblir, et prévoit sa destruction prochaine; il sent combien elle est inférieure à celles qui l'entourent; il a reconnu qu'il lui était impossible de fixer la vie errante des hommes de sa race. Le voisinage des hommes civilisés ne leur a fait faire aucun progrès et a introduit parmi eux des vices qui leur étaient étrangers: il paraît espérer que le traité qui les rejette dans un pays entièrement

désert, retrempera l'antique organisation des tribus, ou du moins garantira leur conservation dans l'état où elles sont aujourd'hui.

Cependant nous arrivions au haut de la colline : là, nous vîmes briller des casques et des épées; des cavaliers étaient rangés en bataille sur la route. Ce n'étaient point des Indiens, mais des hommes civilisés envoyés par l'état d'Alabama, au-devant du général. La singulière marche triomphale à laquelle il avait été obligé de se prêter, cessa pour lors. Les Indiens ne virent pas sans jalousie l'escorte américaine se placer autour du général; mais nous approchions de leur village : ils y coururent, afin de nous y précéder. Là, à notre arrivée, nous les trouvâmes réunis, dépouillés de leurs vêtemens, et préparés à nous donner le spectacle de leurs jeux guerriers.

Nous étions arrivés sur une vaste pelouse, autour de laquelle étaient élevées une centaine de cases indiennes, couronnées par la verdure d'épais bosquets; on distinguait une maison plus grande que les autres : c'était celle du résident américain; il tient en même temps une auberge, et sa femme dirige une école dans laquelle on cherche à instruire les enfans des Indiens. Tous les hommes étaient réunis sur la place, dépouillés en partie de leurs vêtemens, le visage peint de couleurs bizarrement assorties, quelques-uns

portant, comme distinction, des plumes à la chevelure. Ils nous annoncèrent qu'ils allaient *joûter* en l'honneur de leur père blanc. Et, en effet, nous les vîmes se séparer en deux troupes, former deux camps aux deux extrémités de la place, nommer deux chefs, et se provoquer comme à une sorte de combat. Le cri qui fut poussé par chacune des deux troupes, et qu'on nous dit être le cri de guerre des tribus indiennes, est peut-être la plus étrange modulation de la voix humaine qui soit possible, et l'effet qu'il produit sur les guerriers, jeunes et vieux, est plus extraordinaire encore. Les jeux commencèrent. On nous expliqua qu'il s'agissait, pour les deux partis, de lancer, au-delà d'un but indiqué, une balle assez semblable à celles de nos écoliers, et que la victoire serait à celui des deux qui atteindrait sept fois ce but. Nous vîmes, en effet, les combattans, armés chacun de deux longues raquettes, se précipiter au-devant du léger projectile, sauter les uns par dessus les autres afin de l'atteindre, le saisir en l'air avec une adresse inouïe, et l'envoyer au-delà du but. Lorsque la balle était manquée par un joueur, elle roulait sur le gazon; alors toutes les têtes se baissaient, se heurtaient, et souvent ce n'était qu'après une longue lutte qu'un des joueurs parvenait à la relever. Au milieu d'un de ces longs combats, tandis que tous les joueurs, le dos courbé, se pres-

saient en cercle autour de la balle, un Indien se détache du groupe, s'éloigne, revient en courant, s'élance, et après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même, retombe sur les robustes épaules des autres joueurs, sans les faire fléchir, saute au milieu du cercle, saisit la balle, et pour la septième fois la lance au-delà du but. Ce joueur était Mac-Kintosh. La victoire fut au camp dont il était le chef; il vint recevoir nos félicitations au milieu des acclamations d'une partie des femmes indiennes, tandis que les épouses des vaincus semblaient leur adresser des paroles de consolation.

Le général, après cette fête qui l'amusa beaucoup, alla visiter l'intérieur de quelques cases et l'école indienne. Prêts à nous remettre en route, nous vîmes reparaître le jeune Mac-Kintosh, vêtu à l'européenne. Il demanda au général la permission de l'accompagner jusqu'à Montgommery, où il devait conduire son frère, âgé de dix ans, pour le confier à un citoyen de l'état d'Alabama, qui lui avait généreusement offert de se charger de son éducation. Le général y consentit, et tous ensemble nous partîmes pour Uchee-Creek, auberge américaine, située sur les bords du torrent qui porte ce nom. Nous arrivâmes de bonne heure à cette station, et pûmes visiter les environs, qui sont délicieux. Accompagné de Mac-Kintosh, j'eus bientôt fait connaissance avec les

Indiens de cette contrée. Nous en trouvâmes qui s'exerçaient à tirer de l'arc. Je voulus essayer mes forces en faisant comme eux ; Mac-Kintosh, pareillement, s'arma d'un arc : il a le bras et le coup d'œil de Guillaume Tell. Quelques-unes des preuves d'adresse qu'il donna, rapportées, seraient à peine crues. J'admirai surtout l'habileté avec laquelle, couché presque à plat ventre, il lançait une flèche qui, frappant la terre à quelques pas de là, se relevait par un ricochet léger, et volait à une distance prodigieuse. C'est un moyen que les Indiens emploient pour lancer de loin, et sans être vus, leurs flèches à l'ennemi. Je tentai vainement ce singulier tir : chaque fois ma flèche, au lieu de ricocher, s'enfonça dans la terre.

Nous revenions vers Uchee-Creek, lorsque nous fîmes rencontre d'un chef indien qui se rendait à cette auberge. Il était à cheval et conduisait une femme en croupe. A quelques pas de la maison, l'Indien mit pied à terre, alla saluer le général et faire quelques emplettes. Sa femme, pendant ce temps, resta à la garde du cheval, le lui amena lorsqu'il repartit, lui tint la bride et l'étrier, et s'élança ensuite derrière lui. Je demandai à mes compagnons de voyage si cette femme était l'épouse de l'Indien, et si telle était la condition des femmes de cette nation. On me répondit, qu'en général, elles étaient près de

leurs maris dans cette sorte de domesticité; que dans les pays agricoles c'étaient elles qui cultivaient, labouraient, ensemençaient et récoltaient; que chez les Indiens chasseurs elles portaient le gibier, les ustensiles de ménage, les objets de campement, et parcouraient ainsi chargées des distances considérables; que les soins de la maternité les dispensaient à peine de ces rudes travaux. Toutefois, dans les promenades que je fis ensuite aux environs d'Uchee-Creek, le sort des femmes ne me parut pas aussi mauvais que le faisaient ces renseignemens. Je vis presque devant toutes les habitations les femmes rangées en cercle, occupées à tresser des paniers ou des nattes, et s'amusant des jeux et des exercices de corps auxquels se livraient sous leurs yeux les jeunes hommes; et je n'eus à remarquer aucun trait de dureté de la part des hommes, ou de servile dépendance de la part des femmes. J'avais été si bien reçu dans toutes ces cases indiennes voisines d'Uchee-Creek, tout le pays arrosé par le torrent était d'ailleurs si beau, qu'il me semble encore que c'est un des plus délicieux séjours que j'aie rencontrés. D'Uchee-Creek, à la case du Big-Warrior, qui est la halte la plus voisine, il y a une journée de marche; nous la fîmes au travers d'un pays peuplé d'Indiens. Nous les rencontrâmes plusieurs fois rassemblés sur notre route, et fûmes aidés par eux à nous tirer de ce

pas dangereux, car les orages avaient encombré les chemins et grossi les torrens. Dans une de ces circonstances, le général reçut une marque bien touchante de la vénération qu'avaient pour lui ces hommes simples. L'un des torrens que nous devions traverser couvrait en ce moment un pont de bois sans galerie, et sur lequel devait passer la voiture du général. Quel fût notre étonnement, en arrivant sur la rive, de trouver là une vingtaine d'Indiens qui, se tenant par la main et ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, jalonnaient par une double haie la direction du pont! Nous fûmes bien heureux de ce secours, et les Indiens, pour toute récompense, ne voulurent que la faveur de serrer la main du général, qu'ils appelaient leur père blanc, l'envoyé du Grand-Esprit, le grand guerrier français venu jadis les délivrer de la tyrannie des Anglais. Mac-Kintosh, qui nous traduisit leur discours, leur exprima aussi les vœux du général et les nôtres. Le hameau du Big-Warrior est ainsi nommé à cause du courage extraordinaire et de la haute stature de l'Indien qui en était le chef. Nous y arrivâmes assez tard; le chef était mort depuis quelque temps : le conseil des vieillards allait s'assembler pour lui donner un successeur, et l'on désignait un de ses fils, remarquable par la même force de corps, comme devant être élu. Ce fils causa beaucoup avec M. George Lafayette; il s'exprimait

en anglais, et nous étonna par la singulière insensibilité avec laquelle il parlait de la mort de son père. Mais à cet égard les Indiens n'ont pas même l'idée de ce que nous appelons deuil et regrets; la mort ne leur paraît un mal, ni pour celui qui quitte la vie, ni pour ceux de qui il se sépare. Le fils du Big-Warrior parut seulement fâché que la mort de son père, arrivée depuis trop peu de temps, ne lui permît pas de disposer de son héritage, et de faire présent au général d'une des parures de ce chef célèbre.

Nous ne passâmes qu'une nuit avec la famille du Big-Warrior; le lendemain nous arrivâmes à Line-Creek, c'est-à-dire à la frontière du pays indien. Nous fûmes reçus là par un Américain qui a épousé la fille d'un chef Creek, et adopté la vie des Indiens, le capitaine Lewis, ancien officier dans l'armée des États-Unis; son habitation était commode et meublée avec élégance pour une case indienne. Le capitaine Lewis, qui est un homme distingué par ses connaissances et son caractère, nous parut exercer une grande influence sur les Indiens; il en avait réuni un grand nombre à cheval et armés en guerre pour former une escorte au général. Un chef des environs vint à la tête d'une députation haranguer le général; son discours, qui paraissait étudié, était assez long, et nous fut traduit par un interprète; il commençait par de grandes louanges de l'habi-

leté et du courage que le général avait autrefois montrés contre les Anglais; les plus brillantes circonstances de cette guerre étaient rappelées et racontées avec un langage dont la pompe ne manquait pas d'une certaine poésie. Le chef indien terminait à peu près en ces mots: « Père, on » dira long-temps parmi nous que tu es revenu » visiter nos forêts et nos cases, toi que le Grand-» Esprit avait envoyé jadis de l'autre côté du » grand lac pour chasser les ennemis des hom-» mes, les Anglais à l'habit teint de sang. Les » plus jeunes d'entre nous diront à leurs petits-» enfans qu'ils ont touché ta main et vu ta figure; » ils te reverront peut-être encore, car tu es le » favori du Grand-Esprit et tu ne vieillis point; » tu pourrais encore nous défendre si jamais » nous étions menacés. »

Le général répondit par le secours de l'interprète aux adieux des Indiens; il leur donna des conseils de sagesse et de tempérance; leur recommanda de vivre toujours en bons voisins avec les Américains, de regarder ceux-ci comme leurs amis et leurs frères; il leur dit que lui aussi penserait toujours à eux, et ferait des vœux pour le bonheur de leurs cases et la gloire de leurs guerriers. Nous nous dirigeâmes alors vers le torrent qui sépare le pays des Creeks de l'état d'Alabama. Les cavaliers indiens du capitaine Lewis, montant de petits chevaux légers et vifs comme des che-

vreuils, armés les uns d'arcs et de flèches, les autres de tomahawks ou haches d'armes, nous suivaient en longue file sans ordre, dont l'extrémité se perdait dans l'épaisseur de la forêt. Arrivés au bord du torrent, ils tournèrent bride et disparurent en poussant de grands cris; quelques-uns des chefs nous dirent un dernier adieu, et nous saluâmes la terre indienne.

Nous passâmes la nuit sur les bords du Line-Creek, dans un petit village du même nom, presque entièrement occupé par des hommes que l'amour du gain a conduits des points les plus éloignés du globe, au milieu de ces déserts, pour y exploiter à leur profit la simplicité et surtout les nouveaux besoins des malheureux qui les habitent. Ces hommes avides, qui empoisonnent sans scrupules les tribus avec des liqueurs fortes, et qui les ruinent ensuite par des marchés de mauvaise foi, sont les plus cruels et les plus dangereux ennemis des Indiens, qu'ils accusent encore d'être voleurs, paresseux, intempérans et vindicatifs. Si le cadre dans lequel je m'étais d'abord proposé de resserrer mon récit ne s'était pas agrandi déjà au-delà de ma volonté, je pourrais facilement prouver comment ces vices, qu'on reproche aux enfans des forêts, ne sont que le résultat du voisinage de la civilisation, et combien les blancs les surpassent souvent en mauvaise foi et en cruauté. Je me contenterai de citer

ici deux faits pris au milieu de plus de mille, qui tous sont à la honte de ces hommes si fiers de la blancheur de leur peau et qui se disent *civilisés*.

Il n'y a pas long-temps qu'un marchand, habitant de l'état d'Alabama, passa chez les Creeks pour y faire son commerce; ayant rencontré un des chefs de la nation, il entra en marché avec lui pour quelques pelleteries; mais comme les conditions qu'il proposait étaient toutes au désavantage de l'Indien, pour le déterminer plus facilement il l'enivra d'eau-de-vie; après le marché conclu, ils se mirent en route ensemble pour se rendre dans un village voisin; chemin faisant l'Indien réfléchit sur ce qu'il venait de faire, et crut s'apercevoir qu'il avait été trompé; il voulut s'en expliquer avec le marchand; mais la discussion tourna bientôt en une querelle violente à la suite de laquelle l'Indien porta un coup de tomahawk à son adversaire et l'étendit mort à ses pieds. Vingt-quatre heures après, sur la première plainte portée par les blancs, le meurtrier était arrêté par les siens mêmes, qui, après avoir assemblé leur grand conseil, le déclarèrent coupable de lâche assassinat pour avoir frappé à mort un blanc sans armes et sans défense; puis ils le conduisirent sur les bords du Line-Creek, où ils avaient engagé les blancs à se réunir pour y être témoins de la justice qu'on allait leur rendre, et ils le fusillèrent en leur présence.

Le soir même de notre arrivée à Line-Creek, j'étais allé dans une boutique pour y faire quelques emplettes; pendant que je demandais ce dont j'avais besoin, un Indien se présenta, et demanda de l'eau-de-vie pour la valeur d'une pièce de 12 cents qu'il offrit; le maître de la maison reçut la pièce et lui dit d'attendre un instant, parce que le concours de ceux qui achetaient était considérable; l'Indien attendit patiemment pendant un quart d'heure après lequel il réclama son eau-de-vie; le marchand parut étonné, et lui dit que s'il voulait de l'eau-de-vie il fallait qu'il donnât d'abord de l'argent. « Je vous ai donné 12 cents il n'y a qu'un in- » stant, » lui dit l'Indien. Le malheureux n'eut pas plus tôt prononcé ces mots que le marchand s'élança avec violence, le saisit par les oreilles, et se faisant aider par un de ses commis, il le jeta brutalement à la porte en le traitant de voleur. J'avais vu donner les 12 cents [1], j'étais convaincu de la bonne foi de l'un et de la friponnerie de l'autre; je me sentais ému d'indignation, et malgré la délicatesse de ma situation, je m'avançai pour intervenir contre cet abus de la force; mais tout cela s'était passé si rapidement, que j'eus à peine le temps de dire quelques mots. Je sortis pour voir ce que l'Indien allait faire;

[1] Le cent vaut un sou : il en faut cent pour un dollar.

je le trouvai à quelques pas de la maison, où il s'était arrêté absorbé dans de tristes pensers; un instant après il croisa ses bras sur sa poitrine, et se mit à marcher à grands pas vers la terre de ses frères; arrivé au bord du ruisseau, il le passa sans hésiter et sans avoir l'air de s'apercevoir que l'eau lui montait au-dessus des genoux; arrivé de l'autre côté, il s'arrêta, se retourna, et élevant les yeux vers le ciel en même temps qu'il étendit vers la terre des blancs son poing menaçant, il prononça avec énergie quelques mots indiens. Ah! sans doute dans cet instant il appelait la vengeance du ciel sur ses oppresseurs; cette vengeance lui était bien due, et cependant sa prière fut vaine.... Pauvres Indiens! on vous pille, on vous bat, on vous empoisonne ou l'on irrite vos passions par des liqueurs fortes, et puis l'on vous appelle sauvages!... Washington disait: « Toutes les fois que j'ai été appelé à juger un » différend entre un Indien et un blanc, j'ai tou» jours eu la preuve que le blanc avait les pre» miers torts. » Washington disait vrai.

La conduite du gouvernement américain est bien différente de celle des hommes [1] dont je viens de parler, à l'égard des tribus indiennes.

---

[1] J'ai remarqué que la majeure partie de ces hommes se composait de presque toutes les nations de l'Europe; mais les Irlandais dominent.

Non-seulement il les protége contre les vexations particulières, et veille à ce que les traités que les états voisins font avec elles ne leur soient pas désavantageux, et soient exécutés de bonne foi, mais encore il veille à leurs besoins avec une sollicitude toute paternelle. Il n'est pas rare de voir le congrès voter des fonds et des vivres pour les tribus qu'une mauvaise récolte ou une grande calamité exposent à la famine.

Nous quittâmes Line-Creek le 3 avril, et le même jour le général Lafayette fut reçu à Montgommery par les habitans de ce village et par le gouverneur de l'état d'Alabama, qui était venu de Cahawba à sa rencontre avec tout son état-major et un grand nombre de citoyens qui avaient quitté leurs habitations des points les plus éloignés pour se joindre à lui. Nous passâmes à Montgommery la journée du lendemain, et nous ne le quittâmes que dans la nuit du 4 au 5, après un bal dans lequel nous eûmes le plaisir de voir Chilli Mac-Kintosh danser avec de fort jolies demoiselles qui certainement ne se doutèrent pas qu'elles dansaient avec un sauvage. Les adieux que Mac-Kintosh fit au général furent fort tristes. Il paraissait accablé par de funestes pressentimens. Après avoir quitté le général et son fils, il me rencontra dans la cour, où je me promenais; il m'arrêta, me fit placer mon avant-bras droit sur le sien, et élevant la main gauche

vers le ciel : « Adieu, me dit-il, accompagne » toujours notre père et veille sur lui. Je prierai » le Grand-Esprit de veiller aussi sur lui et de le » faire arriver bientôt sans malheurs au milieu » de ses enfans qui sont en France. Ses enfans » sont nos frères; il est notre père. J'espère qu'il » ne nous oubliera pas..... » Sa voix était émue; sa physionomie sombre, et les rayons de la lune, qui tombaient obliquement sur son visage cuivré, donnaient à ses adieux une solennité dont je fus profondément frappé. Je voulais lui répondre, mais il me quitta brusquement et disparut.

A deux heures du matin, nous nous embarquâmes sur la rivière d'Alabama, à bord du bateau à vapeur *l'Anderson*, richement et commodément préparé pour le général, et chargé d'une troupe de musiciens envoyés au-devant de lui par la Nouvelle-Orléans. Toutes les dames de Montgommery nous accompagnèrent jusqu'à bord, où nous prîmes congé d'elles, et aussitôt le canon annonça notre départ qu'éclairaient d'énormes bûchers allumés sur le rivage. Notre navigation, jusqu'à la rivière de Tombeckbee, fut délicieuse. Il est difficile de rien imaginer de plus romantique que les bords élevés, rocailleux, et souvent boisés de l'Alabama. Pendant trois jours que nous les parcourûmes, les échos répétèrent les airs patriotiques qu'exécutaient nos musiciens louisianais. Nous nous arrêtâmes un jour à Ca-

hawba, où les officiers du gouvernement de l'état d'Alabama avaient, de concert avec les citoyens, préparé au général Lafayette des fêtes aussi remarquables par leur élégance et leur bon goût, que touchantes par leur cordialité et les sentimens dont elles étaient l'expression. Parmi les convives avec lesquels nous prîmes place au banquet public, nous trouvâmes quelques compatriotes que les événemens politiques ont poussés hors de France. Ils nous racontèrent comment ils avaient fait partie de la malheureuse colonie du Champ-d'Asile. Ils habitent maintenant une petite ville qu'ils ont fondée dans l'état d'Alabama, et à laquelle ils ont donné le nom de Gallopolis. Tout me fait présumer qu'ils ne sont point dans un état de grande prospérité. Je crois que leurs préjugés européens et leur inexpérience dans le commerce ou l'agriculture, les empêcheront, pendant long-temps encore, d'être pour les Américains des concurrens redoutables.

Cahawba, siége du gouvernement de l'état d'Alabama, est une ville naissante dont la population est encore bien faible, mais dont la belle situation au confluent des rivières Cahawba et Alabama semble promettre un accroissement rapide.

L'état d'Alabama qui autrefois n'était, comme le Mississipi, qu'une section de la Géorgie, à laquelle son histoire comme colonie est intimement liée, reçut du congrès un gouverneur ter-

ritorial dans l'année 1817, et ce ne fut qu'en 1819 qu'il fut admis dans la fédération comme État indépendant. L'acte du congrès, qui a donné l'existence politique à l'Alabama, a réservé une partie des terres publiques à l'établissement et à l'entretien des écoles publiques. Le même acte prescrit aussi le prélèvement de cinq pour cent sur les ventes de ces mêmes terres, pour la construction des routes et des canaux nécessaires à l'état.

La constitution adoptée par les citoyens de l'Alabama établit trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. Instruits par l'expérience de leurs voisins, ils ont reconnu la supériorité incontestable des principes démocratiques sur tous les autres, et les ont adoptés avec toutes leurs conséquences. Tout citoyen, sans distinction de fortune, est éligible aux fonctions de sénateur, de représentant et même de gouverneur. Le titre de citoyen des États-Unis, deux ans de résidence dans l'état, et vingt-sept ans d'âge sont les seules conditions exigées par la loi. Les sénateurs sont élus pour trois ans, et sont renouvelés par tiers chaque année; les représentans sont élus tous les ans; le gouverneur est élu pour deux ans et ne peut conserver le pouvoir plus de quatre années sur six. Tout citoyen âgé de vingt-un ans et ayant résidé un an dans l'état a le droit de suffrage. Les juges sont choisis par l'assemblée législative

et ne peuvent être cassés que par un jugement public. Avec des institutions qui donnent à chaque citoyen une part si directe dans l'administration des affaires publiques, il est impossible que l'état ne prospère pas; aussi sa population et ses richesses se sont-elles accrues dans une proportion prodigieuse en raison du peu d'ancienneté de la formation de l'état. Cet accroissement serait certainement encore plus rapide si l'Alabama n'avait point conservé le fatal principe de l'esclavage des noirs que lui a légué la Géorgie, sa mère. La population de cet état, qui en 1810 n'était que de dix mille âmes, s'élevait déjà à soixante-sept mille en 1817, et est aujourd'hui de près de cent vingt-huit mille. Sur cette totalité, on compte près de quarante mille esclaves. Dans cette évaluation de la population, je ne comprends pas les tribus indiennes des Choctaws, des Cherokees et des Chikasaws qui résident dans l'est et l'ouest de cet état.

De Cahawba nous descendîmes à Clayborne, petit fort qui est aussi sur les bords de la rivière Alabama. Retenu par les instances des habitans, le général y passa quelques heures au milieu des plus touchans témoignages d'amitié. M. Dellet, qui avait été chargé par ses concitoyens de lui exprimer leurs sentimens, s'en acquitta avec une éloquence qu'on est fort étonné de rencontrer dans des lieux qui, récemment encore, ne re-

tentissaient que du cri sauvage du chasseur indien.

Un peu au-dessous de Clayborne, je remarquai que les bords de la rivière Alabama s'abaissaient sensiblement. Lorsque nous eûmes dépassé l'embouchure de la Tombeckbee, nous nous trouvâmes alors au milieu de prairies basses, marécageuses, mais d'un aspect très-fertile. Enfin, le 7 avril, nous arrivâmes dans la baie de la Mobile, au fond de laquelle est située la ville du même nom.

Le trajet que nous venions de faire en trois jours, et qui est de plus de trois cents milles par rapport aux sinuosités de la rivière, coûtait autrefois, aux bateaux chargés, un mois ou six semaines de navigation à ceux qui remontaient, et moitié à ceux qui descendaient. On voit quelle révolution prodigieuse l'application de la vapeur à la navigation a dû opérer dans les relations commerciales et industrielles de ce pays.

La ville de Mobile, qui est le plus ancien établissement de l'état d'Alabama, est située très-avantageusement pour le commerce, dans une belle plaine, élevée de plus vingt pieds au-dessus du niveau ordinaire des eaux. Cette ville a longtemps végété, tantôt sous le despotisme de l'inquisition espagnole, tantôt sous la mauvaise administration du gouvernement français. Souvent elle a été ravagée par la fièvre jaune. Aujourd'hui

toutes ses plaies sont fermées; quelques années de liberté en ont fait une ville prospère. Quand les Américains en prirent possession, elle ne contenait guère que deux cents maisons; aujourd'hui sa population est de plus de dix-huit cents âmes. Autrefois elle expédiait à peine quatre cents balles de coton, cette année elle en a expédié plus de soixante mille.

L'arrivée du bateau à vapeur *l'Anderson* dans la baie, fut signalée par le feu de l'artillerie du fort Condé, et lorsque nous abordâmes au quai de Mobile le général trouva le comité de la ville et toute la population réunis pour le recevoir. On le conduisit aussitôt au centre de la ville, sous un arc triomphal, dont les quatre coins étaient ornés des pavillons du Mexique, des républiques de l'Amérique du Sud et de la Grèce. Au centre était celui des État-Unis. C'est là qu'il fut harangué par M. Garrow au nom de la ville, en présence du corps municipal. Il fut conduit ensuite dans une salle immense construite exprès pour sa réception. Là, il trouva toutes les dames auxquelles il fut présenté par le gouverneur; puis M. Webb le harangua au nom de l'état. Dans son discours, l'orateur retraça avec vérité le tableau de la triste situation dans laquelle le despotisme et l'ignorance avaient plongé autrefois la ville de Mobile et le riche territoire qui l'entoure; il peignit ensuite les progrès rapides

et toujours croissans que la liberté et les institutions républicaines avaient fait faire aux arts, à l'industrie, au commerce, qui, aujourd'hui, font de ces mêmes lieux un pays riche et heureux; il attribua cet heureux changement aux efforts glorieux et triomphans des patriotes révolutionnaires, dont le courage et la constance avaient été soutenus par le noble exemple de Lafayette; et il termina en exprimant le regret que les mêmes efforts des patriotes français n'eussent pas obtenu des résultats aussi satisfaisans pour leur patrie.

En exprimant ses remercîmens à l'orateur, le général lui dit :

« Pendant mon heureux voyage à travers le » jeune état d'Alabama, j'avais jusqu'à présent » été délicieusement frappé des miracles de créa- » tions récentes et de rapides améliorations; » mais ici, monsieur, je trouve encore de nou- » veaux motifs de félicitations réciproques. Lors- » que je quittai les bords américains, cette par- » tie du continent n'était qu'une pauvre colonie » française, devenue aujourd'hui un membre in- » téressant de cette puissante confédération qui » est parvenue au plus haut point de civilisation » politique et de bonheur domestique qu'on ait » jamais connu sur la terre.

» Je ne vous suivrai point, monsieur, dans » cette série de souvenirs flatteurs que vous avez

» bien voulu rappeler. Cependant, qu'il me soit
» permis de faire observer, que si les sentimens
» qui ont poussé nos amis d'Europe et moi-même
» à assurer, sur les ruines de la Bastille, les prin-
» cipes de souveraineté nationale récemment pro-
» clamés; à prononcer sur l'autel du Champ-de-
» Mars le serment qu'une nation armée prêtait
» aux lois constitutionnelles émanées du peuple;
» à défendre ensuite ces lois contre les intrigues;
» les erreurs et l'anarchie, et à une époque plus
» récente, la catastrophe de Waterloo, à tâcher
» de remettre aux mains du peuple ces pouvoirs
» que nous avions l'intention de lancer contre
» tous les membres d'une coalition ennemie de
» la liberté française et des droits de l'humanité;
» si tous ces sentimens, dis-je, n'ont pas été ré-
» compensés par tout le succès désiré, on a fait
» cependant quelques progrès pour l'émancipa-
» tion de l'Europe, et la semence des principes
» américains n'a pas été tout-à-fait perdue, J'en
» prends à témoin l'héroïque Grèce, envers la-
» quelle je m'unis cordialement aux sentimens
» que vous avez si heureusement exprimés, pen-
» sant que tous les amis des idées libérales doi-
» vent lui porter assistance.

» Je vous remercie, monsieur, de votre affec-
» tueuse sympathie pour les émotions que j'ai
» éprouvées dans cette heureuse visite améri-
» caine, où tout ce que je vois, tout ce que je

» sens, m'attache de plus en plus à l'admirable
» constitution fédérative, dont la conservation,
» ainsi que la plus intime union entre les états,
» est nécessaire, non-seulement à leur sûreté et
» à leur prospérité, mais aussi à la sûreté et à la
» prospérité du monde entier.

» Permettez-moi de vous renouveler ici l'hom-
» mage de ma vive reconnaisance et de mon
» respectueux attachement. »

Les habitans de Mobile, espérant que le général pourrait passer quelques jours au milieu d'eux, avaient fait d'immenses préparatifs pour les fêtes qu'ils comptaient lui offrir; mais la plupart furent inutiles. Poussé par le temps, il dut se rendre aux sollicitations de la députation de la Nouvelle-Orléans qui le pressait de partir le lendemain matin. Cependant il accepta le dîner public, le bal, et la cérémonie maçonnique; après quoi il alla prendre, à bord du navire qui devait nous emmener, quelques heures de repos qu'une journée remplie de tant et de si douces émotions lui avait rendues bien nécessaires.

CHAPITRE VII.

DÉPART DE MOBILE. — GOLFE DU MEXIQUE. — PASSAGE DE LA BALIZE. — DÉBARQUEMENT AUX LIGNES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. — ENTRÉE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE DANS LA VILLE. — FÊTES ET CÉRÉMONIES PUBLIQUES. — BATAILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. — HISTOIRE ET CONSTITUTION DE LA LOUISIANE.

Le navire à bord duquel nous nous étions retirés, à la sortie du bal, était *le Natchez*, excellent et beau bateau à vapeur, envoyé par la ville de la Nouvelle-Orléans pour transporter le général Lafayette de Mobile aux rives du Mississipi. Un capitaine expérimenté, M. Davis, le commandait, et il portait la députation louisianaise, à la tête de laquelle était M. Duplantier, vieil ami et ancien compagnon d'armes du général. Au point du jour le canon se fit entendre; à ce signal nous levâmes l'ancre. Le général, monté sur le pont, reçut les adieux des citoyens qui se pressaient en foule sur le rivage et lui témoignaient leurs regrets par leurs gestes expressifs et un morne silence. Après une demi-heure de navigation, la ville de Mobile se déroba à nos regards derrière l'horizon qui s'agrandissait au-

tour de nous, et bientôt même la fumée du canon, blanchie par les rayons du soleil levant, ne s'éleva plus assez haut pour que nous pussions l'apercevoir encore. Enfin la nuit à son retour nous trouva voguant au large sur le golfe du Mexique.

Pour nous rendre à la Nouvelle-Orléans, nous avions à choisir entre deux routes ; ou passer derrière les îles Dauphine, Horn, du Chien, du Vaisseau et du Chat, traverser le lac Borgne, le lac Pontchartrain, et débarquer à quelques milles derrière la ville ; ou bien avancer hardiment à travers le golfe jusqu'aux bouches du Mississipi, passer la Balize et remonter le fleuve. Notre capitaine, plein de confiance dans la solidité de son bâtiment, se décida pour ce dernier parti, qui n'était pas tout-à-fait sans danger, mais qui nous avançait de vingt-quatre heures. Nous ne tardâmes pas à nous repentir de sa détermination. Tout à coup la mer furieuse s'agita. Les mouvemens du navire devinrent alors si désagréables, que nous fûmes obligés de nous coucher pour échapper au mal de mer qui nous accablait presque tous. Dans la nuit le vent augmenta encore, et les vagues devinrent si fortes, que plusieurs d'elles, s'élançant par les sabords, inondèrent notre chambre et nos lits. Le bruit du vent, des vagues, de la machine à vapeur, et les craquemens du navire se combinaient de telle sorte, que nous paraissions devoir être engloutis d'un moment à l'autre. Au

point du jour je montai sur le pont, d'où je découvris le spectacle le plus imposant et le plus épouvantable; nous arrivions à la Balize. On ne peut se défendre d'une certaine émotion à la vue de ce fleuve superbe, dont la course rapide et la prodigieuse largeur annoncent plutôt un conquérant qu'un tributaire de l'Océan. Ses flots, refoulant au loin les eaux de la mer, amoncèlent à son embouchure, sur les îles de vase qui le divisent en cinq branches, des milliers de corps d'arbres de prodigieuse dimension, qui, après avoir vécu des siècles près du pôle glacé, viennent mourir sous les feux dévorans du Mexique, et alimenter de leurs débris une végétation nouvelle. D'énormes alligators, au regard oblique, à la marche pesante, placés sur des troncs d'arbres flottans, menacent le navigateur et semblent vouloir lui disputer l'entrée du fleuve. Depuis long-temps nous étions sur le Mississipi, et nous croyions être sur une mer nouvelle, tant ses rives sont écartées, tant ses flots ont d'orgueil. Ce n'est qu'après quelques heures de navigation que son lit, se resserrant, laisse apercevoir ses bords fangeux, et que son cours perd un peu de sa violence.

Dans la matinée, nous passâmes sous le fort Plaquemine, qui salua notre pavillon de treize coups de canon, et la nuit nous surprit voguant encore avant que nous eussions pu apercevoir les

murs de la Nouvelle-Orléans. Ce n'est guère qu'à soixante milles au-dessus de la Balize que l'on commence à trouver quelque variété dans la végétation qui orne le rivage. Jusque-là on ne voit que des cyprès chargés de la triste *Tillandsia*, que les natifs du pays appellent *Barbe-Espagnole*. Cette plante parasite, qui forme sur les arbres qui croissent dans les marécages une longue et épaisse draperie, a un aspect d'autant plus lugubre qu'on ne la rencontre ordinairement que dans les climats où règne la fièvre jaune. Elle est, dit-on, la ressource des animaux qui cherchent un refuge dans les bois pendant l'hiver. Les habitans de la Louisiane l'emploient à garnir les matelas et les selles; à cet effet ils la battent après l'avoir lavée dans une solution alcaline; alors, quand elle est sèche, elle a l'apparence de longs fils noirs. Elle est de telle durée qu'on la considère comme incorruptible. On l'emploie aussi avec succès pour bâtir, en la mêlant avec de la vase ou de la terre forte.

Vers le minuit, je montai un instant sur le pont; la nuit était obscure, le ciel chargé d'épais nuages, l'air agité par de sourds mugissemens. Les batteries de la Nouvelle-Orléans tiraient alors cent coups de canon pour annoncer que le jour de l'arrivée de l'hôte de la nation venait de commencer.

Au jour, nous nous réveillâmes près de ces

lignes fameuses où douze mille Anglais de troupes d'élite furent écrasés par quelques centaines d'hommes dont la moitié portait les armes pour la première fois. Aux cris de *vive la liberté! vive l'ami de l'Amérique! vive Lafayette!* qui étonnèrent nos oreilles par des accens français, nous montâmes sur le pont. Quel fut notre étonnement en voyant le rivage couvert d'uniformes français! Un instant nous nous crûmes transportés au sein de notre patrie affranchie, et nos cœurs battirent de joie. Le général Lafayette débarqua au bruit de l'artillerie et aux acclamations d'une foule considérable qui, malgré l'intempérie de la journée et malgré l'éloignement de la ville, garnissait la levée. Il fut reçu par une nombreuse escorte de cavalerie, et par les douze maîtres qui avaient été nommés pour diriger le cortége. Appuyé sur le bras de son ancien compagnon d'armes, M. Duplantier, et sur celui du général Villeré, il se rendit à la maison Montgommery, qui servit de quartier-général à Jackson le jour où il se couvrit de gloire par sa belle défense des lignes. Le gouverneur de l'état l'y attendait, et le reçut en lui parlant ainsi au nom du peuple louisianais:

« Général, la Louisiane jouit aujourd'hui du » bonheur de recevoir sur son sol celui que tout » un peuple, d'une voix unanime, a salué du » titre glorieux de l'hôte de la nation; celui

» qui, combattant pour la cause de la liberté
» et de l'humanité, versa son sang pour elle
» long-temps avant qu'elle eût paru comme
» une nouvelle étoile dans la constellation fé-
» dérale.

» Général, elle n'a pas partagé les périls et la
» gloire de la guerre de l'indépendance, mais elle
» connaît et apprécie autant que ses sœurs de
» l'Union les services qui ont signalé votre car-
» rière dans cette lutte mémorable. Ses habitans
» sont aussi attachés aux principes de la révolu-
» tion que leurs frères de l'Union, et aussi déter-
» minés à conserver sans souillure le bienfait ac-
» quis par leurs ancêtres. Ce n'est pas par de
» vaines déclamations qu'ils manifestent l'amour
» de la patrie, ils invoquent le témoignage de la
» terre que nous foulons. C'est ici qu'avec leurs
» frères d'armes, guidés par l'intrépide Jackson,
» ils ont vaincu un ennemi fier de sa discipline
» et de son nombre, et élevé à la valeur améri-
» caine un monument impérissable. Les annales
» des peuples n'offrent point de victoire obtenue
» dans les circonstances aussi propres à lui don-
» ner de l'éclat, et la rendre glorieuse. Par elle
» notre sol fut affranchi de l'invasion étrangère,
» et c'est à elle que nous sommes redevables de
» ces trophées dignes d'arrêter les regards du
» guerrier qui arbora la bannière américaine sur
» les redoutes de Yorktown. Guerrier patriote, je

» te salue, sois le bienvenu sur cette terre con-
» sacrée par le sang des patriotes.

» De même que tous les peuples des États-
» Unis, nous nous réjouissons de voir celui qui
» fut l'ami de l'enfance de notre nation, venir
» dans ses vieux jours en contempler la maturité,
» et reposer ses yeux sur l'édifice qu'il a aidé lui-
» même à bâtir. Vous avez vu avec plaisir les
» progrès faits dans l'espace d'un demi-siècle par
» les états qui furent le théâtre immédiat de la
» guerre de la révolution. Il vous reste à con-
» templer des scènes non moins dignes de vos
» méditations. La Louisiane vous offrira un spec-
» tacle délicieux et consolateur, qu'aucun des
» autres états n'a pu vous présenter ; vous y ac-
» querrez la douce conviction que vos généreux
» efforts pour la cause de la liberté n'ont pas été
» infructueux pour tous ceux qui s'enorgueil-
» lissent d'avoir avec vous une origine commune.
» Cet état, fondé par des Français, et dont la
» plus grande partie des habitans sont leurs des-
» cendans, jouit pleinement, comme membre de
» la confédération américaine, de cette liberté
» pour laquelle vous avez combattu et versé votre
» sang. L'usage modéré et sage que les Français
» ont su faire ici de cette liberté, répond d'une
» manière triomphante à ceux qui les en ont pro-
» clamés indignes, et qui vous ont calomnié pour
» avoir travaillé à leur obtenir ce plus grand des

» bienfaits. Sur les terres qu'arrosent ce fleuve su-
» perbe et les rivières qui lui portent leur tribut,
» où, il n'y a pas encore cinquante ans, la civi-
» lisation n'avait pas marqué son sentier lumi-
» neux, vous trouverez des états spontanément
» formés, forts de ressources et dans toute la
» vigueur de la jeunesse. Là, où l'Indien errait
» dans de vastes solitudes, vous trouverez des
» champs couverts de riches moissons, des villes
» florissantes, l'activité du commerce, et une
» population libre, entreprenante, cultivant par-
» tout avec succès les arts qui ennoblissent l'hom-
» me et font le charme de la vie sociale. En ne
» calculant que la somme du bonheur présent,
» vous pourriez encore être satisfait; mais en
» portant vos regards sur l'avenir, avec quels dé-
» lices vous verrez en perspective la prospérité
» sans cesse croissante des temps futurs! Rapide
» dans sa course, la liberté civile et religieuse
» marchera sans jamais s'arrêter; son inépui-
» sable énergie multipliera partout ses nouvelles
» créations, de nouveaux états se succéderont, et
» des millions d'hommes libres cachés dans l'a-
» venir béniront, avec la même ferveur et le même
» enthousiasme qui nous animent aujourd'hui, les
» philanthropes illustres dont les vertus ont élevé
» le glorieux édifice de la liberté américaine.

» Comme premier magistrat, et parlant au
» nom de tous les Louisianais, je vous le répète,

» soyez le bienvenu sur cette terre découverte
» par vos ancêtres. »

Ce discours du gouverneur, peignant d'anciens Français jouissant d'une liberté que l'on considère encore en France comme problématique, fit sur le général une impression profonde, et il répondit ainsi :

« Lorsque je me suis vu sur ce fleuve majes-
» tueux, dans les limites de cette république de
» qui j'ai reçu une invitation si honorable et si
» affectueuse, des sentimens de patriotisme amé-
» ricain et français se sont réunis dans mon
» cœur, comme ils se sont confondus dans cette
» heureuse Union, qui a fait de la Louisiane un
» membre de la grande confédération améri-
» caine, établie pour le bonheur de plusieurs mil-
» lions d'hommes vivans, pour celui de tant d'au-
» tres millions encore à naître, et pour l'exemple
» du genre humain. Mais j'éprouve une émotion
» encore plus vive, en recevant sur ce sol cé-
» lèbre, au nom du peuple de cet état, par l'or-
» gane de son premier magistrat, un accueil
» aussi affectueux. C'est ici, messieurs, que sous
» la conduite du général Jackson, après une at-
» taque vigoureuse contre l'ennemi qui venait
» envahir ce territoire, le sang des fils de mes
» contemporains révolutionnaires s'est mêlé à
» celui des enfans de la Louisiane, dans cette
» mémorable journée où une victoire incompa-

» rable, si l'on en considère les circonstances,
» a terminé d'une manière si glorieuse une guerre
» juste en principe, soutenue avec éclat sur l'un
» et l'autre élément.

» Vous voulez bien, monsieur, me féliciter de
» la satisfaction que m'ont déjà fait éprouver les
» merveilles dont j'ai été témoin, et de celle que
» me préparent encore celles qui me restent à
» voir, satisfaction d'autant plus délicieuse pour
» un vétéran américain, que nous trouvons dans
» ces merveilles des argumens irrésistibles en fa-
» veur des principes pour lesquels nous avons levé
» l'étendard de l'indépendance et de la liberté.

» Je vous remercie particulièrement de l'obser-
» vation obligeante et libérale que vous avez faite,
» que dans cet état on peut se convaincre de l'apti-
» tude qu'a une population française pour user sa-
» gement des bienfaits d'un gouvernement libre,
» et je me permets d'ajouter que l'on y trouve par
» conséquent la preuve de la part que les des-
» potes et les aristocrates européens ont eue dans
» les déplorables excès qui ont retardé jusqu'ici
» l'établissement de la liberté en France. »

Après cette réponse, toutes les personnes qui avaient pu pénétrer dans la maison furent tour à tour présentées au général. Il y avait là un grand nombre de vétérans de la révolution, entre autres le colonel Bruian-Bruin, qui servit au siége de Québec, où périt le brave général

Montgommery; le juge Gerrard, qui combattit à Yorktown, et le colonel Grenier, qui, après avoir servi avec gloire dans les trois révolutions d'Amérique, de France et de Colombie, conserve à soixante-dix ans le courage et le feu du jeune âge. Un grand nombre de dames étaient venues à la rencontre du général, et par l'organe de M. Marigny, elles lui exprimèrent leurs sentimens, et le félicitèrent sur son arrivée à la Louisiane. Après que toutes les présentations furent terminées, le cortége se forma, et malgré la pluie qui tombait en abondance, nous nous mîmes en marche vers la ville. Nous avançions lentement à cause de la foule qui, aux approches de la ville, couvrait la grande route et la levée. Lorsque nous arrivâmes sur les limites de la cité, nous rencontrâmes les troupes rangées sur deux lignes au milieu desquelles nous passâmes au son d'une musique guerrière. Malgré le mauvais état de la route, le général voulut parcourir ces deux lignes à pied, et ne remonta en voiture qu'après avoir témoigné sa reconnaissance aux officiers qui se trouvèrent sur son passage. Le cortége reprit sa marche et fut augmenté par les troupes qui y prirent rang, et plus il avançait, plus la foule s'accroissait, malgré la constance du mauvais temps. Cependant un si grand concours, la vue du triple rang de bâtimens pavoisés qui bordaient la rive du fleuve, le bruit de l'artillerie de terre

et de mer, le son des cloches et les acclamations prolongées d'une population immense, produisaient une sensation difficile à définir; enfin, au milieu des témoignages d'une affection si vive, traversant les flots d'un peuple avide de le contempler, le général arriva à la grille de la grande place, et fut conduit par le comité d'arrangement, sous un arc de triomphe d'un style tout-à-fait monumental et d'un goût exquis. Ce monument de soixante-huit pieds d'élévation, dont quarante sous clef, de cinquante-huit de largeur totale sur vingt pieds d'ouverture d'arcade, et vingt-cinq pieds d'épaisseur, reposait sur un socle feint en marbre de Sera-Veza; la base, formant piédestal en marbre vert d'Italie, était décorée des statues colossales de la Justice et de la Liberté. Cette base allégorique portait une arcade d'ordre dorique, accompagnée de quatre colonnes accouplées sur chaque face. Les voussoirs de cette arcade se composaient de vingt-quatre pierres décorées chacune d'une étoile de bronze doré, réunies par une clef en saillie, sur laquelle était gravé le mot *constitution*, représentant ainsi les vingt-quatre états de l'Union réunis par un seul lien. Au fronton feint de marbre jaune de Vérone, se déployaient deux Renommées embouchant d'une main la trompette, et tenant de l'autre un laurier avec banderolles, portant d'un côté le nom de Washington, et de l'autre celui de Lafayette;

l'aigle nationale en relief surmontant le tout. Le socle supérieur soutenait une élévation de sept pieds, où était placé d'un côté en anglais et de l'autre en français : « Une république reconnais-» sante a dédié ce monument à Lafayette. » Au sommet du monument s'élevait un groupe représentant la sagesse reposant sa main sur le buste de l'immortel Franklin, et les quatre angles étaient décorés de riches trophées nationaux, ornés de faisceaux et d'enseignes. Les noms des membres du congrès signataires de la déclaration d'indépendance, et ceux des officiers qui s'étaient distingués pendant la guerre révolutionnaire, décoraient diverses parties de l'arc de triomphe. Ce bel ouvrage, inventé par M. Pilié et exécuté par M. Fogliardi, offrait un ensemble remarquable, et les reliefs étaient du plus bel effet.

Ce fut sous ce monument que le général fut reçu par le corps municipal à la tête duquel était le maire, M. Roffignac, qui le harangua au nom des citoyens d'Orléans.

« Dans ces murs fondés par nos communs » aïeux, » lui dit-il, « tout, général, doit être » pour vous une source d'émotions. Dans le trop » court séjour que vous vous proposez d'y faire, » vous y remarquerez, sans doute, les effets pro-» duits par nos sages institutions. Ils sont les » résultats de cette glorieuse indépendance pour

» laquelle vous avez combattu, et de cette con-
» stitution sublime à l'établissement de laquelle
» vous avez coopéré. Aussi joignons-nous nos
» remercîmens à ceux que vous adresse le peuple
» américain ; ils se font entendre depuis le Maine
» jusqu'aux bords de la Sabine, et seront la gloire
» et la consolation de votre vie. »

En exprimant ses remercîmens à M. Roffignac, le général ne laissa pas échapper l'occasion de payer son tribut d'estime à la mémoire du père de cet honorable magistrat. « A mon entrée dans
» cette capitale, » lui dit-il, « je suis pénétré
» de reconnaissance pour l'accueil que je reçois
» du peuple de la Nouvelle-Orléans, et de son
» digne maire, dont le nom rappelle à un con-
» temporain de son père tous les souvenirs de
» franchise et de bravoure. » M. Roffignac parut extrêmement touché de cet hommage rendu par Lafayette, au noble caractère de son père, et quelques larmes échappées de ses yeux prouvèrent toute sa reconnaissance.

En quittant l'arc de triomphe, le général fut conduit, toujours au milieu des acclamations de la foule qui se pressait sur son passage, au Palais de Justice, où il fut harangué par M. Prieur, au nom du conseil de ville; de là nous nous rendîmes à l'hôtel de la municipalité, où nos logemens avaient été préparés, et que le peuple de la Nouvelle-Orléans ne désignait déjà

plus que sous le nom de *Maison de Lafayette.* Après y avoir pris quelques momens de repos, le général alla se placer sur le balcon pour voir défiler toutes les troupes qui avaient pris les armes pour sa réception. Tous les corps qui passèrent sous nos yeux étaient fort remarquables par l'élégance de leur uniforme et la sévérité de leur tenue. Les grenadiers, les canonniers, les dragons, les francs, les voltigeurs, les gardes de l'Union, les chasseurs, les gardes d'Orléans, les gardes de Lafayette, attirèrent tour à tour l'attention du général. Mais quand, à la suite des *Riflemen*, dont le nom rappelle tant de souvenirs d'intrépidité, il aperçut une file d'Indiens *Chactaws*, marchant, selon l'usage indien, sur une seule ligne, il fut très-touché de voir que, par une attention délicate, on eût cherché à lui apprendre que son nom était connu par les guerriers des nations les plus reculées, et qu'on eût admis au rang des milices, ces braves Indiens, qui avaient été les auxiliaires des Américains dans la guerre des *Seminoles*, et qui, depuis près d'un mois, avaient transporté leurs campemens près de la ville, afin d'y voir le *grand guerrier*, le *frère du grand père Washington.*

Le lendemain, le général reçut la visite du vice-président de la chambre des représentans, et des membres de la législature qui étaient alors

dans le chef-lieu de l'état; et immédiatement après, le barreau d'Orléans, conduit par M. Derbigny qui avait été choisi pour orateur, lui fut présenté. Dans un discours rempli de nobles pensées, et prononcé avec une touchante éloquence, M. Derbigny loua, avec autant de mesure que de délicatesse, cette rectitude de jugement, cette fermeté de caractère qui, pendant les tempêtes politiques, guidèrent toujours les pas de Lafayette dans le sentier de la justice, à une égale distance des excès de tous les partis. Puis, en parlant de la grande et utile leçon que son triomphe aux États-Unis donnait à l'univers, il ajouta :

« La génération présente se félicite d'avoir à » contempler un spectacle aussi touchant, aussi » sublime. On voit de temps à autre des solen- » nités pompeuses où les puissans de la terre éta- » lent leur faste aux yeux d'une multitude » éblouie; jamais encore on n'avait vu, jamais » peut-être on ne verra plus tout un peuple » d'hommes libres, se lever spontanément en » masse, pour apporter aux pieds d'un individu » sans pouvoir, l'hommage de leur gratitude et » de leur affection. Jouissez de leur reconnais- » sance, c'est une récompense digne de vos ver- » tus. Puisse-t-elle à jamais servir d'encourage- » ment à tous les cœurs honnêtes qui aspireraient » à vous imiter! et puisse-t-elle faire le désespoir » et la honte des hommes orgueilleux et égoïstes

» qui ne font usage du pouvoir que pour l'asservis-
» sement du genre humain! »

Dans sa réponse, le général, évitant avec soin de parler des éloges qui lui étaient adressés, s'occupa seulement des intérêts généraux de la Louisiane et des travaux particuliers de ceux qui le complimentaient; il félicita les citoyens de cet état de ce que, après avoir été soumis à la législation criminelle de la France et ensuite de l'Espagne, ils avaient amélioré successivement, et allaient encore perfectionner cette partie de leur code, de manière à ce qu'il pût servir de guide au reste des États-Unis, dont les lois criminelles sont déjà si supérieures à celles de tous les autres peuples.

Pressé avec instance de visiter le même soir le théâtre anglais et le théâtre français, le général laissa décider par le sort auquel des deux il irait d'abord; la chance fut en faveur du théâtre anglais. Il s'y rendit vers les sept heures, et il y fut accueilli avec un enthousiasme qu'on ne peut décrire; on y donnait une pièce de circonstance, dont ni lui, ni le public ne purent apprécier le mérite, parce que l'attention n'était portée que sur le héros de Yorktown, qui faisait oublier pour l'instant le prisonnier d'Olmutz que l'on représentait; il se rendit ensuite au théâtre français, où on comptait avec impatience l'instant de son arrivée; lorsqu'il parut, les applaudissemens les

plus vifs, les cris répétés de *vive Lafayette!* suspendirent la représentation; tout le monde se leva; il semblait voir Thémistocle entrant aux jeux olympiques; enfin, le calme s'étant un peu rétabli, le général prit place dans la loge d'honneur qui lui avait été préparée, et vit avec plaisir le dernier acte de la charmante comédie de l'*École des Vieillards*, qui me parut être autant goûtée par nos anciens compatriotes, les Américains de la Louisiane, que par les habitans de Paris. Avant de se retirer, le général entendit une cantate exécutée en son honneur, et dont toutes les allusions furent saisies avec une sorte d'ivresse.

Dans le cours de la matinée du mardi, une députation des domiciliés et des réfugiés espagnols se présenta pour complimenter le général, et surtout pour lui témoigner leur gratitude pour la manière dont il s'était opposé, dans la chambre des députés de France, à l'invasion de l'Espagne et à la ruine de la constitution libérale. L'orateur de la députation lui parla ainsi :

« Général, les Epagnols domiciliés et ceux » proscrits, réunis sur le sol des États-Unis, joi- » gnent leurs vœux, et ont l'honneur de vous » adresser par notre organe leurs sincères félici- » tations sur votre arrivée en ces états, dont la » féconde liberté est due en partie à vos sacri- » fices et à votre ferme résolution; ces mêmes

» Espagnols se félicitent de l'heureuse occasion
» que leur procure, au milieu des souvenirs pa-
» triotiques des uns et des pénibles anxiétés des
» autres, la vue d'un héros dont la conduite, les
» paroles et les actions justifient leurs sentimens
» libéraux, et le parti extrême qu'ils ont pris de
» s'éloigner d'un gouvernement qui les pour-
» suit, les condamne et les livre aux chances
» aventureuses de l'expatriation; votre estime
» pour le brave et malheureux Riego; le tribut
» de votre souvenir qu'en toutes les occasions vous
» vous plaisez à rendre à la mémoire de cette in-
» fortunée victime sacrifiée à la sûreté d'une [illegible]r
» soupçonneuse et cruelle; l'hommage dont vous
» honorez les cendres de ce vertueux patriote,
» sont tout à la fois l'encouragement le plus heu-
» reux et la récompense la plus glorieuse pour
» ceux qui se consacrent à la défense de la cause
» sacrée de la liberté. Des Espagnols, qui ont
» admiré ses vertus et partagé ses opinions, au-
» jourd'hui infortunés et errans, viennent à vous,
» général, avec une conscience tranquille; et,
» s'ils osent vous saluer, c'est qu'ils ne sont pas
» coupables; ils sont malheureux; mais, si leur
» sacrifice pouvait assurer la prospérité de leur
» patrie, ils lui offriraient avec joie l'oblation
» de leur vie, et sous le glaive ils vous invoque-
» raient, vous, général, et ceux qui, comme
» Lafayette, n'opposent pas au temps, aux lu-

» mières et à la liberté, les obstacles du des-
» potisme, de la tyrannie et de l'inquisition
» destructive. Agréez, général, l'hommage af-
» fectueux de notre admiration, et que les infor-
» tunés Espagnols réfugiés obtiennent de vous
» un regard de consolation pour eux et pour tous
» ceux qui fuient le fléau dévastateur de la ty-
» rannie; ce regard, général, sera le témoignage
» de votre protection, la preuve de leur justifi-
» cation, et l'espérance d'un avenir plus flatteur
» pour leur patrie et plus assuré pour sa gloire. »

Le général, dont les principes l'avaient porté à s'opposer avec énergie à une mesure réprouvée par la France, mesure qui avait produit des résultats si affligeans pour toute l'Espagne, et dont il avait sous les yeux de courageuses victimes, fut profondément affecté par les expressions que la reconnaissance venait de dicter à son égard, et répondit en ces termes à M. Campe, président de la députation :

« Je suis également touché et flatté, mon-
» sieur, des témoignages d'estime et de confiance
» dont je me vois ici honoré par les anciens en-
» fans de l'Espagne, aujourd'hui citoyens de cet
» état, et auxquels se sont joints les patriotes
» espagnols récemment proscrits par le terro-
» risme d'un gouvernement usurpateur de leurs
» légitimes droits.

» Pendant que je félicite ceux d'entre vous,

» messieurs, qui ont le bonheur d'être membres
» de la grande confédération américaine, jouis-
» sons tous ensemble de la pensée que la cause
» de la liberté finira par triompher partout des
» alliances hostiles et des intrigues fallacieuses;
» déjà votre belle langue, la langue de Padilla,
» est devenue, sur une immense étendue de cet
» hémisphère, une langue indépendante et répu-
» blicaine; déjà, à deux époques différentes,
» dans la patrie de l'illustre et excellent Riego,
» elle a fait entendre au sein des cortès les sons
» les plus éloquens et les plus généreux, et quel
» qu'ait été le succès momentané d'une guerre
» détestée, j'aime à le dire, par le peuple fran-
» çais, et d'une trompeuse influence sur laquelle
» les patriotes espagnols n'ont plus rien à ap-
» prendre, la liberté reviendra bientôt éclairer
» et fertiliser cette intéressante partie de l'Eu-
» rope; alors seulement seront apaisées les mâ-
» nes de Riego, de sa jeune et malheureuse
» épouse, et de tant d'autres victimes de la su-
» perstition et de la tyrannie. En attendant,
» messieurs, je suis bien reconnaissant du prix
» que les proscrits espagnols, parmi lesquels j'ai
» l'honneur de compter plusieurs amis person-
» nels, veulent bien mettre à ma haute estime
» pour eux, et je vous prie les uns et les autres,
» messieurs, d'agréer mes sensibles et respec-
» tueux remercîmens. »

Ce n'était pas la première fois que le général Lafayette payait à l'infortuné Riego son tribut d'estime, d'admiration et de regret; déjà dans plus d'une occasion il avait exprimé hautement son opinion sur la fin malheureuse de ce généreux martyr de la liberté, et toute la nation américaine avait partagé la sympathie du vétéran de la révolution française pour le constant et courageux défenseur de la révolution de la Péninsule.

Les jours suivans beaucoup d'autres députations se succédèrent auprès du général Lafayette pour lui offrir l'expression de leur attachement et de leur dévouement à ses principes; parmi elles étaient celles des officiers d'état-major et de milices, de la société médicale, du clergé, et des hommes de couleur libres, qui en 1815 contribuèrent avec un rare courage à la défense de la ville; et nos deux dernières soirées furent remplies, l'une par un bal public et l'autre par un dîner maçonnique. Je n'entreprendrai point la description de ces deux fêtes, qui, par la beauté, l'élégance et l'amabilité des dames de la Nouvelle-Orléans, l'enthousiasme et la franche cordialité des citoyens, les soins empressés et les attentions délicates des magistrats, la richesse et la profusion des détails, égalèrent tout ce que nous avions vu de plus beau dans ce genre.

Cependant, au milieu du bonheur que lui faisaient goûter les Louisianais, le général

éprouva un instant d'inquiétude et de tristesse; des bruits sinistres parvinrent jusqu'à lui. On lui parla d'une discussion très-vive qui s'était élevée entre l'état-major et les officiers des milices au sujet de certaines prérogatives de la légion, contestées d'une part, soutenues de l'autre avec une égale chaleur, et dont les suites pouvaient amener de sanglans résultats après le départ de celui dont la présence imposait, même aux plus bouillans une retenue commandée par les devoirs de l'hospitalité. Dans une circonstance aussi grave, il ne balança pas à user de tout son ascendant pour rapprocher des citoyens qu'un moment d'erreur ou un faux point d'honneur avaient divisés un instant; en conséquence il fit inviter tous les officiers des différens corps à se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent réunis : « Messieurs, » leur dit-il, « vous pressentez, je le crois, le mo-
» tif qui m'a porté à vous inviter à vous rassem-
» bler autour de moi. Je n'ignore rien de ce qui
» s'est passé, et j'en prévois trop les suites! Mais
» ici, messieurs, ce n'est pas seulement votre
» affaire, c'est la mienne propre dont il s'agit;
» et je ne me consolerais jamais d'avoir été la
» cause, même innocente, des malheurs qui peu-
» vent résulter d'un point d'honneur trop peu
» mesuré; car, je ne me le dissimule pas, sans
» mon arrivée, sans la visite dont par suite vous
» m'avez honoré, nulle discussion n'aurait eu

» lieu. Si donc j'eusse pu prévoir un pareil cha-
» grin, je vous proteste ici que, malgré le vif
» désir que j'avais de voir un pays qui m'est cher
» depuis bien des années, malgré la longueur et
» les fatigues d'un voyage entrepris pour répon-
» dre à l'invitation pressante des Louisianais,
» j'aurais écrit de Mobile pour m'excuser, et
» j'aurais préféré l'amertume de mes regrets à
» celle de causer le moindre trouble. Considérez
» aussi les bruits injurieux que vont répandre
» les mal intentionnés. Ce ne sera pas une simple
» dispute d'attribution de grades. Ce sera, pour
» toute l'Europe, une dissension parmi les élé-
» mens de la population; et j'aurai la douleur
» de passer pour avoir semé la discorde où je
» n'avais trouvé d'abord que paix et harmonie.
» Serai-je donc moins heureux à la Louisiane que
» dans un autre état où j'ai éteint des haines qui
» duraient depuis plus de vingt ans, et trouverai
» je moins de condescendance chez ceux que je con-
» sidère en partie comme mes compatriotes, que
» parmi des citoyens vis-à-vis desquels je n'avais
» d'autres titres que ceux de leur confiance et de
» leur propre bienveillance. Il ne m'appartient pas
» de m'immiscer dans la question purement légis-
» lative qui concerne les prérogatives de la légion,
» et les attributions des chefs de la milice; mais
» puisque vous voulez bien me ranger parmi les
» vieux soldats qui ont recueilli quelque gloire

» dans la guerre de l'indépendance, vous vou-
» drez bien aussi m'accorder quelques lumières
» en fait de point d'honneur. Promettez-moi
» donc qu'après que ceux qui croiront avoir quel-
» que tort à se reprocher auront fait le premier
» pas, les autres feront le second. »

Aussitôt un des officiers supérieurs s'étant avancé avec une noble franchise, lui dit : « Gé-
» néral, je remets mon honneur entre vos mains;
» je souscris d'avance à ce que vous ferez. » Le plus âgé des officiers qui avaient à se plaindre, lui dit : « Dès lors, général, je vous confie égale-
» ment mon honneur et celui de mes camarades,
» qui ne me désavoueront pas. » Le général prit la main de chacun de ces braves, et les ayant unies dans la sienne, il eut le bonheur de voir se précipiter dans les bras des uns des autres tous ceux qui, l'instant d'avant, auraient renoncé au doux titre de frère d'armes. Cette scène attendrissante eut plusieurs témoins qui bientôt en répandirent les détails. Et cette nouvelle fut accueillie avec une sorte d'ivresse, puisqu'elle était celle d'une réconciliation sincère entre tout ce que la Louisiane chérit et révère.

Le général Lafayette avait formé le projet d'aller visiter le champ de bataille du 8 janvier; mais le mauvais temps continuel et la nécessité de répondre en deux ou trois jours à tant de témoignages d'intérêt, le mirent dans la nécessité

d'y renoncer. Un colonel d'état-major, témoin du chagrin que me causait ce sacrifice, eut la bonté de me proposer d'y aller seul avec lui, pendant que le général rendrait quelques visites particulières. J'acceptai avec empressement, et nous partîmes sur-le-champ dans une voiture qu'il envoya chercher. Chemin faisant, il m'apprit qu'il était né en France; que, placé par le hasard de sa naissance dans la portion privilégiée de la société, il avait été dès son enfance nourri des préjugés aristocratiques de sa caste, et que, quoique très-jeune encore à l'époque de la révolution française, il avait cru qu'il était de son devoir de défendre les priviléges de quelques-uns contre les droits naturels et sacrés de tous, et qu'il s'était fait Vendéen. « Alors, » me dit-il, « je croyais à la légitimité de la monar-
» chie absolue, et à l'hérédité de la vertu comme
» des droits nobiliaires, avec toute la ferveur de
» l'ignorance, et je me battis d'abord pour elle
» avec tout le courage, tout le dévouement du
» fanatisme; mais la campagne n'était point ter-
» minée que ma raison brisant les liens dont l'a-
» vait enveloppée l'éducation, m'apprit qu'au lieu
» de combattre, comme je l'avais cru, pour la jus-
» tice et la vérité, je ne m'étais fait que l'instru-
» ment de quelques hommes décidés à tout sacri-
» fier, même leur patrie, à leurs intérêts privés,
» et aussitôt je remis dans le fourreau mon épée,

» que je n'aurais jamais dû tirer pour une cause
» aussi injuste, aussi absurde. Un instant je fus
» sur le point de rentrer en France, et de faire
» amende honorable de mes erreurs en me dé-
» vouant au service de ces principes et de cette
» patrie dont j'avais d'abord si follement rêvé
» la ruine; mais lorsque je sus que les Français
» révolutionnaires, oubliant et leur point de dé-
» part et le but auquel ils voulaient d'abord at-
» teindre, se laissaient dominer et entraîner par
» quelques hommes féroces qui outrageaient
» chaque jour la liberté par les crimes qu'ils com-
» mettaient en son nom, et qu'ils ne me permet-
» traient de vivre au milieu d'eux qu'autant que je
» consentirais à me laver de mon péché originel,
» c'est-à-dire du hasard de ma naissance, dans
» le sang des plus vertueux patriotes, je m'éloi-
» gnai saisi d'épouvante et d'horreur, et j'allai
» chercher sur une terre étrangère la liberté et
» l'égalité dont ma patrie n'avait joui qu'un
» instant, à l'époque où j'étais incapable d'en
» sentir tout le prix. Je parcourus long-temps
» les divers états de l'Europe sans y rencontrer
» ce que je cherchais. Partout je trouvai la cri-
» minelle alliance de la royauté, de la noblesse
» et du clergé contre le bonheur et les intérêts
» des peuples. Dégoûté pour jamais d'un tel
» ordre de choses, je tournai mes pas vers l'A-
» mérique du Nord, et je voulus voir si ses insti-

» tutions dont j'avais entendu parler, répon-
» draient à mes désirs, à mes espérances; elles
» les surpassèrent. Je me fixai avec plaisir au
» milieu d'un peuple assez heureux et assez sage
» pour ne reconnaître d'autres lois que celles qu'il
» se donne lui-même. Ne croyez pas pourtant
» que je sois devenu tout-à-fait indifférent aux
» destinées de ma première patrie; non, je n'ai
» pu l'oublier entièrement, et ce n'est pas sans
» un doux sentiment de fierté nationale, que
» j'ai souvent entendu parler, sur les bords de
» l'Hudson ou du Potomac, de la gloire de ses ar-
» mes; mais cette gloire même n'a pu me donner
» le désir de rentrer dans son sein, parce que je
» savais que chacune de ses victoires lui coûtait
» le sacrifice d'une de ses libertés. Depuis que la
» Louisiane est devenue membre de la grande
» famille républicaine des États-Unis, je suis
» venu l'habiter pour jouir du bonheur de voir
» des Français libres et d'entendre parler de li-
» berté dans ma langue naturelle. Je n'habitais
» que depuis peu de temps la Nouvelle-Orléans,
» lorsqu'en 1815, les constans ennemis de la
» liberté des autres peuples dans les deux hé-
» misphères se présentèrent devant cette ville
» pour en faire la conquête. Je courus aussitôt
» aux armes, joyeux de trouver l'occasion de
» prouver ma reconnaissance à ma nouvelle pa-
» trie, et mon sincère attachement aux principes

» qui la régissent; et aujourd'hui je suis fier de
» pouvoir dire que ma présence n'a pas été tout-
» à-fait inutile sur le champ de bataille que nous
» allons visiter. »

Mon compagnon achevait à peine ces derniers mots, que notre voiture s'arrêta, et que nous mîmes pied à terre à ce point du fleuve où appuyait l'extrême droite de la ligne de défense. Avant de la parcourir, le colonel eut la bonté de m'expliquer les opérations qui précédèrent et amenèrent la bataille du 8 janvier. Je compris, par ces détails, combien il avait dû être difficile au général Jackson de s'opposer, avec la poignée d'hommes qu'il avait à sa disposition, au débarquement et aux rapides progrès d'une armée de quinze mille hommes, c'est-à-dire quadruple de la sienne. La position choisie par le général américain pour attendre ses renforts et arrêter enfin un ennemi si redoutable, me parut très-judicieusement choisie. Il éleva ses retranchemens à environ cinq milles en avant de la ville, le long d'un ancien canal dont la gauche se perdait dans l'épaisseur d'un bois très-marécageux, et dont la droite s'appuyait au fleuve. La longueur totale de cette ligne était d'environ huit cents toises; mais les trois cents toises de la gauche n'étant point abordables, l'ennemi devait se trouver réduit à attaquer sur un front d'environ cinq cents toises, et en s'avançant entièrement à

découvert sur une plaine parfaitement unie. Cependant, soit manque de temps, soit irréflexion, le général Jackson commit deux fautes graves; la première fut d'élever ses retranchemens sur une ligne droite et perpendiculaire au fleuve, de sorte qu'en même temps qu'il se privait de feux de revers, il s'exposait, si les Anglais, plus heureux ou plus habiles, eussent fait remonter le fleuve à quelques vaisseaux jusqu'à la hauteur des retranchemens, il s'exposait, dis-je, à avoir toute sa ligne enfilée par l'artillerie ennemie; l'autre faute fut d'avoir élevé sa seconde ligne à une si grande distance de la première, que si celle-ci eût été forcée, il n'aurait jamais eu le temps de gagner l'autre, et ses troupes auraient été sabrées dans l'intervalle. Ces deux fautes suffisaient, comme il est facile de le sentir, pour compromettre le salut d'une armée plus nombreuse et plus disciplinée que l'armée du général Jackson; mais la destinée de la liberté américaine prévalut, ou plutôt le courage surnaturel des citoyens qui combattirent en ce jour pour le maintien de leur indépendance et le salut de leurs familles, et l'inflexible fermeté de Jackson lui-même, couvrirent des palmes de la plus éclatante victoire des fautes qui eussent pu perdre une armée moins patriote.

Je ne rapporterai point ici tous les détails qui me furent donnés avec autant de clarté que de

précision sur toutes les opérations qui précédèrent cette glorieuse journée; je renvoie ceux qui voudront les étudier à l'excellent mémoire de M. Lacarrière-Latour, et aux écrits non moins distingués de MM. Brackenridge et Mac-Fee; mais je ne puis résister au désir de retracer ici quelques-uns des faits éclatans qui sauvèrent la Louisiane et immortalisèrent ses défenseurs.

Malgré tous ses efforts, le général Jackson n'avait pu réunir, pour la défense de ses retranchemens, que trois mille deux cents hommes et quatorze pièces d'artillerie de différens calibres; pressé par le temps, il avait été obligé d'achever la partie supérieure de ses parapets avec des balles de coton qu'il avait fait venir de la ville. Il était depuis vingt-quatre heures dans cette situation, et s'attendait à chaque instant à être attaqué, lorsque le 8 janvier, au point du jour, il vit l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, s'avancer vers lui en trois colonnes, dont la plus formidable menaçait le point de sa gauche occupé par les milices du Tennessée et du Kentucky. Chaque soldat, outre ses armes, portait des fascines ou des échelles d'escalade, et marchait dans le plus profond silence. Les Américains les laissèrent s'avancer jusqu'à demi-portée de canon, et ouvrirent alors sur eux un feu terrible d'artillerie auquel les Anglais répondirent par une triple acclamation et l'envoi de quelques

fusées à la Congrève, et cela en pressant leur marche et serrant leurs rangs à mesure que les boulets les éclaircissaient. Ce sang-froid et cette détermination, qui semblaient devoir leur assurer une prompte victoire, ne durèrent pas longtemps. Au moment où ils arrivèrent à la portée du fusil, les Tennessiens et les Kentuckiens commencèrent sur eux un feu de mousqueterie qui en un instant dispersa leurs colonnes et les força à chercher précipitamment un abri derrière quelques buissons qui couvraient leur droite. Il est vrai de dire que jamais feu d'infanterie ne fut plus nourri et plus meurtrier que celui de ces intrépides milices américaines. Les hommes, placés sur six de hauteur, chargeaient avec célérité les armes et les passaient au premier rang, formé de tireurs habiles, dont chaque coup portait une mort assurée à l'ennemi.

Pendant que les officiers anglais, avec un courage digne d'une meilleure cause et d'un sort plus heureux, cherchaient à rallier leurs soldats épars pour les conduire à une nouvelle attaque, un canonnier américain, de la batterie commandée par le lieutenant Spotts, aperçut dans la plaine un groupe d'officiers inquiets, agités, portant avec peine quelqu'un au milieu d'eux. « Ce ne peut-» être que le général en chef blessé, » s'écria-t-il; « il ne faut pas qu'il nous échappe! » Et aussitôt il pointe dans cette direction; le coup part, et

Pakenham, le chef anglais, est coupé en deux dans les bras de ses amis. Aussitôt le désir de la veangeance rallie les Anglais; officiers et soldats se pressent en une nouvelle colonne que Kean et Gibbs, les successeurs de Pakenham, entraînent à l'attaque avec fureur. Mais le feu des Américains redouble d'intensité et de justesse; Kean et Gibbs tombent à leur tour, l'un mortellement, l'autre dangereusement blessé; et la colonne, de nouveau foudroyée, disparaît et ne laisse que des débris dans la plaine.

Pendant qu'au centre de la ligne de bataille les soldats citoyens écrasaient ainsi leurs adversaires sans perdre un seul homme, la fortune semblait vouloir les éprouver à la droite par un revers. Douze cents Anglais, conduits par un chef audacieux, s'étaient avancés rapidement le long du fleuve, et étaient tombés à l'improviste sur la petite redoute défendue par une compagnie de carabiniers et une compagnie du 7e. régiment. Les Américains, surpris sur ce point, se retirèrent d'abord un peu en désordre. Le général Jackson, à l'œil vigilant duquel rien n'échappait dans ce moment décisif, aperçut de loin un officier anglais monté sur les retranchemens, brandissant d'une main son sabre menaçant, et de l'autre aidant ses soldats à escalader le rempart. Jackson court aussitôt de ce côté, rencontre les fuyards sur son passage, les arrête, et

d'une voix terrible demande à leur chef qui lui a donné l'ordre de la retraite? « L'ennemi a pé-
» nétré dans nos retranchemens, » répond un capitaine. « Hé bien, » reprend sévèrement Jackson, « allez, et que vos baïonnettes l'en fassent
» sortir.... » Et cet ordre fut aussitôt exécuté. En un instant les Anglais, qui se croyaient d'abord vainqueurs, tombèrent sous les coups des Américains. Parmi les morts se trouva l'intrépide colonel Regnier, ancien émigré français passé au service d'Angleterre, celui-là même qu'on avait vu audacieusement placé sur les retranchemens, aidant et encourageant ses soldats à l'escalade. Après la bataille, plusieurs soldats américains revendiquèrent l'honneur de l'avoir tué. Mais nul ne put prouver son assertion comme deux jeunes carabiniers volontaires de la compagnie du capitaine Beale. L'un dit : « Si ma ca-
» rabine n'a pas trompé mon œil, cet homme
» doit être frappé à la tête. » — « Si ma balle
» ne s'est point égarée en route, » dit l'autre, « il doit l'avoir reçue dans le cœur. » On examina attentivement le corps du colonel Regnier, on lui trouva le cœur et le front percés d'une balle.

Cette bataille, qui décida du sort de la Nouvelle-Orléans, peut-être même du sort de la Louisiane, ne dura pas trois heures, et ne coûta aux Américains que sept hommes tués et six blessés,

tandis que les Anglais laissèrent près de trois mille hommes et quatorze pièces de canon sur le champ de bataille. Le général Lambert, le seul des généraux anglais encore en état de commander, ordonna la retraite, et se hâta de chercher son salut et celui des débris de son armée sur la flotte de l'amiral Cochrane, qui, la veille encore, avait dit, avec sa jactance accoutumée, que s'il était chargé de l'attaque des lignes américaines, il voudrait les enlever en moins d'une demi-heure avec deux mille matelots le sabre à la main.

C'est ainsi qu'une petite armée, composée de citoyens levés à la hâte, et commandée par un général dont la carrière militaire commençait à peine, vit tomber devant ses patriotiques efforts cette armée anglaise qui passait pour une des plus braves et des plus expérimentées de l'Europe; qui se vantait enfin d'avoir expulsé les Français de l'Espagne.

Lorsque je rentrai en ville, je trouvai le général Lafayette entouré, pressé par un grand nombre de dames et de citoyens de tous rangs, qui, sachant qu'il devait les quitter le lendemain, venaient avec tristesse prendre congé de lui, et lui presser la main encore une fois. Dans la foule, je remarquai quelques ecclésiastiques, et parmi ces derniers je retrouvai un capucin dont le costume, nouveau pour moi, avait déjà attiré mon attention le jour de notre arrivée. Ce que j'en-

tendis dire de lui m'intéressa vivement, et peut-être me saura-t-on bon gré de le rapporter ici.

Le père Antoine (c'est ainsi qu'on le nomme) est un vénérable capucin espagnol de l'ordre de Saint-François, qui, depuis longues années, habite la Louisiane. Animé d'une piété ardente et sincère, le père Antoine prie en silence pour tout le monde sans demander de prières à personne. Placé au milieu d'une population de sectes différentes, il ne se croit point obligé à jeter le trouble dans les consciences en cherchant à recruter au nom de son Dieu. Quelquefois, comme capucin, le père Antoine mendie, mais ce n'est jamais que lorsqu'il a une bonne action à faire, et que ses faibles revenus, épuisés par sa constante charité, ne lui permettent pas de la faire lui-même. Tous les ans, lorsqu'au retour de l'automne la fièvre jaune, étendant sa main meurtrière sur la Nouvelle-Orléans, fait fuir les riches effrayés dans leurs splendides campagnes pour y chercher un asile contre la maladie et la mort, alors la vertu du père Antoine se montre dans tout son éclat, dans toute sa force. Dans ces jours d'épouvante et de deuil, combien de malheureux abandonnés de leurs amis, de leurs parens même, n'ont-ils pas dû la santé et la vie à son dévouement, à ses soins, à sa piété! De tous ceux qu'il a sauvés (et il y en a beaucoup), il n'en est pas un seul qui puisse dire : Avant de m'accorder ses soins, il m'a

demandé de quelle religion j'étais..... Liberté et charité, c'est là toute la morale du père Antoine; aussi n'est-il pas aimé de l'évêque. Lorsqu'il vint voir le général, il était vêtu, selon la coutume de son ordre, d'une longue robe brune, serrée sur ses reins avec une corde grossière. Dès qu'il aperçut le général, il se précipita dans ses bras en s'écriant : « O mon fils, j'ai trouvé grâce devant » le Seigneur, puisqu'il m'a accordé de voir et » d'entendre, avant ma mort, le plus digne apôtre » de la liberté! » Il causa ensuite quelques instans avec lui avec la plus tendre affection, le complimenta sur la réception glorieuse et bien méritée que lui faisaient les Américains, et se retira modestement dans un coin de la salle, loin de la foule. Je profitai de ce moment pour l'aborder et le saluer. Combien je fus touché de sa conversation! quelle douceur! quelle modestie! et en même temps quelle chaleur d'âme!.... Chaque fois qu'il parlait de liberté ses yeux brillaient d'un feu divin, et ses regards se portaient sur celui qu'il appelait son héros, sur Lafayette..... « Qu'il est heureux! » me disait-il; « combien » est pure la source de sa gloire! avec quels » délices il doit contempler le résultat de ses » travaux et de ses sacrifices! Douze millions » d'hommes libres et heureux par lui! Oh! cer- » tainement, cet homme est chéri de Dieu.... Il » a fait tant de bien aux autres hommes! » Il re-

vint encore nous voir le lendemain matin avant notre départ. Lorsque le public eut quitté les appartemens, et qu'il trouva le général seul, il courut à lui, et le pressant avec transports dans ses bras : « Adieu, mon fils ! » s'écria-t-il ; « adieu, » bien-aimé général ! adieu ! que le Seigneur » marche devant vous, et qu'après votre glorieux » voyage il vous conduise au sein de votre bien-» aimée famille pour y jouir en paix du souvenir » de vos bonnes actions et de l'amitié de la nation » américaine..... O mon fils, peut-être êtes-vous » encore réservé pour de nouveaux travaux !..... » Peut-être le Seigneur se servira-t-il encore de » vous pour affranchir d'autres nations..... Alors, » mon fils, songez à la pauvre Espagne... N'aban-» donnez point ma chère patrie, ma malheureuse » patrie..... » Et des larmes s'échappant de ses yeux mouillèrent sa longue barbe blanchie par le temps ; et des soupirs étouffant sa voix, le vénérable vieillard appuya son front sur l'épaule du général Lafayette, et resta quelques instans dans cette attitude, murmurant toujours : « Mon » fils, mon cher fils, faites quelque chose pour » ma malheureuse patrie !.... » Ce ne fut pas sans une profonde émotion que le général s'arracha des bras de ce pieux patriote, qui, avant de se retirer, voulut aussi donner sa bénédiction à M. George Lafayette.

Cependant le 15 étant fixé pour le jour du

départ, dès le matin les galeries de l'appartement du général furent remplies d'une plus grande foule encore que la veille. Il y trouva un grand nombre de dames et surtout d'enfans que leurs pères amenaient afin qu'ils pussent, disaient-ils, contempler les traits du bienfaiteur de la patrie, de l'ami du grand Washington. Le général sortit à pied de *sa maison*, qui se trouvait entourée de toute la population. Les cris de *vive Lafayette!* l'accueillirent sur son passage. En traversant la place d'armes, sur laquelle plusieurs compagnies de la légion et les troupes de ligne bordaient la haie, il témoigna sa gratitude à tous les officiers qu'il y rencontra; il exprima de nouveau au capitaine des canonniers, M. Gally, à quel point il avait apprécié le mérite du beau corps qu'il commandait; et, comme il avait appris que cet officier se rendait incessamment en France, il le pria, de la manière la plus pressante, d'avoir la complaisance de porter de ses nouvelles à sa famille à la Grange. Il monta en voiture à l'extrémité de la place pour se rendre à l'embarcadère, où l'attendait le bateau à vapeur qui devait le conduire à Baton-Rouge. La levée était couverte d'une population innombrable. Les balcons, les toits des maisons, tous les navires et tous les bateaux à vapeur qui se trouvaient à portée du lieu de son embarquement étaient surchargés de monde; et lorsqu'il passa à bord, une acclamation pro-

longée le salua, mais elle fut la seule, et plus de dix mille personnes restèrent plongées dans un profond silence jusqu'à ce que *le Natchez* fût hors de vue. Le canon seul se faisait entendre par intervalles, et donnait à cette séparation quelque chose de solennel dont l'impression fut profonde et générale.

Le gouverneur et son état-major, le maire et le corps municipal, le comité d'arrangement, auquel nous avions tant et de si grandes obligations, s'embarquèrent avec nous afin de prolonger de quelques instans le plaisir qu'ils avaient d'être avec le général; mais, à deux milles de là, la plupart furent obligés de nous quitter. Ce ne fut pas sans un véritable chagrin que nous nous séparâmes de ces dignes magistrats du peuple, que nous n'avions connus que quelques jours, il est vrai, mais assez cependant pour les bien apprécier.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE ET CONSTITUTION DE LA LOUISIANE. — BATON-ROUGE. — NATCHEZ. — ÉTAT DU MISSISSIPI. — NAVIGATION JUSQU'A SAINT-LOUIS. — RÉCEPTION DU GÉNÉRAL LAFAYETTE DANS CETTE VILLE.

Depuis long-temps déjà les Français avaient, dans le Canada, des établissemens vastes et prospères, et cependant ils ne soupçonnaient pas encore l'existence du Mississippi, lorsque quelques-uns de leurs commerçans apprirent des Indiens, avec lesquels ils trafiquaient, qu'à l'ouest de leur pays il y avait *une grande rivière* qui communiquait avec le golfe du Mexique. Ce fut pendant l'année 1660 que ceci arriva. Trois ans après, M. de Frontenac, gouverneur du Canada, voulant s'assurer de la vérité de cette assertion, envoya un jésuite missionnaire, le père Marquette, à la tête d'un petit détachement, reconnaître cette contrée. Le jésuite remonta la rivière du Renard jusque vers sa source; de là traversa l'Ouisconsing, qu'il descendit jusqu'à son embouchure dans le Mississippi, et trouva que les Indiens avaient dit vrai.

Vingt ans après, le comte Robert de La Salle, non-seulement vérifia l'existence de ce fleuve, mais encore s'assura qu'il offrait une communication facile avec l'Océan; il le descendit depuis la rivière des Illinois jusqu'au Mexique, tandis qu'un franciscain, le père Hannequin, le remonta jusqu'aux chutes Saint-Antoine, situées à trois cents lieues au-dessus de cette rivière. Le comte Robert prit possession de tout le cours du fleuve et du pays environnant, au nom du roi de France son maître, et éleva quelques forts pour en assurer la tranquille jouissance aux colons qu'il espérait voir venir bientôt en foule, car le sol lui parut fertile. Mais ce ne fut cependant qu'en 1699 que fut fondée la première colonie à Biloxi, par un officier de grande réputation dans la marine française. Lemoine d'Iberville, c'est le nom de cet officier, qui le premier entra dans le Mississippi par la mer, remonta ensuite le fleuve jusqu'à Natchez, qu'il choisit pour capitale de la Louisiane, et qu'il nomma Rosalie, en l'honneur de la femme du chancelier Pontchartrain. Pour peupler cette nouvelle capitale, on envoya de France quelques jeunes filles avec quelques soldats bien choisis qu'on dispensa du service militaire et qu'on leur donna pour maris. On accorda à chaque colon quelques acres de terre, une vache, un veau, un coq et des poules, un fusil, une demi-livre de poudre et deux livres

de plomb qui leur furent délivrés chaque mois, ainsi que des provisions pour trois ans. Alors arrivèrent des missionnaires, qui, au lieu de féconder la terre par le travail de leurs bras, ou de développer l'industrie des colons par les conseils de leur sagesse, se mirent à prêcher les Indiens du voisinage pour les convertir à la religion catholique. Bientôt ces missions portèrent leurs fruits, c'est-à-dire que les Indiens firent semblant de croire aux nouvelles vérités qu'on leur enseignait, et devinrent hypocrites pour avoir de l'eau-de-vie. Cette liqueur, qui était la première récompense de leur conversion, exaspéra toutes les passions dont ils avaient déjà le malheureux germe, et dès ce moment ils dvienrent pour la colonie de dangereux et cruels ennemis, au lieu de bons et utiles voisins qu'ils eussent été sans doute, si on eût recherché franchement leur alliance sans s'occuper de quelle manière ils adoraient Dieu. Cependant, au bout de quelques années, la cordialité, la douceur du caractère français contrebalancèrent la funeste influence des missionnaires, et presque toutes les nations sauvages, à l'exception des Chickasaws, firent alliance avec les colons et leur rendirent de grands services. M. de Bienville, frère d'Iberville, et alors gouverneur de la Louisiane, se livrant à son ardeur de recherches, explora la plus grande partie des rivières tributaires du Mis

sissipi, et jeta sur leurs rives les bases de quelques nouveaux établissemens; mais alors aucun d'eux ne réussit. Le nombre des colons avait considérablement diminué, lorsqu'en 1712, Antoine Crozat, qui, par son commerce dans les Indes, avait amassé une fortune de quarante millions, acheta la concession de toute la Louisiane, avec le droit exclusif d'en faire le commerce pendant seize ans. Dans ses lettres-patentes furent comprises toutes les rivières qui se jettent dans le Mississippi, et toutes les terres, côtes et îles situées sur le golfe du Mexique, entre la Caroline à l'est et le Mexique à l'ouest. Mais Crozat ne tarda pas à reconnaître combien les espérances qu'il avait fondées sur cette contrée étaient exagérées, et il s'empressa de renoncer à la concession qui lui avait été faite, pour en obtenir une autre de vingt-cinq ans, en faveur de la compagnie commerciale du Mississippi, dont le célèbre Law était le créateur. Mais la compagnie commerciale ne fut guère plus heureuse que Crozat; au lieu d'attirer au sein de la colonie des cultivateurs qui l'eussent fait prospérer, elle ne reçut que des aventuriers avides de richesse, qu'attiraient les prétendues mines d'or et d'argent dont on leur avait dit que le pays abondait, et qui, trompés dans leur espérance, ne tardèrent pas à retourner en Europe. Malgré les efforts du gouvernement institué par la compagnie com-

merciale, les propriétaires furent bientôt réduits à se disperser, et à établir des postes militaires, où ils se maintinrent jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé des secours et du renfort. La première expédition qui arriva alors se composait de criminels et de filles de mauvaise vie, envoyés par le gouvernement français. La compagnie commerciale s'indigna avec raison, et déclara qu'à l'avenir elle ne souffrirait plus qu'on empoisonnât ainsi la colonie moralement et physiquement.

En 1718, la Nouvelle-Orléans, composée de quelques cabanes élevées par des marchands de l'Illinois, et ainsi nommée en l'honneur du duc d'Orléans, régent, passa sous l'administration du gouverneur général, M. de Bienville, et reçut un assez grand nombre de nouveaux colons. Deux villages furent créés dans son voisinage par des Allemands, sous la conduite du capitaine Suédois, d'Arensbourg, qui avait combattu en 1709 à côté de Charles XII à la bataille de Pultawa. La colonie commença alors à prospérer véritablement. Aussi, dès 1723, vit-on arriver de tous côtés des nuées de capucins, de missionnaires, de jésuites et de religieuses ursulines. Ces dernières du moins furent bonnes à quelque chose. On les chargea de l'éducation des filles orphelines et de la surveillance de l'hôpital militaire, moyennant une pension annuelle de cin-

quante écus. L'intolérance, compagne inséparable de tous les priviléges, et surtout des priviléges religieux, commença à se faire sentir dans la colonie aussitôt que les capucins, jésuites, etc., y eurent paru. Un édit royal de 1724 expulsa les juifs de la colonie, comme ennemis déclarés du nom chrétien, et il leur fut ordonné de disparaître dans l'espace de trois mois, sous peine de prison et de confiscation de leurs biens. C'est ainsi que la royauté et l'église s'entendaient alors comme avant et comme depuis pour tarir les sources les plus abondantes de la prospérité publique. En 1729, les intrigues de l'Angleterre qui souleva contre la colonie les tribus indiennes, portèrent aussi un coup funeste à son accroissement. La guerre, soutenue alors par le général Perrier de Salvert, se termina assez heureusement; cependant ce ne fut qu'à l'attachement de quelques femmes indiennes pour des officiers français, que la garnison dut de n'être pas entièrement massacrée pendant une nuit, ce qui aurait causé la ruine totale de la colonie. Ces dernières hostilités, et les misérables intrigues de la métropole, firent perdre aux colons leur temps et le fruit de leurs travaux; et la compagnie, dégoûtée et trompée dans son espoir de gain, abandonna ce pays, qui en 1731, rentra dans les domaines du roi, et n'en fut pas mieux administré. En 1759 les affaires de finances étaient

dans un tel désordre, que le trésor était endetté de plus de sept millions de francs, quoique le gouvernement français eût dépensé, pour divers services de la Louisiane, environ le double de ce qu'elle lui avait rapporté. Louis XV, à la suite d'une guerre mal conçue, mal conduite et mal terminée en 1763, venait de perdre le Canada, et la Louisiane allait aussi lui être enlevée; mais ses ministres, d'accord avec madame de Pompadour, maîtresse en titre, reçurent quinze millions de la cour de Madrid; et cette colonie fut secrètement cédée à l'Espagne, et avec tant de précipitation, que le gouverneur de la Louisiane n'avait pu encore recevoir d'instructions lorsque les bâtimens de guerre espagnols arrivèrent à l'embouchure du Mississippi avec les chefs chargés de la prise de possession de cette immense contrée. Le gouverneur et les habitans de la Louisiane refusèrent de reconnaître l'autorité espagnole, dont les commissaires furent obligés de retourner en Europe. Trois ou quatre ans se passèrent en négociations avec les colons qui persistaient à rester sous la domination française. Enfin, en 1769, l'Espagne courroucée, fit partir le général O'Relli avec des forces considérables; arrivé devant la Nouvelle-Orléans, O'Relli montra les dispositions les plus conciliantes; ses proclamations ne parlaient que de l'oubli du passé, elles eurent un plein succès. La fermen-

tation des esprits s'apaisa, les Louisianais se résignèrent; en signe de réconciliation, O'Relli donna à bord de son escadre un grand repas, auquel il invita les chefs de la colonie, les magistrats et les principaux habitans. Ceux-ci se rendirent avec confiance à l'invitation; mais, au moment où ils allaient quitter la table, O'Relli les fit saisir par ses soldats et les fit fusiller. L'un d'eux, M. de Villeré, avait été épargné, et embarqué à bord d'une frégate pour être transporté dans les prisons de la Navarre. Sa femme et ses enfans, instruits du sort qui le menaçait, voulurent aller solliciter sa grâce ou du moins recevoir ses adieux; déjà ils étaient auprès de la frégate, d'où il leur tendait les bras, lorsque l'infortuné tomba à leurs yeux, percé de coups de baïonnettes par les assassins que le traître O'Relli avait commis à sa garde.

Après cette horrible exécution, les Espagnols entrèrent avec quatre mille hommes de troupes de ligne et un train considérable d'artillerie, dans la Nouvelle-Orléans, dont les habitans étaient frappés de stupeur. Les protestans anglais et le petit nombre de juifs qui avaient échappé à l'action de l'édit royal de 1724, furent aussitôt bannis par le nouveau pouvoir; tout commerce de la colonie fut interdit, excepté avec l'Espagne et ses possessions; une cour martiale fut établie, et ses jugemens iniques frappèrent tous les offi-

ciers français qui étaient restés; cinq d'entre eux furent fusillés, et sept autres furent jetés pour dix ans dans les cachots de la Havane. Enfin, pendant une année entière, l'infâme O'Relli se gorgea de sang et de richesses, et partit emportant avec lui le mépris et la haine de toute la population. Ses successeurs, dans le gouvernement, eurent beaucoup à faire pour réparer ses crimes, et on leur doit cette justice de dire qu'ils y réussirent assez bien. Pendant trente-trois ans de domination espagnole, la colonie fut très-calme et assez prospère. Aujourd'hui encore la mémoire de dom Unsaga, de dom Martin Navarro, et de dom Galver, y est conservée d'une manière honorable.

Pendant tous ces changemens survenus dans la situation de la Louisiane, ses limites n'avaient jamais été déterminées d'une manière bien précise. En 1795, le gouvernement des États-Unis fit, avec l'Espagne, un traité en vertu duquel les frontières furent tracées, et la libre navigation du Mississippi assurée aux parties contractantes. Mais bientôt, malgré ce traité, les armateurs espagnols et les équipages des vaisseaux de guerre se rendirent coupables de spoliations envers le commerce des États-Unis; la liberté de naviguer sur le Mississippi et de débarquer à la Nouvelle-Orléans fut refusée aux Américains; aussitôt le président Adams prit ses mesures pour obtenir

justice. Douze régimens furent levés, et l'expédition fut préparée sur l'Ohio pour descendre à la Louisiane; mais quelques changemens survenus dans la politique américaine firent abandonner ce projet pour le moment, et les régimens furent licenciés. L'année suivante, M. Jefferson, alors président, redemanda à l'Espagne l'exécution du traité. Cette puissance pressentant sa faiblesse et craignant d'être contrainte à céder, vendit secrètement la colonie à la République française, le 21 mars 1801. En apprenant cette cession, le gouvernement américain conçut de justes alarmes; il prévit que l'activité et l'intelligence française, placées sur un sol aussi fécond en richesses et en ressources, seraient pour lui une concurrence plus redoutable que celle des Espagnols; que de nouveaux voisins pourraient lui fermer la navigation du Mississippi et s'emparer du commerce du golfe du Mexique et des Antilles, et il conçut un instant le projet de s'opposer, par la force, à l'occupation de la Louisiane par la France, en s'unissant à l'Angleterre contre elle. Mais ce projet fut renversé par le traité d'Amiens. La paix faite avec l'Angleterre, la France ne craignait plus d'obstacles à ses projets, et une expédition fut préparée par elle pour aller à la fois occuper la Louisiane et rassurer sa puissance ébranlée à Saint-Domingue. Aussitôt le gouvernement américain recourut aux négocia-

tions, et proposa d'acheter la Louisiane. Les événemens se succédaient alors avec une telle rapidité, que la situation de la France avait encore une fois changé lorsque ces propositions lui parvinrent. Menacé d'une nouvelle guerre par l'Angleterre, fatigué de la lutte que soutenait Saint-Domingue, chargé d'une dette assez considérable envers les États-Unis, le premier consul pensa que la vente de la Louisiane était une bonne opération dont l'opportunité le tirerait de plus d'un embarras et il la vendit. Les États-Unis consentirent à la payer quinze millions de dollars, à condition que sur cette somme trois millions sept cent cinquante mille dollars seraient retenus au profit des négocians américains, dont les réclamations auprès du gouvernement français étaient fondées sur les saisies illégales dont ils avaient été victimes. Ce traité, signé à Paris le 30 avril 1803, par MM. Livingston et Monroë pour les États-Unis, et M. Barbé-Marbois pour la France, fut ratifié dans le mois d'octobre, et la remise de la colonie aux commissaires américains eut lieu le 20 décembre de la même année.

Toutes les parties intéressées à ce marché eurent lieu de se féliciter de sa conclusion. La France renonçait aux embarras d'une domination lointaine qui lui eût été plus onéreuse que profitable, recevait soixante millions de francs dont

elle avait besoin pour faire la guerre, et, sans débourser un sou, s'acquittait envers les négocians américains d'une somme de près de vingt millions. Les États-Unis affermissaient leur indépendance en se donnant de nouvelles frontières plus sûres que les anciennes; s'assuraient la prépondérance commerciale dans le golfe du Mexique et aux Antilles, et centuplaient, par la libre navigation du Mississippi, la valeur des produits des états à l'ouest des Alleghany; enfin la Louisiane elle-même, en entrant dans la grande famille fédérative, recevait une existence honorable et indépendante comme corps politique, et allait voir son industrie et sa prospérité affranchies des tracasseries d'un maître capricieux.

La Louisiane fut immédiatement érigée en gouvernement territorial, par le congrès des États-Unis, qui lui donna M. Clayborne pour gouverneur. Et, en 1811, elle fut admise, comme membre de l'Union, à se donner un gouvernement et des institutions de son choix. Les représentans du peuple, librement élus et réunis à la Nouvelle-Orléans, rédigèrent et signèrent une constitution qui fut ensuite soumise au congrès des États-Unis, qui la sanctionna. Cette constitution fut, à peu de chose près, calquée sur celle des autres états. Seulement les Louisianais crurent devoir prendre le plus de précautions possibles contre la corruption et les abus de pou-

voir. Ainsi, par exemple, il fut décidé que toute personne convaincue d'avoir donné ou offert des présens à des fonctionnaires publics, serait déclarée incapable de servir comme gouverneur, sénateur ou représentant.

Les principes généraux de la constitution furent ainsi établis :

Aucune somme d'argent ne peut sortir du trésor que pour la destination désignée par la loi. — Les fonds pour l'entretien de l'armée ne doivent pas être faits pour un terme plus long que l'année, et un état régulier de recettes et dépenses doit être publié tous les ans. — Les jugemens par jurés dans le plus bref délai possible. — La liberté des accusés sous caution, excepté dans les crimes capitaux. — Une loi n'aura jamais d'effet rétroactif. — Aucune loi ne peut détruire les stipulations particulières. — Chaque citoyen peut écrire et imprimer ses pensées sur toute matière, sous la responsabilité cependant des abus de cette liberté. — La libre émigration de l'état est autorisée. — Toutes lois contraires à la constitution sont nulles et de nul effet. — La constitution est susceptible de révision suivant le mode prescrit.

Si je croyais qu'il fût nécessaire de chercher de nouvelles preuves de la supériorité du gouvernement indépendant sur le régime colonial, soit que ce dernier relève d'une monarchie ou

d'une république, il me suffirait de montrer la Louisiane, d'abord colonie pendant près d'un siècle, et ne sortant point de l'enfance; sans cesse prise et reprise, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Français, et toujours incapable de résister aux uns et aux autres; coûtant à sa métropole cent quatre-vingt-sept mille dollars par an; et n'offrant enfin, après les nombreuses émigrations de l'Europe, qu'une faible population d'une quarantaine de mille âmes, disséminée sur un vaste territoire en friche. Je montrerais ensuite cette même Louisiane, après vingt ans d'un gouvernement indépendant et républicain, ayant plus que triplé sa population; battant sous les murs de sa riche capitale une armée composée de l'élite des troupes de l'Angleterre; recevant annuellement dans ses ports plus de quatre cents bâtimens chargés d'échanger ses riches produits contre ceux de toutes les parties habitées du globe, et offrant dans ses villes toutes les ressources, toutes les jouissances qui peuvent contribuer au bonheur de la vie, et qui ne sont ordinairement que le produit d'une longue civilisation.

L'état de Louisiane, renfermé dans ses nouvelles limites, est situé entre les 29°. et 33°. degrés de latitude, et les 12°. et 17°. degrés de longitude. Il est borné au nord par le territoire d'Arkansas; à l'est par le Mississippi; au sud par

le golfe du Mexique ; et à l'ouest par le Texas, provincees pagnole. Sa surface est de quarante-huit mille milles carrés, divisée en vingt-six paroisses ou comtés ; sa population est de cent cinquante-trois mille cinq cents habitans, parmi lesquels on compte malheureusement près de soixante-dix mille esclaves. La capitale de cet état est la Nouvelle-Orléans, ville admirablement située sous le rapport commercial, régulièrement bâtie, ornée de beaux édifices, et renfermant une population de vingt-huit mille âmes. Le plus grand inconvénient de la Nouvelle-Orléans est d'être assise sur des terres d'alluvions souvent inondées par les débordemens du Mississippi, ce qui est probablement la principale cause des fièvres jaunes qui y règnent pendant tous les automnes. L'impossibilité de trouver une seule pierre dans tout ce sol alluvial, fait que jusqu'à présent on n'a pu paver les rues de la ville, aussi dans la saison des pluies est-il fort difficile de sortir à pied ; les trottoirs qui s'élèvent le long des maisons sauvent à peine les piétons de la boue, et n'empêchent point les voitures de s'y enfoncer quelquefois jusqu'aux moyeux. L'administration a pris enfin le parti de faire venir du haut du Mississippi des pierres propres au pavage, que les bâtimens prennent comme lest. Ce moyen est long et dispendieux, mais c'est le seul praticable.

La plupart des voyageurs qui ont visité la

Nouvelle-Orléans, prétendent que les mœurs de cette ville se ressentent beaucoup de la présence des nombreux colons émigrés de Saint-Domingue. Ceux-ci ont la réputation d'aimer les plaisirs presque jusqu'à la licence, et d'être durs envers leurs esclaves. L'amour du jeu et les duels, qui en sont souvent la suite, causent, dit-on, beaucoup de désordres parmi eux. Confirmer ou infirmer ce jugement par ma propre opinion, serait de ma part une prétention coupable. Mon trop court séjour dans cette ville ne m'a point permis d'étudier le caractère de la société, et je n'ai pu être frappé que de l'esprit de patriotisme, de liberté et d'hospitalité qui s'est exprimé avec enthousiasme en présence du général Lafayette.

Vingt-quatre heures après avoir quitté la Nouvelle-Orléans, nous arrivâmes à la pointe de Duncan, où les citoyens de Bâton-Rouge, ville située à huit milles plus haut, avaient envoyé une députation au-devant du général Lafayette, pour le prier de s'arrêter quelques instans au milieu d'eux. Le général accepta l'invitation avec reconnaissance, et deux heures après nous débarquions au bas de l'amphithéâtre sur lequel s'élève la ville de Bâton-Rouge. La plage était couverte de citoyens à la tête desquels marchait le corps municipal, et le premier régiment de l'Union était venu s'y ranger en bataille sous cette même bannière étoilée, qui, naguère, avait été plantée

sur les ruines du despotisme espagnol, par les habitans de ces paroisses, au mépris des plus grands dangers. Accompagné du peuple et de ses magistrats, le général se rendit dans une salle préparée pour le recevoir, et dans laquelle il trouva les bustes de Washington et de Jackson couronnés de lauriers et de fleurs. Là il reçut les témoignages de tendresse de tous les citoyens, et se rendit avec eux au fort où l'attendait la garnison, qui le salua de vingt-quatre coups de canon, et qui défila devant lui. Nous entrâmes ensuite dans le principal corps de bâtiment pour visiter l'intérieur de la caserne; mais quel ne fut pas notre étonnement en entrant dans la première salle, de trouver, au lieu de lits, d'armes et d'équipemens militaires, une nombreuse assemblée de dames brillantes de beauté et de parure, qui entourèrent le général, et lui offrirent des rafraîchissemens et des fleurs! Le général fut très-touché de cette agréable surprise, et passa avec bien du plaisir quelques instans au milieu de cette séduisante garnison. A notre rentrée dans la ville nous trouvâmes un grand nombre de citoyens qui s'étaient réunis pour offrir au général un banquet public, auquel présidaient la franche cordialité américaine unie à l'aménité française.

Il était presque nuit lorsque nous remontâmes sur *le Natchez* pour continuer notre route. En

quittant Bâton-Rouge, nous eûmes le chagrin de nous séparer encore de quelques-unes des personnes qui étaient venues avec nous de la Nouvelle-Orléans, entre autre, de M. Duplantier père, dont l'active et tendre amitié, ainsi que celle de son fils, avaient été d'une grande utilité au général Lafayette.

Bâton-Rouge est situé sur la rive gauche du fleuve, à cent trente-sept milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Dans ce trajet, la navigation du Mississippi est fort intéressante. Pendant quelques milles, en partant de la Nouvelle-Orléans, l'œil se repose agréablement sur des bords enrichis de belles plantations de coton et de sucre, et embellis de bosquets d'orangers, au milieu desquels les habitations des planteurs s'élèvent éclatantes de blancheur. Peu à peu les jardins, les maisons deviennent plus rares; mais jusqu'à Bâton-Rouge on continue à voir de belles terres bien cultivées. Ces plantations se déroulent le long du fleuve et s'étendent en arrière quelquefois à près d'un mille, jusqu'aux épaisses forêts qui leur servent de limites. Le sol est entièrement formé des fertiles sédimens déposés par les anciennes inondations du Mississippi qui est maintenant contenu dans son lit par des digues artificielles. Une loi particulière impose à chaque propriétaire riverain d'entretenir avec soin la portion de digue qui s'élève devant sa propriété; aussi voit-on par-

tout des esclaves continuellement occupés à planter des pieux, entrelacer des branches d'arbres, et amonceler de la terre là où le fleuve menace de se frayer un passage; malgré toutes ces précautions, quelquefois il s'élance furieux par-dessus les obstacles qu'on lui oppose, et répand avec ses flots la dévastation et la mort sur les habitations qu'il traverse. Il ne se passe pas d'années sans que quelques propriétaires aient la douleur de se voir enlever en quelques instans le fruit de longs et pénibles travaux. Toutes les terres qui longent le Mississippi, depuis son embouchure jusqu'à six cents milles au-dessus, sont exposées aux inondations. Cependant, à partir de Bâton-Rouge, la rive gauche paraît s'élever assez au-dessus du niveau des eaux pour être à l'abri de ces désastres.

Il y a, de Bâton-Rouge à Natchez, deux cent soixante milles, que nous fîmes en trente heures d'une heureuse navigation. Dans ce trajet, nous rencontrâmes un grand nombre de bâtimens de toutes formes, de toutes tailles, et chargés de toutes sortes de produits des points les plus éloignés de l'Union. Mais ceux qui attirèrent le plus notre attention furent ces grands bâtimens de forme carrée, sans mâts, sans voiles, sans rames, descendant le fleuve au gré du courant, et ressemblant plutôt à de grandes caisses qu'à des bateaux. On les appelle *chalans*. Ils sont or-

dinairement montés par des hommes du Kentucky, qui vont ainsi vendre à la Nouvelle-Orléans leur blé, leurs volailles, leurs bestiaux, et qui, après en avoir reçu le prix, vendent aussi les planches de leurs chalans qui ne pourraient remonter le fleuve, et retournent chez eux à pied à travers les forêts des états de Mississippi, Alabama et Tennessee. Plus de quinze cents individus font ainsi, dit-on, chaque été, dix-sept cents milles par eau dans leurs chalans, et près de onze cents à pied pour revenir.

Le lundi 18 avril, quelques coups de canon, que nous entendîmes dans le lointain au point du jour, nous annoncèrent que nous approchions d'une ville; quelques instans après, les premiers rayons du soleil, dorant le haut des rives du Mississippi, qui, en cet endroit, s'élèvent à cent cinquante pieds au-dessus de la surface des eaux, nous firent voir le sommet des maisons de Natchez. Notre bateau à vapeur s'arrêta un peu avant d'arriver en face de la ville, et nous débarquâmes à la plage de Bacon, où le général était attendu par les citoyens avec une calèche à quatre chevaux et une escorte de cavalerie et d'infanterie volontaires. Nous aurions pu débarquer un peu plus haut, et arriver à la ville par un chemin plus direct; mais les membres du comité d'arrangement eurent la coquetterie de nous conduire par un chemin détourné, et le long duquel

se déroulaient à nos yeux toutes les beautés de la contrée. A mesure que nous avançions le cortége s'augmentait de citoyens à cheval, de milices à pied, de dames en voitures, et de presque toute la population qui venait en foule recevoir son hôte chéri et dès long-temps attendu. Deux adresses furent présentées au général, l'une à l'entrée de la ville par le président du comité d'arrangement, l'autre par le maire, sur l'un des points les plus élevés des bords du Mississippi en vue de la ville et du fleuve, source de sa prospérité. Au moment où le général achevait sa réponse, un homme sortit précipitamment de la foule, s'approcha de la calèche en agitant son chapeau en l'air, et s'écria : « Honneur au com-
» mandant de la garde nationale parisienne! J'é-
» tais sous vos ordres en 91, mon général; je faisais
» partie du bataillon des Filles-Saint-Thomas.
» J'aime encore la liberté comme je l'aimais
» alors : *vive Lafayette!....* » Le général fut agréablement surpris de trouver, sur des rives si lointaines, un de ses anciens soldats-citoyens, qui lui rappelait d'une manière si touchante le temps heureux où il pouvait raisonnablement croire au bonheur et à la liberté de sa patrie. Il lui tenait affectueusement la main et lui exprimait le plaisir qu'il avait de le rencontrer sur une terre libre et hospitalière.

Au moment où nous allions entrer dans l'hôtel

que nous devions habiter, nous vîmes venir à nous une longue colonne d'enfans des deux sexes; ils étaient conduits par le colonel Marshall, qui demanda au général, pour eux et en leur nom, la permission de presser sa main. Le général se prêta avec empressement à ce désir des enfans de Natchez, et ils défilèrent avec ordre devant lui, en plaçant tous successivement une de leurs petites mains dans les mains de celui qui avait combattu pour la liberté de leurs pères. Les parens, témoins de cette scène, la contemplaient en silence et avec attendrissement. Lorsqu'elle fut terminée, je les entendis se féliciter entre eux de l'heureuse influence que cette journée aurait sur l'avenir de leurs enfans. « Lorsqu'ils » seront grands, » se disaient-ils, « et qu'en » parcourant les pages de l'histoire de leur pays » ils retrouveront le nom de Lafayette intime- » ment lié à tous les événemens qui ont amené » l'affranchissement de leurs pères, ils se rap- » pelleront l'aménité de ses manières, la dou- » ceur de sa voix lorsqu'il les accueillit dans » leur enfance, et ils sentiront s'augmenter leur » amour pour une liberté conquise par un tel » homme.... »

Les habitans de Natchez ne négligèrent rien pour rendre délicieuses à leur hôte les vingt-quatre heures qu'il passa au milieu d'eux. Le banquet public se termina par des toasts que l'on

porta *à l'hôte de la nation; au triomphe de Yorktown; à la France, combattant pour la liberté du Nouveau-Monde; à la victoire de la Nouvelle-Orléans; enfin, à tous les souvenirs de gloire et de patriotisme américains.* Ce ne fut qu'après le bal, qui ne se termina qu'au point du jour, que le général put songer à se rembarquer. Les dames employèrent tout le charme de leur esprit et de leur aménité pour le retenir le plus long-temps possible; mais nos instans étaient comptés, et à six heures du matin nous étions déjà à bord de notre navire.

Au moment où le général Lafayette allait quitter le rivage, un vieux soldat révolutionnaire se présenta à lui en lui montrant sa poitrine couverte de cicatrices. « Ces blessures font mon or-
» gueil, » lui dit-il; « je les ai reçues à vos côtés
» en combattant pour l'indépendance de ma pa-
» trie;.... votre sang a coulé le même jour, mon
» général;.... c'était à la bataille de Brandywine,
» qui manqua nous être si funeste. » — « En
» effet, c'était une rude journée, » lui répondit le général; « mais convenons que nous en avons été
» bien dédommagés depuis. » — « Oh! c'est
» bien vrai, » reprit le vieux soldat; « aujour-
» d'hui, par exemple, ne sommes-nous pas heu-
» reux au-delà de tous nos vœux;.... vous rece-
» vez les bénédictions de dix millions d'hommes
» libres, et moi je presse la main de mon brave gé-

» néral! La vertu n'a-t-elle pas toujours sa ré-
» compense!... »

Tout le monde applaudit à l'enthousiasme et à la franchise du vieux soldat, et le général le pressa cordialement dans ses bras.

En quittant Natchez, nous nous séparâmes de l'excellent M. Johnson, gouverneur de la Louisiane, qui n'avait point voulu quitter le général tant qu'il avait été dans les limites de son état. Il nous remit aux soins de l'état de Mississippi, et nous laissa, pour nous faire les honneurs de la Louisiane, jusqu'à Saint-Louis, MM. Prieur, recorder du conseil de la ville d'Orléans; Caire, son secrétaire particulier; Morse et Ducros, ses deux aides de camp. Le général Lafayette, en prenant congé du gouverneur, lui donna les marques de la plus sincère affection, et le chargea d'exprimer en son nom toute la gratitude dont il était pénétré pour l'accueil plein de cordialité qui lui avait été fait à la Louisiane.

Natchez était autrefois la capitale de l'état du Mississippi, mais a cessé de l'être, parce que sa situation n'est pas assez centrale. Sa population est de près de trois mille âmes, et son port est un lieu de repos et d'approvisionnement pour tous les navires qui naviguent entre la Nouvelle-Orléans et les états de l'Ouest, ce qui lui donne une grande activité. Cette ville fut fondée en 1717 par quelques soldats et ouvriers français qui

avaient été en garnison au fort *Rosalie*, et qui, trouvant le terrain beau, s'y établirent après avoir obtenu leur congé; la plupart achetèrent leurs terrains des sauvages de ce canton, qui habitaient à quelque distance du fleuve, où ils avaient cinq villages très-près les uns des autres. Celui qu'on appelait le *Grand Village*, où demeurait le chef principal de cette nation, était bâti le long d'une petite rivière nommée la *Rivière Blanche*. C'est à l'ouest de ce village que des Français, conduits par Hubert et Lepage, avaient élevé le fort *Rosalie*.

Quand on a vu les environs de Natchez, on conçoit facilement comment les premiers colons renoncèrent à leur patrie pour se fixer dans ces lieux encore sauvages. Il est difficile de rencontrer un sol plus fertile, une végétation plus vigoureuse, des accidens de terrains plus agréables et plus variés; les vallées offrent de fertiles pâturages, les collines sont couronnées de sassafras, de catalpa, de tulipiers et de superbes magnolia grandiflora, dont la cime s'élève à plus de cent pieds de hauteur, et dont les larges fleurs blanches parfument l'air délicieusement. Cependant on ne peut se défendre d'un sentiment pénible, en songeant que ces prairies si vertes, ces bocages si frais, cette nature si vigoureuse et si gaie, sont quelquefois visités et attristés par la fièvre jaune.

Natchez est la seule ville de l'état de Mississippi que nous ayons visitée; aussi ne dirai-je que peu de choses de cet état; je rappellerai seulement que pendant long-temps il fit partie, ainsi que l'Alabama, de l'état de Géorgie, dont il fut séparé en 1800; que ce fut en 1817 qu'il prit rang comme corps politique indépendant dans l'Union, et qu'il se donna une constitution. La fertilité de son sol et la facilité des débouchés pour ses produits ont singulièrement contribué à l'accroissement de sa population; en 1800 elle n'était que de six mille huit cent cinquante âmes, aujourd'hui elle en compte soixante-seize mille. Si sur ce nombre on ne comptait pas près de trente mille esclaves, la prospérité serait encore plus grande. Néanmoins, on trouve beaucoup de fortunes considérables dans cet état; il n'est pas rare d'y rencontrer des propriétaires qui ont de trente à quarante mille francs de revenu; les principaux produits sont le coton et le maïs.

L'état de Mississippi est situé entre le 30°. et le 35°. degrés de latitude nord, et entre le 11°. et le 14°. degrés de longitude ouest de Washington-City; sa surface est de quarante-cinq mille trois cent cinquante milles carrés; il est borné au nord par l'état de Tennessée, à l'est par l'état d'Alabama, au sud par l'état de Louisiane et le golfe du Mexique, à l'ouest par l'état de

Louisiane et le territoire d'Arkansas. Quoique la population y soit encore bien disséminée, les terres y sont cependant d'un prix assez élevé; sur les bords du fleuve elles valent de cinquante à soixante dollars l'acre; elles coûtent un peu moins cher à mesure qu'on s'éloigne des moyens de transports.

En nous éloignant de Natchez, nous nous séparâmes pour ainsi dire du monde civilisé. De cette ville à Saint-Louis on ne rencontre pas une réunion de maisons qui mérite le nom de ville ou même de village; les rives du Mississippi s'abaissent de nouveau, et ne présentent plus que des terres inondées et couvertes d'épaisses forêts impénétrables aux rayons du soleil; les essaims de moustiques qui en sortent, et qui se précipitent en épais nuages sur les voyageurs, rendent la navigation presque insupportable, surtout pendant la nuit, si on n'a pas eu la précaution de se munir de moustiquaires. Les seules habitations que l'on rencontre sur les points un peu élevés au-dessus du niveau du fleuve, sont de grossières cabanes habitées temporairement par ces hardis spéculateurs du Nord, qui toujours abandonnant le *bien* pour l'espoir du *mieux*, reculent sans cesse devant la civilisation, et vont chercher la fortune dans les déserts. Les dangers de la navigation s'accroissent avec la monotonie du rivage; à chaque pas on rencontre des monu-

mens de désastres récens. Ici c'est une trombe qui a traversé le fleuve, et qui dans sa course dévastatrice a, sur l'une et l'autre rive, déraciné et enlevé, comme de faibles roseaux, des milliers d'arbres qui, par leur taille prodigieuse, faisaient l'orgueil de la forêt. Là, notre capitaine nous montre ou un *snag* ou un *sawyer*, dont la pointe inclinée a percé un bâtiment que les flots ont englouti aussitôt; plus loin, des bûcherons, en nous livrant le bois dont nous avons besoin, nous racontent l'explosion d'une machine à vapeur qui a donné la mort à plus de quarante passagers; et nous ne tardons pas à voir nous-mêmes la plage couverte de voyageurs qui attendent avec impatience que leur navire, qui vient d'être percé par un *snag*, soit remis en état de braver de nouveau le danger auquel ils viennent d'échapper à peine.

Ces *snags* et ces *sawyers*, si redoutés du navigateur, sont très-nombreux tout le long du fleuve. Les premiers sont des arbres entraînés par les grandes eaux, et qui, après avoir flotté quelque temps, se fixent, par leur extrémité inférieure, dans le fond de la rivière, et présentent leur sommet au-dessus ou au-dessous de la surface de l'eau, selon leur longueur, mais toujours inclinés dans la direction du courant. Les *sawyers* ne diffèrent des *snags* qu'en ce qu'ils sont moins solidement fixés au fond du fleuve, et que le cou-

rant leur imprime une vibration continuelle qui leur fait alternativement cacher et élever leur sommet au-dessus de la surface des eaux. Comme leur position change souvent, ils sont très-difficiles à éviter; et si les navires, qui remontent le fleuve, ont le malheur de les heurter, leur perte est presque assurée; car ils sont percés de telle manière, que l'eau, entrant par l'ouverture, les submerge quelquefois en peu de minutes.

Mais on est peu disposé à s'inquiéter de tous ces dangers quand on a, comme nous, à bord d'un bon navire habilement conduit, toutes les délicatesses de la vie, et les ressources inépuisables qu'offre la société de bons et aimables compagnons de voyage. A la commission orléanaise s'étaient joints deux citoyens de Natchez, comme représentans de l'état de Mississippi auprès du général Lafayette. Nous devons aux soins et à la gaîté des uns et des autres de n'avoir pas connu un seul instant l'ennui ou l'inquiétude pendant notre longue navigation. Après avoir longé pendant cinq jours l'état de Louisiane, le territoire d'Arkansas et une partie de l'état de Missouri à notre gauche; l'état de Mississippi, l'état de Tennessée, et celui de Kentucky à notre droite, nous arrivâmes à l'embouchure de l'Ohio sans faire d'autres haltes que celles nécessaires pour prendre le bois dont nous avions besoin pour alimenter le fourneau de notre machine à vapeur.

Ce bois nous était livré quelquefois par des bûcherons qui habitent les rives du fleuve et qui ne vivent que du produit des forêts sans limites qui les environnent. Souvent nous faisions notre approvisionnement en l'absence des bûcherons. Dans ce cas, notre capitaine, après avoir fait prendre par les hommes de son équipage la quantité de bois qui lui était nécessaire, laissait en échange un billet qu'il clouait à un arbre, et sur lequel il inscrivait le nombre de cordes de bois qu'il avait prises, le nom de son bâtiment, le lieu de sa résidence, la date de son passage, et sa signature. Cette manière de commercer avec les bûcherons du Mississippi est fort commune, et j'ai oui-dire qu'elle n'avait jamais offert un exemple de mauvaise foi de la part des acheteurs, qui se montrent toujours fort scrupuleux dans l'acquittement de leurs billets qui ne leur sont représentés souvent que quelques mois après, à Natchez ou à la Nouvelle-Orléans.

Arrivés à l'embouchure de l'Ohio, nous avions fait, depuis la ville de Natchez, quatre cent cinquante milles. Notre pilote nous déclara alors que la partie supérieure du Mississippi lui était trop peu connue pour qu'il se hasardât à nous conduire au milieu des dangers qu'on y rencontre à chaque pas. En conséquence de cette déclaration, notre bon capitaine Davis nous fit entrer dans l'Ohio pour aller, à quatre milles de son

embouchure, prendre un autre pilote, que nous trouvâmes heureusement de suite. En y allant, nous rencontrâmes un bateau à vapeur dont la forme étroite et la marche vacillante nous fit présumer que, destiné à la navigation des petites rivières, il ne se trouvait sur les flots agités d'un grand fleuve que par une circonstance extraordinaire. Ce bateau à vapeur était *l'Artisan*, portant la députation du Tennessée, envoyée au devant du général Lafayette pour lui faire remonter le Cumberland jusqu'à Nashville, où il était attendu depuis long-temps, et où le plan de son voyage à Saint-Louis n'était pas encore connu. Après une courte conférence avec les députés de l'état de Tennessée, qui insistaient beaucoup pour que le général passât de suite à leur bord, il fut résolu que nous continuerions notre voyage de Saint-Louis sur *le Natchez*; qu'une partie de la députation de Tennessee viendrait avec nous; que l'autre partie demeurerait à bord de *l'Artisan* qui resterait en station à l'embouchure de l'Ohio jusqu'à notre retour. Ces arrangemens faits à la satisfaction de tout le monde, nous sortîmes de la belle rivière pour rentrer sur le grand fleuve. Nous remarquâmes avec étonnement qu'au confluent de ces deux masses d'eau, le courant paraît suspendu pendant quelques milles, ce qui semble indiquer égalité de volume et de force dans les deux fleuves à cet endroit.

A partir de l'embouchure de l'Ohio, l'aspect des rives du Mississippi change entièrement. Les terres, plus élevées, offrent aussi un plus grand nombre d'habitations. De distance en distance on retrouve des traces des anciens établissemens français, et de jolies îles bien boisées se présentent de temps en temps aux yeux du navigateur, comme de beaux bouquets de verdure et rompent la monotonie du fleuve. On rencontre d'abord l'île aux Oiseaux, délicieuse par sa fraîcheur; ensuite celles des Deux-Sœurs et de la Dent-du-Chien; enfin l'île Anglaise, qui rappelle le premier établissement formé par les Anglais au milieu de ces déserts, en 1765, et presque aussitôt détruit par les sauvages, qui voyaient avec peine leurs anciens amis les Français dépossédés par des marchands qu'ils n'avaient jamais aimés. A quarante milles environ du confluent, s'élèvent, presque en face l'un de l'autre, le cap Girardeau et le cap Lacroix, tous deux ainsi nommés par les Français que M. de Frontenac, gouverneur du Canada, envoya vérifier l'assertion des sauvages qui lui avaient dit : que du *côté du nord coulait une grande rivière qui n'allait ni vers l'endroit où le Grand Esprit se lève, ni vers celui où il se couche.* Il y a maintenant au cap Girardeau une petite ville fondée récemment, et qui déjà commence à prospérer. Un peu plus haut, sur la rive orientale, on aperçoit des ruines

d'anciennes fortifications, se présentant d'une manière tout-à-fait pittoresque; ce sont les restes du fort de Chartres, construit à grands frais par les Français, en 1753, pour la défense du haut Mississippi, et maintenant abandonné par les Américains comme tout-à-fait inutile.

Quelques heures après avoir dépassé le fort de Chartres, tandis que nous nous promenions sur le pont de notre navire; notre capitaine nous fit remarquer sur le fleuve une troupe de jeunes oies de la Louisiane, conduite par le père et la mère. La forme élégante, le plumage si bien dessiné de ces beaux oiseaux me donna le désir de m'emparer de toute la famille. Je m'élançai aussitôt dans la chaloupe avec deux matelots que le capitaine me donna, et je me dirigeai vers elle en tâchant de la resserrer entre nous et le rivage. Le père et la mère, effrayés, se sauvèrent sur le bord en poussant de grands cris; mais les petits, trop faibles encore pour voler ou pour franchir l'escarpement des rives, tombèrent bientôt en grande partie entre nos mains, et nous en rapportâmes cinq, que notre capitaine eut la bonté de garder, en nous promettant de les élever avec soin et de les conduire à la Nouvelle-Orléans, d'où M. Caire s'engagea à les envoyer à la Grange, pour peupler la ferme du général [1]. Comme je revenais

[1] Ces oies, ainsi que des hoccos du Mexique, donnés

de cette petite expédition, j'aperçus au milieu du fleuve une autre proie bien tentante; c'était un cerf superbe qui nageait avec autant de calme et de facilité que s'il eût été dans son élément naturel. Lorsqu'il entendit nos cris se mêler au bruit de notre machine à vapeur, il coucha ses longs bois rameux sur son dos, s'enfonça dans l'eau pour se soustraire à nos regards, et s'éloigna de nous rapidement en se précipitant dans les plus forts courans. Lorsqu'il se sentit à l'abri de nos poursuites, il reparut sur l'eau, redressa fièrement son bois, et continua tranquillement son voyage. Il n'est pas rare, nous dirent nos compagnons de voyage, de voir beaucoup de ces animaux passant ainsi d'une rive du fleuve à l'autre, et visitant les îles fertiles qui ornent son cours.

A cent milles de l'Ohio, les rives du Mississippi prennent tout à coup un aspect imposant : elles s'élèvent à pic à plus de quatre-vingts ou cent pieds au-dessus du niveau de l'eau. Elles sont formées de granit très-dur. Dans toute leur

---

par M. Duplantier; des dindons sauvages, donnés par M. Thousand de Baltimore; des vaches de Devonshire, données par M. Patterson; des perdrix d'une espèce particulière à l'Amérique, données par M. Skinner, etc., font aujourd'hui l'ornement de la ferme de La Grange, où le général Lafayette s'efforce de conserver et multiplier leurs espèces.

hauteur, elles sont empreintes de sillons profonds et horizontaux qui paraissent avoir été creusés par le frottement de l'eau, lorsque le fleuve coulait aux différentes hauteurs qu'ils indiquent. Quelques-uns de ces sillons ont près d'un pied de profondeur : ils sont espacés entre eux inégalement, et marquent les baisses successives des eaux. Au niveau actuel du fleuve, le sillon est à peine ébauché. Combien donc a-t-il fallu de temps pour la formation de chaque sillon par la seule action de l'eau sur une pierre aussi dure? La solution de cette seule question jetterait peut-être bien du trouble dans les calculs des faiseurs de systèmes, qui prétendent déterminer l'époque de la formation de notre globe.

A quelques milles plus loin, ces rochers à pic laissent entre eux et le rivage un assez vaste espace, dans lequel s'élève Herculanum. La situation de ce village est tout-à-fait romantique; les tours, construites sur le roc qui le couronne irrégulièrement, lui donnent un caractère fantastique, et piquent la curiosité des voyageurs. Du haut de ces tours, qui saillent du roc taillé à pic, on jette du plomb fondu, qui refroidit en roulant dans l'air, s'arrondit, et tombe en dragées dans de vastes récipiens d'eau, placés au-dessous. Les trous, grands ou petits, du crible en fer par où il passe lorsqu'on l'y verse bouillant, forment les divers calibres qu'on désire avoir, ou qu'on

emploie pour la chasse. Des mines de plomb qui se trouvent en abondance sur les bords de la rivière Meramec, qui se jette à dix milles de là dans le Mississippi, ont donné naissance à ces établissemens dont la prospérité augmente chaque jour.

Le 28, à la fin du jour, nous arrivâmes à un assez pauvre village que les Français fondèrent autrefois sous le triste nom de *Vide-Poche*, et qui aujourd'hui est plus connu sous le nom de Carondelet. Quoique nous ne fussions plus qu'à six ou sept milles de Saint-Louis, comme nous ne pouvions y arriver de jour, les membres des diverses commissions qui accompagnaient le général, résolurent de passer la nuit à l'ancre sur le fleuve, et d'attendre le lendemain pour arriver à cette ville. Dès que les habitans de Carondelet eurent connaissance de la présence du général Lafayette dans leur voisinage, ils accoururent en foule sur le bâtiment pour le saluer. Ils sont presque tous Français. Depuis long-temps leur établissement se compose d'une soixantaine de maisons au plus, et ne promet guère d'accroissement. Peu propres au commerce, ils ne s'occupent que d'agriculture, encore n'est-ce que de manière à pourvoir strictement au nécessaire de la vie. La plupart sont venus du Canada, et se sont établis sur une portion de terre le long du Mississippi, sans s'informer à qui ces terres appar-

tenaient. Ils les cultivent les uns depuis dix ans, les autres depuis vingt, et nul parmi eux n'a songé à s'assurer la propriété de la petite ferme qu'il a créée à la sueur de son front. Aujourd'hui que le gouvernement des États-Unis vend beaucoup de terres qu'il possède dans ces régions, ces malheureux courent risque à chaque instant de se voir dépossédés par des acquéreurs qui viendront réclamer leurs droits. Ils parlèrent de leurs inquiétudes au général, qui leur promit de faire connaître leur situation au gouvernement fédéral, et de s'intéresser à leur sort. Ces bonnes gens, dans la simplicité de leur reconnaissance, offrirent à celui qu'ils regardaient déjà comme leur protecteur, tout ce qu'ils pensèrent qui pourrait lui être agréable; l'un lui apporta des oies du Mississippi apprivoisées; l'autre une jeune biche qu'il avait élevée; un autre encore, des pétrifications et des coquillages qu'il croyait précieux. Le général s'aperçut que s'il refusait leurs présens il les affligerait; il s'empressa donc de les accepter, et s'arrangea ensuite de manière à leur faire recevoir des témoignages de sa reconnaissance.

Le 29 avril, dès le matin, nous vîmes arriver à notre bord le gouverneur Clark, du Missouri; le gouverneur Colet, de l'Illinois, et le colonel Benton, qui venaient tous trois pour accompagner le général jusqu'à Saint-Louis. Quelques

instans après un bateau à vapeur, *le Plough Bay*, chargé d'un grand nombre de citoyens, vint se ranger à côté du *Natchez*, et l'hôte de la nation fut salué par une triple acclamation qui fit retentir les forêts du Missouri, du *Welcome Lafayette*. Alors nous levâmes l'ancre, et à neuf heures nous aperçûmes un assemblage considérable d'édifices, d'architecture assez bizarre, s'élevant au milieu de beaux bouquets de verdure et de rians jardins, dominant au loin le cours du fleuve. C'était la ville de Saint-Louis; son nom, et le langage d'une partie de ses habitans, nous rappelèrent bientôt son origine. Mais si nous fûmes frappés de la diversité des langages dans lesquels on saluait le général Lafayette, nous ne le fûmes pas moins de l'uniformité des sentimens qu'on lui témoignait. Le rivage était couvert de la population toute entière, qui répondait par ses cris d'allégresse au salut bruyant de l'artillerie de nos deux navires. Au moment où le général mit le pied à terre, le docteur Lane, maire de la ville, s'offrit à lui à la tête du corps municipal, et le salua en lui disant :

« Soyez le bienvenu, Lafayette, dans ces » contrées lointaines de notre vaste république. » Peu d'hommes parmi nous ont eu, avant ce » jour, le bonheur de contempler vos traits » vénérables; mais vos actions héroïques sont » gravées dans notre mémoire et dans nos cœurs

» en traits ineffaçables; vos sacrifices pour servir
» la cause de notre patrie pendant la faiblesse
» de son enfance, sans ambitionner d'autre
» récompense que celle qu'une âme généreuse
» trouve dans l'accomplissement d'une bonne
» action; votre dévouement à la défense des
» droits de notre nation, et votre hospitalité
» envers ceux de nos compatriotes qui sont allés
» en France depuis cette époque orageuse; votre
» renonciation volontaire aux priviléges héréditaires; votre constance à défendre les droits de
» l'homme, le bon ordre et la liberté rationnelle; en un mot, la fermeté et la pureté de
» votre longue vie dans tant de circonstances
» difficiles, nous sont parfaitement connus, et
» expliqueront à nos descendans cette influence
» magique que votre présence exerce sur nos
» citoyens, qui éprouvent pour vous avec enthousiasme un sentiment de reconnaissance et de
» vénération qui peut être égalé, mais jamais
» surpassé.

» En vous offrant, à vous et à votre famille,
» la cordiale hospitalité de notre ville, nous nous
» plaisons à espérer que la vue de quelques-uns
» de vos anciens compagnons d'armes, et surtout le plaisir de contempler dans votre vieillesse la rapide propagation de ces principes de
» gouvernement à l'établissement desquels vous
» avez si heureusement et si directement contri-

» bué dans votre jeunesse, vous détermineront à
» vous fixer parmi nous. »

Au moment où le général prononçait les derniers mots de sa réponse au maire, une élégante calèche, traînée par quatre chevaux, s'approcha du rivage, et le reçut pour le conduire à la ville, qu'on lui fit parcourir dans tous les sens, au milieu des acclamations du peuple. Il était accompagné par M. Auguste Choteau, vénérable vieillard par qui Saint-Louis fut fondé; par M. Hempstead, vieux soldat révolutionnaire, et par le maire. Ces messieurs le conduisirent à la maison du fils de M. Choteau, préparée pour le recevoir, et qui resta ouverte à tous les citoyens indistinctement qui voulurent visiter l'hôte national. Parmi les visiteurs, le général trouva avec plaisir M. Hamilton, fils du général Alexandre Hamilton, ancien aide de camp de Washington, et qu'il avait tant aimé, et un vieux sergent français de l'armée de Rochambeau, nommé Bellissime. Ce dernier ne pouvait contenir l'expression de la joie qu'il éprouvait en voyant un compatriote ainsi honoré par la nation américaine.

Les habitans de Saint-Louis savaient que le général Lafayette ne pourrait passer que quelques heures au milieu d'eux, et ils mirent à profit le peu de temps dont il pouvait disposer pour lui faire voir tout ce que leur ville ou ses environs

renferment de curieux. Pendant que le dîner se préparait chez M. Pierre Choteau, nous sortîmes en voiture pour aller visiter, sur les bords du fleuve, des traces d'anciens monumens indiens, que quelques voyageurs disent être des tombeaux, que quelques autres considèrent comme d'anciennes fortifications ou des lieux de rassemblement pour la célébration de cérémonies religieuses. Toutes ces opinions sont malheureusement également susceptibles de discussion, car ces monumens ne conservent aucun caractère assez prononcé pour qu'on en puisse tirer des inductions raisonnables. Ceux qui sont auprès de Saint-Louis ne sont autre chose que des élévations en terre gazonnée, dont la forme ordinaire est un carré long. Leur hauteur commune n'est guère que de huit pieds, mais a dû être beaucoup plus considérable avant que les terres eussent été affaissées par les siècles. Leurs flancs sont inclinés, et la longueur moyenne de leur base est de quatre-vingts à cent pieds, leur largeur varie de trente à soixante pieds; ce qui me porte à croire que ces mouvemens de terre n'ont jamais été opérés pour établir des postes de guerre, c'est qu'aucune de ces masses n'est entourée de fossés, et qu'elles sont placées trop près les unes des autres. Ces *mounds* (c'est ainsi que les Américains appellent tous ces monumens) ne sont pas communs seulement dans les environs de Saint-Louis, mais encore

dans tout l'état de Missouri, dans celui d'Indiana, et sur les bords de l'Ohio, où l'on rencontre, dit-on, des traces bien plus intéressantes de la plus haute antiquité, et qui semblent indiquer que ce monde, que nous appelons *nouveau*, a été le siége d'une civilisation peut-être bien antérieure à celle de l'Europe[1].

Des *mounds* de Saint-Louis, au confluent du Missouri et du Mississippi, nous n'aurions eu que trois ou quatre heures de marche; mais les instans du général étaient tellement comptés que nous fûmes obligés de renoncer au plaisir que nous aurait procuré la vue de la réunion de ces deux fleuves qui prennent leurs sources au milieu de contrées sur lesquelles la nature seule encore règne sans rivalité, et nous rentrâmes en ville pour aller visiter le cabinet de curiosités indiennes du gouverneur Clark. Cette collection est la plus complète, la plus variée qu'il soit possible de trouver. Nous la visitâmes avec d'autant plus d'intérêt qu'elle nous fut montrée par son créateur, M. Clark, qui lui-même a recueilli, dans les contrées lointaines qu'il a parcourues avec le capitaine Lewis, tous les objets qui la composent. On y trouve tous les vêtemens, armes, usten-

---

[1] Voyez à ce sujet l'ouvrage très-curieux de M. Warden, ayant pour titre : *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale.*

siles de pêche, de chasse et de guerre, en usage parmi les diverses tribus qui habitent vers les sources du Missouri et vers celles du Mississippi. Parmi les objets qui servent ordinairement de parure aux chasseurs indiens, des colliers de griffes, d'une taille prodigieuse, frappèrent surtout nos regards. Ces griffes proviennent, nous dit M. Clark, du plus terrible des animaux du continent américain, de l'ours gris du Missouri, dont la féroce intelligence ajoute encore à la terreur qu'inspirent sa taille et sa force prodigieuse. Les ours de cette espèce s'associent au nombre de dix ou douze, et quelquefois plus, pour chasser et partager leur proie en commun. L'homme est leur gibier de prédilection, et quand ils tombent sur ses traces, ils le chassent à *voix* comme nos chiens courans chassent le lapin, et il est difficile qu'il échappe à la constance de leurs recherches. Cet animal est tout-à-fait inconnu en Europe, même dans les plus riches ménageries. Le cabinet d'histoire naturelle de Londres en possède seul une griffe que l'on regarde comme une grande rareté [1]. M. Clark a visité, vers les sources du Missouri et du Mississippi, des tribus indiennes

[1] Depuis son retour en France, le général Lafayette a reçu un jeune ours du Missouri que lui a envoyé le gouverneur Clark. Il en a fait présent à MM. les professeurs du Jardin des Plantes, qui l'ont fait placer à la ménagerie, où le public peut le voir maintenant.

qui, jusqu'à lui, n'avaient jamais vu un homme blanc, et parmi lesquelles il a cependant trouvé des traces d'anciennes relations avec des peuples plus civilisés qu'elles-mêmes. Ainsi, par exemple, il a rapporté un fouet dont les cavaliers de ces tribus se servent pour conduire leurs chevaux, et ses nœuds, dont la combinaison est fort compliquée, sont absolument disposés comme les nœuds du *knout* des Cosaques. Il a fait présent au général Lafayette d'un vêtement d'un chef de ces tribus, et ce vêtement a aussi une ressemblance frappante avec la redingote russe. Il est fait de peau de buffalo, tellement bien préparée qu'elle a toute la souplesse et la propreté d'une peau apprêtée par le plus habile chamoiseur. De ces faits et de quelques autres, M. Clark et le capitaine Lewis, son compagnon de voyage, concluent qu'il a existé autrefois près du pôle une voie de communication entre l'Asie et l'Amérique. Ces deux intrépides voyageurs ont publié, en 1814, une intéressante relation du voyage qu'ils ont fait en 1804, 5 et 6, par ordre du gouvernement américain, pour reconnaître les sources du Missouri et le cours de la rivière de Colombie jusqu'à l'Océan Pacifique.

Nous serions restés volontiers encore fort longtemps dans le musée du gouverneur Clark, à écouter les savans renseignemens qu'il avait la complaisance de nous donner sur ses immenses voyages;

mais on nous avertit que l'heure du dîner approchait, et nous nous retirâmes pour nous rendre chez M. Pierre Choteau. Chemin faisant, nous visitâmes avec attention la partie de la ville que nous n'avions pas encore vue. Nous fûmes étonnés de la construction bizarre de quelques maisons qui nous parurent être les plus anciennement bâties. Elles se composent généralement d'un seul étage, environné d'une galerie que recouvre un grand toit en saillie. Quelqu'un nous fit remarquer qu'autrefois le rez-de-chaussée n'était point habité, et que l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur était mobile et pouvait s'enlever à volonté. Cette précaution fut inspirée autrefois, aux premiers habitans de Saint-Louis, par la nécessité de se mettre à l'abri des attaques nocturnes et imprévues des sauvages qui voyaient, avec inquiétude, l'établissement permanent des blancs au milieu d'eux. Lorsque Saint-Louis, faible village, passa sous la domination espagnole, les Indiens du voisinage étaient encore si nombreux et si entreprenans, que les habitans avaient peine à leur résister et n'osaient presque plus sortir. On rapporte qu'en 1794, un chef de guerre indien entra, avec un parti de sa nation, dans Saint-Louis, et adressa ces paroles au lieutenant gouverneur espagnol, auquel il avait demandé une entrevue : « Nous sommes venus pour vous offrir » la paix. Nous vous avons fait la guerre pendant

» plusieurs lunes, et qu'en est-il résulté? Rien.
» Nos guerriers ont employé tous les moyens
» pour combattre les vôtres ; mais vous ne voulez
» pas, vous n'osez pas vous mesurer avec nous!
» Vous êtes un tas de vieilles femmes! Que peut-
» on faire avec un tel peuple, si ce n'est la paix,
» puisqu'il ne veut pas combattre? Je viens donc
» vous l'offrir, et enfouir la hache, éclaircir la
» chaîne et ouvrir de nouveau la communication
» avec vous. »

Depuis cette époque, les tribus indiennes se sont considérablement affaiblies, et en grande partie éloignées; ce qu'il en reste dans les environs montre des dispositions tout à-fait pacifiques envers les habitans, avec lesquels ils font un commerce de pelleteries assez considérable. D'ailleurs, aujourd'hui la population de Saint-Louis est assez nombreuse pour n'avoir plus rien à craindre de pareils voisins. Elle est d'environ six mille âmes, et sera probablement doublée dans quelques années, car cette ville paraît appelée à accomplir de brillantes destinées dans ces vastes régions, au milieu desquelles la civilisation, conduite par la liberté et l'industrie américaines, s'avance à pas de géant. Saint-Louis est déjà le grand entrepôt de tout le commerce des contrées à l'ouest du Mississippi. Sa situation presque au point de jonction de quatre ou cinq grands fleuves dont les branches aboutissent à toutes

les extrémités les plus éloignées de l'Union, rend ses communications faciles et rapides avec tous les lieux qui peuvent fournir aux besoins qu au luxe de ses heureux habitans. Dans quel étonnement l'esprit n'est-il point plongé quand on songe qu'une pareille prospérité n'est l'ouvrage que de quelques années, et que le fondateur d'une ville si florissante vit encore aujourd'hui, et jouit déjà depuis long-temps de résultats que non-seulement il n'avait point espérés, mais auxquels il aurait même refusé de croire, si on les avait prédits à sa jeune et ardente imagination, lorsque pour la première fois il aborda sur les rive désertes du Mississippi. Cet homme entreprenant, qui de sa hache abattit lui-même le premier arbre de l'antique forêt qui a fait place à la ville de Saint-Louis; qui de ses mains, déjà accoutumées aux pénibles travaux des défrichemens, éleva la première maison autour de laquelle devaient, en si peu de temps, se grouper les édifices d'une riche cité; qui, par son courage et son esprit conciliant, réprima d'abord la fureur des Indiens et capta ensuite leur bienveillance; cet homme heureux est M. Auguste Choteau. Je l'ai déjà nommé parmi ceux qui furent chargés par les habitans de Saint-Louis de faire les honneurs de leur ville à l'hôte de la nation américaine. Ce fut chez son fils, M. Pierre Choteau, que nous prîmes place au banquet de la recon-

naissance républicaine. C'était une chose fort intéressante que de voir assis à la même table, le fondateur d'une grande ville, un des principaux défenseurs de l'indépendance d'une grande nation, et les représentans de quatre jeunes républiques, déjà riches par leur industrie, puissantes par la liberté et heureuses par de sages institutions. La conversation offrit, comme on le pense bien, le plus vif intérêt; on questionna beaucoup M. Auguste Choteau sur les entreprises aventureuses de sa jeunesse. On demanda à l'ami, au compagnon d'armes de Washington, quelques détails sur la glorieuse et décisive campagne de Virginie; et on entendit avec plaisir les membres des députations de la Louisiane, du Mississippi, du Tennessée et du Missouri, faire le tableau de la prospérité de leurs pays respectifs. Ce qui, dans cette réunion, toucha peut-être le plus le général Lafayette, ce fut cette unanimité de sentimens parmi les convives, qui, quoique ne parlant pas tous la même langue, s'entendaient cependant si bien sur l'excellence des institutions républicaines sous lesquelles ils s'estimaient tous heureux de vivre. Avant de quitter le banquet pour nous rendre au bal que les dames avaient préparé, on échangea quelques toasts, qui tous portaient l'empreinte de l'heureuse harmonie qui règne entre l'ancienne population française et la nouvelle population américaine. M. De-

lassus, ancien lieutenant gouverneur de la Louisiane, but : « *Aux États-Unis et à la France!* » Puissent ces deux pays produire encore un » Washington et un Lafayette pour l'émancipa- » tion du reste du monde! »

Le gouverneur Coles : « *A la France*, chère à » nos cœurs par tant de souvenirs, mais surtout » pour avoir donné le jour à notre Lafayette. »

Le général Lafayette termina en portant la santé du vénérable patriarche qui, en 1763, fonda la ville de Saint-Louis; et aussitôt nous quittâmes la table pour nous rendre au bal, où nous trouvâmes la compagnie la plus brillante et la plus nombreuse qui se fût jamais réunie, nous dit-on, sur la rive occidentale du Mississippi. L'éclat des décorations de la salle, et l'élégance des dames qui la remplissaient, nous firent complétement oublier que nous étions à l'entrée d'un désert que les sauvages eux-mêmes considèrent comme insuffisant à leurs simples besoins, puisqu'ils ne l'habitent jamais qu'accidentellement. Nous prîmes part aux plaisirs de la soirée jusqu'à près de minuit, heure à laquelle nous nous retirâmes à bord du *Natchez*, pour y prendre un peu de repos en attendant le retour du jour qui devait éclairer notre départ. Au moment où nous allions nous embarquer, plusieurs citoyens de Saint-Louis eurent la bonté de nous offrir quelques objets de curiosité, tels que des arcs, des

flèches, des calumets, des vêtemens d'Indiens du Missouri; nous acceptâmes avec reconnaissance ces témoignages de bienveillance que nous avons conservés comme de doux souvenirs des instans heureux passés si loin de notre patrie.

CHAPITRE XI.

CHANGEMENS SURVENUS DANS LA NAVIGATION DU MISSISSIPPI DEPUIS L'EMPLOI DE LA VAPEUR. — ARRIVÉE A KASKASKIA. — LES CANADIENS ET LES INDIENS. — SINGULIÈRE RENCONTRE D'UNE JEUNE INDIENNE ÉLEVÉE PARMI LES BLANCS ET RETOURNÉE A LA VIE SAUVAGE. — BALLADE INDIENNE. — ÉTAT D'ILLINOIS. — DÉPART DE KASKASKIA. — SÉPARATION DU GÉNÉRAL LAFAYETTE ET DE LA DÉPUTATION DE LA LOUISIANE.

Le gouverneur Coles, qui s'était embarqué avec nous, demanda au général Lafayette, et obtint de lui qu'il ne s'éloignât pas des rives du Mississippi sans visiter l'état d'Illinois, devant lequel nous passions en descendant le fleuve. Il fut décidé que nous nous arrêterions à Kaskaskia, grand village de cet état, et, quoique nous en fussions à près de quatre-vingts milles, nous y arrivâmes un peu après midi, tant notre navigation fut heureuse et rapide. Depuis l'heureuse application de la vapeur à la navigation, les changemens survenus dans les relations des villes riveraines du Mississippi entre elles, tiennent du prodige. Autrefois le voyage de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis coûtait trois à quatre mois de travaux les plus pénibles qu'on puisse imaginer; l'action de la rame ne suffisant pas toujours pour vaincre la

résistance du courant du fleuve, on était souvent obligé de faire remorquer le bateau par des hommes qui, à l'aide d'une petite nacelle, allaient de temps en temps en avant prendre un point d'appui sur un des arbres du rivage. Cette manœuvre lente et pénible, les privations ou le mauvais régime qui en étaient la suite, causaient dans les équipages des bateaux des maladies auxquelles succombait ordinairement un tiers des hommes. Aujourd'hui ce même trajet, qui est de près de cinq cents lieues, se fait en dix jours, sans fatigue, sans privations, entre un bon lit et une bonne table, et souvent en fort bonne compagnie; le retour se fait communément en cinq jours; ensorte que la Nouvelle-Orléans et Saint-Louis, qu'une si grande distance sépare, sont cependant habituées maintenant à se considérer comme deux villes voisines, dont les habitans se connaissent mieux et se visitent réciproquement plus souvent que ne peuvent le faire ceux de Paris et de Bordeaux.

Le général Lafayette n'était point attendu à Kaskaskia, et rien n'avait été préparé pour cette visite imprévue. Pendant que nous débarquions, quelqu'un courut au village, qui est situé à un quart de lieue du rivage, et en revint bientôt avec une voiture pour le général, qui, un instant après, se vit entouré d'un grand nombre de citoyens qui accouraient au devant de lui pour

le recevoir. Dans le cortége qui se forma pour l'accompagner, on ne vit point d'appareil militaire, ni l'éclat des triomphes qu'on lui avait décernés dans les riches cités, mais les accens de la joie et de la reconnaissance républicaine qui frappèrent ses oreilles, durent être bien doux à son cœur, puisqu'ils lui prouvaient que partout où avait pénétré la liberté américaine se perpétuaient aussi l'amour et la vénération du peuple pour ses fondateurs.

Nous suivîmes le général à pied, et nous arrivâmes presque aussitôt que lui à la maison du général Edgar, vénérable soldat de la révolution, qui l'accueillit avec un tendre empressement, et qui ordonna que toutes les portes restassent ouvertes, afin que tous ses concitoyens pussent jouir comme lui du plaisir de presser la main du fils adoptif de l'Amérique. Après qu'on eut accordé quelques instans à l'explosion un peu tumultueuse des sentimens que la présence du général inspirait aux citoyens, le gouverneur Coles éleva la voix, et réclama de ses administrés un peu de silence, qu'ils lui accordèrent avec un empressement et une déférence qui me prouvèrent que son autorité reposait, non-seulement sur la loi, mais encore sur l'affection générale. Il s'avança alors vers Lafayette, autour duquel le cercle des assistans s'était un peu agrandi, et lui adressa avec émotion un discours

dans lequel il lui peignit les transports que sa présence excitait au milieu de la population de l'état d'Illinois, et l'heureuse influence que le souvenir de sa visite exercerait plus tard sur les enfans témoins aujourd'hui de l'enthousiasme de leurs pères, pour l'un des plus vaillans fondateurs de leur liberté.

« L'amour de la liberté, » lui dit-il, « qui est » le sentiment caractéristique des Américains, » n'exerce pas plus d'empire sur nos cœurs que » notre dévouement enthousiaste et notre vénération pour les héros et les sages de notre révolution. Nous nous glorifions de leurs actions, » nous consacrons leur mémoire, nous vénérons » leurs noms, nous sommes dévoués à leurs principes, et nous sommes fermement résolus à » ne jamais renoncer aux droits et aux libertés » conquis par leurs vertus, leur valeur et leur » sagesse.... Animés de ces sentimens, et en présence d'un des plus vertueux, des plus désintéressés et des plus héroïques champions de » nos droits et de notre indépendance; en présence d'un des pères de notre république, d'un » apôtre de la liberté, du bienfaiteur du genre » humain, notre émotion ne nous permet plus » d'exprimer la nature et la force des sentimens » qui nous agitent... »

Ici, en effet, la voix du gouverneur Coles s'altéra sensiblement, et il fut obligé de s'inter-

rompre pour recueillir ses idées. Pendant cet instant de profond silence, je jetai un regard sur l'assemblée au milieu de laquelle je me trouvais, et je fus frappé d'étonnement en remarquant la variété et la bizarrerie de sa composition. A côté d'hommes que la dignité de leur contenance et l'exaltation patriotique de leurs regards faisaient facilement reconnaître pour Américains, étaient d'autres hommes dont les vêtemens plus grossiers, la vivacité, la pétulance des mouvemens, la joie expansive de leurs visages, me rappelèrent beaucoup les paysans de ma patrie; derrière ceux-ci, près de la porte et sur le piazza qui entoure la maison, se tenaient debout, immobiles, impassibles, de grandes figures rouges, à demi-nues, appuyées sur un arc ou sur un long fusil; c'étaient des Indiens du voisinage.

Après une pause de quelques secondes, le gouverneur reprit sa harangue, qu'il termina en présentant, avec une grande éloquence, le tableau fidèle des bienfaits que l'Amérique avait recueillis de sa liberté, et de l'heureuse influence que ses institutions républicaines devaient exercer un jour sur le reste du monde. Lorsque l'orateur eut fini, un léger murmure d'approbation s'éleva dans l'assemblée, et se prolongea jusqu'à ce que l'on s'aperçut que le général Lafayette allait répondre; alors il se fit de nouveau un silence at-

tenti, et chacun, dans le désir de l'entendre, se rapprocha et resserra le cercle autour de lui. Il prit alors la parole, et dit : « C'est avec un » vif bonheur, monsieur, que je me trouve dans » l'état d'Illinois, et que je me vois accueilli, au » nom du peuple, par le respectable gouverneur, » dont les sentimens à mon égard, exprimés » avec tant de bonté, me pénètrent de reconnais- » sance, tandis que ses patriotiques espérances, » ses libérales déclarations, m'inspirent la plus » grande sympathie et la plus haute considéra- » tion. Un engagement sacré, et bien compris » par tous les citoyens des États-Unis, m'oblige » d'abréger ma visite dans la partie occidentale » de l'Union ; mais j'emporte l'inexprimable » satisfaction d'avoir vu par moi-même les pro- » grès de la prospérité et de l'importance de ce » jeune état, tels qu'ils sont, triplement garantis » par ses institutions républicaines, par tous ses » avantages locaux, et par sa généreuse déter- » mination de cultiver ses bienfaits d'après les » principes les plus purs de la liberté améri- » caine. A ces cordiales félicitations, mon cher » monsieur, je joins mes remercîmens pour » l'honneur que vous m'avez fait d'associer mon » nom à ceux de mes bien-aimés et vénérés amis. » Acceptez, je vous prie, pour les citoyens de » l'état d'Illinois, pour leurs représentans dans » les deux chambres, comme pour leur premier

» magistrat, l'expression de ma gratitude pour
» l'affectueuse invitation qu'ils m'avaient adres-
» sée; pour la réception qui m'est faite aujour-
» d'hui dans cette patriotique ville de Kaskaskia;
» j'y joins tous les vœux de mon dévouement et
» de mon respect. »

Après ces félicitations réciproques, commença une autre scène non moins intéressante. Quelques vieux soldats révolutionnaires sortirent de la foule et vinrent presser la main de leur vieux général; pendant qu'il s'entretenait avec eux et qu'il les entendait avec attendrissement citer les noms de ceux de leurs anciens compagnons d'armes qui combattirent aussi à la Brandywine et à York-Town, mais à qui il ne fut pas donné de jouir du fruit de leurs travaux, ni d'unir en ce jour leurs voix à celle de la patrie reconnaissante, ces hommes que j'avais remarqués comme ayant quelques rapports, dans le costume et les manières, avec nos paysans français, allaient et venaient avec vivacité dans toutes les parties de la salle, ou formaient quelquefois de petits groupes au milieu desquels on entendait éclater, en langue française, les expressions de la joie la plus franche, la plus animée. Ayant été présenté au milieu d'un de ces groupes par un membre du comité de Kaskaskia, j'y fus accueilli d'abord avec une grande bienveillance, et bientôt accablé d'une foule de questions diverses, dès

qu'on sut que j'étais Français, et que j'accompagnais le général Lafayette. « Quoi ! vous aussi » vous venez de la grande France ? Donnez-nous » donc des nouvelles de ce beau, de ce cher » pays ? Y est-on heureux, y est-on libre comme » ici ? Ah ! quel plaisir que de voir de nos bons » Français de la grande France ! » Et les questions se succédaient avec une telle rapidité, que je ne savais plus auquel entendre. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces braves gens avaient autant d'ignorance sur les choses qui concernaient leur mère-patrie, que d'enthousiasme pour elle. Ils ne connaissent de la France que ce que la tradition a conservé au milieu d'eux du règne de Louis XIV; et ils n'ont aucune idée des convulsions qui, depuis quarante ans, ont déchiré le pays de leurs pères. « N'avez-vous pas » eu, » me dit l'un d'eux, qui venait de me faire, sur le général Lafayette, une foule de questions que ne m'aurait pas faites un enfant américain de dix ans, « n'avez-vous pas eu encore un autre fa- » meux général, appelé Napoléon, qui vous a fait » faire beaucoup de guerres glorieuses ? » Je pense que si Napoléon eût entendu faire une pareille question, son amour-propre en eût tant soit peu souffert, lui, qui croyait avoir rempli l'univers de son nom, parce qu'il avait renversé quelques vieux trônes en Europe, et tué la liberté en France ! et cependant il était à peine connu sur

les rives du Mississippi; à deux mille lieues au plus du théâtre de sa gloire, on ne prononçait son nom qu'avec l'expression du doute ! En vérité il y a là de quoi décourager la plus ardente passion pour la célébrité... Je fis de mon mieux pour répondre à la question de mon Canadien, et pour lui faire comprendre, ainsi qu'à ceux qui l'entouraient, ce que c'était que ce *fameux général Napoléon*. Au récit de ses exploits, ils se frottèrent d'abord les mains, et se redressèrent d'un air de supériorité, en disant : « Ce que c'est » cependant que nos braves Français.... Ce n'est » que parmi eux qu'on trouve des hommes » comme ça ! » Mais quand j'en vins à leur dire comment le fameux général s'était fait faire consul ; comment il s'était fait faire empereur; comment il avait successivement détruit nos libertés et paralysé l'exercice de nos droits; comment enfin il était tombé lui-même en nous laissant, après vingt ans de guerre, à peu près au point d'où nous étions partis au commencement de notre révolution, ils devinrent tous tristes comme s'ils allaient pleurer, et s'écrièrent : « Et vous avez souffert tout cela ! Comment, » dans la belle France, dans la grande France, » on n'est pas libre comme dans l'état d'Illinois ! » Bon Dieu est-ce possible! Quoi, vous ne pouvez » pas écrire librement tout ce que vous pensez ? » Vous ne pouvez pas aller partout sans passe-

» port? Ce n'est pas vous qui nommez vos
» maires dans vos villes et villages? Ce n'est pas
» vous qui choisissez vos gouverneurs ou vos pré-
» fets dans vos départemens ou vos provinces?
» Vous n'avez pas tous le droit d'élire vos repré-
» sentans à l'assemblée nationale? Aucun de vous
» n'est appelé à l'élection du chef du gouverne-
» ment, et cependant vous payez tous de si forts
» impôts! Hé, bon Dieu! nos bons Français de la
» grande France sont donc plus à plaindre que
» les nègres esclaves de la Louisiane, qu'on dit
» cependant bien malheureux! Car enfin, si ceux-
» ci n'exercent aucun des droits que nous exer-
» çons tous ici, du moins ils ne donnent d'argent
» à personne et ont des maîtres qui les nourris-
» sent..... » Pendant toutes ces exclamations je ne savais plus que dire. Le rouge me montait au visage, et j'avoue que ma vanité nationale souffrait singulièrement d'entendre d'ignorans Canadiens exprimer des sentimens de pitié pour mes compatriotes, et établir à leur désavantage une comparaison entre eux et de misérables esclaves; mais ces sentimens étaient trop bien fondés pour que je pusse m'en plaindre, et je gardai le silence. Seulement je me promis d'être plus discret à l'avenir, et de ne point parler avec tant d'abandon de la situation politique de ma patrie devant des hommes libres.

Pendant que je m'entretenais avec les Cana-

diens, la foule, mue par un sentiment de délicatesse et de bienveillante attention, s'était insensiblement retirée, afin de laisser au général Lafayette le temps de prendre quelques instans de repos en attendant l'heure du banquet que les citoyens préparaient à la hâte. Désireux de mettre à profit le peu de temps que nous devions rester à Kaskaskia, je sortis, ainsi que M. George Lafayette, pour aller reconnaître les environs du village, ou nous entretenir avec quelques habitans, et nous laissâmes le général avec nos autres compagnons de voyage et quelques vieux soldats révolutionnaires chez le colonel Edgar. Arrivés sur la place publique, nous trouvâmes presque tous les citoyens qui se promenaient et s'entretenaient joyeusement de l'événement du jour. Nous retrouvâmes dans leurs groupes la même variété de physionomie que celle qui m'avait tant frappé dans la salle de réception; pendant que M. George recueillait d'un Américain des détails sur l'origine et la situation présente de Kaskaskia, je m'approchai d'un petit cercle d'Indiens au milieu desquels se tenait un homme d'une haute stature et d'un aspect bizarre. Son visage, sans être cuivreux comme celui des indigènes, était cependant très-basané. Ses vêtemens courts, sa large ceinture à laquelle pendait une poudrière, ses longues guêtres de cuir qui montaient au-dessus de ses genoux, tout son

équipage enfin annonçait un chasseur des forêts. Il était appuyé sur une longue carabine, et paraissait inspirer par ses discours un vif intérêt à ceux qui l'écoutaient. Lorsqu'il me vit, il vint à moi sans empressement, mais avec une bienveillance marquée. Il me tendit la main, je lui donnai la mienne qu'il serra cordialement. J'éprouvai un instant d'hésitation pour lui adresser la parole, ne sachant s'il entendait l'anglais ou le français; mais il me parla lui-même tout d'abord dans cette dernière langue, et je me trouvai bientôt fort à l'aise avec lui. Il m'apprit qu'il était de sang mêlé, que sa mère était de la tribu des Kickapoos, et que son père était un blanc venu du Canada, et parlant la langue française. Il vit habituellement parmi les Indiens du voisinage, qui ont pour lui beaucoup d'amitié et une grande considération, parceque, malgré les cinquante années et les fatigues qui commencent à blanchir sa tête, il les égale encore à la course, à la chasse, à tous les exercices du corps, et qu'il leur sert souvent d'intermédiaire avec les blancs, dont il entend parfaitement le langage, quoique sa langue familière soit celle des Indiens. Ceux qui l'entouraient n'étaient point tous semblablement vêtus, ni semblablement matachés. Il était facile aussi de trouver quelques différences dans leurs traits et dans leurs manières. J'en conclus qu'ils n'étaient point tous de

la même tribu. Le grand chasseur me confirma dans cette opinion en me disant que, dans ce moment, il y avait autour de Kaskaskia, trois ou quatre camps d'Indiens venus pour vendre leurs fourrures, produit de leur grande chasse d'hiver. Il me nomma les diverses tribus qui occupaient ces camps; mais leurs noms étaient si barbares ou si mal prononcés, que je ne pus les comprendre; je n'entendis bien que celui de *Miami*, qui, répété deux ou trois fois, fit sortir de son apathie un petit homme, qui jusque-là s'était tenu immobile devant moi, enveloppé dans une couverture de laine; son visage, flétri par l'intempérance, était peint en rouge, en bleu et en jaune. A ce nom de Miami il releva la tête, prit un air ridicule de dignité, et me dit : « Moi, je devrais » être chef de la nation des Miamis. Mon grand-» père en était chef, mon père en était chef; » mais les Miamis ont injustement décidé que » je ne succéderais pas à mon père, et aujour-» d'hui, au lieu d'avoir une grande quantité de » fourrures à vendre, je ne possède rien : je quit-» terai Kaskaskia sans pouvoir emporter ni ar-» mes, ni munitions, ni tabac..... » Pendant qu'il parlait ainsi, un homme mataché comme lui, mais d'une très-haute stature et de formes athlétiques, le regardait d'un air dédaigneux, et lui dit, en lui frappant légèrement sur l'épaule. « Oses-tu bien te plaindre de la justice des Mia

» mis ? Ton grand-père était notre chef, dis-tu ?
» ton père l'était aussi? Mais as-tu donc oublié
» que ton grand-père était le plus brave de nos
» guerriers, et que la sagesse de ton père dans
» nos conseils était écoutée comme la voix du
» Grand-Esprit! Mais toi, à quel titre vou-
» drais-tu commander à des hommes? Faible
» comme une vieille femme, tu n'as pas même
» le courage de chasser pour satisfaire tes be-
» soins, et tu nous livrerais aux blancs pour une
» bouteille d'eau de feu..... » Un geste de mépris termina cette rude apostrophe, que le grand chasseur me traduisit aussitôt en français; et le prince déchu, tristement appuyé sur un petit arc, semblable à ceux avec lesquels s'exercent les enfans des Indiens, garda le silence. Son sort me parut vraiment digne de pitié; mais je ne pus cependant me défendre d'un sentiment d'estime pour la nation des Miamis, qui ne croit pas que dans un prince la *légitimité* puisse tenir lieu de toutes les vertus.

J'étais encore au milieu des Indiens, questionnant le grand chasseur sur la situation et les forces de leurs tribus, que la civilisation décime rapidement, lorsque je vis arriver le secrétaire du gouverneur de la Louisiane, M. Caire, qui venait me proposer d'aller avec lui visiter un campement indien, dont on lui avait indiqué la position à une très-petite distance du village.

J'acceptai, et nous partîmes de suite afin de pouvoir être de retour pour l'heure du dîner. En sortant de Kaskaskia, nous passâmes d'abord la rivière du même nom, sur un pont de bois solidement bâti et fort bien entretenu. Nous marchâmes ensuite environ vingt minutes dans la plaine, jusqu'à l'entrée d'une forêt dans laquelle nous pénétrâmes par un étroit sentier tracé le long d'un ruisseau. A mesure que nous avançions, le sol s'élevait plus fortement à notre droite et à notre gauche, et bientôt nous nous trouvâmes dans une espèce de gorge formée par une succession de petites collines couvertes de bois très-fourrés. Au bout d'un bon quart d'heure de marche, nous arrivâmes à une barrière, que nous escaladâmes, et derrière laquelle paissaient deux chevaux qui attirèrent notre attention, par le bruit des sonnettes qu'ils portaient au cou. Un peu plus loin la gorge, en s'élargissant, formait une petite vallée délicieuse, au milieu de laquelle quelques cases d'écorce s'élevaient en demi-cercle; c'était le camp indien que nous cherchions. Les ouvertures de ces cases étaient toutes tournées vers l'intérieur du cercle, et le plancher, élevé à environ trois pieds du sol, était légèrement incliné, comme le plancher d'un lit de camp. A l'exception d'une très-vieille femme, occupée à cuire du maïs sur un feu en plein air, nous ne trouvâmes personne dans le camp. Soit

mauvaise volonté, soit qu'elle ne comprît ni le français ni l'anglais, cette femme ne répondit à aucune de nos questions, et nous vit, avec la plus grande indifférence, regarder et même toucher tous les objets qui, dans les cases, piquaient le plus notre curiosité. Tout était rangé avec assez d'ordre, et il était aisé de reconnaître la place qu'occupaient les femmes, par les petits ustensiles de toilette, tels que miroirs, peignes, sacs à couleurs pour peindre le visage, etc., qu'on y remarquait. Après un examen assez détaillé de tout ce petit camp, nous allions nous retirer lorsque je fus arrêté sur le bord du ruisseau qui le traversait, par la vue d'une espèce de très-petite roue de moulin, qui paraissait avoir été jetée sur les bords par la rapidité du courant. Je la relevai et la replaçai où je crus qu'elle avait été primitivement posée par des enfans, sur deux pierres qui s'élevaient un peu au-dessus de l'eau; et le courant, frappant légèrement ses ailes, la fit tourner rapidement. Cette puérilité, qui probablement serait sortie de ma mémoire, et dont je ne parlerais pas maintenant si, le soir même, elle ne m'avait placé, vis-à-vis des Indiens, dans une situation assez extraordinaire, excita beaucoup l'attention de la vieille femme, qui, par ses gestes, nous exprima une vive satisfaction.

En rentrant à Kaskaskia, nous trouvâmes sur la place M. de Syon, jeune Français fort aimable

et de beaucoup d'esprit, qui, sur l'invitation du général Lafayette, était parti de Washington-City avec nous pour visiter les états du Sud et de l'Ouest. Comme nous, il venait de faire une excursion dans les environs, et paraissait fort joyeux de la découverte qu'il avait faite; il avait rencontré, au milieu de la forêt, à la tête d'une troupe d'Indiens, une jeune femme assez jolie, parlant très-bien français, et s'exprimant avec une grâce dont il paraissait encore émerveillé. Elle lui avait demandé s'il était vrai que Lafayette fût à Kaskaskia, et sur sa réponse affirmative, elle avait témoigné un grand désir de le voir. « Je porte toujours sur moi, » dit-elle à M. de Syon, « une relique qui m'est bien chère; » je voudrais la lui montrer, elle lui prouverait » que son nom n'est pas moins vénéré au milieu » de nos tribus que parmi les Américains blancs, » pour lesquels il a combattu..... » Et, en parlant ainsi, elle tira de son sein un petit portefeuille qui renfermait une lettre enveloppée avec soin dans plusieurs feuilles de papier. « Elle est de » Lafayette, » dit-elle, « il l'a écrite à mon père » il y a bien long-temps, et mon père, en mou- » rant, me l'a laissée comme ce qu'il possédait » de plus précieux..... » A la vue de cette lettre, M. de Syon avait proposé à la jeune Indienne de le suivre à Kaskaskia, en l'assurant que le général Lafayette éprouverait bien du plaisir à la

voir; mais cette proposition parut l'embarrasser, et sous divers prétextes, assez mal choisis, elle refusa d'y venir. « Cependant, » ajouta-t-elle, « si vous aviez quelque chose à me faire dire ce » soir, vous me trouveriez dans mon camp, qui » est très-près du village; tout le monde vous en » indiquera la route, car je suis bien connue à » Kaskaskia : je me nomme *Marie.* »

Ce récit de M. de Syon piqua vivement ma curiosité, et je serais volontiers reparti de suite avec lui à la recherche de Marie; mais, dans cet instant, un membre du comité de Kaskaskia vint nous avertir qu'on allait se mettre à table; et nous vîmes en effet le général Lafayette sortant de chez le colonel Edgar, au milieu d'un cortége nombreux de citoyens, et traversant la place pour se rendre chez le colonel Sweet, où le repas était préparé. Nous nous joignîmes au cortége, et nous prîmes place au banquet, où le général se trouva assis sous une arcade de fleurs préparée par les dames de Kaskaskia, avec tant d'art et de goût, qu'elle produisait, par le riche mélange des couleurs les plus vives, l'effet d'un arc-en-ciel.

J'avais parlé au général Lafayette de la rencontre de la jeune Indienne; et, sur le désir qu'il me témoigna de la voir, je quittai la table avec M. de Syon, au moment où les convives commençaient à échanger entre eux les santés pa-

triotiques, et nous cherchâmes un guide pour nous conduire au camp de Marie. Le hasard nous servit merveilleusement, en nous adressant à un Indien de la tribu même que nous voulions visiter. Conduits par lui, nous passâmes le pont de la Kaskaskia, et bientôt, malgré les ténèbres qui commençaient à nous entourer, je reconnus le sentier et le ruisseau que j'avais suivis le matin avec M. Caire. Au moment où nous allions franchir la barrière qui coupe le chemin, nous fûmes arrêtés par les hurlemens affreux de deux énormes chiens qui s'élancèrent pour défendre le passage, et qui nous eussent probablement fait un mauvais parti, si la voix de notre guide, qu'ils reconnurent sans doute, ne les eût tout à coup calmés. Nous arrivâmes, sans autre obstacle, au milieu du camp qu'éclairait un énorme feu, autour duquel une douzaine d'Indiens, accroupis sur leurs talons, s'entretenaient en préparant leur souper; ils nous accueillirent avec cordialité, et, dès qu'ils furent informés du sujet de notre visite, l'un d'eux nous conduisit à la case de Marie, que nous trouvâmes endormie sur une peau de bison. A la voix de M. de Syon, qu'elle reconnut, elle s'élança à terre, et écouta attentivement l'invitation que nous lui fîmes, de la part du général Lafayette, de venir à Kaskaskia; elle en parut très-flattée, mais elle nous dit qu'avant de se déterminer à nous suivre elle

voulait en parler à son mari. Pendant qu'elle se concertait avec lui, j'entendis pousser un cri aigu; je me retournai, et je vis près de moi la vieille femme que j'avais trouvée seule le matin dans le camp; elle venait de me reconnaître à la lueur de la flamme du foyer, et de me désigner à ses compagnons, qui, aussitôt quittant leurs occupations, s'élancèrent en cercle autour de moi, et commencèrent à danser avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance. Leurs corps cuivrés et presque nus, leurs visages bizarrement matachés, leur pantomime expressive, le reflet des flammes qui peignait en rouge tous les objets environnans, tout donnait à cette scène un aspect qui avait quelque chose d'infernal, et je me crus un instant au milieu des démons. Marie, témoin de mon embarras, y mit fin, en ordonnant que les danses cessassent, puis elle me donna l'explication des *honneurs* qu'on venait de me rendre. « Lorsque nous voulons » savoir si l'entreprise que nous méditons sera » heureuse, » me dit-elle, « nous plaçons sur le » cours d'un ruisseau une petite roue légèrement » appuyée sur deux pierres; si la roue tourne » pendant trois soleils sans être renversée, l'au- » gure est favorable; mais si le courant l'en- » traîne et la rejette sur ses bords, c'est une » preuve certaine que nos projets ne sont point » approuvés par le Grand Esprit, à moins ce-

» pendant qu'un étranger ne vienne relever la » petite roue avant la fin du troisième soleil. » Vous êtes cet étranger qui avez relevé notre » manitou et nos espérances, et c'est à ce titre » que vous avez été fêté parmi nous. » En prononçant ces derniers mots, Marie laissa errer sur ses lèvres un sourire ironique qui me fit douter de sa foi dans le manitou. « Vous ne paraissez pas » très-convaincue, » lui dis-je, « de l'efficacité du » service que je vous ai rendu en relevant votre » manitou ? » Elle secoua silencieusement la tête; puis, levant les yeux vers le ciel : « On m'a en- » seigné, » dit-elle, « à placer ma confiance plus » haut;..... toutes mes espérances sont dans le » dieu qu'on m'a fait connaître, le dieu des chré- » tiens.... » — J'avais d'abord été fort étonné en entendant une femme indienne parler si bien français, et je ne le fus pas moins en apprenant qu'elle était chrétienne; Marie s'en aperçut, et, pour faire cesser mon étonnement, elle se mit à me raconter son histoire, pendant que son mari et les guerriers qui devaient l'accompagner à Kaskaskia prenaient à la hâte leur souper, composé de maïs cuit dans du lait. Elle m'apprit que son père, qui était chef d'une des nations qui habitent sur les bords des grands lacs du Nord, avait autrefois combattu avec une centaine des siens sous les ordres de Lafayette, lorsque celui-ci commandait une armée sur les frontières.

du même côté; qu'il y avait acquis une grande gloire, et gagné l'amitié des Américains; longtemps après, c'est-à-dire il y a environ vingt ans, par des motifs inconnus à Marie, il avait quitté les bords des grands lacs avec quelques-uns de ses guerriers, sa femme et sa fille; et, après avoir marché pendant bien long-temps, il était venu s'établir sur les bords de la rivière des Illinois. « J'étais bien jeune alors, » me dit Marie; « mais je n'ai cependant pas encore oublié les » horribles souffrances que nous avons endurées » pendant ce long voyage, fait au milieu d'un » hiver rigoureux, à travers un pays peuplé de » nations que nous ne connaissions pas; elles fu- » rent telles, que ma pauvre mère, qui m'avait » presque toujours portée sur ses épaules, déjà » bien chargées de bagage, en mourut quelques » jours après notre arrivée; mon père me remit » aux soins d'une autre femme qui avait aussi » émigré avec nous, et s'occupa des moyens de » nous assurer la tranquille possession des terres » sur lesquelles nous venions de nous établir, » en faisant alliance avec nos nouveaux voisins; » les Kickapoos furent ceux qui nous accueilli- » rent le mieux, et nous nous considérâmes bien- » tôt comme faisant partie de leur nation; l'an- » née suivante mon père fut choisi par eux, avec » quelques-uns des leurs, pour aller régler quel- » ques intérêts de la nation auprès de l'agent du

» gouvernement des États-Unis résidant ici, à
» Kaskaskia; il voulut que je fusse du voyage;
» car, quoique les Kickapoos se fussent montrés
» très-généreux et très-hospitaliers envers lui,
» il craignait cependant que quelque guerre n'é-
» clatât en son absence, car il connaissait déjà
» toutes les intrigues des Anglais pour exciter les
» Indiens contre les Américains; ce fut cé même
» sentiment qui l'engagea à accéder à la de-
» mande que lui fit l'agent américain, de me
» laisser dans sa famille pour y être élevée avec
» sa fille qui venait de naître; mon père avait
» beaucoup d'estime pour les blancs de cette
» grande nation pour laquelle il avait combattu
» autrefois; il n'avait jamais eu à se plaindre
» d'eux, et celui qui lui offrait de se charger de
» moi lui inspirait une grande confiance par la
» franchise de ses manières, et surtout par la
» loyauté avec laquelle il traitait les affaires des
» Indiens; il me laissa donc, et retourna sur les
» bords de la rivière des Illinois, en me promet-
» tant de venir me voir tous les ans après les
» grandes chasses d'hiver; il vint en effet plu-
» sieurs fois de suite; et moi, malgré l'ennui que
» me causait la vie sédentaire, je grandissais
» cependant; je répondais aux soins de mon
» bienfaiteur et de sa femme; je m'affectionnais
» pour leur fille, qui grandissait avec moi, et les
» vérités de la religion chrétienne remplaçaient fa-

» cilement dans mon âme la superstition de mes
» pères, que j'avais à peine connue; néanmoins,
» vous l'avouerai-je, malgré l'influence de la ci-
» vilisation et de la religion sur mon jeune être,
» les impressions de l'enfance n'étaient point
» entièrement effacées en moi; si le plaisir de la
» promenade me conduisait dans l'épaisseur des
» forêts, j'y respirais plus facilement, et j'étais
» obligée de me faire violence pour rentrer à la
» maison; lorsque le soir, assise au frais sur la
» porte de l'habitation de mon père adoptif,
» j'entendais retentir au loin, dans le silence de
» la nuit, la voix éclatante des Indiens qui se
» ralliaient pour revenir à leur camp, je me sen-
» tais tressaillir, et ma faible voix imitait ce cri
» sauvage avec une facilité qui effrayait ma jeune
» compagne; et, quand par hasard quelques
» guerriers venaient consulter mon bienfaiteur
» sur leurs traités, ou que des chasseurs venaient
» lui offrir une partie du produit de leur chasse,
» j'étais toujours la première à courir au devant
» d'eux pour les accueillir; je leur témoignais ma
» joie par tous les moyens imaginables, et je ne
» pouvais m'empêcher d'admirer et de désirer
» leurs simples ornemens, qui me paraissaient
» bien préférables aux plus brillantes parures des
» blancs.

» Cependant, il y a cinq ans, mon père ne
» parut pas à l'époque du retour des chasses

» d'hiver; mais un guerrier, que j'avais vu sou-
» vent avec lui, vint me trouver le soir à l'entrée
» de la forêt, où j'étais assise, et me dit : « Ma-
» rie, ton père est vieux et faible, il n'a pu nous
» suivre jusqu'ici; mais il voudrait te voir encore
» une fois avant de mourir, et il m'a chargé de
» te conduire vers lui. » En disant ces mots, il
» me prit la main avec force, et m'entraîna avec
» lui. Je n'avais pas encore eu le temps de lui
» répondre, ni même de prendre une résolution,
» que déjà nous étions fort loin, et je vis bien
» qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que
» de le suivre. Nous marchâmes presque toute la
» nuit, et, au point du jour, nous arrivâmes à
» une case d'écorce, élevée au milieu d'une petite
» vallée. Là, je trouvai mon père assis sur des
» peaux de bisons, les yeux tournés vers l'endroit
» où le soleil se lève. Son visage était mataché
» comme pour un jour de combat. Son tomahawk,
» dont le manche était orné de plusieurs cheve-
» lures, était à côté de lui; il était calme et si-
» lencieux comme l'est un Indien qui attend la
» mort. Dès qu'il me vit, il tira de dedans un sac
» de loutre un papier roulé avec soin dans une
» peau bien sèche, et me la remit en me recom-
» mandant de la conserver comme une chose
» précieuse. « J'ai voulu te voir encore une fois
» avant de mourir, » me dit-il, « et te remettre
» ce papier, qui est le plus puissant manitou que

» tu puisses employer auprès des blancs pour les
» intéresser en ta faveur; car tous ceux auxquels
» je l'ai montré m'ont donné des témoignages
» particuliers d'attachement. Je l'ai reçu d'un
» grand guerrier français, que les Anglais redou-
» taient autant que les Américains l'aimaient, et
» avec lequel j'ai combattu dans ma jeunesse.....
» Après ces mots, mon père se tut, et le lende-
» main matin il avait cessé de vivre. *Sciakapé*,
» c'est le nom du guerrier qui était venu me
» chercher, couvrit le corps de mon père avec
» des branches d'arbre, et me ramena où il m'a-
» vait prise..... »

Ici, Marie suspendit son récit, et me présenta une lettre un peu noircie par le temps, mais assez bien conservée. « Tenez, » me dit-elle en souriant, « vous voyez que j'ai fidèlement rem-
» pli le vœu de mon père; j'ai eu grand soin de
» son manitou..... » J'ouvris la lettre, et je reconnus la signature et l'écriture du général Lafayette. Elle était datée du quartier général d'Albany, mois de juin 1778, après la campagne du Nord, et adressée à Panisciowa, chef indien d'une des six nations, pour le remercier de la manière courageuse dont il avait servi la cause américaine.

« Eh bien! » me dit Marie, « maintenant que
» vous me connaissez assez pour pouvoir me pré-
» senter à Lafayette, voulez-vous que nous al-

» lions vers lui, afin que je puisse presser aussi la
» main de celui dans lequel mon père révérait
» le guerrier courageux et l'ami de nos na-
» tions? » — « Volontiers, » lui répondis-je;
« mais il me semble que vous nous aviez promis
» de nous apprendre comment, après avoir goûté
» pendant quelque temps les douceurs de la ci-
» vilisation, vous êtes revenue à la vie rude et
» sauvage des Indiens? » A cette question, Marie
baissa les yeux et parut troublée. Cependant,
après une légère hésitation, elle reprit d'une voix
moins élevée : « Après la mort de mon père,
» Sciakapé revint souvent me voir. Bientôt nous
» nous attachâmes l'un à l'autre; il n'eut point de
» peine à me déterminer à le suivre au milieu
» des forêts, où je devins sa femme. Cette réso-
» lution affligea d'abord beaucoup mes bienfai-
» teurs; mais quand ils virent que je me trou-
» vais heureuse, ils me pardonnèrent; et chaque
» année, pendant tout le temps que notre
» campement est établi près de Kaskaskia, je
» passe rarement un jour sans aller les voir; si
» vous le voulez, nous pouvons leur faire une
» visite, car leur maison se trouve presque sur
» notre passage, et vous verrez, par l'accueil
» qu'ils me feront, qu'ils m'ont conservé leur
» estime et leur amitié. » Marie prononça ces
derniers mots avec une sorte d'orgueil, qui nous
prouva qu'elle craignait que nous n'eussions pris

mauvaise opinion d'elle, par rapport à sa fuite de chez ses bienfaiteurs avec Sciakapé. Nous acceptâmes sa proposition, et elle donna le signal du départ. A sa voix, son mari et huit guerriers se présentèrent pour nous escorter; M. de Syon lui offrit son bras, et nous nous mîmes en marche. Nous fûmes tous très-bien accueillis par la famille Mesnard; mais Marie surtout reçut les plus tendres témoignages d'affection de toutes les personnes de la maison. M. Mesnard (c'est le nom du père adoptif de Marie) était à Kaskaskia, en qualité de membre du comité chargé de recevoir le général Lafayette, et madame Mesnard nous demanda si nous voulions nous charger de conduire sa fille au bal auquel une indisposition l'empêchait d'aller elle-même. Nous acceptâmes avec plaisir; et, pendant que Marie aidait mademoiselle Mesnard à achever sa toilette, nous prîmes place autour d'un grand foyer dans la cuisine; à peine étions-nous assis que je vis s'agiter, au coin de la cheminée, une masse noire, dont j'eus d'abord beaucoup de peine à reconnaître la nature et la forme; mais enfin, après un examen attentif, je reconnus que c'était un vieux nègre, courbé par l'âge. Son visage était tellement ridé et déformé par le temps, qu'il n'était plus possible d'en distinguer un seul trait, et je ne devinai la place de sa bouche que par le petit nuage de fumée de tabac qui en sortait de temps

en temps. Cet homme parut prêter une grande attention à la conversation qui s'établit entre nous et un jeune homme de la famille Mesnard; lorsqu'il entendit que nous voyagions avec le général Lafayette, et que nous venions de Saint-Louis, il nous demanda si nous y avions trouvé un grand nombre de Français; je lui répondis que nous n'en avions vu que quelques-uns, et, entre autres, le fondateur de la ville, M. Choteau. « Quoi! » s'écria-t-il d'une voix sonore, qui ne paraissait point appartenir à un corps si brisé, « quoi! vous avez trouvé le *petit Choteau?* oh! » je le connais bien, moi, le petit Choteau; nous » avons beaucoup voyagé ensemble sur le Missis- » sippi, et cela à une époque à laquelle bien peu » de blancs encore avaient pénétré jusqu'ici. » — « Mais, savez-vous bien, » lui dis-je, « que ce- » lui que vous appelez le petit Choteau est bien » vieux, qu'il a certainement plus de quatre- » vingt-dix ans? » — « Oh! je le crois bien! mais » qu'est-ce que cela fait, ça n'empêche pas que » je l'ai connu bien enfant. » — « Mais quel âge » avez-vous donc? » — « Ma foi, je n'en sais » rien, car on ne m'a jamais appris à compter. » Tout ce que je sais, c'est que je suis parti de la » Nouvelle-Orléans avec mon maître, qui faisait » partie de l'expédition envoyée par la compa- » gnie de navigation du Mississippi, sous les or- » dres du jeune Choteau, pour aller bâtir un fort

» en haut de la rivière. Le jeune Choteau avait
» à peine seize ans; mais il était chef de l'expé-
» dition, parce que son père était, dit-on, un
» des plus riches actionnaires de la compagnie.
» Après avoir ramé long-temps contre le courant
» et éprouvé bien des fatigues, nous sommes en-
» fin arrivés pas bien loin d'ici, où nous nous
» sommes mis à bâtir le fort de Chartres. Oh!
» mon Dieu! il me semble encore y être; je vois
» d'ici les grosses pierres que nous apportions,
» les grandes voûtes que nous construisions. Cha-
» cun de nous disait : Voici un fort qui durera
» plus que nous tous, et plus que nos enfans; je
» le croyais bien aussi, et pourtant j'en ai vu la
» fin; car il est maintenant en ruines, et moi je
» vis encore. Savez-vous, monsieur, combien il
» y a d'années que nous avons bâti le fort de
» Chartres? » — « Mais au moins quatre-vingts
» ans, si je ne me trompe. » — « Eh bien, comp-
» tez, et vous saurez à peu près mon âge. J'avais
» dans ce temps-là au moins trente ans, car le
» petit Choteau me paraissait un enfant; j'avais
» déjà servi trois maîtres, et j'avais déjà bien
» souffert..... » — « A ce compte-là, vous auriez
» cent dix ans, père François. » — « Par ma foi,
» je crois bien que j'ai pour le moins cela, car il
» y a bien long-temps que je travaille et que je
» souffre..... » — « Comment! » dit en l'inter-
rompant le jeune homme qui était assis près de

lui, « vous souffrez encore, père François? » — « Oh! pardon, monsieur, je ne parle pas du » temps que j'ai vécu dans cette maison. Depuis » que j'appartiens à M. Mesnard, c'est tout diffé- » rent; maintenant je suis heureux. Au lieu de » servir les autres, tout le monde me sert. M. Mes- » nard ne veut pas même me permettre d'aller » chercher moi-même un morceau de bois pour » le feu, il dit que je suis trop vieux pour cela. » Mais aussi il faut tout dire, M. Mesnard n'est » point un maître pour moi, c'est un homme..... » c'est un ami..... »

Cet hommage du vieil esclave, rendu à l'humanité de son maître, nous donna une haute idée du caractère de M. Mesnard. Pendant que nous écoutions encore le vieux François, Marie et mademoiselle Mesnard vinrent elles-mêmes nous avertir qu'elles étaient prêtes, et nous demander si nous voulions nous mettre de suite en route, car il commençait à se faire tard. Nous prîmes congé de madame Mesnard, et nous retrouvâmes notre escorte indienne qui nous avait patiemment attendus à la porte, et qui reprit position autour de nous à quelque distance en avant, en arrière et sur les côtés, pour éclairer et protéger notre marche, comme si nous avions traversé un pays ennemi. La nuit était fort obscure, mais la température très-douce et l'air parsemé de mouches phosphoriques qui bril-

laient autour de nous comme des étincelles de feu. M. de Syon conduisait mademoiselle Mesnard et je donnais le bras à Marie, qui, malgré les ténèbres, marchait avec une assurance et une légèreté que peut seule donner la vie des forêts. Les mouches de feu m'occupaient et m'intéressaient beaucoup, car, quoique ce ne fussent point les premières que j'observasse, je n'en avais cependant jamais vu une si grande quantité. Je demandai à Marie si ces insectes, qui, par leur aspect, pour ainsi dire fantasmagorique, sont si propres à étonner l'imagination, n'avaient jamais donné lieu, parmi les Indiens, à des croyances ou à des contes populaires. « Non pas parmi » les nations de ces contrées, où chaque année » nous sommes familiarisés avec leur grand » nombre, » me dit-elle ; « mais j'ai ouï dire que » parmi quelques nations du Nord, où ils sont » plus rares, on croit communément que ce sont » les âmes des amis que la mort nous a enlevés, » qui viennent pour nous consoler ou pour nous » réclamer l'accomplissement de quelque promesse. Je connais même plusieurs ballades sur » ce sujet, une entre autres qui paraît avoir été faite » il y a bien long-temps chez une nation qui vivait un peu plus au nord que nous et qui n'existe » plus. C'est par des chansons que se conservent » ordinairement chez nous les grands événemens » et les traditions populaires, et cette ballade que

» j'ai souvent entendu chanter par les jeunes » filles de notre tribu, ne laisse aucun doute sur » la croyance de quelques Indiens relativement » aux mouches de feu. » Je priai Marie de me chanter cette ballade, ce qu'elle fit aussitôt de fort bonne grâce. Quoique je ne comprisse rien aux paroles, qui étaient en langue indienne, je trouvai cependant une grande harmonie dans l'arrangement des mots, et dans la musique extrêmement simple sur laquelle ils étaient chantés, une expression de profonde mélancolie.

Lorsque Marie eut fini sa ballade, je lui demandai si elle ne pourrait pas me la traduire en français, afin que je pusse en comprendre le sens. « Difficilement, » me dit-elle, « car j'ai toujours » éprouvé de grands obstacles à rendre exacte- » ment les paroles de nos Indiens en français, » lorsque je leur sers d'interprète auprès des » blancs ; mais je vais essayer. » Et elle traduisit à peu près ainsi :

« La rude saison des chasses était passée. » Antakaya, le plus beau, le plus adroit, le » plus brave des guerriers des Cherokees, était » revenu sur les bords de l'Arolachy, où l'at- » tendait Manahella, la jeune vierge promise à » son amour et à son courage.

» Le premier jour de la lune des fleurs devait » éclairer leur union. Déjà les deux familles, » réunies autour du même feu, avaient fait les

» accords; déjà les jeunes garçons et les jeunes
» filles avaient préparé et orné la cabane nou-
» velle qui devait recevoir le couple heureux;
» lorsqu'au lever du soleil, un cri terrible, un
» cri de guerre poussé par la sentinelle qui tou-
» jours veille au sommet de la colline, appela les
» vieillards au conseil, et fit prendre les armes
» aux guerriers.

» Des blancs avaient paru sur la frontière. Le
» meurtre et le vol les accompagnaient. L'astre fé-
» condant n'était point encore au milieu de sa
» course, et déjà Antakaya était parti à la tête
» des guerriers pour repousser le vol, le meurtre
» et les blancs.

» Va, lui avait dit Manahella en cherchant à
» cacher sa douleur, va combattre les blancs
» cruels, et je prierai le Grand-Esprit de t'en-
» velopper d'un nuage à l'épreuve de leurs coups...
» Je lui demanderai qu'il te ramène sur les bords
» de l'Arolachy, pour y être aimé par Mana-
» hella....

» J'y reviendrai, avait répondu Antakaya,
» j'y reviendrai..... Mes flèches n'auront point
» trompé mon adresse, mon tomahawk se sera
» rougi du sang des blancs; je rapporterai de
» leurs chevelures pour orner la porte de ta ca-
» bane; alors je serai digne de Manahella, alors
» nous nous aimerons en paix, alors nous serons
» heureux.

» Le premier jour de la lune des fleurs avait » brillé, déjà beaucoup d'autres l'avaient suivi » sans qu'on entendît parler d'Antakaya et de » ses guerriers. Penchée sur les rives de l'Aro» lachy, tous les soirs la triste Manahella élevait » aux mauvais esprits de petites pyramides de » cailloux polis, pour fléchir leur colère et les » empêcher d'être contraires à son bien-aimé, » mais les mauvais esprits étaient inflexibles, et » leur souffle violent renversait les petites pyra» mides.

» Un soir de la dernière lune des fleurs, Ma» nahella rencontra sur les bords de la rivière un » guerrier pâle et sanglant. Meurs, pauvre lierre! » dit-il à Manahella ; meurs! le plus beau chêne » de nos forêts, ce chêne superbe à l'ombre du» quel tu comptais goûter le repos et le bonheur, » est tombé! Il est tombé sous les coups redou» blés de la hache des blancs. Dans sa chute il » a écrasé ceux qui le frappaient, mais il est » tombé! Meurs, pauvre lierre, meurs! car le » chêne qui devait te servir d'appui est tombé!... » Deux jours après Manahella mourut.

» Antakaya dont le courage avait été trompé » par le sort, était tombé couvert de blessures » entre les mains des blancs qui l'avaient em» mené bien loin. Mais enfin il s'était échappé; » et, après avoir long-temps erré à travers les fo» rêts, il revenait pleurer sa défaite et méditer

» sa vengeance auprès de Manahella..... Lors-
» qu'il arriva, elle n'était plus.... Agité du plus
» violent désespoir, il courut le soir aux rives de
» l'Arolachy, appela Manahella, mais l'écho ré-
» pondit seul aux accens de sa douleur.

» O Manahella! s'écria-t-il, si mes flèches ont
» trompé mon adresse, si mon tomahawk n'a
» point épuisé le sang des blancs, si je ne t'ai
» point rapporté leurs chevelures pour orner la
» porte de ta cabane, pardonne-le moi..... Ce
» n'est la faute de mon courage, les mauvais es-
» prits ont combattu contre moi.... et cependant
» je n'ai point laissé échapper une plainte, un
» soupir, lorsque le fer de mes ennemis a dé-
» chiré ma poitrine; je ne me suis point abaissé
» à leur demander la vie! Ils me l'ont conservée
» malgré moi-même, et je ne m'en suis consolé
» que dans l'espoir de pouvoir me venger un
» jour, et t'offrir de leurs chevelures en grand
» nombre. O Manahella! viens seulement me
» dire que tu me pardonnes, et que tu me per-
» mets de te suivre dans l'empire du Grand-
» Esprit.

» Au même instant une lumière vive, pure
» et légère, apparut aux yeux de l'infortuné
» Antakaya. Il vit en elle l'âme de son amante,
» et se mit à la suivre à travers la vallée pendant
» toute la nuit, la suppliant de s'arrêter et de
» lui pardonner. Au point du jour il se trouva

» sur les bords d'un grand lac; la lumière avait
» disparu, il crut qu'elle avait passé le lac. Aus-
» sitôt, malgré sa faiblesse et sa fatigue, il fit un
» canot d'un tronc d'arbre qu'il creusa, et d'une
» branche il fit une rame. A la fin du jour son
» travail était achevé. Avec les ténèbres revint la
» mouche trompeuse; pendant toute la nuit An-
» takaya poursuivit son erreur sur la surface
» tremblante des eaux. Mais elle disparut devant
» la clarté du soleil, et avec elle s'évanouit le
» souffle léger des espérances et de la vie d'An-
» takaya. »

Marie venait d'achever sa ballade, et je lui exprimais mes remercîmens au moment où nous arrivions au pont de la Kaskaskia. Là, Sciakapé rallia son escorte, dit quelques mots à sa femme, et nous laissa entrer seuls dans le village. Nous approchions de la maison de M. Morrisson, chez lequel se donnait le bal auquel le général Lafayette assistait. Je sentis alors trembler Marie; son trouble était si grand qu'elle ne put me le cacher. Je lui en demandai la cause. Si vous voulez m'épargner un grand chagrin, me dit-elle, vous ne me conduirez pas au milieu des dames de Kaskaskia. Elles sont sans doute aujourd'hui dans leurs plus brillantes parures, et la grossièreté de mes vêtemens leur inspirerait pour moi du mépris ou de la pitié, et ces deux sentimens m'affligeraient également. D'ailleurs, je sais qu'elles

me blâment d'avoir renoncé à la vie des blancs, et je me sentirais mal à l'aise en leur présence. Je lui promis ce qu'elle désirait, et elle se rassura. Arrivés chez M. Morrisson, je la fis entrer dans une chambre basse, et je montai à la salle du bal pour prévenir le général Lafayette que la jeune Indienne l'attendait en bas. Il s'empressa de descendre, et plusieurs membres du comité descendirent avec lui. Il vit et entendit Marie avec plaisir, et ne put dissimuler son émotion en reconnaissant sa lettre, en voyant avec quelle sainte vénération elle avait été conservée pendant près d'un demi-siècle au milieu d'une nation sauvage chez laquelle il ne supposait même pas que son nom fût jamais parvenu. De son côté, la fille de Panisciowa exprimait avec vivacité le bonheur qu'elle goûtait de voir celui à côté duquel son père, disait-elle, avait eu l'honneur de combattre pour *la bonne cause américaine.*

Après une demi-heure d'une conversation dans laquelle le général Lafayette se plut à rapporter des témoignages de la loyale et courageuse conduite de quelques nations indiennes, envers les Américains, pendant la guerre de la révolution, Marie témoigna le désir de se retirer, et je l'accompagnai jusqu'au pont, où je la remis aux soins de Sciakapé et de son escorte, et je pris congé d'elle.

A minuit, le général reçut les adieux des dames et des citoyens de Kaskaskia, qui s'étaient réunis chez M. Morrisson, et nous nous rendîmes à bord de notre navire pour continuer immédiatement notre navigation vers l'embouchure de l'Ohio. Le gouverneur Coles aurait bien voulu nous faire traverser cette partie de l'état d'Illinois comprise entre l'angle que forment les deux grands fleuves, nous aurions alors retrouvé notre bateau à vapeur à Shawneetown, où nous aurions pu visiter des salines que l'on dit fort belles; mais outre que cela aurait pris au général plus de temps qu'il n'en pouvait consacrer à cette visite, cette route ne s'accordait point avec le projet qu'il avait de remonter la rivière de Cumberland pour aller à Nashville, où les envoyés du Tennessée étaient chargés de le conduire. M. Coles s'embarqua avec nous pour accompagner le général jusque dans l'état du Tennessée, et nous en ressentîmes un véritable plaisir, car c'est un homme d'un commerce agréable et d'un rare mérite. Tout le monde s'accorde à dire qu'il remplit ses fonctions de gouverneur avec autant de philanthropie que de justice. Il doit son élévation à la place de gouverneur, à ses opinions sur l'abolition de l'esclavage des noirs. Il était d'abord propriétaire en Virginie, où, selon la coutume de ce pays, il faisait cultiver ses terres par des nègres esclaves. Après avoir long-temps et hautement exprimé son aversion

pour ce genre de culture, il pensa qu'il était de son devoir de mettre en pratique les principes qu'il avait d'abord professés, et il voulut donner la liberté à tous ses nègres; mais ayant reconnu que leur affranchissement pur et simple en Virginie leur serait plus nuisible qu'utile, il les emmena tous avec lui dans l'état d'Illinois, où non-seulement il leur accorda la liberté, mais encore où il les établit à ses frais, de manière qu'ils pussent se procurer une existence heureuse par leur travail. Cet acte de justice et d'humanité diminua considérablement sa fortune, mais ne lui causa aucuns regrets. A cette époque, quelques hommes, égarés par d'anciens préjugés, cherchèrent à faire réformer l'article de la constitution de l'état d'Illinois, qui abolit l'esclavage; M. Coles combattit ces hommes avec toute l'ardeur de son âme philanthropique, et avec toute la supériorité d'un esprit éclairé. Dans cette lutte honorable, il fut soutenu par le peuple de l'état d'Illinois; la justice et l'humanité triomphèrent, et bientôt après M. Coles fut élu gouverneur à une immense majorité. Ce fut pour lui une récompense bien honorable, et à celle-là s'en joint aujourd'hui une autre qui doit lui être bien douce, ses nègres affranchis réussissent parfaitement et offrent un argument sans réplique aux adversaires de l'émancipation.

Quelques heures après notre départ de Kaskas-

kia, nous étions à l'embouchure de l'Ohio, que nous remontâmes jusqu'à l'embouchure de la rivière Cumberland, où nous arrivâmes avant la nuit. Là nous attendait le bateau à vapeur *l'Artisan*, pour nous conduire à Nashville. Lorsqu'il nous fallut quitter *le Natchez* et nos compagnons de voyage de l'état de Louisiane, nous éprouvâmes un serrement de cœur comme si nous quittions notre maison et notre famille. Ce sentiment se comprend facilement quand on songe que nous avons passé près d'un mois et fait dix-huit cents milles à bord de ce bâtiment, au milieu d'une société aimable, spirituelle, prévenante, et dont chaque membre était devenu pour nous un ami véritable. De leur côté, MM. Morse, Ducros, Prieur et Caire, nous témoignèrent des regrets non moins sincères. Malgré leur longue absence de la Nouvelle-Orléans, ils auraient cependant encore volontiers prolongé leur mission, disaient-ils, pour passer encore quelque temps avec leur cher Lafayette; et notre excellent capitaine Davis exprimait vivement ses regrets de voir qu'un autre bâtiment que le sien allait être chargé de porter l'hôte de la nation; mais, d'un autre côté, les envoyés du Tennessée n'étaient point disposés à céder à d'autres le droit de faire les honneurs de leur état, et lors même qu'ils eussent eu la volonté d'accepter les services du capitaine Davis, il auraient été forcés d'y renoncer, parce

que *le Natchez* n'aurait pu naviguer sur les eaux trop basses du Cumberland. Il nous fallut donc prendre congé du comité louisianais et de celui de l'état de Mississippi, que nous regrettions aussi beaucoup, et passer à bord de *l'Artisan*, où nous fûmes reçus et traités de manière à nous faire pressentir que nous éprouverions bientôt un nouveau chagrin en nous séparant de nos nouveaux compagnons de voyage.

CHAPITRE X.

RIVIÈRE DE CUMBERLAND. — ARRIVÉE A NASHVILLE. — MILICES DU TENNESSÉE. — HABITATION DU GÉNÉRAL JACKSON. — NAUFRAGE SUR L'OHIO. — LOUISVILLE. — ROUTE DE LOUISVILLE A CINCINNATI PAR TERRE. — ÉTAT DE KENTUCKY. — ANECDOTE.

Ce fut le 2 mai, à huit heures du soir, que nous entrâmes dans la rivière de Cumberland, où, malgré l'obscurité, nous naviguâmes toute la nuit. Cette rivière, qui est un des plus grands tributaires de l'Ohio, prend sa source à l'ouest des montagnes de Cumberland, arrose l'état de Kentucky par ses deux extrémités, et l'état de Tennessée par son centre qui forme un grand arc; elle est navigable pendant un cours de quatre cents milles; au jour nous pûmes juger de la richesse des pays qu'elle traverse, par la grande quantité de bâtimens chargés de toute espèce de produits que nous rencontrâmes. Comme depuis son embouchure dans l'Ohio jusqu'aux environs de Nashville, les bords du Cumberland sont plats, boisés et quelquefois marécageux, on ne rencontre dans toute cette partie aucune ville assise absolument sur les rives; tous les établis-

semens sont à quelque distance dans les terres, et nous ne pûmes les visiter; mais beaucoup de leurs habitans vinrent, à l'aide de chaloupes, saluer le général à bord de *l'Artisan*, ce qui souvent retarda notre marche, car il fallait à chaque instant nous arrêter pour recevoir et laisser repartir les visiteurs.

Le mercredi, 4 mai, au point du jour, nous remarquâmes que les bords de la rivière s'élevaient sensiblement au-dessus de nos têtes, et offraient des positions agréables et saines pour des villes ou des villages; à huit heures nous n'apercevions encore aucune habitation, mais nous entendions cependant déjà, dans le lointain, retentir le son des cloches qui nous annonçaient le voisinage d'une population et les préparatifs d'une solennité; quelques instans après nous aperçûmes à l'horizon les pointes de quelques édifices, et sur un plan plus rapproché de nous, une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfans qui semblaient attendre avec une vive sollicitude l'arrivée de quelque chose d'extraordinaire; enfin, lorsque notre bâtiment fut assez près de la foule pour en être reconnu, un cri de joie s'éleva du rivage, et l'air retentit mille fois du *welcome Lafayette*; c'était le salut des habitans de Nashville à l'hôte de la nation. Ce salut se prolongea, sans interruption, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au-delà de la

ville, au lieu du débarquement, où le général fut accueilli par l'illustre Jackson qui monta avec lui en voiture pour le conduire à Nashville; plusieurs corps de cavalerie les précédèrent; et le cortége, qui se forma derrière eux, se composait de tous nos compagnons de voyage, auxquels vinrent se joindre une multitude de citoyens accourus des environs; nous entrâmes en ville par une large avenue bordée de milices remarquables par le brillant de leurs uniformes et leur bonne mine sous les armes; il était facile de reconnaître, à leur air martial, qu'elles comptaient dans leurs rangs un grand nombre de ces intrépides soldats-citoyens devant lesquels les Anglais reculèrent sous les murs de la Nouvelle-Orléans. Pour entrer en ville, le cortége passa sous un arc de triomphe, au sommet duquel étaient écrits ces mots répétés sans cesse par la foule : *Bienvenu soit Lafayette, l'ami des États-Unis !* et au-dessus flottait le pavillon américain, attaché à une lance surmontée du bonnet de la liberté. Après avoir parcouru les principales rues, nous arrivâmes sur la place publique, décorée de mille bannières suspendues aux croisées, et aussi ornée d'un arc de triomphe, sous lequel était une plate-forme élevée, où le gouverneur de l'état attendait l'hôte national pour le haranguer. Son discours ne fut pas seulement touchant par les sentimens d'affection et de recon-

naissance dont il était fortement empreint, mais aussi fort remarquable par la richesse et la fidélité du tableau qu'il fit de la situation actuelle de l'état de Tennessée, et de la rapidité de son accroissement sous l'influence de la liberté et des lois sages qui le régissent. Le général Lafayette lui répondit avec cette émotion du cœur et cet heureux choix d'expression, qui, si souvent pendant son long voyage, firent l'étonnement et l'admiration de ceux qui l'entendaient. Alors des deux côtés de l'arc de triomphe sortirent quarante officiers ou soldats révolutionnaires, la plupart accablés par l'âge, quelques-uns mutilés par la guerre, et malgré cela presque tous venus des parties les plus éloignées de l'état pour assister au triomphe de leur ancien général; ils s'avancèrent vers lui au milieu des acclamations du peuple, et l'entourèrent de leurs témoignages d'affection et de leurs patriotiques souvenirs; parmi eux il en était un, remarquable surtout par son grand âge et par la vivacité de l'expression de sa joie; il se jeta dans les bras du général en pleurant et s'écriant : « J'ai eu deux beaux » jours dans ma vie, celui où je suis débarqué » avec vous à Charlestown en 1777, et celui-ci; » maintenant que je vous ai revu, je n'ai plus rien » à désirer, j'ai assez vécu... » Et l'attendrissement de ce vieillard se communiqua à toute la foule qui resta quelque temps silencieuse. Malgré ses

infirmités il avait fait, dit-on, plus de cinquante lieues pour se procurer cet instant de bonheur. Nous apprîmes ensuite qu'il se nommait Hagy, qu'il était né en Allemagne, et qu'il était venu sur le même vaisseau que le général Lafayette en Amérique, où il avait fait sous ses ordres toute la guerre révolutionnaire. Le général Lafayette, après avoir consacré quelques instans à la tendresse de ses vieux compagnons d'armes, remonta en voiture avec le gouverneur, et se rendit à la jolie résidence du docteur Mac-Nairy, qui nous avait préparé des logemens chez lui, et qui nous accueillit, ainsi que sa famille, avec la plus aimable hospitalité. Le général fut reçu à sa porte par le corps municipal et par le maire, qui lui adressa une harangue au nom des habitans de Nashville. Après l'avoir félicité de son heureuse arrivée dans la ville, et avoir éloquemment retracé les motifs des témoignages de reconnaissance que lui donnait l'Amérique, il ajouta : « Ici nous ne pouvons ni vous montrer » des champs de bataille, ni vous entretenir des » victoires auxquelles vous prîtes une part si glo- » rieuse pendant notre guerre de la révolution ; » trop éloignée du lieu de ces grandes scènes, » cette ville, maintenant la capitale d'un nouvel » état indépendant qui n'existait pas alors, et » qui cependant est déjà le huitième de l'Union » par sa population, cette ville, dis-je, n'est sortie

» que depuis peu du sein des déserts, et cepen-
» dant vous y êtes accueilli par un assez bon
» nombre de ces vétérans qui combattirent à
» vos côtés pour la conquête des droits dont ils
» jouissent maintenant, et leurs nombreux des-
» cendans se pressent au devant de vos pas pour
» vous exprimer leur reconnaissance. Ces géné-
» rations passeront sans doute bientôt; mais le
» souvenir de ce jour sera transmis aux générations
» suivantes, et c'est avec enthousiasme que les
» enfans, qui, aujourd'hui ont quitté les bancs
» de l'école pour venir vous saluer, raconteront
» un jour à leurs enfans qu'ils ont eu le bonheur
» de contempler l'ami et le bienfaiteur de leur
» patrie, le généreux Lafayette.... » Le général
le remercia en lui disant: « Mon voyage à travers
» les états du Sud et de l'Ouest, dont vous avez
» la bonté de parler avec une touchante sollici-
» tude, a été pour moi une source continuelle
» des plus heureuses et reconnaissantes émo-
» tions; je les ai trouvées dans le spectacle des
» bienfaits de ces institutions républicaines dont
» un patriotisme non moins républicain est la
» sauvegarde; je les ai trouvées dans les prodi-
» gieux résultats de l'indépendance nationale,
» du gouvernement du peuple par lui-même, et
» des plus généreux sentimens; je les ai trouvées
» dans tous les témoignages d'affection pour moi
» qui peuvent le plus élever et charmer le cœur

» humain, et dans toutes les attentions qui peu-
» vent rendre un voyage rapide, facile et agréa-
» ble. Telle a été mon heureuse marche jusqu'à
» cette capitale, où aujourd'hui le peuple de
» Nashville, ses dignes magistrats, et vous, mon-
» sieur le maire, daignez m'accueillir de la ma-
» nière la plus honorable et la plus affectueuse.

» Pendant qu'avec une bonté si particulière
» pour moi vous voulez bien me rappeler ces
» anciens temps dont il est vrai que votre ville,
» qui n'était pas encore née, ne peut montrer
» aucune trace sur ses belles collines, nous avons
» le plaisir de voir dans son sein beaucoup de
» vieux soldats de l'indépendance et de la liberté,
» ainsi que leur nombreuse et vaillante postérité;
» c'est le dernier théâtre de la gloire de ces bra-
» ves descendans que j'ai eu l'honneur de saluer,
» lorsqu'après avoir porté mon hommage aux
» tombes de Greene, Kalb et Pulawski, j'ai vi-
» sité les lignes de la Nouvelle-Orléans, où vous
» avez si noblement combattu sous les ordres de
» votre illustre compatriote. Je vous prie, mon-
» sieur le maire, et messieurs de la corporation,
» d'accepter, pour les citoyens de Nashville et
» pour vous-mêmes, le tribut de ma respectueuse
» et tendre reconnaissance. »

Alors le peuple poussa trois acclamations, puis se retira en silence pour laisser à son hôte le temps de prendre un peu de repos avant le

dîner; mais le général profita de ce moment pour aller faire une visite à madame Jackson, qu'il apprit être en ville, et à madame Litlefield, la fille de son ancien compagnon d'armes et ami, le général Greene.

A quatre heures, un nouveau cortége vint nous chercher pour nous conduire au banquet public auquel plus de deux cents citoyens prirent place, sous la présidence du général Jackson. Au nombre des convives était un vénérable vieillard nommé Timothe Demundrune, qui fut le premier homme blanc qui vint s'établir dans le Tennessee. Selon la coutume américaine, le repas se termina par l'expression franche et énergique de l'opinion de chaque convive sur les actes journaliers de l'administration et sur le caractère public des magistrats ou des candidats aux diverses magistratures; parmi ces nombreux toasts je citerai les trois suivans, qui me paraissent particulièrement propres à faire connaître les sentimens prédominans du peuple de l'état de Tennessée:

« *Au siècle présent*: il favorise le règne des » principes libéraux. Les rois sont forcés de s'u- » nir contre la liberté, et le despotisme est sur » la défensive.

» *A la France*: républicaine ou monarchique, » dans la gloire ou dans les revers, elle aura tou- » jours des droits à notre reconnaissance.

» *A Lafayette* : les tyrans l'ont opprimé,
» mais les hommes libres l'honorent. »

A ce dernier toast le général se leva, exprima ses remercîmens, et demanda la permission de porter le toast suivant :

« *A l'état de Tennessée et à sa capitale, la*
» *cité de Nashville* : puisse notre héritage de
» gloire révolutionnaire s'unir à jamais aux bril-
» lans lauriers de la dernière guerre, pour former
» un des liens perpétuels de l'union entre toutes
» les parties de la confédération américaine. »

Le président du banquet donna alors le signal du départ, et nous nous rendîmes à la loge maçonnique, où trois cents frères, dans le plus brillant costume, nous reçurent avec la plus tendre cordialité. Nous passâmes avec eux une véritable soirée de famille. L'éloquent orateur, M. William Hunt, nous fit entendre un excellent discours qui, sous la forme maçonnique, présentait le tableau des plus nobles préceptes de patriotisme et de philanthropie, et la séance se termina par une élégante collation à la fin de laquelle le général proposa un toast qui fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, c'était à la mémoire de notre illustre frère Riégo, martyr de la liberté! En nous retirant pour nous rendre à notre quartier général, chez le docteur Mac-Nairy, nous trouvâmes la ville éclairée par de brillantes illuminations, et un grand nom-

bre de maisons décorées de transparens représentant le général Lafayette avec divers emblèmes tous fort ingénieux.

Le lendemain matin, aussitôt que nous fûmes levés, nous nous rendîmes au sud de la ville, où nous trouvâmes toutes les milices des comtés voisins, réunies dans un camp qu'elles occupaient depuis plusieurs jours en attendant l'arrivée du général Lafayette; quelques-uns des corps que nous vîmes sous les armes avaient fait, nous dit-on, plus de cinquante milles pour venir ajouter, par leur présence, à la solennité de la réception faite à l'hôte de la nation. Le général, après les avoir vus manœuvrer devant lui, parcourut leurs rangs pour leur témoigner son admiration de leur belle tenue, et leur exprimer sa reconnaissance pour les preuves d'affection qu'ils venaient de lui donner. Pendant ce temps, M. George et moi nous causions avec un officier d'état-major, qui eut la bonté de nous donner des détails sur l'organisation des forces militaires de l'état de Tennessée. « Elles se composent, » nous dit-il, » de trente mille hommes d'une infanterie qui, » considérée comme troupe légère, peut être, je » crois, hardiment opposée avec succès aux meil- » leures troupes régulières de l'Europe. Nos » jeunes gens, habitués de bonne heure aux fa- » tigues et aux exercices de la chasse, acquièrent » une telle adresse, qu'elle est devenue prover-

propage les lumières et l'amour de la liberté, ne peuvent qu'augmenter la gloire et perpétuer le bonheur de sa patrie adoptive. Le comité d'instruction du collége de Cumberland lui fit hommage, ainsi qu'au général Jackson qui l'accompagnait, d'une résolution du conseil, par laquelle deux nouvelles chaires, sous le nom de chaire de Lafayette et chaire de Jackson, pour l'enseignement des langues et de la philosophie, allaient être fondées au moyen d'une souscription volontaire déjà remplie par les citoyens de l'état de Tennessée. L'un et l'autre acceptèrent cet hommage avec empressement, et apposèrent leur adhésion au bas de la résolution, avant de sortir de cet établissement, qui, quoique fondé depuis peu de temps, offre cependant déjà des résultats très-satisfaisans.

A une heure après midi, nous nous embarquâmes avec une nombreuse société pour aller dîner à la résidence du général Jackson, située à quelques milles en remontant la rivière. Nous y trouvâmes beaucoup de dames et de cultivateurs des environs, que madame Jackson avait invités à venir prendre part à la fête qu'elle avait préparée pour le général Lafayette. La première chose qui me frappa en arrivant chez le général Jackson fut la simplicité de son habitation. Encore un peu dominé par mes habitudes européennes, je me demandai si ce pouvait bien être

Genl JACKSON.

là la demeure de l'homme le plus populaire des États-Unis, de celui que la patrie proclame un de ses plus illustres défenseurs, de celui enfin qui, par la volonté du peuple, avait été sur le point d'arriver à la suprême magistrature..... Un de nos compagnons de voyage, un citoyen de Nashville, témoin de mon étonnement, me demanda naïvement si, en France, nos hommes publics, c'est-à-dire les serviteurs du peuple, avaient une manière de vivre bien différente de celle des autres citoyens? — « Certainement, » lui dis-je; « ainsi, par exemple, la plupart » de nos généraux, tous nos ministres, et même » un grand nombre de nos administrateurs su- » balternes, se croiraient déshonorés, et n'ose- » raient recevoir personne chez eux s'ils n'avaient » qu'une maison comme celle de Jackson; et les » modestes demeures de vos illustres révolution- » naires, Washington, John Adams, Jeffer- » son, etc., ne leur inspireraient que mépris et » dégoût. Il leur faut d'abord en ville un grand » et vaste édifice appelé hôtel, dans lequel loge- » raient à l'aise dix familles nombreuses, mais » qu'ils remplissent d'une foule de valets bizar- » rement, ridiculement habillés, et qui, pour la » plupart, n'ont d'autre emploi que celui d'insul- » ter les honnêtes citoyens qui viennent à pied » visiter leur maître. Il leur faut ensuite à la cam- » pagne un autre grand édifice, qu'on appelle

» château, et dans lequel on accumule luxe de
» meubles, luxe de décorations, luxe de table,
» luxe d'habillement, enfin tous luxes propres à
» faire oublier la campagne. Puis il leur faut,
» pour aller de l'une à l'autre de ces habitations,
» grand nombre de voitures, grand nombre de
» chevaux, grand nombre de domestiques..... »
— « Fort bien, » interrompit mon Tennessien,
en secouant la tête d'un air de doute; « mais qui
» donc fournit à ces officiers de l'état tout l'ar-
» gent que doit engloutir un pareil luxe? Et com-
» ment se font les affaires du peuple? » — « Si
» vous les interrogez, ils vous diront que c'est le
» roi qui les paie, quoiqu'au fait je puisse vous
» assurer que c'est la nation, qui, pour eux, est
» surchargée d'impôts; et, quant aux affaires, elles
» sont faites tant bien que mal; mais plus sou-
» vent mal que bien. » — « Et pourquoi souffrez-
» vous cet état de choses? » — Parce que nous ne
» pouvons l'empêcher. » — « Comment! vous
» ne pouvez l'empêcher? Une nation si grande,
» si éclairée que la nation française, ne peut em-
» pêcher que ses officiers, ses magistrats, ses ser-
» viteurs enfin affichent, à ses dépens, un luxe
» scandaleux, immoral, et fassent mal ses affaires!
» Tandis que nous, qui comptons à peine depuis
» quelques jours parmi les nations, nous jouis-
» sons de l'immense avantage de n'avoir pour
» magistrats que des hommes simples, probes,

» laborieux, et plus jaloux de notre estime qu'a-
» vides de richesses! Allons, allons, permettez-
» moi de croire que ce que vous venez de me
» dire n'est qu'une plaisanterie, et que vous avez
» voulu vous amuser un instant de la simplicité
» d'un pauvre Tennessien qui n'a jamais visité
» l'Europe..... Mais persuadez-vous bien que,
» quelqu'ignorans que nous soyons ici de ce
» qui se passe de l'autre côté de l'Océan, il n'est
» cependant pas facile de nous faire croire à des
» choses qui heurtent si fort le bon sens et la di-
» gnité de l'homme..... »

J'eus beau faire et beau dire, je ne pus jamais faire entendre à ce bon citoyen de Nashville que je ne plaisantais pas du tout, et force me fut de lui laisser croire que nous n'étions pas plus mal gouvernés en France qu'aux Etats-Unis.

Le général Jackson nous montra, dans le plus grand détail, son jardin et sa ferme, qui nous parurent cultivés avec une grande intelligence. Nous remarquâmes partout le plus grand ordre, la plus parfaite propreté, et nous aurions pu nous croire chez un des plus riches et des plus habiles fermiers de l'Allemagne, si, à chaque pas, nos yeux n'avaient été affligés du triste spectacle de l'esclavage. Tout le monde nous dit que les esclaves du général Jackson étaient traités avec la plus grande humanité; et plusieurs personnes nous assurèrent même qu'il ne serait point éton-

cet état, on ne compt
dix-neuf mille esclaves,
de quatre cent vingt-t
l'esprit public y serait p
à l'abolition de l'esclava

En rentrant à la ma
général Jackson, qui pr
pas vu depuis long-tem
montrer les armes d'ho
après la dernière guerr
bonne grâce à leur den
sur la table un sabre, un
pistolets. L'épée lui fut o
le sabre, je crois, par le
battit sous ses ordres d
léans. Ces deux armes, d
sont remarquables par le
encore par les honorables
sont couvertes. Mais ce fu
les pistolets que le général
notre attention; il les pr

sait pour être ceux qu'il avait offerts, en 1778, à son paternel ami Washington, et qu'il éprouvait une véritable satisfaction en les retrouvant entre les mains d'un homme si digne d'un pareil héritage. A ces mots le visage du vieil *Hickory*[1] se couvrit d'une modeste rougeur, et son œil étincela comme au jour d'une victoire. « Oui, je » m'en crois digne, » s'écria-t-il, en pressant à la fois sur sa poitrine ses pistolets et les mains de Lafayette; « si ce n'est par ce que j'ai fait, c'est » du moins par ce que je désire faire pour ma » patrie..... » Tous les assistans applaudirent à cette noble confiance du héros patriote, et convinrent que les armes de Washington ne pouvaient être entre meilleures mains que celles de Jackson.

Après le dîner, nous prîmes congé de la famille du général Jackson, et nous retournâmes à Nashville pour y assister à un bal public qui fut très-brillant, à la suite duquel nous nous rembarquâmes sur *l'Artisan* pour continuer notre voyage. Le gouverneur Carroll, du Tennessée, et deux de ses aides de camp, s'embarquèrent

---

[1] Surnom que les soldats avaient donné à Jackson pendant la dernière campagne, sans doute pour faire allusion à la vigueur avec laquelle il supporta les fatigues de la guerre. L'*hickory* est un des arbres les plus vigoureux et les plus durables des forêts de l'Amérique septentrionale.

nommèrent ce cours d'e
dant onze cents milles,
gracieux et le plus ferti
rencontrer. L'Ohio naît
nongahella et de l'Alle
vient se jeter dans le Mi
de latitude. Son courant
mille et demi par heure
sont hautes, il égale souv
dont la vitesse moyenn
par heure. L'eau de l'Ol
prolifique, disent les A
vous leur demandez su
opinion, ils vous montre
breuses habitations qui s
sur ses bords, et ce gr
qui en sortent chaque n
de provisions au bras, pou
ser la journée à l'école, e
sous le toit paternel en cl
la liberté

du comité de l'état d'Illinois, qui, à notre grand regret, ne pouvaient nous accompagner plus long-temps. Le général Lafayette accepta le diner qui lui fut offert par les habitans de cette ville. Nous continuâmes notre navigation en pressant la marche de notre petit navire, de toute la puissance de sa machine à vapeur. Malgré le départ du gouverneur Coles et de ses compagnons, nous étions encore fort nombreux à bord. Tous les lits de la grande salle, au nombre de plus de vingt, étaient occupés par les députations du Missouri, du Tennessée, du Kentucky, et par quelques autres personnes qui avaient demandé à accompagner le général Lafayette jusqu'à Louisville. Le général, son fils, M. de Syon et l'auteur de ce journal, occupaient en commun ce qu'on appelle *la cabine des dames*, située à l'arrière du bâtiment, et dans laquelle on ne parvient qu'en descendant une dixaine de marches.

Pendant toute la journée du 8, nous avions beaucoup travaillé. Le général avait répondu à un grand nombre de lettres qui lui étaient adressées chaque jour de toutes les parties de l'Union, et m'avait dicté quelques notes pour le directeur des travaux de la ferme de La Grange, auquel il indiquait les changemens ou les améliorations qu'il voulait qui fussent faits dans sa culture avant son retour en France. Un peu fatigué de

ce travail, il s'était couché de bonne heure, et dormait déjà, lorsqu'à dix heures, M. George, descendant de dessus le pont où il était allé se promener, nous exprima son étonnement de ce que, par une nuit aussi obscure, notre capitaine ne suspendait pas, ou du moins ne ralentissait pas la marche de son bâtiment. Nous trouvâmes sa réflexion fort juste, mais habitués comme nous l'étions depuis quelques mois à ne nous arrêter devant aucune difficulté, et à voyager par tous les temps, nous parlâmes bientôt d'autres choses, et M. George ne tarda pas à se coucher aussi et à s'endormir dans la plus profonde sécurité. Je restai à causer avec M. de Syon et à rédiger quelques notes. A l'exception de notre pilote et de deux hommes de service, tout le monde dormait autour de nous, et, à onze heures, le profond silence qui régnait à bord n'était plus troublé que par les sourds gémissemens de la machine à vapeur et le bruissement des flots contre les flancs de notre navire. Minuit était sonné, et le sommeil commençait à nous inviter au repos, lorsque tout à coup notre bâtiment éprouva une horrible secousse et s'arrêta tout court. A ce choc extraordinaire, le général s'éveille en sursaut, son fils s'élance de son lit à demi-habillé, et moi je cours aux informations sur le pont. Là je trouve deux de nos compagnons de voyage que l'inquiétude y avait sans doute d'abord ame-

nés, mais qui déjà s'en retournaient en me disant que probablement nous avions touché un banc de sable et qu'il ne pouvait y avoir de danger. Peu confiant dans cette opinion, j'entre dans la salle commune; tous les passagers étaient dans une vive agitation, mais cependant encore dans le doute sur la nature de l'événement, beaucoup même n'avaient pas quitté leur lit. Décidé à ne point redescendre sans savoir positivement à quoi m'en tenir, je saisis une lumière et je cours à l'avant du bâtiment; le capitaine y arrive en même temps que moi, nous ouvrons ensemble la cale, déjà elle était à moitié remplie par l'eau qui s'y précipitait en torrent par une large ouverture..... « Un snag! un snag! » s'écrie le capitaine; « vite Lafayette!... ma chaloupe! ame- » nez Lafayette à ma chaloupe! » Son cri de détresse avait retenti dans la grande chambre des passagers, où toutes les bouches le répétaient avec effroi; mais il n'était point encore parvenu dans notre cabine, où je trouvai le général, qui néanmoins, d'après les conseils de son fils, avait provisoirement commencé à se faire habiller par son fidèle Bastien. « Quoi de nouveau? » me dit-il, en me voyant rentrer; « que nous coulons » bas, mon général, et que si nous voulons nous » tirer d'affaire, nous n'avons pas un instant à » perdre.... » Et aussitôt je me mets à ramasser tous mes papiers, que je jette pêle-mêle dans

pour pourvoir aux inc
s'écrie son fils, « pen
» reille circonstance n
» pendant une seule
le saisissons chacun p
traînons vers la porte
de notre vivacité et
peine au milieu de l'
a oublié, sur sa tabl
ornée du portrait de W
chercher; je retourne
trouve la tabatière et j
instant, les oscillation
fortes et si irrégulières
nos têtes augmentait d'
que je crus que nous
sortir avant d'être englo
sur le pont où tous les
en désordre; les uns
les autres cherchant la
lant Lafayette. Il était

pouvait se tenir debout sur le pont. Le capitaine, aidé de deux matelots, avait amené sa chaloupe de ce côté, et j'entendais sa voix retentissante qui appelait « Lafayette! Lafayette! » mais nous ne pouvions arriver à lui, tant la confusion qui régnait autour de nous était grande. Cependant le bâtiment penchait toujours de plus en plus; chaque instant augmentait le danger; nous sentîmes qu'il était temps de faire un dernier effort, et nous pénétrâmes au milieu de la foule, où je m'écriai : « Voici le général Lafayette! » Ce cri produisit l'effet que j'en attendais. Au tumulte succéda le plus profond silence; un passage libre s'ouvrit devant nous, et tous ceux qui étaient prêts à s'élancer dans la chaloupe, s'arrêtèrent spontanément, ne voulant pas songer à leur salut avant que celui de Lafayette fût assuré. La difficulté maintenant était de déterminer le général lui-même à partir avant tous ses compagnons de voyage, et presque seul, car la chaloupe ne pouvait contenir qu'un très-petit nombre de personnes; mais il fut bientôt obligé de céder à la volonté de tous, énergiquement exprimée par chacun; les secousses irrégulières du bâtiment, les oscillations de la chaloupe qui était à plus de quatre pieds au-dessous de notre bord, rendaient le passage de l'un à l'autre fort difficile, surtout au milieu des ténèbres. Le jeune homme le plus leste n'aurait pu se hasarder à sauter, car, dans l'obscurité, il aurait

couru risque de se jeter à l'eau; il fallait donc prendre les plus grandes précautions pour le général. Je descendis d'abord dans la chaloupe, et pendant que le capitaine la maintenait le plus près possible du bâtiment, deux personnes le descendirent, en le tenant par-dessous les épaules, et je le reçus dans mes bras; mais son poids, ajouté au mien sur le même bord de la chaloupe, manqua de la faire chavirer, et, perdant l'équilibre, je serais probablement tombé à l'eau avec lui, si M. Thibeaudot, ancien président du sénat de Louisiane, ne se fût trouvé à côté de moi pour me prêter son appui, ce qui nous sauva tous deux. Dès que nous fûmes assurés que le général était bien établi sur un banc de la chaloupe, nous nous éloignâmes le plus vite possible du bâtiment, afin d'ôter aux autres passagers les moyens de venir surcharger notre frêle embarcation. Quoique les plus grandes difficultés fussent alors vaincues, tout danger n'était cependant pas encore éloigné. Il fallait alors gagner heureusement la terre; mais à quelle distance en étions-nous? vers quelle rive devions-nous nous diriger? C'est ce que l'obscurité ne nous permettait pas de bien juger. Notre capitaine, en homme de tête, se décida promptement. Tenant le gouvernail d'une main ferme, il nous dirigea sur la rive gauche, en ordonnant à ses deux matelots de ramer doucement. En moins de trois

minutes, nous abordâmes heureusement sur une rive couverte d'un bois épais.

En débarquant, notre premier soin fut de nous compter et de nous reconnaître; nous étions neuf, le capitaine et ses deux matelots, le général Lafayette, M. Thibeaudot, le docteur Shelby, portant dans ses bras un jeune enfant de sept ans, fille d'un ministre presbytérien, le père de la jeune fille et moi. Ce fut seulement alors que le général s'aperçut que son fils n'était point avec lui dans la chaloupe, et aussitôt son calme habituel en présence du danger, l'abandonna. L'inquiétude s'emparant de lui, il se livra à la plus vive agitation; il se mit à appeler George! George! de toutes ses forces; mais sa voix était couverte par les cris qui s'élevaient de dessus le navire, et par l'horrible bruit que faisait la vapeur en s'échappant de la machine, et il ne recevait aucune réponse. En vain, pour le rassurer, je lui rappelai que son fils était bon nageur, que c'était sans doute volontairement qu'il était resté à bord, et qu'avec son sang-froid il saurait bien échapper au danger; rien de tout cela ne pouvait le calmer, et il courait toujours le long du rivage en appelant George! Alors je me jetai dans la chaloupe avec le capitaine pour aller vers ceux qui avaient besoin de secours. Le bâtiment surnageait encore, quoique presque sur le flanc; le capitaine monta

tive au général, et je
second voyage, lorsqu
et des cris perçans de
que le bâtiment achev
instant j'entendis que l
sieurs directions par l
sauvaient à la nage. M
avancé dans l'eau pou
passait, et être plus à
cours à ceux qui en av
homme qui, épuisé de
ques pas du bord, dans
pas trois pieds d'eau; i
qu'un enfant aurait pu
il l'étendit sur le gazon.
tellement troublé par la
faire sur la terre les mou
qu'il se serait peut-être
tiles, si enfin M. Thibea
le rassurer. A chaque ins
arrivaient à la nage; j'e

Cependant une nouvelle expédition, qui nous arriva par la chaloupe, nous apprit que le bâtiment n'était point entièrement submergé, qu'il avait fait côte sur tribord, mais que ses passavans de babord étaient restés hors de l'eau, et qu'un grand nombre de passagers s'y étaient réfugiés. Pensant qu'il était urgent de porter secours à ceux qui étaient restés dans cette situation critique, je monte de nouveau dans la chaloupe, et, à l'aide d'un matelot, je me dirige vers le bâtiment. J'arrive d'abord à la proue, j'appelle George de toutes mes forces; mais point de réponse. Alors je file le long du navire pour aller à l'arrière; en passant j'entends au-dessus de ma tête une voix qui me crie : «Est-ce vous, monsieur Levasseur?» J'écoute, et je regarde attentivement, c'était notre pauvre Bastien se tenant avec peine sur la toiture de la cabane supérieure, dont la pente était devenue très-rapide par le renversement du bâtiment. Dès que je fus près de lui, il se laissa glisser, et tomba heureusement dans la chaloupe. Arrivé à la poupe, j'appelai George de nouveau, il me répondit de suite. Sa voix me parut parfaitement calme. « Êtes-vous en sûreté? » lui criai-je. «Je suis on ne peut mieux,» me répondit-il gaîment... Cette réponse me causa un grand soulagement, car mes craintes commençaient vraiment à devenir sérieuses. Au même instant M. Walsh du Missouri, qui se trouvait à

côté de lui, me fit passer tout ce qu'on avait pu sauver de nos effets: c'était un petit porte-manteau de M. George, un sac de nuit de son père, mon portefeuille particulier que j'avais jeté sur le pont lorsque j'avais voulu aider le général à descendre, et environ une soixantaine des deux cents lettres que nous avions préparées pour la poste les jours précédens; toutes les autres étaient perdues. Je revins aussitôt à terre avec Bastien et deux autres personnes que j'avais reçues dans la chaloupe, et je m'empressai de rassurer le général sur le sort de son fils.

Comme je venais de m'assurer par moi-même que le navire, ayant trouvé un point d'appui, ne pouvait enfoncer davantage, et que par conséquent il n'y avait plus de danger pour ceux qui étaient restés à bord, je pensai que je pouvais me dispenser de faire de nouveaux voyages, et m'occuper un peu du général, auquel nous établîmes un bon bivouac auprès d'un grand feu de branches sèches. Au milieu de cette occupation, arrivèrent M. George et M. de Syon avec les derniers passagers. Nous apprîmes alors qu'au moment du naufrage, M. George, voyant que j'étais dans la chaloupe pour veiller sur son père, était retourné à notre cabine, où l'eau pénétrait déjà de toutes parts, et en avait fait sortir M. de Syon et Bastien, qui, imprudemment, cherchaient à sauver leurs effets; puis, ne cédant la place qu'à

mesure que l'eau l'y forçait, il s'était constamment occupé du soin de ceux qui l'entouraient. Il se trouva un instant dans l'eau presque jusqu'à mi-corps. Cependant son calme et sa présence d'esprit servirent à rassurer quelques personnes qui, sans lui, se seraient peut-être effrayées et exposées à de plus grands dangers. Enfin, nous dit-on, il ne voulut quitter le bord que lorsqu'il fut certain que ceux qui y restaient étaient gens du métier et pouvaient se passer de lui. « Il faut, » me disait le capitaine, « que M. George Lafayette » ait souvent fait naufrage, car il s'est conduit » cette nuit en homme qui en a l'habitude. »

D'après d'autres détails, il paraît que, presque immédiatement après le départ du général, l'eau entra dans notre cabine avec une violence qui ne nous aurait pas permis d'en sortir si nous y étions restés quelques minutes de plus.

Lorsque nous fûmes bien assurés que personne n'avait péri, nous allumâmes plusieurs grands feux pour nous sécher et pour éclairer notre position. Le général dormit quelques instans sur un matelas qu'on avait trouvé surnageant et qui était à peu près sec d'un côté. Pour nous tous, nous attendîmes le jour en coupant du bois pour entretenir nos feux. Une pluie assez épaisse vint ajouter à notre malaise, mais heureusement ne dura pas long-temps.

Au jour on recommença les voyages à bord

du navire, pour tâcher de sauver quelques effets et se procurer des vivres. Le capitaine, le gouverneur Carrol, du Tennessée, et un jeune Virginien, M. Crawford, dirigèrent ces recherches avec une grande activité. C'était une chose fort singulière, et en même temps fort touchante, de voir un gouverneur d'état, c'est-à-dire un premier magistrat d'une république, sans bas, sans souliers et sans coiffure, faire le pénible métier de matelot comme si c'eût été le sien, et cela beaucoup plus dans l'intérêt des autres que dans le sien propre, car il n'avait presque rien eu à perdre dans le naufrage. Ces différentes recherches nous valurent une malle appartenant au général, dans laquelle étaient ses papiers les plus précieux, et une très-faible portion des bagages de quelques passagers. On rapporta aussi un gigot de chevreuil fumé, quelques biscuits, une caisse de vin de Bordeaux et une barique de Madère. Ce fut avec ces provisions que cinquante hommes environ que nous étions réparèrent leurs forces épuisées par une nuit de travail et d'inquiétude.

Le jour, à son retour, éclaira un tableau assez piquant. Le rivage était couvert de débris de toute espèce, au milieu desquels chacun de nous cherchait, avec anxiété, s'il ne reconnaitrait pas quelques portions de sa propriété; quelques-uns faisaient tristement l'énumération de leurs pertes,

d'autres ne pouvaient s'empêcher de rire du dénuement ou du costume dans lequel ils se trouvaient ; cette dernière impression finit par dominer les autres, et bientôt les plaisanteries, circulant autour des feux de notre bivouac, déridèrent même les visages les plus lugubres, et transformèrent notre naufrage presque en une partie de plaisir.

A neuf heures nous engageâmes le général à traverser le fleuve pour aller, dans une habitation que nous apercevions sur l'autre rive, se mettre à l'abri d'un orage qui nous menaçait. M. Thibeaudot et Bastien l'accompagnèrent. A peine était-il parti que quelqu'un de notre troupe, qui était en observation sur le rivage, nous signala un bateau à vapeur qui descendait le fleuve ; un instant après on nous en signala un second. Cette double nouvelle nous remplit de joie et d'espérance. Bientôt ces deux navires arrivèrent en face de nous et s'y arrêtèrent. L'un d'eux, bâtiment de grande dimension et d'une élégance remarquable, était *le Paragon ;* il venait de Louisville et allait à la Nouvelle-Orléans porter une forte cargaison d'eau-de-vie et de tabac. Par un hasard très-heureux pour nous, un de nos compagnons d'infortune, M. Neilson, était un des propriétaires de ce bâtiment ; il s'empressa de le mettre à la disposition du comité du Tennessée pour le transport du général Lafayette, prenant géné-

reusement à sa charge toutes les chances d'un nouveau malheur et la perte de l'assurance. Aussitôt, abandonnant notre bivouac, toute notre troupe passa à bord du *Paragon*. Avant de quitter notre capitaine de *l'Artisan*, qui restait avec son équipage pour tâcher de sauver quelques débris, nous lui offrîmes nos services qu'il refusa absolument, en nous assurant qu'il avait assez de monde pour ce travail. Mais le pauvre homme était bien triste; ce n'était cependant ni la perte du bâtiment, ni celle des douze cents dollars qu'il avait à bord, ni même la crainte de se trouver sans emploi qui le tourmentait le plus, son désespoir était d'avoir naufragé l'hôte de la nation..... « Jamais, » disait-il, « mes compatriotes » ne me pardonneront les dangers auxquels La- » fayette a été exposé cette nuit ! » Pour tâcher de le calmer, nous rédigeâmes et signâmes tous une déclaration dans laquelle nous affirmions que le naufrage de *l'Artisan* ne pouvait être attribué ni à l'inhabileté, ni à l'imprudence du capitaine Hall, dont le courage et le désintéressement avaient été éprouvés, pendant l'événement, par tous les passagers. Cette déclaration, qui était bien sincère de la part de tous les signataires, parut lui faire grand plaisir, mais ne le consola pas entièrement.

Au moment où *le Paragon* se mit en marche, j'allai avec M. George chercher son père. Après

une demi-heure de navigation à la rame, nous rejoignîmes notre nouveau navire, qui, en deux jours et sans accidens, nous conduisit à Louisville, où nous restâmes vingt-quatre heures. C'était à cent vingt-cinq milles de cette ville, près de l'embouchure du ruisseau du Daim, que nous avions fait naufrage.

Les fêtes offertes au général, à Louisville, furent contrariées par un temps horrible; mais l'expression des sentimens publics n'en fut pas moins fort touchante pour lui. L'idée des dangers qu'il venait de courir excitait, dans tous les cœurs, une tendre sollicitude que chacun venait lui témoigner avec cette simplicité et cette vérité d'expression qui ne sont propres qu'aux hommes libres. Au milieu des transports qu'excitait la venue de Lafayette, les citoyens de Louisville n'oublièrent pas le noble désintéressement de M. Neilson, auquel ils donnèrent de grands témoignages de reconnaissance. Son nom fut proclamé, avec celui du général, dans les toasts qu'on porta à la fin du repas public. La compagnie d'assurance de navigation déclara que *le Paragon* resterait assuré sans nouveaux frais, et la ville lui offrit une magnifique pièce d'argenterie de table, sur laquelle étaient gravés les remercîmens des Tennessiens et des Kentuckiens, pour la manière généreuse dont il avait risqué une si grande partie de sa fortune pour que l'hôte

de la nation n'éprouvât ni retard, ni incommodités dans son voyage.

Le lendemain de notre arrivée à Louisville, malgré le mauvais temps, le général traversa l'Ohio pour se rendre à l'invitation qui lui fut faite par les citoyens de Jeffersonville dans l'état d'Indiana. Il y resta quelques heures, et revint le soir à Louisville pour assister au dîner, au bal, aux divers spectacles qui avaient été préparés pour lui; et le vendredi matin, 12 mai, après avoir présenté un étendard à un corps de cavalerie volontaire qui s'était formé tout exprès, quelques jours auparavant, pour l'escorter à son arrivée, il commença par terre son voyage vers Cincinnati, en passant à travers l'état de Kentucky dont il voulait visiter les principales villes, telles que Frankfort, Lexington, etc. Le gouverneur Carrol, qui, après avoir rempli sa mission, en remettant l'hôte national aux soins du comité du Kentuky, voulait retourner dans son état avec son état-major, céda cependant aux invitations pressantes qui lui furent faites par ce comité d'accompagner encore le général Lafayette. Le jour de notre départ, toutes les milices étaient sous les armes. Nous trouvâmes que, par leur belle composition, leur armement et leurs uniformes, elles ressemblaient beaucoup à celles du Tennessée, avec lesquelles elles sont unies par un sentiment de fraternité auquel les événemens

de la dernière guerre ont donné une nouvelle force.

A la fin de notre première journée de marche, nous arrivâmes à Shelbyville, grand et riche village situé au milieu du pays le plus fertile et le plus varié; le lendemain, à quatre heures après midi, le général fit son entrée à Frankfort, siége du gouvernement de l'état de Kentucky. Les fêtes données à cette occasion par les habitans de Frankfort, auxquels s'étaient joints ceux des comtés voisins, eurent un grand éclat, et furent fortement empreintes de ce caractère ardent et patriotique qui distingue généralement tous les états de l'Union, mais qui, chez les Kentuckiens, s'exprime peut-être encore plus avec cette vigueur d'un jeune peuple passionné pour la liberté et pour ses institutions. Quelques passages du discours de réception adressé au général par le gouverneur Desha, qui, en cette circonstance, n'était que l'organe de ses administrés, serviront mieux que tout ce que je pourrais dire à peindre l'esprit public du Kentucky.

Après avoir parcouru les principales rues de Frankfort, nous étions venus au centre de la ville, et nous nous étions arrêtés en face d'un arc de triomphe sous lequel le gouverneur attendait l'hôte de la nation; un coup de canon, tiré d'un morne voisin qui domine tout ce qui l'environne, avait suspendu les acclamations du peu-

ple; alors le gouverneur s'avança, et, au milieu du profond silence de la foule attentive, il s'exprima ainsi :

« Général Lafayette, soyez le bienvenu! C'est » au nom des citoyens du Kentucky que je vous » accueille au siége du gouvernement de cet état; » votre présence parmi eux leur cause la joie la » plus vive, et, à défaut de la splendeur dont » vous avez été environné dans d'autres états plus » anciens que le nôtre, ils vous offrent ce qui doit » toujours plaire au guerrier et au philanthrope, » les sincères hommages du cœur.

» Nous regrettons sincèrement que l'inexorable » loi de la nature n'ait accordé la jouissance de » ce jour heureux, qu'à un si petit nombre de » ceux qui ont eu l'honneur de vous seconder » dans la conquête que vous avez faite pour nous, » du plus grand des biens, la liberté et l'indé- » pendance; mais peut-être éprouverez-vous » quelque plaisir à voir à leur place quelques- » uns de ces hardis enfans de l'Occident, qui, » pendant que vous combattiez sur les bords » de l'Atlantique, jetaient au milieu des forêts » du désert les fondemens d'un nouvel état, qui, » plus tard, fut associé aux treize vieux états » qui portèrent tout le poids de la lutte révo- » lutionnaire.

» Nous aussi, général, nous savons apprécier » ce désintéressé et pur amour de la race hu-

» maine qui vous porta, au sortir de l'enfance,
» à quitter le vieux monde, où les plus grands
» honneurs vous étaient réservés, où les richesses
» et le bonheur vous étaient assurés, et où pres-
» que tous les biens prospéraient, excepté la
» liberté, pour venir de ce côté de l'Océan, à
» travers tous les dangers, prêter votre appui à
» un peuple encore enfant qui se débattait contre
» la tyrannie et l'oppression.

» Les motifs qui firent prendre les armes à
» nos pères en faveur de la révolution nous sont
» bien connus; ce n'étaient ni les misérables trois
» deniers par livre, ni l'impôt sur le thé qui les
» portèrent à se révolter contre l'odieux pouvoir
» de la Grande-Bretagne; non, mais c'était pour
» obtenir la jouissance du *self government*; c'é-
» tait pour posséder une législation libre; c'était
» pour l'établissement de l'égalité des droits; c'é-
» tait pour que leurs enfans pussent un jour se
» tenir debout et lever la tête comme des hom-
» mes; en un mot, c'était pour être libres et in-
» dépendans que nos héros révolutionnaires se
» déterminèrent à braver les difficultés, les ha-
» sards, les périls d'une lutte si inégale. Dans de
» semblables circonstances, nous penserions et
» nous agirions comme eux, ou nous serions
» indignes du noble héritage qu'ils nous ont
» légué; mais, grâce à Dieu, les mêmes prin-
» cipes qui les animaient alors, sont encore

» vivans dans le cœur du peuple américain; et
» nulle part, je le dis avec orgueil, la flamme de
» la liberté ne brille de plus d'éclat qu'au milieu
» des fils du Kentucky.

» Nous vous accueillons, général, comme un
» champion de la liberté; nous vous honorons
» comme un monument de notre glorieuse ré-
» volution, et nous nous glorifions de pouvoir
» vous exprimer notre admiration pour votre
» caractère, et notre reconnaissance pour les im-
» portans services que vous avez rendus au peu-
» ple américain. Malgré cette impertinente
» phrase des tyrans et des aristocrates, *que les*
» *républiques sont toujours ingrates*, nous es-
» pérons que l'ingratitude ne sera jamais repro-
» chée à la république américaine. Un peuple
» libre est essentiellement juste, général; il sait
» apprécier les services qu'on lui rend, et il les
» récompense toujours de la manière la plus
» honorable.

» Général, à votre arrivée vous avez vu la joie
» briller sur tous les visages; permettez-moi
» maintenant de vous offrir les vœux des ci-
» toyens du Kentucky. Que vos jours soient nom-
» breux, général, et aussi heureux que votre
» carrière a été honorable; et, lorsque vous quit-
» terez ce globe terrestre, puissiez-vous vous re-
» trouver avec notre bien-aimé Washington dans
» le séjour de la félicité éternelle! Telle es la

» sincère et ardente prière d'un peuple recon-
» naissant. »

Ce discours fut couvert des applaudissemens de la multitude, et partout j'entendis affirmer autour de moi qu'il était impossible de rendre avec plus de vérité les sentimens des citoyens du Kentucky. Cependant, malgré les transports de la joie publique, malgré tout l'intérêt qu'il prenait lui-même aux hommages rendus à l'hôte de la nation, le gouverneur Desha portait au milieu de la foule un visage altéré, comme si son cœur eût été en proie à de cuisans chagrins. J'interrogeai à ce sujet un homme à côté duquel je me trouvais : « Hé quoi! » me répondit-il, « ne
» connaissez-vous pas l'horrible situation de ce
» père infortuné? Ne savez-vous pas que dans
» quelques jours il sera appelé à prononcer lui-
» même sur le sort d'un fils que la loi aura peut-
» être condamné à mort comme assassin? » Ces mots me glacèrent d'horreur, et je priai celui qui venait de les prononcer de s'expliquer davantage. « Il y a quelque temps, » me dit-il, « un
» homme du voisinage fut trouvé assassiné sur
» la grande route; les soupçons de la justice se
» portèrent aussitôt sur le fils du gouverneur Des-
» ha, que des motifs de jalousie auraient poussé,
» dit-on, à commettre ce crime; il est aujour-
» d'hui en prison sous le poids de cette accusa-
» tion capitale; il sera incessamment appelé

» devant ses juges; et probablement il sera con-
» damné à mort, car malheureusement les preu-
» ves, qui de toutes parts s'élèvent contre lui, pa-
» raissent trop évidentes; or, vous saurez que
» dans notre état de Kentucky le gouverneur a
» le droit de remettre la peine de mort, ex-
» cepté dans le cas de trahison contre l'état.
» M. Desha usera-t-il de ce droit pour sauver la
» vie d'un fils criminel, ou bien laissera-t-il un
» libre cours à l'accomplissement de la loi qui
» doit venger la société outragée? Entre les sen-
» timens d'un père et les devoirs d'un magistrat,
» l'alternative est cruelle; et, quelque parti qu'il
» prenne, son cœur aura également à souffrir;
» car, s'il peut arracher son fils à la mort, il ne
» peut le soustraire à l'infamie. Nous sympathi-
» sons tous avec la douleur de ce malheureux
» père; mais en même temps nous pensons que
» la seule conduite qu'il ait à tenir est de donner
» sa démission de gouverneur avant la fin du
» jugement, et d'éviter ainsi d'avoir à se pro-
» noncer entre la nature et la justice des hommes.
» Tous ses amis lui conseillent ce parti, et nous
» espérons qu'il le prendra [1]. »

---

[1] Les journaux nous ont appris depuis que le fils Desha avait été convaincu de son crime et condamné à mort, et que son père, usant comme gouverneur du droit de faire grâce, l'avait sauvé.

Ce récit excita vivement mon intérêt pour le gouverneur Desha, et concentra toute mon attention sur lui; si j'avais d'abord été frappé de la mélancolie de son visage, je ne le fus pas moins ensuite du courage avec lequel il me parut supporter son malheur; il levait avec une noble confiance sa tête vénérable parmi ses concitoyens, et semblait dire : *Les fautes sont personnelles; et, d'ailleurs, jusqu'au moment où les juges le déclarent coupable, un prévenu est innocent.*

Après avoir passé plusieurs heures à recevoir les visites et les témoignages d'amitié de toute la population, le général alla s'asseoir au banquet public préparé sur la place du Capitole. La table, disposée en demi-cercle, portait huit cents couverts, en sorte que les détachemens de milices qui étaient venus de Louisville pour escorter le général Lafayette, purent prendre place au banquet où se trouvèrent rassemblés un grand nombre des officiers du Tennessée et du Kentucky, qui se sont le plus particulièrement distingués pendant la dernière guerre, tels que le général Adair, le colonel Mac-Affee, etc., etc.

Malgré son désir de ne point blesser les usages reçus aux États-Unis, le général fut cependant obligé de voyager le dimanche, car ses jours de marche étaient rigoureusement comptés jusqu'à Boston, où il devait se trouver le 17 juin. Nous

partîmes donc le samedi, 14 mai, de Frankfort, et nous voyageâmes presque sans nous arrêter jusqu'à Lexington, où nous entrâmes le lundi vers le milieu du jour. Chemin faisant, nous avions visité la jolie petite ville de Versailles, où nous nous étions arrêtés quelques heures pour assister à un dîner public offert par les citoyens de la ville et ceux des campagnes environnantes, qui s'y étaient réunis, et nous étions venus coucher le dimanche soir à trois milles de Lexington, où le lundi matin de nombreux corps de milices à cheval, conduits par une députation du comté de Lafayette, vinrent chercher le général. Le cortége se forma sur une éminence d'où l'on découvrait au loin la ville de Lexington et les champs fertiles qui l'environnent. Nous nous mîmes en marche à huit heures. La pluie tombait abondamment, et le ciel, couvert d'épais nuages, nous présageait une triste journée; mais, au moment où nous allions entrer dans la ville, un coup de canon, tiré d'une colline voisine, annonça l'arrivée du cortége, et à ce signal la pluie cessa comme par enchantement, les nuages se dissipèrent, et des flots de lumière tombant du ciel nous montrèrent les campagnes environnantes couvertes d'un peuple nombreux attendant avec anxiété la venue de l'hôte national. Cette scène, presque magique, ajouta encore à l'enthousiasme de la multitude, dont les joyeuses acclamations se

confondirent avec le roulement continu de l'artillerie qui tonnait autour de nous. Les fêtes de Lexington furent extrêmement brillantes; mais de toutes les preuves de félicité publique qui frappèrent l'attention du général, celle qui le toucha le plus profondément, fut le tableau du développement et des rapides progrès de l'instruction parmi toutes les classes du peuple. En effet, n'est-ce point une chose aussi admirable qu'étonnante, de trouver, au milieu d'un pays qui, il n'y a pas encore quarante ans, était couvert d'immenses forêts habitées seulement par des hommes sauvages, une ville élégante de six mille âmes de population, et renfermant deux établissemens d'enseignement public, qui, par le nombre de leurs élèves, la variété et la profondeur des connaissances qu'on y enseigne, peuvent rivaliser avec les colléges ou les universités les plus renommés des principales villes européennes. Nous visitâmes d'abord le collége des jeunes garçons, dirigé par le président Holley, qui reçut le général à la porte de l'établissement, et lui adressa un discours de félicitations, dans lequel, après avoir éloquemment décrit ce que Lafayette avait fait dans sa jeunesse pour l'affranchissement de l'Amérique du Nord, il exprima le regret que ses efforts n'aient pas eu le même succès pour la régénération de la France... Ramenant ensuite ses pensées vers un objet

plus consolant, il lui présenta le tableau de la prospérité américaine et de l'heureuse influence que sa visite allait exercer sur les jeunes générations témoins de son triomphe.

Le général répondit à ces divers points du discours du président Holley, en lui disant :

« Après avoir joui avec la plus vive sensibilité » de la manière affectueuse dont j'ai été accueilli » dès mon entrée dans cet état par le peuple du » Kentucky, par son premier magistrat, et en- » core dans cet heureux jour, par les citoyens de » cette ville et de ce comté, j'éprouve dans ce » moment une profonde reconnaissance pour » l'honneur que je reçois de l'université de l'état » et de son respectable président.

» Il me serait impossible d'exprimer avec autant » d'éloquence que vous l'avez fait, monsieur, les » observations patriotiques et éclairées, les heu- » reuses prévoyances de l'avenir que nous venons » d'entendre ; mais je m'y unis avec la plus cor- » diale sympathie ; jamais plus cordialement, » monsieur, que lorsque vous avez parlé de » l'*union constitutionnelle* entre les différens » états de la confédération, union si nécessaire, » non seulement aux états qui la composent, » mais au bien-être de l'humanité entière, et » qui fut la dernière recommandation de notre » grand et bon Washington dans ses adieux au » peuple américain.

» A vos intéressantes remarques sur le progrès
» des lumières dans les états de l'Ouest, j'ajou-
» terai que déjà les étoiles occidentales de la con-
» stellation américaine ont brillé du plus grand
» éclat dans les conseils nationaux. L'Amérique
» méridionale et le Mexique n'oublieront jamais
» que la première voix qui se soit fait entendre
» dans le congrès pour la reconnaissance de leur
» indépendance, était *une voix kentuckienne;*
» de même qu'ils ne peuvent jamais oublier
» que c'est aux sages et énergiques déclarations
» du gouvernement des États-Unis qu'ils doi-
» vent le désappointement de certains projets
» hostiles contre leur indépendance, et leur plus
» prompte reconnaissance par les puissances
» européennes.

» Je ne m'étendrai pas sur vos allusions à dif-
» férentes parties de l'histoire de la France; il
» faudrait trop de temps pour les expliquer ici.
» Je me borne à vous remercier, monsieur, d'a-
» voir rappelé ce jour où la garde nationale pa-
» risienne a eu en même temps un double hon-
» neur; d'un côté, en comprimant une attaque
» contre-révolutionnaire à la souveraineté du
» peuple et aux droits de l'homme; et de l'autre,
» en déjouant en grande partie la factieuse et
» horrible tentative qui, dans cette journée,
» menaçait de souiller la cause de la liberté.

» Permettez-moi aussi, monsieur, de recon-

» naître les témoignages d'estime et d'amitié que
» vous avez bien voulu m'accorder, et de vous
» offrir, ainsi qu'à l'université du Kentucky, l'ex-
» pression de ma respectueuse gratitude. »

Le général prit ensuite place dans une salle immense préparée pour les exercices des jeunes gens; et là, en présence du public, il fut harangué en latin, en anglais et en français par trois élèves, dont les compositions, aussi élégamment écrites que bien débitées, méritèrent les suffrages des auditeurs. Il répondit à chacun des jeunes orateurs de manière à leur prouver que les trois langues dans lesquelles ils lui avaient parlé lui étaient également familières, et que son cœur était profondément ému par l'expression de leur jeune patriotisme. Il ne fut pas moins satisfait de sa visite à l'Académie des jeunes filles, dirigée par madame Dunham, et instituée sous le nom d'*Académie Lafayette;* cent cinquante élèves le reçurent au bruit harmonieux d'un chant patriotique composé par madame Holley, et accompagné sur le piano par mademoiselle Hammond; plusieurs jeunes filles le complimentèrent ensuite, les unes en prose, les autres en vers de leur composition. Le discours de mademoiselle Mac-Intosh et la belle ode de mademoiselle Nephew, produisirent surtout un grand effet sur l'assemblée, et firent pleurer d'attendrissement même les yeux les moins habitués aux larmes.

A tant et de si touchantes preuves d'estime et de vénération pour son caractère, le général Lafayette éprouva une foule de sentimens qu'il lui était impossible de rendre entièrement. Entouré, pressé, caressé par ces tendres et innocentes créatures, il s'abandonnait à ces douces émotions auxquelles, malgré l'âge, son cœur n'est point devenu étranger; il ne pouvait se lasser de répéter combien il s'estimait heureux d'avoir pu combattre, dans sa jeunesse, pour un peuple dont toutes les générations lui témoignaient tant de bonté; et la connaissance approfondie que les plus jeunes enfans lui parurent avoir de toutes les actions de sa vie, le pénétra de la plus vive reconnaissance. Enfin, il s'arracha à cette scène trop pleine d'émotion pour pouvoir être supportée long-temps, en assurant au propriétaire de l'Académie, qu'il était fier de l'honneur de voir son nom attaché à un établissement si honorable par son but et si heureux par ses résultats.

Au milieu des fêtes de toute espèce dont on l'entourait, et dont la description serait beaucoup trop longue, le général Lafayette n'oublia point ce qu'il devait à la mémoire et à la vieille amitié de ses anciens camarades; ayant appris que la veuve du général Scott habitait Lexington, il se fit conduire à sa demeure pour lui présenter ses hommages. Cette visite toucha

profondément non-seulement madame Scott et sa famille, mais encore tous ceux qui avaient connu le général Scott, dont le noble caractère et la patriotique conduite pendant la guerre de la révolution seront toujours cités avec orgueil par ses concitoyens.

Le général Lafayette n'oublia pas non plus une amitié qui, pour être plus récente, n'en est pas moins sincère. Après cette visite il se fit conduire à un mille de Lexington, à Ashland, charmante maison de campagne où réside la famille de M. Clay; l'honorable secrétaire d'état était absent, mais madame Clay et ses enfans firent en son nom les honneurs de la maison avec la plus aimable cordialité. Cette démarche du général fut très-goûtée des citoyens de Lexington, ce qui me fut une preuve que la popularité de M. Clay, qui repose sur des talens et des services véritables, n'avait point été diminuée auprès de ses concitoyens par les attaques peu mesurées, et peut-être même irréfléchies, dirigées contre lui par quelques journaux de partis au moment de l'élection du président.

Après quarante-huit heures de fêtes non interrompues nous quittâmes Lexington, où nous laissâmes le gouverneur Carrol et presque tous nos compagnons de voyage du Tennessée, de Louisville, de Frankfort, etc., accompagnés seulement par un détachement de cavaliers volontaires de

Georgetown; nous tournâmes brusquement à gauche, et en trente-six heures nous gagnâmes ce point de l'Ohio, où s'élève la jolie ville de Cincinnati, dans laquelle le général Lafayette était attendu avec la plus vive impatience. Ce voyage par terre, depuis Louisville jusqu'à Cincinnati, nous procura l'avantage de contempler les prodiges de création opérés par la liberté dans un pays que la civilisation vient à peine d'arracher à la nature sauvage.

En 1775, le Kentucky n'était encore connu que par les rapports de quelques hardis chasseurs qui avaient osé aller s'établir au milieu des féroces tribus qui habitaient cette contrée; son nom seul, formé du mot indien *Kentucke*, qui veut dire *Rivière de sang*, rappelait sans cesse aux blancs effrayés les meurtres nombreux commis sur les premiers d'entre eux qui avaient tenté d'y pénétrer, et semblait devoir les empêcher de s'y établir jamais; cependant le courage, l'activité, la persévérance d'un Carolinien nommé Boon, parvinrent, après bien des tentatives infructueuses, à y former un établissement assez considérable pour pouvoir résister aux attaques réitérées des Indiens; bientôt après, la guerre révolutionnaire, qui valut la liberté et l'indépendance aux colonies anglaises, ayant cessé, l'activité des habitans des états du Nord les poussant chaque jour davantage vers des entreprises nou-

velles, on vit le flot de leur émigration se porter vers le Kentucky; et, dès l'année 1790, la nouvelle population de ce pays s'élevait déjà à près de soixante-quatorze mille âmes. Jusqu'à cette époque le Kentucky avait été considéré comme une partie de la Virginie; mais alors, du consentement de cet état, il s'en détacha, et forma un état particulier qui fut admis dans l'Union en l'an 1792; sa population est aujourd'hui de cinq cent soixante mille âmes. Les Indiens, ou détruits ou repoussés dans des climats lointains, par la civilisation, ont laissé le champ libre à l'industrie des blancs; à la place des vieilles forêts qui leur servaient d'asile se sont élevées des villes populeuses, des moissons abondantes, des manufactures actives et prospères; enfin, le Kentucky, malgré son nom sinistre, est devenu une terre hospitalière, et est maintenant une des plus brillantes étoiles de la nouvelle constellation de l'Ouest. On sait comment le courage des habitans du Kentucky s'est illustré pendant la dernière guerre, et de quelle manière ils ont exprimé leurs sentimens patriotiques en présence de Lafayette. Cependant je rapporterai encore le fait suivant, qui servira peut-être à prouver combien la haine du despotisme est profonde dans toutes les classes de cet heureux peuple.

Par un beau jour de voyage, j'avais monté à pied une route assez rapide, tracée sur le pen-

chant d'une colline au sommet de laquelle je m'étais arrêté près d'une maisonnette isolée, pour y attendre l'arrivée des voitures qui venaient lentement derrière moi, et qui étaient encore fort éloignées, car j'avais marché assez rapidement. Un homme, qui fumait son cigarre à la porte de cette maisonnette, m'engagea à entrer chez lui pour m'y reposer. J'acceptai avec reconnaissance cette invitation faite avec politesse. La difficulté avec laquelle j'exprimai mes remercîmens en anglais me firent reconnaître pour étranger, et me valurent une foule de questions sur le lieu d'où je venais, celui où j'allais, et les motifs de mon voyage. Comme ces questions me parurent plutôt dictées par un sentiment de bienveillance que par une indiscrète curiosité, je m'empressai d'y répondre avec toute la complaisance possible. « Oh! bien, » s'écria mon hôte tout joyeux, « puisque vous avez le bonheur de vivre près de » Lafayette, vous ne refuserez pas de boire avec » moi un verre de wiski à sa santé.... » Et aussitôt la liqueur et les cigarres m'ayant été présentés, nous nous mîmes à causer de ce qui intéressait le plus mon hospitalier Kentuckien, c'est-à-dire de l'*hôte national*. Après avoir épuisé toutes les questions sur ce sujet, il me parla de ma patrie et de l'homme extraordinaire qui avait fait peser sur elle quinze ans de gloire et de despotisme. Il me parut enthousiaste de la gloire mili-

taire de Napoléon, et profondément affligé de sa fin misérable. « Pourquoi, » me dit-il, « a-t-il » eu la folie de se confier dans son malheur à » son plus cruel ennemi, au gouvernement an- » glais, dont il avait si souvent éprouvé la per- » fidie? Pourquoi n'est-il pas venu plutôt chercher » un asile sur notre terre hospitalière? Il y au- » rait trouvé des admirateurs, et, ce qui vaut » mieux, des amis sincères au milieu desquels, » libre et sans inquiétudes, il aurait joui en paix » du souvenir de ses grandes actions. » — « Je » crois, » lui dis-je, « que vous connaissez peu » le caractère de Napoléon; son âme n'était » point faite pour les jouissances douces et pai- » sibles; il fallait sans cesse de nouveaux alimens » à la prodigieuse activité de son génie, et qui » sait si, séduit par de nouveaux rêves ambi- » tieux, à la vue des ressources qu'offre une jeune » nation, il n'aurait point tenté de substituer, » comme il l'a fait chez nous, sa volonté à vos » sages institutions? » — « Nous aurions consi- » déré une pareille tentative comme un acte de » démence, » me répondit mon hôte en souriant dédaigneusement; « mais si, contre toutes » probabilités, nous avions pu nous soumettre » un seul instant à son ascendant liberticide, son » succès même lui eût été fatal..... Voyez cette » carabine, » ajouta-t-il, en étendant le doigt vers une arme placée dans l'angle de la cham-

bre, « avec elle je ne manque jamais un faisan
» dans nos forêts, à cent pas;..... un tyran est
» plus gros qu'un faisan, et il n'y a pas un Ken-
» tuckien qui ne soit aussi patriote et aussi adroit
» que moi. »

CHAPITRE XI.

ARRIVÉE A CINCINNATI. — FÊTES OFFERTES PAR CETTE VILLE. — LES SUISSES DE VEVAY. — ÉTAT D'OHIO. — LA FAMILLE VINTON. — ROUTE DE WHEELING A UNION-TOWN. — DISCOURS DE M. GALATIN. — NEW-GENEVA. — DÉBARQUEMENT A BRADOCK-FIELD. — PREMIER FAIT D'ARMES DU GÉNÉRAL WASHINGTON. — PITTSBURG.

Le 19 mai, à dix heures du matin, nous arrivâmes sur la rive gauche de l'Ohio. Le premier objet qui frappa mes regards sur l'autre rive, presque en face de nous, fut la belle ville de Cincinnati, se déployant majestueusement sur un vaste amphithéâtre au pied duquel le fleuve coule paisiblement dans une largeur de plus d'un demi-mille. Plusieurs barques portant une députation de la ville de Cincinnati, et quelques officiers de l'état-major, attendaient depuis le matin l'arrivée du général Lafayette. Nous entrâmes dans la plus élégante de ces barques avec nos compagnons de voyage de Frankfort, et nous traversâmes rapidement le fleuve. Nous débarquâmes au bruit de treize coups de canon et du *welcome Lafayette*, répété par des milliers de voix qui saluaient l'hôte de l'Amérique. En

présence du peuple assemblé sur le rivage, et de plusieurs régimens de milices rangés en bataille, le gouverneur Morrow le reçut au nom de l'état, et l'ayant fait placer à côté de lui dans une calèche, le conduisit à son hôtel au milieu de témoignages d'enthousiasme public qu'aucune expression ne peut rendre.

Ce fut le général Harrison, dont le nom se rattache si glorieusement aux principaux événemens de la dernière guerre, qui reçut le général Lafayette à son quartier-général, et qui le harangua au nom de l'état d'Ohio. Dans un discours rempli de sentimens de tendresse et de reconnaissance pour celui auquel il s'adressait, le général Harrison ne manqua pas de tracer le tableau des prodiges de création et de prospérité dont l'état d'Ohio et la ville de Cincinnati offrent le plus admirable exemple.

« Ici, » s'écria l'orateur, « ici, général, rien » de forcé, rien de factice dans le bonheur et » la prospérité qui s'offrent à vos regards. Cette » cité florissante au milieu de laquelle nous » avons le bonheur de vous recevoir, ne s'est » point élevée comme une orgueilleuse capitale, » sur les bords glacés de la Neva, à la voix d'un » despote dirigeant à son gré des millions de » bras serviles. Elle a été bâtie par les mains » d'hommes libres; elle est aujourd'hui le mar- » ché naturel et central d'une contrée habile-

» ment cultivée; la foule qui remplit ses rues
» pour se presser autour de vous, n'est qu'une
» portion des sept cent mille habitans de cet
» état, qui chaque jour adressent au dieu des
» chrétiens des actions de grâce pour les bien-
» faits dont ils jouissent; la jeunesse, qui forme
» dans cet instant votre garde d'honneur, n'est
» qu'un faible détachement des cent mille hom-
» mes libres armés pour la défense de nos droits,
» et dont le courage forme le seul rempart de
» notre état. C'est par leur propre et libre vo-
» lonté qu'ils sont réunis aujourd'hui pour offrir
» au bienfaiteur de leur pays l'expression de leur
» reconnaissance.

» Heureux guerrier! combien vos jouissances
» doivent être différentes de celles de ces vain-
» queurs tant vantés des beaux jours de Rome, qui
» montaient au Capitole entourés de misérables
» captifs et des riches dépouilles d'une guerre
» injuste! Ici, votre triomphe ne cause pas une
» seule émotion pénible aux millions de specta-
» teurs qui en jouissent. Vos victoires n'arrachent
» de soupirs à aucun homme, si ce n'est aux ty-
» rans dont le pouvoir oppresseur se trouve af-
» faibli par elles!

» Heureux mortel! l'influence de votre exem-
» ple s'étendra au delà de la tombe. Votre re-
» nommée, associée à celle de Washington, ap-
» prendra aux Césars futurs que le sentier du

» devoir est le seul chemin de la vraie gloire, et
» que le caractère d'un guerrier ne peut être ho-
» norable s'il diffère du caractère de citoyen!

» Gloire au compagnon de Washington! à
» l'ami de Franklin, d'Adams et de Jefferson!
» au dévoué champion de la liberté! gloire à
» Lafayette! »

A ces derniers mots de l'orateur la foule qui remplissait les appartemens, se pressa avec enthousiasme autour du général Lafayette, et chacun se disputa l'avantage de lui être présenté individuellement. Il y avait là beaucoup de soldats révolutionnaires qui n'étaient pas les moins ardens à réclamer le droit de presser la main de leur ancien camarade. Il y avait aussi un citoyen de Cincinnati, dont le nom et la vue excitèrent dans le cœur du général de bien douces émotions, c'était M. Morgan Neville, fils du major Neville, son ancien aide de camp et ami, et petit-fils, par sa mère, du célèbre Morgan, qui se fit une si grande réputation de talens et de bravoure à la tête d'un corps de partisans pendant la guerre de l'indépendance. Après quelques instans accordés aux présentations officielles et aux félicitations réciproques, le général adressa ses remercîmens à M. Harrison, et nous nous rendîmes avec un nombreux cortége à la salle des francs-maçons, où plusieurs loges s'étaient réunies pour recevoir l'hôte de la nation, et lui of-

frir de fraternelles félicitations sur son arrivée dans l'état d'Ohio.

Un dîner public et un feu d'artifice tiré sur la partie la plus élevée de la ville terminèrent cette journée, qui n'était que le prélude des fêtes plus brillantes que les habitans de Cincinnati avaient préparées pour le lendemain.

Les premiers hommages que le général reçut au lever du soleil, furent ceux des jeunes garçons et des jeunes filles des écoles gratuites. Réunis au nombre de six cents, et conduits par leurs maîtres, ces enfans étaient rangés dans la rue principale, et faisaient retentir l'air du *welcome Lafayette*. Lorsque le général parut devant eux, leurs jeunes mains jetèrent des fleurs sous ses pas, et le docteur Ruter, s'étant avancé vers lui, lui adressa ce discours en leur nom :

« Général Lafayette, le retour au sein de no-
» tre république d'un de ses principaux fonda-
» teurs, après une absence de près d'un demi-
» siècle, fait naître dans l'esprit une association
» d'idées et d'émotions difficiles à décrire ; lors-
» que cette portion des États-Unis n'était encore
» qu'un désert, sans habitans pour apprécier vos
» travaux, vous vîntes sur nos rives combattre
» et verser votre sang pour la défense de nos
» droits nationaux. Le succès couronna vos ef-
» forts, vous laissâtes l'Amérique en paix, et

» vous retournâtes triomphant vers votre terre
» natale. Depuis, des années nombreuses se sont
» écoulées; des révolutions ont ébranlé l'Europe;
» des trônes se sont élevés, d'autres ont disparu.
» Par la grâce de la divine Providence, vous avez
» vu passer l'orage et vous avez échappé au dan-
» ger. Et maintenant, au soir brillant de votre
» vie, revenant sur le théâtre de cette mémora-
» ble révolution à laquelle vous prîtes une si
» glorieuse part, vous contemplez ses heureux
» résultats dans les innombrables bienfaits dont
» jouit le peuple américain. De l'orient à l'occi-
» dent, sur la terre affranchie, sous le toit des
» patriotes survivans, comme sur la tombe de
» nos héros moissonnés par la mort, règne la
» liberté! Pendant votre absence, le désert s'est
» changé en champ fécond, peuplé de nom-
» breux habitans, vivant au milieu de l'abon-
» dance, pratiquant la liberté religieuse, et cul-
» tivant avec succès les arts et les sciences. Ceux
» de nos citoyens qui les premiers vinrent de
» l'Occident pour s'établir dans cette contrée,
» apportèrent avec eux les principes que vous
» avez si constamment défendus, et ils les ont
» transmis à leurs enfans. Nos nouvelles géné-
» rations connaissent et chérissent nos institu-
» tions politiques; elles ont appris votre histoire
» en étudiant celle de la nation, et elles trans-
» mettront à la postérité le reconnaissant sou-

» venir de ce que vous avez souffert pour la
» cause sacrée de la liberté.

» Général, le peuple de l'Occident remercie
» Dieu de ce qu'il vous a ramené sur ses rives,
» et vous reçoit comme son bienfaiteur, comme
» son ami, comme l'ami et le compagnon du
» général Washington. Tous les cœurs se don-
» nent à vous, mais peut-être aucun avec plus de
» sincérité que ceux de cette jeunesse de nos
» écoles, au nom de laquelle je suis heureux de
» vous recevoir dans la ville de Cincinnati. »

Le général fut très-touché des sentimens renfermés dans ce discours, et voulut exprimer sa reconnaissance au docteur Ruter; mais, dans cet instant, les enfans l'entourèrent avec vivacité, tendirent vers lui leurs jeunes bras, et firent retentir l'air de leurs cris de joie. Il reçut leurs caresses et leurs embrassemens avec la tendresse d'un père qui rentre dans sa famille après une longue absence. Cependant, ayant obtenu un instant de silence, il adressa la réponse suivante au docteur Ruter :

« Au milieu de l'accueil universel et si affec-
» tueux que je reçois du peuple de l'état d'Ohio,
» dans cette admirable ville de Cincinnati,
» j'aime particulièrement à observer l'empresse-
» ment et la chaleur des sentimens qui animent
» ces jeunes âmes en faveur d'un vieux soldat
» américain; il m'est doux d'y reconnaître, non-

» seulement un nouveau témoignage de l'amitié
» personnelle des parens et des instituteurs, mais
» aussi la preuve la plus satisfaisante d'un pré-
» coce attachement aux principes pour lesquels
» leurs pères ont combattu et versé leur sang.
» Ici les yeux des jeunes citoyens s'ouvrent à leur
» naissance pour voir les prospérités publiques,
» les félicités domestiques, qui sont le bienheu-
» reux apanage de la patrie américaine. Ici la li-
» berté et l'égalité des droits les entourent à cha-
» que occasion, à chaque progrès de leurs tendres
» années; et, lorsqu'ils seront à portée de com-
» parer leur pays avec les parties du monde où
» l'aristocratie et le despotisme exercent encore
» leur funeste influence, ils apprendront de plus
» en plus à aimer leurs institutions républicaines,
» et à s'enorgueillir du beau titre de *citoyen amé-*
» *ricain*. C'est ainsi qu'en réfléchissant sur les
» effets communs de la guerre de l'indépendance,
» sur la source à laquelle ils doivent leurs insti-
» tutions, et jusqu'à leur propre origine, ils se-
» ront de plus en plus disposés à maintenir les
» sentimens d'une affection mutuelle entre les
» diverses parties de la confédération. Je vous
» prie, monsieur, de recevoir mes sensibles re-
» mercîmens pour votre bienveillante adresse;
» j'offre aussi l'expression de ma reconnaissance
» aux dignes instituteurs et directrices, ainsi
» qu'à mes jeunes amis et amies, dans vos

» si intéressantes écoles et pensions des deux
» sexes. »

Pendant que cette cérémonie avait lieu, les milices prenaient les armes; à onze heures elles parurent en bataille sur la place publique; à leur tête brillaient les belles compagnies commandées par les capitaines Harrison, Emmerson et Avery; le général les passa en revue; un instant après arrivèrent les artisans formés en une longue procession, au milieu de laquelle flottaient les bannières des divers métiers; la barque dans laquelle Lafayette avait traversé l'Ohio la veille suivait derrière, montée sur quatre roues, avec ses rames dressées et un pavillon flottant dans les airs; un détachement de soldats révolutionnaires marchait autour d'elle; on nous invita à nous placer au milieu de ce cortége, avec lequel nous fîmes plusieurs tours dans la ville pour arriver sur une vaste place près de la Maison de Justice; là, le général monta sur une plate-forme élevée et décorée de verdure; le peuple se pressa autour de lui; et les accords d'un excellent orchestre ayant fixé l'attention de la multitude, M. Lee chanta, sur l'air de *la Marseillaise*, une ode martiale, dont les derniers vers de chaque strophe furent répétés avec enthousiasme par les spectateurs. Un discours sur la solennité du jour devait succéder aux chants patriotiques; on vit alors se lever l'orateur qui devait le pro-

noncer; il s'avança vers la foule silencieuse, devant laquelle il se tint quelques instans immobile, le regard baissé, la main appuyée sur sa poitrine, et comme accablé par la grandeur du sujet qu'il allait traiter; enfin, sa voix sonore, quoique légèrement émue, se fit entendre, et l'assemblée tout entière fut captivée par son éloquence. Les bienfaits et les avantages de la liberté, les efforts généreux de Lafayette pour son établissement dans les deux hémisphères, le tableau de la prospérité présente et future des États-Unis, furent le texte du discours de M. Benham. Il s'empara tellement de l'imagination de ses auditeurs, que lors même qu'il eut cessé de parler, la foule attentive resta quelque temps silencieuse comme pour l'écouter encore.

L'éloquence populaire est un des caractères distinctifs des Américains des États-Unis; la faculté de bien parler en public y est donnée à tous les citoyens par la généralité et l'excellence de l'instruction, et cette faculté y est développée à un haut degré par la nature des institutions qui appellent chaque citoyen à l'exercice du pouvoir et à la discussion des affaires publiques. Dans chaque ville, dans chaque village, le nombre des individus capables de parler devant une nombreuse assemblée est vraiment prodigieux, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des hommes qui, quoique nés dans des conditions obscu-

res, se sont acquis, à justes titres, une grande réputation d'éloquence; on pourrait citer, à la tête de ces derniers, MM. Clay et Webster, dont les parens étaient, je crois, cultivateurs, et qui aujourd'hui pourraient paraître avec avantage à côté de nos orateurs européens les plus distingués.

Après le discours de M. Benham, le peuple se dispersa, et les fêtes furent suspendues jusqu'à l'heure du dîner public, afin d'accorder au général quelques instans de repos. A peine étions-nous de retour chez M. Febigers, dans la maison hospitalière duquel nous étions logés, que je vis arriver trente à quarante hommes qui entrèrent dans le salon de réception, et qui demandèrent à parler à Lafayette: « Nous sommes » citoyens de Vevay, » me dit en langue française un vieillard qui était à leur tête, et pour lequel tous les autres paraissaient avoir une grande déférence; « on nous avait fait espérer » que l'ami de l'Amérique et de la liberté vien- » drait visiter notre petite ville, et que nous au- » rions le plaisir de lui montrer nos vignes et de » lui faire boire du vin de notre crû; mais son » passage à travers le Kentucky nous a privés de » ce bonheur; cependant, ne voulant pas re- » noncer à celui de voir l'homme dont le nom » nous était cher même avant que nous fussions » venus dans ce pays, nous avons pris la résolu- » tion de venir ici pour le saluer. »

Je fis aussitôt avertir le général, qui, ne pouvant descendre de suite, envoya son fils pour engager les visiteurs à vouloir bien attendre un instant. Ceux-ci firent un accueil fort tendre à M. George Lafayette; et, après lui avoir répété à peu près ce qu'ils venaient de me dire, ils nous apprirent qu'ils étaient tous Suisses, pour la plupart du canton de Vaud; que des persécutions d'autorités locales, le besoin d'améliorer leur position et l'amour de la liberté les avaient déterminés à quitter leur patrie pour venir habiter le Nouveau-Monde; qu'ils avaient fondé, dans l'état d'Indiana, sur les rives de l'Ohio, à environ cinquante milles de Cincinnati, une ville à laquelle ils avaient donné le nom de Vevay; et que là, au nombre d'environ cent trente familles, ils vivaient principalement du produit de leurs vignes, dont ils avaient introduit avec succès la culture dans cette partie des États-Unis. Pendant que nous écoutions ces détails, le général arriva; aussitôt les Suisses de Vevay s'étant rangés en demi-cercle pour le recevoir, le plus âgé d'entre eux, que j'avais entendu nommer le *père Dufour*, s'avança vers lui et lui dit :

« Général, vous voyez devant vous des hom-
» mes qui, dégoûtés du despotisme et de la mi-
» sère qui règnent sur la vieille Europe, ont
» quitté leur patrie pour venir chercher sur cette
» terre hospitalière le libre exercice de leurs

» droits et de leur industrie ; nos recherches n'ont
» point été vaines, nous sommes devenus citoyens
» américains et nous sommes heureux.

» Autrefois, général, dans notre beau pays
» d'Helvétie, des hommes courageux plantèrent
» un arbre de la liberté, à l'ombre duquel ils
» espéraient que leurs descendans goûteraient le
» bonheur; mais, bientôt après, cet arbre fut
» tellement surchargé de greffes aristocratiques,
» qu'il ne porta plus que de mauvais fruits, et
» que son ombrage même devint malfaisant;
» alors nous nous sommes rappelés que vous
» aussi vous aviez aidé à planter un arbre de la
» liberté dans un autre hémisphère; des rap-
» ports fidèles nous apprirent que sur cet arbre
» les greffes aristocratiques ne pouvaient pas
» prendre, et que ses vastes rameaux offraient un
» abri assuré contre le despotisme. Nous sommes
» venus chercher cet abri, général, et nous y
» avons trouvé le bonheur dont nous vous fai-
» sons hommage aujourd'hui. »

Après ces paroles du père Dufour, tous les habitans de Vevay se précipitèrent dans les bras du général et l'embrassèrent tendrement. Ils avaient apporté du vin de leur crû ; ils nous en offrirent, et nous le bûmes avec eux à la prospérité de leur nouvelle patrie et à la régénération de leur ancienne.

Le vin de Vevay, il faut bien le dire, n'est

point un vin exquis; cependant il est assez agréable à boire, et c'est, selon moi, le meilleur des vins récoltés aux États-Unis. Quoique la vigne croisse naturellement dans les forêts de l'Amérique septentrionale, elle se plie cependant difficilement à la culture, et jusqu'à présent ce n'est qu'avec les plus grands soins qu'on est parvenu à la rendre productive; les brusques changemens de température lui causent des maladies qui se manifestent par une multitude de petites taches noires sur ses feuilles, et le froid des nuits d'automne s'oppose souvent à la parfaite maturité du fruit. Cependant on est parvenu à acclimater quelques plants d'Europe qui réussissent assez bien entre les mains des vignerons de Vevay, et qui promettent de grands produits pour l'avenir.

En nous rendant au banquet, comme nous traversions la place publique, nous vîmes des canonniers rangés à leurs pièces en batterie; leur uniforme, élégant et sévère, était celui des canonniers français; on nous dit que c'était la compagnie d'artillerie de Vevay. Elle était en effet presque entièrement composée de Suisses, parmi lesquels un grand nombre avaient servi dans l'artillerie de l'armée française; leurs manœuvres, dont nous fûmes témoins, furent exécutées avec une précision et une rapidité tout-à-fait remarquables.

Dans le bal qui suivit le banquet, les citoyens

de Cincinnati déployèrent tout le bon goût et toute l'élégance qui caractérisent ordinairement une ville riche, féconde en ressources, et dès longtemps façonnée par la civilisation; mais, ce qui charma le plus le général, ce fut la délicatesse des hommages dont il y fut entouré. Plus de cinq cents personnes animaient cette patriotique soirée, à laquelle assistèrent MM. Morrow, gouverneur de l'Ohio; Desha, gouverneur du Kentucky; Duval, gouverneur des Florides; Scott, général de l'armée des États-Unis, et un grand nombre d'autres personnages distingués par leur rang et leur caractère.

A minuit, au signal donné par l'artillerie de Vevay, nous prîmes congé des citoyens de Cincinnati, et nous montâmes à bord de *l'Herald*, pour continuer notre navigation. Le général ne pouvait s'arracher du cercle de ses amis, et ne cessait de témoigner son admiration pour la prospérité de Cincinnati et de l'état d'Ohio, qu'il appelait la huitième merveille du monde. En effet, on ne peut se défendre d'un sentiment d'étonnement à la vue des créations prodigieuses de la liberté et de l'industrie dont cet état offre tant d'exemples. Le développement seul de sa population tient du prodige. En 1790 elle n'était que de trois mille âmes, et elle est aujourd'hui de près de huit cent mille. On ne comptait, en 1820, que neuf mille six cent quarante-

deux habitans dans la ville de Cincinnati, qui en renferme maintenant quinze mille. L'état d'Ohio est à la fois agricole et manufacturier. Son sol fertile produit abondamment toute espèce de céréales et une grande variété de fruits. Dans la partie sud on récolte un peu de coton, mais le nord est remarquable par la richesse de ses pâturages. L'agriculture occupe, dit-on, les bras de cent douze mille individus, et les manufactures en occupent annuellement près de dix-neuf mille. L'année dernière les manufactures produisirent en étoffes de laine, de coton et de toile, en cuirs, fers et clouterie, en sucre d'érable, pour une valeur de près de deux millions de dollars. Tous ces produits, ainsi que ceux de l'agriculture, paraissent devoir augmenter considérablement chaque année, et l'excédant de la consommation intérieure trouvera toujours de faciles débouchés, car l'état d'Ohio est admirablement situé pour le commerce d'exportation. Pendant près de quatre cents milles, la belle rivière qui arrose ses limites du sud et du sud-est, est navigable pour d'assez gros navires. Ses frontières du Nord sont, pendant soixante-quinze milles, baignées par les eaux du lac Érié, et un canal traversant tout l'intérieur joindra incessamment ces deux points, en sorte que l'état d'Ohio se trouvera sur cette grande ligne de navigation intérieure, qui unira New-York à la Nouvelle-

Orléans, en passant par-dessus les montagnes Alleghany.

A toutes ces sources naturelles de prospérité se réunit encore un autre bienfait que l'état d'Ohio doit aux heureuses circonstances de l'établissement de sa constitution. L'esclavage et la servitude involontaire y sont abolis. Un esclave devient libre dès qu'il touche l'heureux sol de l'Ohio, et s'il n'y jouit pas encore du droit de suffrage et de quelques autres droits politiques, il ne doit point en accuser la partialité des législateurs, mais le triste état d'ignorance dans lequel croupit encore sa race infortunée.

Ce fut le 22 mai à minuit que nous nous embarquâmes à bord de *l'Herald*, qui devait nous conduire jusqu'à Wheeling, petite ville de la Virginie, située sur les bords de l'Ohio, et presque sur la frontière de la Pensylvanie. Quoique nous eussions plus de trois cents milles à faire pour y arriver, nous y débarquâmes cependant le 24 avant la fin du jour; il est vrai que, durant cette navigation, nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour faire du bois et pour visiter quelques établissemens qui se trouvent sur les bords du fleuve, tels que Portsmouth, Galliopolis, Marietta, etc., qui pour la plupart ont été fondés par des Français, mais dont la population est aujourd'hui toute américaine, du moins à très-peu d'exceptions près. Ce fut dans l'une

de ces petites villes, à Galliopolis, je crois, que nous visitâmes la famille d'un représentant de l'Ohio au congrès, M. Vinton; l'un des membres de la petite minorité, qui, dans la chambre des représentans, vota contre la récompense nationale offerte à Lafayette. M. Vinton n'était pas encore de retour de Washington-City; mais sa famille accueillit le général en son nom avec toutes sortes de témoignages de tendresse et de vénération, et madame Vinton ne le quitta que lorsqu'il remonta à bord de *l'Herald*, où elle voulut l'accompagner à pied avec tous ses parens. Cette politesse de la famille Vinton toucha beaucoup le général, et lui prouva une fois de plus que les membres de la faible opposition qui avaient voté contre la proposition du 20 décembre n'étaient pas ses moins sincères amis; et que, s'ils avaient hasardé leur popularité auprès de leurs commettans dans une semblable circonstance, ce n'était, comme je l'ai déjà dit plus haut, que par des motifs d'ordre public, et par leur constante résolution de se prononcer contre toute mesure extraordinaire de finance.

De Wheeling nous rentrâmes dans la Pensylvanie par Washington, Brownsville, Uniontown, etc., etc. Sur toute cette route le général retrouva la population virginienne et pensylvanienne dans les mêmes dispositions que l'année précédente, c'est-à-dire que partout le peuple se

porta en foule sur son passage, et lui rendit les plus grands honneurs. La petite ville de Washington, capitale du comté du même nom, se distingua par l'éclat de ses fêtes; à Brownsville nous passâmes la Monongahella dans un bateau portant vingt-quatre jeunes filles vêtues de blanc, qui vinrent recevoir le général, et qui le couronnèrent de fleurs au moment où il toucha le territoire de la ville. A Uniontown, chef-lieu du comté de Lafayette, il fut accueilli avec une simplicité et une cordialité bien propres à rappeler le caractère des fondateurs de la Pensylvanie. Pour haranguer leur hôte national, les habitans d'Uniontown empruntèrent l'organe d'un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis, M. Gallatin, que l'Europe connaît par ses travaux diplomatiques, et que les principes américains ont toujours compté au nombre de leurs plus habiles défenseurs.

Placé sur une estrade élevée au centre de la ville, M. Gallatin reçut le général Lafayette, et lui adressa le discours suivant, au nom du peuple qui l'entourait et l'écoutait en silence:

« Général Lafayette, les citoyens de ce comté » désirent, en ce moment où vous arrivez au milieu » d'eux, vous témoigner leur joie, leur amour, » leur reconnaissance. Ces sentimens, vous les » avez entendu répéter en mille endroits et par » des milliers de voix; et quel langage pourrait

» être aussi éloquent que celui de cette multi-
» tude qui partout se précipite sur vos pas pour
» vous recevoir? Acceptez ces effusions sincères
» et spontanées de l'affection d'un peuple libre,
» à la fois pénétré de respect pour votre carac-
» tère et de reconnaissance pour vos services.

» Est-il nécessaire de parler de ces services? ils
» sont gravés dans le cœur de tous les Américains.
» Lequel parmi eux peut avoir oublié que le gé-
» néral Lafayette, dans la fleur de la jeunesse,
» a abandonné pour la cause de l'Amérique les
» avantages de la naissance et du rang, les plai-
» sirs, la splendeur d'une cour brillante, et, ce
» qui lui était bien plus précieux, les douceurs
» du bonheur domestique et de l'amour conjugal?
» Qui ne se souvient qu'il vint secourir l'Amérique
» à l'époque la plus critique de la lutte pour l'in-
» dépendance; qu'il combattit et versa son sang
» pour elle; qu'il obtint l'amitié, la confiance de
» Washington, l'amour de tous ceux qui com-
» battirent avec lui, ou qui l'approchèrent; qu'il
» eut une grande part dans le dernier triomphe
» décisif de *Yorktown*? Mais ses services ne se
» bornaient pas à combattre sur le champ de ba-
» taille. Tandis qu'il supportait les fatigues et
» bravait les dangers de toutes les campagnes,
» presque chaque hiver il traversait l'Océan pour
» encourager nos amis et obtenir des secours de
» notre illustre et malheureux allié, altérait sa

» fortune particulière pour fournir à nos besoins,
» sans recevoir aucune compensation des États-
» Unis; tous ces services furent rendus avec un
» parfait désintéressement.

» Le nom que porte ce comté, fut un des pre-
» miers témoignages de la reconnaissance pu-
» blique. Tandis qu'il nous rappelle perpétuelle-
» ment vos vertus et nos obligations, il semble
» nous donner le droit de porter un intérêt par-
» ticulier à ce qui vous concerne. Que ce soit mon
» excuse, si, au risque de blesser votre modestie,
» je vous retiens quelques minutes de plus qu'il
» n'est d'usage de le faire pour les réceptions
» ordinaires.

» Lors de la première assemblée des notables,
» ce fut sur votre motion que le rapport d'un de
» ses bureaux réclama la restitution des droits
» civils des protestans français; et ce décret qui,
» d'après cette demande, fut rendu en leur fa-
» veur, précéda d'une année la révolution fran-
» çaise.

» Au moment de ce dernier événement, quoi-
» que vous appartinssiez à une famille distinguée
» dans la classe privilégiée, vous parûtes aussitôt
» un des plus zélés et des plus habiles défenseurs
» du peuple. La part que vous avez prise dans
» toutes les questions agitées à cette époque est
» connue de tout le monde; mais, par une erreur
» assez répandue (au moyen des mensonges et

» des calomnies qu'a propagés l'esprit de parti), » beaucoup de personnes sont portées à croire » que la France n'a recueilli d'autres résultats de » sa révolution que la misère et le carnage, et » qu'à la suite des scènes sanglantes que la violence » des partis a produites, aucun profit matériel » n'a été obtenu pour la nation. Si cependant » nous voulons considérer attentivement la gran- » deur des obstacles qu'il a fallu surmonter, et si » nous comparons ce qu'était la France, à l'épo- » que de notre révolution, avec son état actuel, » nous aurons moins à nous étonner de ce qu'elle » n'a pas effectué de plus grands changemens, » qu'à nous affliger de ce qu'ils ont été si chère- » ment achetés.

» Un *code pénal*, imparfait encore dans ses » détails, mais par la nature de ses punitions » aussi doux que le nôtre, a été substitué aux rè- » glemens sanguinaires d'un siècle barbare. Un » *code civil* uniforme a remplacé des coutumes » surannées et contradictoires. L'établissement » du *jury* dans les causes criminelles, la *publi-* » *cité des procès* dans toutes les affaires; l'adop- » tion du principe du *gouvernement représen-* » *tatif* et du *vote annuel de l'impôt*; la *liberté* » *personnelle* plus respectée, la *liberté de la* » *presse* augmentée, la *liberté des consciences* » établie; l'*abolition des priviléges* des individus, » des classes, des corporations, des provinces, et

» un peuple de vassaux affranchis de toute obliga-
» tion féodale : tous ces objets forment une masse
» d'améliorations, un changement radical dans
» la politique intérieure de la France, plus con-
» sidérable qu'il ne s'est jamais opéré dans un si
» court espace de temps ; car presque tous, si ce
» n'est même tous ces avantages ont été obtenus
» dans les trois premières années de la révolution,
» durant cette courte période, la seule où vous
» avez exercé une influence et une puissante in-
» fluence sur les affaires publiques en France.

» Non, monsieur, vous n'avez pas vécu en vain
» non plus pour la France que pour l'Amérique.
» Le fondement est posé, et *la vie des nations*
» *ne se calcule pas par années, mais par géné-*
» *rations*. Il ne nous appartient point de pronon-
» cer sur les améliorations dont la France peut
» éprouver le besoin, sur celles qui conviennent
» à son état actuel. Nous ne pouvons que deman-
» der au ciel qu'elle puisse les acquérir, non par
» la violence, mais par une douce persuasion ;
» qu'elles soient le résultat d'une confiance mu-
» tuelle heureusement rétablie, et non celui de
» nouvelles convulsions et de scènes sanglantes !

» Il n'a pas dépendu de vous que telle ait été
» la fin paisible et prompte de la révolution fran-
» çaise. Instruit, permettez-moi l'expression,
» instruit à l'école d'une liberté raisonnable sous
» les illustres fondateurs de cette république,

» vous ne fûtes pas un défenseur plus énergique
» de la cause de la liberté dans le sein de l'as-
» semblée, que zélé dans le commandement de
» la garde nationale, pour conserver l'ordre, ré-
» primer les excès, prévenir les crimes, et éviter
» l'effusion du sang. Vous avez toujours été le re-
» fuge, souvent le protecteur de l'innocence et
» du malheur; et, lorsque vos efforts ont été in-
» fructueux pour les défendre ou pour les faire
» respecter, c'est que l'obstacle se trouvait au-
» dessus de toute puissance humaine.

» Lorsque la constitution que vous et vos col-
» lègues éclairés aviez jugée la plus propre à as-
» surer les libertés et à procurer le bonheur de
» la France; lorsque cette constitution que vous
» aviez juré de soutenir et que des forces étran-
» gères menaçaient en vain, fut attaquée à l'inté-
» rieur par des furieux, vous prévîtes avec un
» esprit prophétique les désastres qui devaient
» suivre. Fidèle à vos sermens, fidèle au peuple,
» indifférent sur les formes, négligeant totale-
» ment toute considération personnelle, vous
» montâtes à la brèche, et dans cette circonstance
» mémorable vous fîtes à la cause du peuple le
» sacrifice de votre popularité, vous à qui l'appro-
» bation et l'amour du peuple ont toujours paru
» la seule récompense de ce monde digne d'être
» recherchée.

» La suite est bien connue; pour avoir tenté

» de sauver la patrie, vous fûtes proscrit, dé-
» pouillé de l'héritage de vos pères, comme enne-
» mi de la patrie. Ce n'était pas chez l'étranger
» que vous pouviez attendre la récompense de vos
» services dans la cause de la liberté française :
» le patriote proscrit ne trouva pour asile qu'une
» prison; enfermé pendant des années, des fers
» ont pu lier vos membres; votre âme ne fut ja-
» mais abattue; elle conserva toute son énergie
» et demeura libre.

» Votre proscription fut le signal de tous les
» maux qui vinrent désoler votre pays. Je ne
» m'étendrai point sur ces scènes déplorables.
» La liberté abandonne une terre souillée de
» crimes commis en son nom sacré. Car, si le
» premier des biens doit être conquis par le
» courage, la vertu et la sagesse peuvent seules
» le conserver.

» Lorsque, plusieurs années après, vous fûtes
» rendu à votre patrie, vous la trouvâtes entre
» les mains de cet homme extraordinaire, auquel
» il fut donné de régler durant un temps le sort
» des Français et celui de l'Europe. La France
» était plongée dans un océan de gloire; mais
» elle n'était plus libre. Vous vous êtes réjoui des
» succès obtenus sur ses ennemis étrangers; vous
» avez admiré tout ce qui était grand, approuvé
» tout ce qui était bon; mais vous avez refusé de
» partager les honneurs, les dignités, les faveurs

» du nouveau gouvernement. Le droit de suffrage
» était restreint à un petit nombre d'électeurs
» nommés par le pouvoir exécutif; la législature
» était muette; la liberté individuelle non assu-
» rée, celle de la presse détruite; tous les pou-
» voirs concentrés dans un seul homme. Vous
» vous êtes retiré dans une honorable retraite,
» entouré d'une famille chérie; et, pendant près
» de quatorze ans, vous fûtes le modèle de toutes
» les vertus privées, comme vous l'aviez été de
» toutes les vertus civiques. Les avantages de l'am-
» bition n'ont jamais été le but de vos désirs. Dans
» la simplicité de votre cœur, vous n'imaginiez
» même pas faire un sacrifice; mais il en restait
» un plus pénible à faire à vos principes.

» Votre fils unique, le digne héritier de votre
» nom et de vos vertus, celui que nous nous ré-
» jouissons de voir auprès de vous, combattait
» sous les bannières de l'empereur (elles étaient
» celles de la France). Il ne pouvait que suivre
» vos exemples; il se distingua donc d'une ma-
» nière remarquable; une promotion rapide pa-
» raissait devoir l'attendre; une carrière de gloire
» et d'honneurs semblait ouverte devant lui; il
» portait votre nom. Cette carrière fut tout d'un
» coup arrêtée; cette brillante perspective fut
» fermée pour toujours; et vous, le plus tendre
» des pères, vous avez fait ce dernier sacrifice,
» plutôt que de donner la puissante sanction de

» votre nom au système destructeur de cette cause
» à laquelle votre nom était dévoué.

» Cependant le colosse tombe; et, tandis que
» ses flatteurs le trahissaient ou l'abandonnaient,
» vous qui lui aviez résisté lorsqu'il était au faîte
» du pouvoir, vous vous rappelâtes seulement
» alors que vous dûtes à ses premières victoires
» d'être délivré des prisons *d'Olmutz*; et vous
» fûtes un des premiers à proposer des moyens
» de salut qu'on chercha alors à lui procurer, et
» qui peut-être, sans un étrange aveuglement de
» sa part, et la honteuse perfidie de faux amis,
» eussent pu le préserver du triste sort qui l'at-
» tendait.

» Lorsque ensuite les libres suffrages de vos
» concitoyens vous rappelèrent sur le théâtre des
» affaires publiques, personne ne douta du rôle
» que vous étiez destiné à remplir. Des esprits
» vulgaires peuvent se souvenir d'anciennes per-
» sécutions, ou même de l'indifférence dont ils
» ont été l'objet. Mais, tant que votre cœur con-
» tinuera de battre, vous paraîtrez toujours le
» défenseur des droits du peuple. Cependant,
» l'âge a pu calmer votre ardeur, le décourage-
» ment diminuer vos espérances; mais quand le
» vétéran de la cause de la liberté dans les deux
» hémisphères, après avoir combattu, versé son
» sang, souffert les chaînes de la proscription
» pour cette cause sacrée, reparaît de nouveau

» pour la défendre; c'est avec une nouvelle vi-
» gueur, avec toute l'énergie, la pureté, la frai-
» cheur de la jeunesse.

» Telle est la faible esquisse d'une vie exclu-
» sivement consacrée au service de l'humanité,
» qui, durant cinquante années d'activité, n'a
» été souillée par aucun vice, défigurée par aucun
» acte d'inconstance..... Après tant de travaux,
» de rudes épreuves, d'injustes persécutions,
» d'afflictions particulières, il a plu à la divine
» Providence de vous accorder, à la fin de vos
» jours, la récompense la plus douce pour votre
» âme.

» Vous avez laissé, monsieur, l'Amérique
» commençant sa nouvelle existence, souffrant
» encore de tous les maux qui avaient accompa-
» gné la lutte révolutionnaire, sans commerce,
» sans richesse, sans crédit, sans avoir encore
» éprouvé l'influence d'un gouvernement cen-
» tral. Après un espace de quarante années, il
» vous est donné de visiter ses rivages. Vous la
» retrouvez déjà dans toute la force de sa matu-
» rité, soutenant un rang distingué parmi les
» nations, l'asile des opprimés de tous les pays
» comme de tous les partis; ayant atteint un
» degré de prospérité dont on ne voit aucun
» exemple, durant une si courte période, dans
» les annales du monde. Ses villages sont deve-
» nus des cités populeuses; ses vaisseaux couvrent

» les mers; de nouveaux états se sont élevés
» comme par magie du milieu des déserts; ses
» progrès dans les manufactures et les arts, et
» depuis peu, dans les sciences et dans la litté-
» rature, ont marché d'un pas égal avec ceux
» de sa richesse territoriale et d'une population
» triplée. On nous avait menacés de l'infail-
» lible dissolution de l'Union, et l'on a vu treize
» états résigner volontairement une portion
» de leur souveraineté, afin d'investir le gou-
» vernement central des pouvoirs nécessaires
» à la défense commune; acte de sagesse et
» de patriotisme nouveau dans l'histoire des
» peuples.

» La tranquillité d'une longue paix n'a point
» énervé les Américains. La génération actuelle
» s'est montrée digne de celle qui l'a précédée,
» de vos compagnons d'armes; vous allez, en
» partant d'ici, vous rendre a Bunker's-Hill, afin
» d'ériger un monument sur le terrain même où
» les Anglais apprirent, pour la première fois,
» quelle résistance ils devaient attendre d'un
» peuple qui voulait être libre, et vous arrivez
» de la Nouvelle-Orléans, théâtre de cette ex-
» traordinaire et complète victoire qui n'a pas
» été surpassée dans ce siècle de prodiges mili-
» taires. Elle fut remportée sur des ennemis su-
» périeurs en nombre par une bande de soldats
» citoyens que conduisait un héros sorti de leurs

» rangs, et l'ouvrage du peuple. A la même épo-
» que, un cultivateur de Pensylvanie soutenait
» l'honneur des armes américaines sur notre
» frontière septentrionale, et notre intrépide
» marine, malgré une infériorité de forces plus
» grande encore, montrait au monde que la
» reine des mers n'est pas invincible même sur
» son élément.

» Mais ce qui surtout vous procure la plus haute
» satisfaction, c'est la pensée que cette prospérité,
» ce bonheur dont nous jouissons, sont le résul-
» tat de nos libres institutions; elles ont placé
» hors de toute atteinte les droits imprescriptibles
» de l'homme, assuré à chaque individu la liberté
» de conscience, celle d'exprimer ou de publier
» ses opinions, l'exercice non restreint de ses
» facultés personnelles : elles ont borné l'action
» du gouvernement à ses objets légitimes, la pro-
» tection des particuliers contre la passion et la
» cupidité; celle de la confédération, contre l'a-
» gression étrangère. Les différentes branches de
» l'administration ont été investies seulement du
» pouvoir nécessaire pour atteindre ce but. C'est
» ici, ici proprement, le règne de la loi. Le
» gouvernement représentatif est établi dans sa
» forme la plus simple, fondé sur le suffrage
» universel et sur de fréquentes élections. Le
» résultat de ce système est exposé aux regards
» du monde; il n'est survenu aucun des incon-

» véniens que l'on supposait inséparables d'un
» gouvernement populaire.

» La religion a conservé sa bienfaisante in-
» fluence, au milieu d'une liberté universelle de
» conscience et de culte, et quoique la liaison
» impie entre l'église et l'état ait été complète-
» ment dissoute. La tranquillité publique n'a pas
» été altérée, quoique la liberté individuelle soit
» si respectée dans la pratique et dans le droit
» que l'*habeas corpus* n'a pas une seule fois été
» suspendu. La liberté de la presse illimitée,
» loin d'ébranler le gouvernement, n'a pas un
» moment diminué sa force, ni entravé sa mar-
» che. Le suffrage universel a été attesté par des
» choix généralement populaires; des élections
» fréquentes et multipliées n'ont jamais été ac-
» compagnées de la plus légère commotion; et
» même, lorsqu'il s'est agi des plus hautes char-
» ges, quoiqu'elles aient été poursuivies avec
» l'énergie qui convient à des hommes libres,
» que les publications de la presse aient con-
» tinuellement enflammé les esprits, la décision
» constitutionnelle a été reçue avec une soumis-
» sion immédiate.

» Tous les pouvoirs émanent ici du peuple, et
» tout se rapporte à lui. Nous reconnaissons avec
» orgueil que nos délégués n'ont jamais abusé de
» la portion d'autorité qui leur était confiée.
» Dans nos relations avec l'étranger, tandis que

» le gouvernement se montrait prêt à soutenir
» nos droits, quelle nation a pu se croire outragée
» par les États-Unis? Et dans notre administra-
» tion intérieure, tandis que les lois étaient exé-
» cutées avec impartialité, peut-on citer, dans
» un espace de quarante années, un seul citoyen
» persécuté ou opprimé?

» Le succès complet de cet important essai,
» tenté dans cette contrée sur la plus grande
» échelle; cette preuve vivante que les hommes
» peuvent se gouverner eux-mêmes, magnifique
» exemple donné par les États-Unis, n'a pas été
» perdu pour le reste du monde. Des événemens
» que nous pouvions prévoir, mais que nous
» croyions devoir appartenir à la postérité, ont
» eu lieu de notre temps.

» Une année avant le jour où vous avez débar-
» qué sur ce sol pour joindre l'étendard améri-
» cain, il n'existait pas sur ce vaste continent
» un seul homme (si ce n'est le sauvage Indien)
» qui ne reconnût la suprématie d'une puissance
» européenne; et à présent, dans un espace moins
» long que la courte durée de la vie active de
» l'homme, il n'existe pas, depuis le cap Horn
» jusqu'aux sources du Mississippi, une seule
» province qui n'ait secoué le joug étranger.
» L'histoire conservera la mémoire des sacrifices
» immenses, des actes d'héroïsme et de dévoue-
» ment, de la persévérance inaltérable qui ont

» produit de si grands résultats. Notre gouver-
» nement, fidèle à ses principes, n'a ni excité,
» ni encouragé les insurrections; mais, en recon-
» naissant le premier l'indépendance de l'Amé-
» rique du Sud, et en déclarant qu'il ne verrait
» pas avec indifférence d'autres nations agir hos-
» tilement dans cette querelle, il a rempli un de-
» voir que la politique et la position morale des
» États-Unis lui prescrivaient.

» Un nouvel esprit s'est introduit, il anime le
» monde civilisé; il donne à tous les hommes,
» jusqu'au plus obscur, au plus opprimé, le sen-
» timent de ses droits, la volonté de les recou-
» vrer; il fait chaque jour de nouveaux prosé-
» lytes, même dans les rangs privilégiés et
» jusque sur les marches du trône. Les efforts de
» quelques hommes (qui n'ont rien appris, ni
» rien oublié), qui rêvent et qui ne peuvent plus
» espérer, l'emporteront-ils? leur sera-t-il per-
» mis d'arrêter la lumière dans ses progrès et
» de faire rétrograder l'esprit humain? Les pla-
» nètes aussi semblent quelquefois aux regards
» de l'homme avoir un mouvement rétrograde;
» mais elles poursuivent leur course immuable-
» ment assurée, conforme aux lois de la nature,
» à la première impulsion donnée par le Créa-
» teur : ainsi, dans le monde moral, peuples,
» nobles, hommes d'état, monarques, tous sont
» à présent entraînés par le mouvement irrésis-

» tible de l'opinion publique, et des progrès tou-
» jours croissans des connaissances humaines.

» Voulez-vous une preuve sans réplique de
» cette influence toute-puissante? Le ministère
» britannique est exclusivement composé d'hom-
» mes qui (il y a dix ans) étaient opposés à toutes
» révolutions, tremblaient à la simple apparence
» d'une légère innovation : il vient, en moins
» d'une année, de réformer une jurisprudence
» antique et obscure, de détruire le système de
» monopole dans les colonies anglaises. Il recon-
» naît l'indépendance de l'Amérique du Sud; il
» favorise, du moins, s'il n'assiste pas encore les
» Grecs; et, si nous ne sommes point mal in-
» formés, il est au moment d'émanciper l'Ir-
» lande, cette nation amie de l'Amérique et de-
» puis si long-temps opprimée.

» La flamme de la liberté s'est étendue, de-
» puis les Andes péruviennes, à la limite occi-
» dentale du monde civilisé, jusqu'à son autre
» extrémité vers l'est. La Grèce, le berceau de
» la civilisation européenne et de la nôtre; la
» Grèce, cette terre classique de la liberté, gé-
» missait depuis des siècles sous le joug le plus
» intolérable; on croyait ses fils entièrement avilis
» par l'esclavage, dégénérés, perdus sans espoir
» de salut : leur nom était devenu un mot de re-
» proche; eux-mêmes, un objet de mépris plus
» que de pitié. Subitement ils se réveillent de

» leur léthargie, volent aux armes, brisent leurs
» chaînes; ils ne reçoivent aucun secours étran-
» ger. Les puissances chrétiennes les regardent
» avec malveillance; ils sont environnés par d'in-
» nombrables dangers et d'innombrables enne-
» mis : ils ne demandent pas combien ils sont,
» mais où les joindre. Chaque année, presque
» sans marine, ils détruisent des flottes formi-
» dables; chaque année, sans armées discipli-
» nées, ils dispersent d'innombrables ennemis;
» chaque année, ils étonnent le monde, con-
» quièrent, malgré lui, sa sympathie par des
» actions dignes des trophées de Salamine et de
» Marathon, par des exploits que l'amour de la
» liberté peut seul produire, par des prodiges
» qui nous paraîtraient fabuleux, s'ils n'arrivaient
» pas de notre temps et sous nos yeux.

» D'où vient cette régénération et ses effets
» surprenans? des progrès des connaissances, de
» la supériorité de l'intelligence sur une force
» brutale. Les Grecs avaient conservé leur lan-
» gue immortelle, le souvenir de leurs ancêtres,
» leur religion, un caractère national. Quelques
» particuliers patriotes avaient, depuis cinquante
» ans, fondé des écoles, établi des presses, em-
» ployé tous les moyens de renouveler ou d'é-
» tendre l'instruction. Leurs stupides oppresseurs
» ne pouvaient apercevoir, ni craindre des pro-
» grès à peine remarqués en Europe. Mais la

» semence ne tomba pas sur un sol stérile, et le
» cimeterre a été moins funeste pour l'espèce
» humaine que l'inquisition espagnole.

» La cause n'est pas encore gagnée, une ré-
» sistance presque miraculeuse peut encore être
» subjuguée par l'effrayante supériorité du nom-
» bre; et le monde civilisé, le monde chrétien
» (ces deux mots sont synonymes) considérera-
» t-il toujours, avec une immobile apathie, l'ef-
» frayante catastrophe qui peut suivre? une ca-
» tastrophe qu'il pourrait, que nous-mêmes seuls
» pourrions empêcher avec tant de facilité, et
» presque sans danger! Mais je suis entraîné au
» delà de ce que je voulais dire. Cela est dû à
» votre présence. Ne sais-je pas que partout où
» l'homme qui combat pour la liberté, ou pour
» l'existence, est le plus en danger, c'est là où
» se trouve votre cœur!

» Je puis hardiment demander quel homme
» existant a pris une plus grande part que La-
» fayette à l'établissement, à la propagation et
» à la défense des principes qui ont produit de si
» grands et de si glorieux résultats; et parmi les
» vivans et les morts, il a été accordé jusqu'ici à
» lui seul de jouer un rôle également brillant sur
» les deux principaux théâtres de la grande lutte,
» l'Amérique et la France. Peut-on, après cela,
» s'étonner si vous êtes reçu par un peuple libre
» et éclairé, avec un enthousiasme qui n'a pas

» encore été égalé? Nous partageons entièrement
» le sentiment national; nous saluons en vous
» l'un des héros survivans de la révolution, l'é-
» nergique défenseur de la cause de l'huma-
» nité, le rare modèle d'une parfaite constance.
» Heureux d'avoir été dans cette occasion
» l'organe de mes concitoyens, mes sentimens
» particuliers sont faciles à juger, puisque celui
» auquel je m'adresse est en même temps
» un ami personnel, sincère et long-temps
» éprouvé. »

On voit par ce discours que M. Gallatin n'est point du nombre, malheureusement trop grand, de ces étrangers qui, par ignorance ou par envie, confondent sans cesse les causes légitimes et les heureux résultats de la révolution française, avec les horribles et sanglans excès auxquels se livrèrent ensuite des misérables qui ne furent que les instrumens des serviles partisans des priviléges, qui, ne pouvant arrêter la liberté dans son noble essor, imaginèrent de la décréditer par les crimes commis en son nom. La justice rendue par M. Gallatin au courage et à la sagesse des patriotes français de 1789, toucha profondément le général Lafayette, qui lui exprima ainsi sa reconnaissance :

« Quelles qu'aient pu être ma foi constante dans
» la puissance de la liberté, et mes plus chères
» espérances comme patriote américain, il m'eût

» été impossible, à l'époque où la Pensylvanie
» daigna donner mon nom à cette partie de
» l'état, de me flatter que je vivrais assez long-
» temps pour être l'heureux témoin de l'éminent
» état de prospérité et de perfectionnement que
» je vois aujourd'hui avec délices. Ce sentiment,
» mon cher monsieur, devient encore plus vif par
» la réception affectueuse que j'éprouve dans ce
» comté, dans Uniontown, et par le bonheur
» particulier dont je jouis lorsque cet accueil est
» exprimé au nom du peuple par mon ancien et
» bien intime ami.

» Je ne m'arrêterai sur vos bienveillantes et
» flatteuses allusions aux événemens de l'un et
» l'autre hémisphères, dans ce qu'ils ont de rap-
» port avec moi, que pour déclarer que je me
» sens au plus haut degré heureux et fier de ces
» marques d'approbation données par vous, mon-
» sieur, dont l'estime et l'affection me sont si pré-
» cieuses; mais dans votre éloquent discours
» vous avez acquis des droits plus grands encore
» et plus touchans à ma profonde reconnais-
» sance. C'est au nom de mes compagnons, de
» mes sentimens et de ma conduite à travers les
» vicissitudes de la révolution française, que je
» vous remercie de l'honorable témoignage qui
» nous est accordé par un observateur si éclairé
» et si respectable. Nous vous remercions aussi
» de la justice que vous rendez aux bienfaits ac-

» quis par le peuple de France et au progrès vers
» l'émancipation de l'Europe, qui, en dépit de
» circonstances postérieures et bien déplorables,
» sont encore restés le résultat de la première im-
» pulsion et des premières années de cette vaste
» révolution. Et y a-t-il, monsieur, dans cette
» multitude de citoyens américains qui nous en-
» tourent, un seul d'entre eux dont l'âme ne
» se soit pas sentie élevée, reconnaissante, en-
» chantée, en écoutant vos si justes et patriotiques
» observations, lorsque vous avez peint la pro-
» spérité publique et sans exemple, le bonheur
» particulier, l'honorable supérieur degré de ci-
» vilisation politique, la force nationale et glo-
» rieusement éprouvée, les sentimens solides et
» vertueux, l'esprit vraiment républicain soute-
» nant des institutions fondées sur les droits de
» l'homme, tous avantages qui font de ces heu-
» reux états un objet d'admiration, un noble et
» incontestable modèle pratique offert au reste
» du monde? En m'unissant de tout mon cœur
» à vos vœux ardens et conformes à nos prin-
» cipes pour que la jouissance de ces bienfaits s'é-
» tende aux autres nations; en me félicitant avec
» vous de l'émancipation républicaine de la plus
» grande partie de l'hémisphère américain, je
» ne puis vous entendre parler de la classique et
» héroïque Grèce sans me rappeler à quelle épo-
» que précoce, avec quel intérêt, avec quel zèle

» nous en avons fait l'objet de nos conversations
» confidentielles.

» Mais ne vaut-il pas mieux que je laisse cette
» nombreuse réunion qui nous écoute, livrée
» tout entière aux vives et profondes impressions
» qu'elle a reçues de vous? Je ne ferai donc que
» prier le peuple du comté et de la ville, ainsi
» que vous, mon cher ami, vous qui serez au-
» près de lui mon plus habile comme le plus
» agréable interprète, d'agréer l'expression de
» ma reconnaissance et de mon dévouement. »

Après vingt-quatre heures passées, je ne dirai pas au milieu des fêtes, mais bien des plus tendres et des plus affectueux témoignages d'attachement des habitans d'Uniontown, le général se rendit à l'invitation de M. Gallatin, qui l'engagea à venir prendre quelque repos au sein de sa famille; et nous partîmes avec lui pour New-Geneva, charmante résidence située sur les bords élevés et rocheux de la Monongahela, à quelques milles d'Uniontown; un détachement de milices du comté Lafayette, dans les rangs duquel figurait un fils de M. Gallatin, nous servit d'escorte; et sur toute la route nous rencontrâmes des groupes d'habitans qui, dans leurs joyeuses acclamations, unissaient au nom de Lafayette le nom de Gallatin, auquel se rattache le souvenir d'innombrables bienfaits répandus sur cette partie de la Pensylvanie. Nous trouvâmes à New-Ge-

neva tout ce qui peut plaire dans un séjour, qui, aux avantages d'une situation heureusement choisie, réunit le charme d'une société douce, aimable et éclairée, telle que la famille Gallatin. Mais le général fut bien loin d'y rencontrer la solitude que son ami lui avait annoncée; pendant vingt-quatre heures que nous demeurâmes dans ce lieu délicieux, les portes de l'habitation dûrent rester constamment ouvertes pour donner un libre accès aux bons habitans des environs qui vinrent en foule pour saluer leur hôte bien-aimé.

Le 28 mai, M. Gallatin nous reconduisit coucher à Uniontown, où nous prîmes congé de lui pour nous rendre à Elisabethtown, très-petit bourg situé sur les bords de la Monongahela. Nous y arrivâmes vers le milieu du jour; là, une barque conduite par quatre rameurs nous reçut à son bord, et nous fit descendre la rivière jusqu'au champ fameux de Bradock, où nous n'arrivâmes que long-temps après le coucher du soleil. Un temps délicieux favorisa cette navigation sur laquelle la conversation de nos compagnons de voyage, les membres du comité d'Uniontown, répandit un grand intérêt. Nous parcourions des rives qui, autrefois, retentirent des cris de victoire des aventureux enfans de notre chère France, et qui aussi furent témoins des désastres que leur attirèrent les fautes d'un gouvernement

aussi présomptueux qu'inhabile, et le récit des événemens de cette époque captiva notre attention jusqu'au moment de notre débarquement. Il était neuf heures du soir lorsque nous abordâmes sur ce champ de Bradock, où les troupes anglaises, sous les ordres d'un général de ce nom, furent si complétement défaites au mois de juillet 1755, par les Français et les Indiens réunis. Les principales circonstances de cet événement mémorable sont trop familières à tous ceux qui se sont occupés de l'histoire d'Amérique, pour que je les retrace ici; je me contenterai de rappeler seulement que ce fut dans cette journée, si fatale aux armes britanniques, que l'homme, qui depuis eut la gloire d'assurer l'indépendance de sa patrie, donna les premières preuves de son intelligence de la guerre et de son calme intrépide dans les combats. Si le général Bradock n'eût point dédaigné les conseils de son jeune aide de camp Washington, il ne se fût point engagé si imprudemment sur un terrain où tout était à l'avantage de ses ennemis, et il n'y eût point perdu son armée, sa gloire et la vie. Quoique ses conseils eussent été rejetés, le jeune Washington ne s'en battit pas moins en héros, et ce fut lui qui, par son audace et son sang-froid, sauva les débris de l'armée vaincue.

Sur ce champ de bataille, où aujourd'hui encore la charrue ne saurait tracer un sillon sans sou-

lever des os blanchis par le temps, et des fragmens d'armes rongés par la rouille, s'élève la vaste et élégante habitation de M. Wallace, dans laquelle nous fûmes reçus avec la plus touchante et la plus aimable hospitalité, ainsi que nos compagnons de voyage. Nous y trouvâmes déjà réunie une nombreuse députation envoyée par la ville de Pittsburg au-devant du général, et le lendemain matin, au point du jour, des détachemens de cavalerie volontaire arrivèrent pour lui servir d'escorte dans son trajet vers cette ville.

La route qui conduit du champ de Bradock à Pittsburg, quoique longue de plusieurs milles, fut bientôt couverte d'une foule considérable, au milieu de laquelle le cortége s'avança lentement vers la ville. Chemin faisant, nous visitâmes un arsenal des États-Unis, qui se trouve à peu près à moitié chemin. Vingt-quatre coups de canon annoncèrent l'entrée du général Lafayette dans cet établissement, dans lequel le major Churchill, et les officiers sous ses ordres, lui offrirent à déjeuner. Après avoir parcouru les salles d'armes et les ateliers, dans lesquels règnent un ordre et une activité remarquables, nous continuâmes notre route jusqu'à Pittsburg, où le général fut reçu à l'entrée de la ville par les magistrats à la tête du peuple et des milices rangées en bataille.

Jusqu'à présent, dans le cours du récit de cet incomparable voyage du général Lafayette, à

travers les vingt-quatre états de l'Union américaine, j'ai eu à décrire tant d'entrées triomphales dans de grandes et riches cités, que j'ai été obligé, pour ne point trop me répéter, de passer sous silence un grand nombre de ces descriptions, ou de n'indiquer que les principaux traits de quelques autres. C'est ce que je serai encore obligé de faire ici pour l'entrée de l'hôte national à Pittsburg, quoique cette ville ne l'ait cédé à aucune autre des États-Unis, par la pompe de ses fêtes, et par l'expression de ses sentimens de patriotique reconnaissance. Mais j'ai encore devant moi une si longue route à parcourir, et tant de choses à raconter, que je me vois forcé d'imiter Lafayette, qui, pour ne point manquer la solennité de Bunker-Hill, fut souvent obligé d'abréger les momens délicieux que l'amitié avait préparés partout sur son passage. Je ne quitterai cependant pas Pittsburg sans payer mon tribut d'admiration à l'éloquence de M. Shaler, qui harangua le général au nom de ses concitoyens, et à celle de M. Gazzam, chargé de lui présenter les jeunes enfans des écoles publiques. Ces deux orateurs, aussi remarquables par l'élévation de la pensée que par l'élégance de l'expression, obtinrent l'approbation de leurs auditeurs, et excitèrent dans le cœur de celui auquel ils s'adressaient un profond sentiment de reconnaissance.

Parmi les personnes ou les corporations qui furent officiellement présentées au général Lafayette, on remarquait surtout un groupe de vieillards, qu'à leur enthousiasme, en parlant des temps passés, on pouvait facilement reconnaître pour des soldats de 1776. L'un d'eux, s'adressant à son ancien général, lui demanda s'il se rappelait encore le jeune soldat qui le premier s'était présenté pour l'emporter sur un brancard, lorsqu'il fut blessé à la bataille de la Brandywine? Lafayette, après l'avoir attentivement considéré, se jeta dans ses bras, en s'écriant : « Non, je » n'ai point oublié Wilson, et c'est un grand bon- » heur de pouvoir l'embrasser aujourd'hui !.... » C'était en effet Wilson lui-même qui venait de faire la question. Cette reconnaissance pénétra d'attendrissement tous les spectateurs.

Le général Lafayette reconnut aussi un de ses anciens compagnons d'armes de la révolution, dans la personne du révérend Joseph Patterson, qui vint le visiter avec tous les ministres des différens cultes de la ville et des comtés voisins. Joseph Patterson, quoique prêtre, avait porté le mousquet, et avait combattu pour l'indépendance de son pays, pendant les deux plus terribles campagnes de la révolution, et avait assisté à la bataille de Germantown.

Après avoir consacré le jour de son arrivée à Pittsburg aux cérémonies publiques, le général

voulut employer une partie du lendemain à la visite de quelques-uns des nombreux établissemens industriels, qui font la gloire et la prospérité de cette ville manufacturière, qui, par la variété et l'excellence de ses produits, mérite d'être comparée à notre Saint-Étienne ou au Manchester de l'Angleterre. Il fut frappé de l'excellence et de la perfection des procédés employés dans les diverses usines qu'il parcourut; mais ce qui l'intéressa surtout, ce fut la fabrication des superbes cristaux, dont on lui présenta des échantillons qui, par leur blancheur et leur transparent, se feraient admirer même à côté des cristaux de Baccarat.

Pittsburg, situé au point où les rivières Alleghany et Monongahela, mêlant leurs eaux, forment un majestueux cours d'eau appelé Ohio, trouve vers les états de l'Ouest, du Sud, et même vers l'Atlantique, un écoulement facile aux produits de son industrie, qui chaque année s'accroît, ainsi que sa population, avec une étonnante rapidité. Pittsburg compte aujourd'hui huit mille habitans, et un grand nombre d'ouvriers étrangers qui, bien accueillis par les propriétaires de manufactures, viennent chaque année communiquer à ceux-ci le secret des progrès ou des perfectionnemens dus aux lumières et à l'activité des manufacturiers européens.

CHAPITRE XII.

ROUTE DE PITTSBURG A ÉRIÉ. — VICTOIRE DU COMMODORE PERRY. — SCÈNE NOCTURNE A FREEDONIA. — LE CHEF INDIEN A BUFFALO. — CHUTES DU NIAGARA. — VISITE AU FORT NIAGARA. — ASPECT DE LOCKPORT. — NAVIGATION DE LOCKPORT A ROCHESTER. — AQUÉDUC SUR LA RIVIÈRE GENESÉE. — ROUTE PAR TERRE DE ROCHESTER A SYRACUSE. — NAVIGATION DE SYRACUSE A SCHENECTADY, EN PASSANT PAR ROME ET UTICA. — GRAND-CANAL.

En quittant Pittsburg, le général fut obligé de se séparer de ses anciens amis de l'état d'Ohio, représentés par le gouverneur Morrow qui l'avait accompagné jusque-là avec son état-major. Conduits par un comité de la ville de Pittsburg, et escortés par un détachement de milices, nous prîmes notre route par Francklin, Meadville, Waterford et Érié, pour nous rendre sur les bords du grand lac qui porte ce nom. Toute cette partie occidentale de la Pensylvanie, arrosée par le French-Creek, est remarquable par la beauté et la variété de ses sites. Dans chacune des villes que nous traversâmes, le général fut retenu pendant quelques heures par les honneurs qui lui avaient été préparés par les citoyens et les magistrats. A Waterford, à quinze milles d'Érié,

il rencontra le comité de cette ville, avec lequel il continua sa route. A un mille d'Erié, s'étaient rendus un bataillon de milices volontaires, les officiers de la station navale, les ingénieurs, les autorités civiles et militaires qui formèrent son cortège pour entrer dans cette ville. Les fêtes qui y furent données étaient fort remarquables par leur bon goût, et plus encore par les sentimens dont elles étaient l'expression. Je n'en rapporterai cependant que la circonstance suivante : Un pont de plus de cent soixante pieds sépare la rue de l'État de la rue Française; une tente, formée des voiles des vaisseaux anglais pris par le commodore Perry pendant la dernière guerre, le couvrait tout entier, et une table immense y était dressée. Ce fut dans cette salle, d'un genre si original et si nouveau, d'où la vue se reposait agréablement sur la vaste étendue du lac, que nous prîmes place au banquet civique, à la fin duquel on but : « *A celui qui dans sa jeunesse fut un* » *héros, dans l'âge mûr un sage, dans la vieil-* » *lesse un exemple pour l'âge présent et pour* » *les générations futures.* » Le général Lafayette répondit à ce toast, en buvant à la prospérité de la ville d'Érié et à la glorieuse mémoire du commodore Perry.

Les trophés suspendus au-dessus de nos têtes, le nom de Perry et la vue du lac Érié, reportèrent nécessairement les pensées des convives vers

» deux bords, et ayant pris position à portée de
» pistolet de *lady Prevost*, il fit sur elle un feu
» si vif et si meurtrier, que tous les hommes se
» précipitèrent à fond de cale. Dans ce même
» instant, tous les autres navires américains s'é-
» tant approchés, le combat s'engagea sur tous
» les points avec un acharnement sans égal. La
» victoire ne demeura pas long-temps incertaine,
» elle se déclara bientôt en faveur de Perry. Les
» Anglais, effrayés par la perte de presque tous
» leurs officiers, firent de fausses manœuvres
» dans lesquelles ils s'embarrassèrent; leurs vais-
» seaux s'entre-choquèrent et se mirent eux-
» mêmes hors d'état de répondre au feu terrible
» de leurs adversaires; enfin, le capitaine Barclai
» fut obligé d'amener son pavillon, et tous les
» autres navires imitèrent bientôt l'exemple de
» leur commandant. Cette victoire si brillante,
» si complète, reçut encore un nouvel éclat de la
» modestie de l'intrépide Perry, qui, dans son
» rapport au congrès, se contenta de dire: *Nous*
» *avons rencontré la flotte ennemie et elle est à*
» *nous*. Les noms d'Elliot et de Turner méritè-
» rent, dans cette glorieuse journée, d'être inscrits
» à côté de celui de leur chef glorieux, et l'hu-
» manité des vainqueurs força les vaincus à l'ad-
» miration et à la reconnaissance. Le commodore
» anglais, Barclai, officier d'un grand courage,
» qui avait déjà perdu un bras à la bataille

» de Trafalgar, et qui fut encore grièvement
» blessé dans le combat du lac Érié, écrivit, dans
» une lettre qui fut rendue publique : *La géné-*
» *reuse conduite des Américains envers leurs*
» *prisonniers, leur fait plus d'honneur encore*
» *que leur victoire!* »

En entendant le récit de ces hauts faits, Lafayette portait ses regards tour à tour sur les nombreux pavillons anglais qui flottaient au-dessus de sa tête, sur le lac, théâtre de si glorieux événemens, et sur les marins qui l'entouraient; et son cœur se remplissait d'un noble orgueil en voyant que les Américains de 1813, s'étaient montrés les dignes fils de ses anciens compagnons d'armes, les immortels révolutionnaires de 1776.

En sortant de table, le général prit congé des habitans d'Érié, et sortit de cette ville à trois heures après-midi, avec le comité du comté de Chatauque, qui était venu le prévenir qu'un navire à vapeur l'attendait à Dunkirk, pour le transporter à Buffalo. Avant le coucher du soleil, nous avions déjà quitté le territoire de la Pensylvanie pour entrer sur celui de New-York. Comme nous avions cinquante milles à faire, et que le général voulait ne point retenir trop longtemps le navire, nous voyageâmes sans nous arrêter jusqu'au point du jour. Dans cette course rapide, nous traversâmes plusieurs villages con-

sidérables, dont la population, pressée sur les places publiques, autour de vastes foyers, attendait patiemment le passage de l'hôte national pour le saluer par de patriotiques acclamations. Ces scènes nocturnes ont laissé dans mon esprit les traces d'une impression profonde. Je n'oublierai jamais le tableau magique qui frappa mes regards à Freedonia. En sortant de Portland, cédant à la fatigue des jours précédens, nous nous étions endormis dans notre voiture malgré les rudes secousses que nous causaient les troncs d'arbres qui formaient la route sur laquelle nous roulions rapidement; tout à coup la bruyante détonation d'une pièce d'artillerie nous éveilla en sursaut, et nos yeux, en s'ouvrant, furent frappés de l'éclat de mille lumières étincelantes suspendues aux maisons et aux arbres qui nous environnaient; on nous engagea à mettre pied à terre, et nous nous trouvâmes au milieu d'une double haie formée d'un côté par les vieillards et les jeunes garçons, de l'autre par les jeunes filles et les femmes, tenant dans leurs bras des enfans en bas âge. A la vue de Lafayette, l'air retentit de cris de joie, tous les bras se tendirent vers lui, les mères lui présentèrent leurs enfans en lui demandant pour eux sa bénédiction, et une musique guerrière, mariant ses accords au bruit du canon et des cloches, fit entendre l'air national du *Yankee-Dodle*. Frappé d'une ré-

ception si touchante, le général fut quelque temps avant de pouvoir maîtriser les émotions de son cœur; enfin, il s'avança lentement à travers la foule, serrant à chaque pas les mains qu'on lui tendait affectueusement, et répondant avec tendresse au doux accueil des enfans qui criaient *Welcome Lafayette!* sur son passage. Sur une estrade élevée au milieu d'une place immense qu'éclairaient des tonneaux de résine enflammée, un orateur l'attendait pour le haranguer au nom du peuple de Freedonia, qui vint ensuite défiler devant lui pour le saluer encore une fois. Quelque touchante que fût cette scène, le général crut cependant devoir l'abréger, afin de ne pas tenir plus long-temps exposées à un froid assez vif, toutes ces femmes et ces jeunes filles qui, légèrement vêtues, avaient passé toute la nuit à l'attendre en plein air. Il était trois heures du matin, lorsqu'après avoir pris une collation, nous sortîmes de Freedonia. Le soleil dorait déjà le sommet des arbres des forêts que nous laissions à notre droite, lorsque nous arrivâmes à Dunkirk, très-petit port sur le lac Érié, où nous attendait le navire qui devait nous conduire à Buffalo. Un comité de cette ville, et un grand nombre de dames, étaient venus au devant du général, et le reçurent à bord au bruit d'une musique dont la douce harmonie s'accordait délicieusement avec la beauté du matin, et

l'aspect romantique de la baie dans laquelle nous étions.

A midi nous étions en vue des côtes de Buffalo; mais, gênés dans notre marche par un vent contraire assez violent, nous ne pûmes entrer dans le port avant deux heures. Quoique la ville de Buffalo ait été presque entièrement détruite par les Anglais, qui l'incendièrent pendant la dernière guerre, nous fûmes cependant frappés de son air de prospérité et de l'activité de son port. Nous débarquâmes auprès d'une des extrémités de ce grand canal dont nous avions visité l'autre extrémité à cinq cents milles de là, près l'Albanie, et qui sert de lien entre le lac Érié et le grand Océan. Après les premières cérémonies de la réception de l'hôte national par les citoyens et les magistrats de Buffalo, nous allâmes prendre quelques instans de repos à l'auberge de *l'Aigle*, où on avait préparé nos logemens; là, le général reçut un grand nombre de personnes qui désiraient lui être présentées particulièrement; parmi elles nous eûmes le plaisir de voir un vieux chef indien de la nation des Senecas, qui s'est acquis une grande réputation de courage et d'éloquence, non-seulement parmi les siens, mais encore parmi les blancs qui le connaissent sous le nom de *Red Jacquet*. Cet homme extraordinaire, quoique bien usé par le temps et par l'intempérance, conserve cependant

encore, à un degré surprenant, l'exercice de toutes ses facultés; il reconnut de suite le général Lafayette, et lui rappela qu'ils s'étaient trouvés ensemble en 1784, au fort Schuyler, où s'était tenu le grand conseil dans lequel furent réglés les intérêts de toutes les nations indiennes amies ou ennemies qui pouvaient se trouver en relation avec les États-Unis. Le général lui répondit qu'il n'avait point oublié cette grande circonstance, et lui demanda s'il savait ce qu'était devenu ce jeune Indien qui, dans cette assemblée, s'était opposé avec tant d'éloquence à ce qu'on *enterrât le tomahawk* [1]. « Il est devant vous, » répondit l'enfant des forêts, avec tout le laconisme de sa langue si expressive. — « Le temps » nous a bien changés, » lui dit le général Lafayette; « car nous étions jeunes et lestes alors... » — « Oh! » s'écria Red Jacquet, « le temps n'a » pas été si sévère pour vous que pour moi; il » vous a laissé un visage frais et une tête bien » garnie de cheveux; tandis que moi,... voyez...! » et, dénouant le mouchoir qui couvrait son chef, il nous montra, d'un air attristé, son front en-

[1] Enterrer le tomahawk est la cérémonie par laquelle les Indiens concluent la paix. Red Jacquet avait parlé pour la continuation de la guerre contre les Américains avec une éloquence qui fut sur le point d'entraîner tous les chefs indiens à son avis.

tièrement chauve. Les assistans ne purent s'empêcher de sourire de la simplicité de l'Indien, qui semblait ignorer l'art de réparer les injures du temps; mais on se garda bien de détruire son erreur; et peut-être fit-on bien, car il eût pu confondre une perruque avec une chevelure scalpée, et concevoir l'idée de regarnir sa tête aux dépens de la tête d'un de ses voisins.

Comme tous les Indiens qui ont conservé leur fierté primitive, Red Jacquet s'obstine à ne parler que sa langue maternelle, et affecte un grand mépris pour toutes les autres langues. Quoiqu'il soit facile de reconnaître qu'il entend parfaitement l'anglais, il refusa néanmoins constamment de répondre aux questions du général Lafayette avant qu'elles eussent été traduites en seneca par son interprète. Le général, s'étant rappelé quelques mots indiens qu'il avait appris dans sa jeunesse, les prononça devant lui; il parut très-sensible à cette politesse, qui, dans son esprit, augmenta singulièrement la haute opinion qu'il avait déjà de Lafayette.

La tribu des Senecas est une des six nations connues autrefois sous le nom d'Iroquois, et qui habitent aujourd'hui le nord de l'état de New-York, sous la protection du gouvernement de cet état. Ces six nations sont, les *Tuscaroras*, les *Onondagas*, les *Oneïdas*, les *Cayugas*, les *Mohawks* et les *Senecas*. J'aurais bien désiré

visiter, à quelques portées de fusil, un grand village habité par cette dernière nation; mais le peu de temps que nous passâmes à Buffalo fut si complétement et si agréablement rempli par les fêtes que les habitans avaient préparées pour leur hôte, qu'il ne me fut pas possible de m'éloigner un instant.

Nous passâmes la nuit à Buffalo, et le lendemain, de très-grand matin, nous montâmes en voiture pour nous rendre aux chutes du Niagara; chemin faisant nous déjeunâmes avec la famille du général Porter, à Black-Rock, joli petit port qui rivalise d'activité avec celui de Buffalo; et, quelques heures après, un sourd mugissement qui semblait ébranler la terre, et une épaisse colonne de vapeur que nous voyions au loin s'élever vers le ciel, nous annoncèrent que bientôt nous allions jouir de la vue d'une des plus grandes merveilles de la nature.

A deux heures nous arrivâmes avec nos compagnons de voyage de Buffalo et de Black-Rock à Manchester, petit village situé sur la rive droite du Niagara, auprès des chutes, où le général fut accueilli et harangué par une nombreuse députation du comté de Niagara. Pleins d'une impatience facile à comprendre, nous abrégeâmes le plus possible la durée du banquet public auquel il nous avait fallu prendre place en arrivant, et à trois heures et demie nous passâmes

dans la grande île qui sépare en deux parties inégales la rivière Niagara, au point où ses eaux forment les cataractes en se précipitant dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur. La vue du pont qui conduit à cette île, appelée *Ile de la Chèvre*, prépare admirablement l'esprit à la contemplation de la scène imposante à laquelle on va assister, et donne une grande idée de la hardiesse et de l'intelligence des hommes qui l'ont construit. Établi sur un lit de rochers dont les pointes multipliées s'élèvent au-dessus de la surface des eaux, et ne s'opposent au courant que pour en augmenter la violence, ses piliers de bois sont agités d'un tremblement continuel qui semble annoncer que le moment approche où il va s'écrouler et rouler dans l'abîme; quelques minutes après avoir passé le pont, nous nous trouvâmes en présence de la grande chute.... C'est un spectacle sublime;.... mais qu'on ne s'attende point à trouver ici le tableau des sensations que me fit éprouver la vue de ce gigantesque phénomène, elles furent de nature à ne pouvoir être décrites; je renonce d'ailleurs d'autant plus volontiers à cette peinture, que, dans mon opinion, les écrivains les plus habiles qui l'ont entreprise sont restés de beaucoup au-dessous du sujet. Nous demeurâmes pendant près d'une demi-heure sur les bords du gouffre, contemplant en silence la chute rapide de l'eau, et comme

anéantis par le bruit de son terrible mugissement. Nous serions restés probablement plus long-temps encore plongés dans le vague de nos méditations, si la voix d'un de nos compagnons, sans doute plus familiarisé que nous avec ce jeu effrayant de la nature, ne nous en eût tirés pour nous donner des détails fort intéressans sans doute, mais que nous n'eussions certainement pas eu la force de demander.

M. A. Porter, frère du général Porter, avec lequel nous avions déjeuné à Black-Rock, est le propriétaire de l'île de la Chèvre; il eut la complaisance de conduire lui-même le général sur tous les points les plus pittoresques de cette singulière propriété, qui est comme suspendue au-dessus de l'abîme. De la pointe supérieure de l'île nous vîmes un spectacle moins terrible que de la pointe inférieure, mais qui n'est cependant pas sans majesté. Nos regards, en se portant au loin devant nous, se reposèrent agréablement sur la belle rivière de Niagara, qui roule ses eaux, unies comme une glace, dans un large lit sans obstacle, et entre des rives basses et fertiles; ce n'est qu'en approchant de la pointe supérieure que la rapidité de sa course se précipite et prépare la terrible chute dont le bruit, pendant le calme de la nuit, se fait entendre, dit-on, à plus de vingt milles à la ronde. Malheur aux animaux ou aux hommes qui auraient l'imprudence de

s'engager dans ce courant irrésistible, nulle puissance ne pourrait les soustraire à l'insatiable avidité du gouffre! Il n'y a que quelques années encore, qu'un jeune Indien en fournit un lamentable exemple. Il dormait étendu dans le fond de son canot qu'il avait attaché au rivage, un peu au-dessous de la petite ville de Chippewa; une jeune fille qui avait répondu à son amour, mais qu'il avait trahie pour une autre, vint à passer et l'aperçut. A cette vue les fureurs de la jalousie allumèrent dans son cœur le désir de la vengeance. Elle s'approcha, détacha le canot et le poussa doucement au large, le courant s'en empara et l'entraîna avec rapidité. Bientôt le mugissement des flots éveilla le jeune Indien, qui, en ouvrant les yeux, reconnut l'imminence du danger qui le menaçait; son premier mouvement, inspiré par le sentiment de sa conservation, fut de prendre sa rame pour lutter contre le courant; mais il ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de ses efforts auxquels son impitoyable maîtresse insultait du rivage par les cris d'une joie cruelle; alors, n'ayant plus à opposer au sort qu'une courageuse résignation, il s'enveloppa dans sa couverture, s'assit au milieu de son canot, fixa froidement ses regards sur les portes de l'éternité qui allait s'ouvrir devant lui, et quelques secondes après disparut dans le gouffre profond.....

Le nom de Chippewa, prononcé dans le récit de la catastrophe du jeune Indien, réveilla au milieu de nous le souvenir des glorieux combats livrés par les armes américaines, pendant la dernière guerre, sur les frontières du Canada, dont nous n'étions séparés en cet instant que par un bras du Niagara. Et à ce souvenir se mêla naturellement celui des noms de Brown, Van Rensslaer, Rippley, Scott, Porter, Harrison, Pike, Jessup, Miller et de beaucoup d'autres qui s'illustrèrent dans ces lieux, par leurs talens, leur courage et leur ardent amour de la patrie.

Après deux heures d'une promenade délicieuse, nous sortîmes de l'île de la Chèvre et nous lui jetâmes un regard d'adieu de dessus le pont qui l'unit à la terre ferme. De là elle nous apparut comme un jardin aérien, porté sur des nuages au milieu desquels grondait la foudre. Le général ne pouvait s'arracher à cette scène imposante, et je crois que, lorsqu'il apprit que l'île de la Chèvre et ses charmantes dépendances étaient en vente pour la somme de dix mille dollars, il regretta vivement que l'éloignement de la France ne lui permît pas d'en faire l'acquisition. Ce serait, en effet, une habitation délicieuse; la surface du sol, d'environ soixante-quinze arpens, est couverte d'une végétation vigoureuse, dont la verdure, constamment entretenue par la fraîcheur de la vapeur pure et légère

qui s'élève de la cataracte, présente un agréable abri contre les chaleurs de l'été. Les cours d'eau qui l'environnent offrent une puissance motrice incalculable, que l'on pourrait facilement appliquer à des usines de tous genres. Je ne pense pas que M. Porter soit long-temps à se défaire d'un bien qui offre la réunion de tant d'avantages.

En quittant Manchester et les chutes du Niagara, nous allâmes coucher à Lewistown, joli village situé à quelques milles au-dessous des chutes, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous montâmes en voiture pour nous rendre au fort Niagara, où le général Lafayette avait été invité à déjeuner par le major Thomson, commandant de la garnison. Nous trouvâmes un peu en avant du fort le major qui, à la tête de ses officiers, venait recevoir le général qui fut salué par vingt-quatre coups de canon au moment où il entra dans l'enceinte de la place. Quelques dames, femmes des officiers de la garnison, aidèrent leurs maris à faire les honneurs du banquet, et ne contribuèrent pas peu, par leur amabilité, à nous faire paraître bien courts les instans que nous passâmes à Niagara.

Ce fort est construit précisément au point où la rivière se jette dans le lac Ontario, sur lequel le commodore Chauncey cueillit des palmes semblables à celles que Perry moissonna sur le lac Érié. Presque en face, sur l'autre rive, s'élève le

fort George, occupé par les Anglais. Les hostilités furent fréquentes entre ces deux points pendant les campagnes de 1813 et de 1814; mais, de part et d'autre, les fortifications ont été relevées depuis, et aujourd'hui il serait difficile d'y retrouver des traces des ravages de la guerre.

Le général abrégea beaucoup sa visite du fort Niagara, afin de pouvoir arriver de bonne heure à Lockport, où nous devions nous embarquer sur le grand canal pour descendre à Albany. Sur la hauteur en avant de Lockport nous rencontrâmes une troupe de soixante-dix à quatre-vingts citoyens à cheval; ce fut avec cette escorte que nous entrâmes dans le village, où le général fut salué par une artillerie d'une espèce fort extraordinaire. Des centaines de petites mines, chargées par les ouvriers occupés à creuser dans le roc le lit de la partie du canal non encore achevée, firent explosion presque en même temps, et lancèrent dans les airs des fragmens de rochers qui retombèrent au bruit des acclamations de la foule. L'aspect de Lockport nous frappa d'étonnement et d'admiration. Nulle part je n'ai vu l'activité et l'industrie de l'homme aux prises avec la nature, comme dans cette ville naissante. Partout on entend résonner le bruit de la hache et du marteau. Ici ce sont des arbres qui tombent, se façonnent sous la main du charpentier, et se relèvent à la même place sous

la forme d'une maison : là, sur une place publique qui n'existe encore qu'en projet, une vaste auberge ouvre déjà ses portes aux nouveaux citoyens qui n'ont point encore d'autre asile. A peine, dans toute la ville, trouve-t-on à satisfaire les premiers besoins de la vie, et cependant, à côté d'une école dans laquelle les enfans viennent s'instruire pendant que leurs pères construisent l'habitation qui doit les abriter, s'élève une presse, qui, chaque matin, donne naissance au journal qui apprend aux ouvriers, pendant leurs heures de repos, comment les magistrats du peuple répondent à la confiance dont ils sont honorés. Dans des rues tracées à travers la forêt et encore embarrassées de troncs d'arbres et de branches éparses, le luxe se montre déjà roulant dans de légères calèches traînées par de superbes chevaux ; enfin, au milieu de ces empiétemens de la civilisation sur la nature sauvage, s'achève avec une rapidité qui tient du prodige cette œuvre de géans, ce grand canal, qui, en resserrant les liens de l'Union américaine, va répandre la vie et l'abondance dans les déserts qu'il traverse.

Nos voitures s'arrêtèrent en face d'un arc de verdure, et le général Lafayette fut conduit sur une plate-forme, où il eut la douce satisfaction d'être reçu par un de ses anciens compagnons d'armes, le vénérable Stephens Van Rensslaer,

maintenant président du conseil chargé de surveiller les travaux du canal. Après avoir été présentés officiellement à la députation du comté de Monroe et à un grand nombre de citoyens, nous prîmes place à un banquet public, présidé par le colonel Asher Saxton, et à la fin duquel le général, dominé par les sentimens qu'avaient éveillés en lui la vue de tant de prodiges, porta le toast suivant :

« *A Lockport et au comté de Niagara* : ils » renferment les plus grands prodiges de l'art et » de la nature, prodiges qui ne peuvent être sur- » passés que par ceux de la liberté et de l'égalité » des droits. »

Les francs-maçons de Lockport ne voulurent point laisser partir le général sans lui rendre les honneurs dus à ses hautes dignités maçonniques, et ils le prièrent de garder en mémoire de leur loge, les riches ornemens dont ils l'avaient revêtu à son entrée dans le temple. Ils l'accompagnèrent ensuite jusqu'au bassin où l'attendait le bateau qui devait nous conduire à Rochester. Avant de nous embarquer, nous prîmes plaisir à contempler les belles écluses qui font monter par dessus la montagne le canal dont le lit est creusé dans le roc vif, à plus de vingt-cinq pieds de profondeur. Au moment où le général mit le pied sur le bateau, une multitude de petites mines, chargées dans le rocher, éclatèrent au-

dessus de nos têtes, et leurs bruyantes détonations ajoutèrent à la solennité des adieux des citoyens de Lockport. Avant de sortir du bassin, nous reçûmes du docteur *****, une caisse renfermant des échantillons des diverses espèces de rochers à travers lesquels passe le canal; nous acceptâmes avec reconnaissance cette intéressante collection.

Quoique la navigation par la vapeur ne soit point applicable au canal dont les bords ne sont pas revêtus en maçonnerie, cependant, comme les chevaux et le sentier de halage sont excellens, nous voyageâmes rapidement, j'ajouterai même, très-commodément; car le bateau *le Rochester*, qui nous portait, renfermait bien au delà de ce qu'on aurait pu le supposer dans un si petit local, toutes les commodités de la vie.

Nous avions quitté Lockport à sept heures du soir, et nous parcourûmes pendant la nuit les soixante-cinq milles qui séparent ce village de Rochester, où nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure. Nous n'avions point encore quitté notre chambre lorsque tout à coup le nom de Lafayette, prononcé au milieu de bruyantes acclamations, engagèrent le général à monter sur le pont du bateau; nous le suivîmes, et quel ne fut pas notre étonnement et notre admiration à la vue du tableau qui s'offrit à nos regards. Nous étions comme suspendus dans les airs, au

milieu d'une foule nombreuse qui se pressait sur les bords du canal; plusieurs cataractes tombaient en grondant autour de nous, et la rivière Genessée roulait sous nos pieds à plus de cinquante pieds de profondeur; nous fûmes quelques instans sans comprendre notre situation, qui nous paraissait tout-à-fait magique; enfin, nous reconnûmes que le canal dans lequel nous nous trouvions, s'élançait en cet endroit avec une hardiesse incroyable par-dessus la rivière Genessée, à l'aide d'un aquéduc de plus de quatre cents pieds de longueur, soutenu par des arches en pierres de taille. Nos compagnons de voyage, témoins de notre étonnement, nous apprirent que dans sa longue course, le canal passe ainsi plusieurs fois par-dessus des rivières fort larges et très-profondes; qu'au-dessus de l'Irondiguot, par exemple, il parcourt une route aérienne de plus d'un quart de mille de long, à une élévation de soixante-dix pieds. Ce genre de construction paraît être familier aux Américains; leurs ponts ont, en général, une élégance et une hardiesse d'exécution inconcevable. Non loin de Rochester, on voit encore les ruines d'un pont qui avait été jeté sur la rivière Genessée, avec une seule arche de trois cent vingt pieds de large et de cent quatre-vingts pieds d'élévation au-dessus de la surface de l'eau; il écroula il y a quelques années, au moment où deux enfans

venaient de le traverser. C'était, dit-on, un chef-d'œuvre de l'art; mais la trop grande délicatesse des pièces de bois qui le soutenaient l'ont empêché d'avoir une longue durée.

Le général quitta le canal à Rochester, passa quelques heures avec les habitans de cette ville qui lui firent une réception qui, en sentimens affectueux et en élégance, ne le cédait à aucune de celles auxquelles j'avais assisté jusqu'alors, et il continua sa route par terre, en passant par les villages de Canandaigua, Geneva, Auburn, Skaneateless, Marcellus, etc., pour aller rejoindre le canal à Syracuse. Cette route acheva de nous convaincre que nulle partie de l'Amérique, et peut-être du monde entier, ne renferme autant de merveilles de la nature que l'état de New-York. Les lacs Canandaigua, Seenca, Cayuga nous parurent charmans par la pureté de leurs eaux, la forme de leurs bassins et la richesse de leurs bords. La vue de toutes ces beautés, et plus encore la bonté et l'aménité des populations que nous traversions, firent souvent regretter au général Lafayette d'être obligé de voyager si rapidement. Pendant ce trajet, de plus de cent trente milles par terre, nous voyageâmes jour et nuit, ne nous arrêtant que quelques instans dans chaque village, pour y jouir des fêtes que les habitans avaient préparées pour la réception de leur hôte chéri, qui, disaient-ils, par la sim-

plicité, la douceur, l'égalité de ses manières avec toutes les classes de citoyens, achevait de charmer tous les cœurs que lui avait déjà acquis son dévouement à la cause américaine en particulier et à la cause de la liberté en général.

De Rochester à Syracuse, partout nous avions été frappés de la beauté remarquable des chevaux qui formaient nos relais; nous apprîmes ensuite qu'ils avaient été fournis gratuitement par des citoyens dont le patriotique désintéressement fut bien apprécié par les divers comités chargés de la conduite du général, qui leur votèrent des remercîmens publics. Parmi ces généreux citoyens, j'entendis citer particulièrement M. de Zeng, de Geneva; et M. Sherwood, propriétaire de voitures publiques, à Auburn.

En arrivant à Syracuse à six heures du matin, les mourantes lueurs des illuminations, et la foule qui remplissait les rues, nous apprirent que la population de ce village avait attendu l'hôte national pendant toute la nuit. Le souper splendide qui avait été préparé la veille nous fit un excellent déjeûner, et le général passa trois heures au milieu des tendres félicitations des citoyens qui se pressaient avec ardeur autour de lui. A neuf heures il prit congé de ses amis de Syracuse, et s'embarqua sur le paquebot du canal au bruit de l'artillerie et des vœux dont l'air re-

tentissait pour l'heureux achèvement de son voyage.

Nous reprîmes la navigation avec d'autant plus de plaisir, que nous venions de souffrir beaucoup de la chaleur et de la poussière dans notre dernier jour de voyage par terre. Toujours pressé par le désir de remplir la promesse qu'il avait faite aux citoyens de Boston, le général prit la résolution de voyager jour et nuit tant qu'il serait sur le canal, et de ne s'arrêter dans les villes qu'il trouverait sur son passage que le temps nécessaire pour témoigner sa reconnaissance aux habitans qui tous avaient fait des préparatifs pour sa réception. Souvent nous eûmes occasion de regretter cette précipitation obligée, surtout en voyant les jolies villes de Rome, Utica, Schenectady, etc., et en entendant les patriotiques accens de leurs habitans. Ce fut à Rome, que nous traversâmes la nuit à la clarté des illuminations, que nous rencontrâmes la députation d'Utica, à la tête de laquelle le général eut la douce satisfaction de reconnaître un de ses vieux compagnons d'armes, le colonel Lansing, qui combattit à ses côtés à Yorktown.

Vingt-quatre coups de canon annoncèrent son entrée dans Utica, et à ce signal toute la population se trouva pressée autour de lui pour entendre l'éloquent discours que lui adressa le juge Williams, au nom du peuple. Son étonnement

fut grand, quand l'orateur lui apprit que cette partie du territoire, qu'il venait de parcourir d'une manière si rapide et si commode, était justement celle qu'il avait traversée avec tant de peine et de dangers pendant la guerre de la révolution, pour aller arracher la garnison du fort Stanwix, au tomahawk des Indiens, alliés des Anglais. Il avait peine à croire à un si grand changement, et ne pouvait exprimer tout le bonheur qu'il en ressentait. Nous ne passâmes que quatre heures à Utica; mais ce temps ne me suffirait pas pour raconter toutes les preuves d'attachement que le général y reçut. Obligé de se partager entre ses vieux compagnons d'armes et les enfans des écoles; entre les magistrats et les dames de la ville; enfin, entre les étrangers et les Indiens accourus de plusieurs milles à la ronde pour le saluer, il trouva cependant les moyens de répondre à l'empressement de tous, et chacun de ceux qui l'approchèrent s'en retourna satisfait, et persuadé qu'il avait été l'objet d'une attention particulière. Trois chefs de la tribu des Oneidas, Taniatakaya, Sangouxyonta et Doxtator, demandèrent à l'entretenir en particulier, et lui rappelèrent quelques circonstances des campagnes de 1777 et 1778, dans lesquelles ils lui avaient rendu quelques services. Il les reconnut en effet, mais fut d'autant plus étonné de les retrouver, que deux d'entre eux étaient déjà fort

vieux à l'époque dont ils lui parlaient, et qu'il ne croyait pas qu'ils pussent vivre encore; malgré leur grand âge, leurs traits conservaient encore une grande expression d'énergie; ils parlèrent avec chaleur de la situation de leur tribu. « Nos chasses ne sont plus guère productives, » dirent-ils au général Lafayette; « elles ne peu- » vent plus suffire à nos besoins, et nous sommes » obligés de pourvoir à notre subsistance par » l'agriculture, ce qui nous rend fort malheu- » reux; mais ce n'est pas la faute de nos frères » blancs de l'état de New-York; ils se conduisent » généreusement envers nous; ils nous laissent » vivre en paix auprès des os de nos pères, qu'ils » ne nous ont point obligés à emporter au loin » sur une terre étrangère, et leur gouvernement » vient souvent à notre secours quand nos ré- » coltes sont mauvaises; aussi aimons-nous sin- » cèrement nos frères blancs les Américains; » nous avons autrefois combattu pour eux avec » toi contre les Anglais, et nous sommes prêts à » lever encore le tomahawk en leur faveur si l'oc- » casion s'en présente. » Le général les complimenta sur les sentimens qu'ils montraient; il leur dit qu'il n'avait point oublié leurs bons et anciens services, et il les engagea à regarder toujours les Américains comme de bons frères; il leur fit ensuite accepter quelques cadeaux en argent et ils se retirèrent très-satisfaits.

Une députation du comté d'Oneida, vint trouver le général pour le prier d'assister à la pose de la première pierre d'un monument que les citoyens de ce comté se proposaient d'élever sur les restes du baron de Steuben, qui depuis 1795 reposaient obscurément à Steubenville. Mais l'époque fixée pour cette cérémonie ne pouvant s'accorder avec les engagemens publics pris par le général avec les citoyens de Boston, il se trouva dans la nécessité de refuser cette invitation. « Si je pouvais me joindre à » vous, » répondit-il à la députation, « pour » rendre à la mémoire de mon compagnon » d'armes et ami, le baron de Steuben, les » honneurs que vous lui préparez et dont personne n'est plus digne que lui, sans manquer » à la solennité de Bunker's-Hill, ce ne sont point » les fatigues d'un long et rapide voyage qui » m'arrêteraient, vous devez en être persuadés; » mais un seul jour de retard me ferait manquer » à des engagemens sacrés, vous le savez; soyez » donc assez bons pour être les interprètes de » mes regrets auprès des citoyens de Steubenville, et assurez-les que mon cœur sera avec » eux dans cette mélancolique cérémonie, à » laquelle je suis forcé de renoncer bien malgré » moi. »

Les regrets du général Lafayette étaient d'autant plus vifs et plus sincères, qu'il avait pu, peut-

être plus que personne, apprécier les rares qualités, et le noble caractère du baron de Steuben qui avait partagé avec lui les travaux et les dangers de la campagne de Virginie.

Frédéric-William Steuben, naquit en Prusse dans l'année 1735. Destiné à la carrière des armes, son éducation fut toute militaire, et il entra de fort bonne heure au service. Ses connaissances, son courage bien éprouvé, et son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, n'échappèrent point à la pénétration du Grand Frédéric, qui l'avança rapidement, et qui l'attacha particulièrement à sa personne. Le jeune Steuben ne tarda pas à profiter des leçons de son illustre maître, et à se faire une brillante réputation parmi les meilleurs généraux de l'époque. Mais ni la gloire qu'il s'était acquise, ni les faveurs du plus grand roi du siècle, ne purent balancer dans son cœur l'amour de la liberté. Dès qu'il apprit que les colonies américaines, renversant le despotisme de la métropole, se disposaient à maintenir leur indépendance par la force des armes, il traversa l'Océan, et vint leur offrir ses services, en déclarant qu'il n'ambitionnait d'autre honneur que celui de combattre comme volontaire, pour la bonne cause, et qu'il n'accepterait ni grade ni traitement avant d'avoir fait ses preuves. Ce noble désintéressement, et les services qu'il rendit à l'armée américaine, lui

méritèrent l'amitié de Washington, et la confiance du congrès qui l'éleva au grade de major général. Sa simplicité et sa modération égalaient son habileté et sa bravoure. Après la paix, voulant jouir des bienfaits de cette liberté, à la conquête de laquelle il avait si glorieusement contribué, il se retira dans le comté d'Oneida, sur les terres qui lui furent données par le congrès, et là, cultivant dans la solitude son esprit et son champ, il attendit philosophiquement la mort qui vint le frapper presque subitement, l'an 1795. Il était alors âgé de soixante ans. Selon sa volonté, exprimée dans son testament, il fut enveloppé dans son manteau, placé dans un simple cercueil de bois, et mis en terre sans pierre et sans inscription pour indiquer le lieu de sa sépulture. Il reposait depuis de longues années dans un bocage épais près de sa maison, lorsque ses cendres furent menacées de profanation, par l'ouverture d'une route publique à travers sa propriété. Le colonel Walker, son ancien ami, s'empressa de les recueillir, et les habitans de Steubenville et du comté d'Oneida, résolurent de les renfermer dans un monument durable, expression de leur reconnaissance et de leur estime pour le guerrier allemand.

Le canon, signal du départ de l'hôte national, avait déjà retenti vingt-quatre fois; le paquebot qui devait le conduire à Schenectady était préparé,

et le peuple, pressé sur les quais et sur les ponts qui traversent le canal, attendait en silence son départ. Lorsqu'il se fut embarqué, et que notre léger navire, traîné par de superbes chevaux blancs, eut commencé à glisser sur l'eau, une triple acclamation lui exprima les derniers adieux des habitans d'Utica, et les enfans placés sur les ponts le couvrirent d'une pluie de fleurs au moment de son passage. Debout sur l'avant du bateau, et la tête découverte, le général Lafayette répondait par des signes de reconnaissance aux nobles témoignages d'estime du peuple. Témoins de cette scène touchante, son fils et moi, nous nous tenions près de lui, partageant à la fois, et l'enthousiasme du peuple et le bonheur de celui qui en était l'objet, lorsque tout à coup notre attention fut détournée par les cris d'un homme qui suivait le bateau en courant sur le quai, et en nous faisant signe d'arrêter. Sa peau cuivrée, son corps demi-nu, ses ornemens bizarres nous le firent reconnaître pour un Indien. Quoique son intention de nous aborder fût manifeste, notre capitaine, le major Swartwout ne jugea pas à propos de s'arrêter dans une pareille circonstance. Alors l'Indien, réunissant toutes ses forces, précipita sa course avec une telle vitesse, qu'il nous eut bientôt dépassés de beaucoup, et alla nous attendre sur le dernier pont hors de la ville. Au moment où

nous passâmes sous ce pont, il s'élança sur notre bateau, et tomba sur ses pieds au milieu de nous avec un aplomb admirable. « Où est Kayewla ? » Je veux voir Kayewla[1], » s'écria-t-il avec agitation. On lui montra le général. Sa physionomie et sa contenance exprimèrent la plus vive satisfaction. « Je suis fils de Ouekchekaeta, » s'écria-t-il, en lui tendant la main, « de celui qui » t'aimait tant, qu'il te suivit dans ta patrie » lorsque tu y retournas après la grande guerre; » mon père m'a souvent parlé de toi, et je suis » heureux de te voir.... » Le général avait déjà appris que Ouekchekaeta était mort depuis quelque temps, et il fut bien aise de rencontrer son fils, qui paraissait avoir à-peu-près vingt-quatre ans. Il le fit asseoir, s'entretint quelques instans avec lui, et le rendit fort heureux en lui donnant quelques dollars au moment où il nous quitta. Le jeune Indien ne fut pas plus embarrassé pour sortir du bateau qu'il ne l'avait été pour y entrer. Une dixaine de pieds à peu près nous séparaient du bord du canal, il franchit cet espace avec la légèreté d'un chevreuil et disparut en un instant. Cette singulière visite excita beaucoup la curiosité des

---

[1] Kayewla, dans la langue indienne, signifie grand guerrier blanc. C'est ainsi que les tribus qui avaient connu Lafayette, et qui avaient une grande estime pour son courage, le nommaient habituellement.

nombreux témoins qui étaient à bord avec nous, et le général s'empressa de les satisfaire en racontant l'histoire d'Ouekchekaeta, qu'il avait emmené avec lui en Europe en 1778, et qui, bientôt dégoûté de la civilisation, était revenu avec joie à ses forêts sauvages.

Décrire notre navigation d'Utica à Schenectady, qui en est éloigné de quatre-vingts milles, ce serait répéter ce que j'ai déjà dit de notre navigation dans la partie supérieure du canal. Nous arrivâmes dans cette dernière ville le lendemain, 11 juin, à l'heure du dîner. Nous n'y restâmes que quelques heures, que les habitans surent rendre fort douces au général, et le soir nous montâmes en voiture pour aller par terre à Albany, qui n'en est éloigné que de seize milles. Nous perdîmes beaucoup, nous dit-on, à ne pas continuer notre route par le canal qui, dans toute cette partie, est tracé le long de la rivière Mohawk, par-dessus laquelle il s'élance deux fois dans des aquéducs de dix-huit cents pieds de long; mais, pressés comme nous l'étions, nous dûmes choisir le chemin le plus court : d'ailleurs nous avions fait depuis Lockport près de trois cents milles sur le canal, et nous avions pu juger de la beauté et de l'utilité de ce grand moyen de communication, exécuté en huit ans par le seul état de New-York, sans aucun secours étranger. Il reste encore quelques petits travaux à

achever pour que la navigation soit libre dans toute la longueur du canal, mais ils seront terminés dans quelques mois; alors les bateaux qui iront du lac Érié à Albany, parcourront une longueur de trois cent soixante milles, en descendant d'une hauteur de cinq cent cinquante pieds, à l'aide de quatre-vingt-trois écluses, bâties en pierres de taille, et dont l'intérieur, portant trente pieds de long sur quinze de large, peut contenir des bateaux de plus de cent tonneaux. On évalue à un peu plus de dix millions de dollars, le total des dépenses pour la construction du canal. Cette somme paraît énorme au premier aperçu; mais elle est cependant bien faible, si on considère les immenses avantages que cette construction assure à l'état de New-York. Les taxes perçues pour droit de navigation, quoiqu'elles soient très-faibles, ont cependant déjà produit, pendant l'année 1824, une somme de trois cent cinquante mille sept cent soixante-un dollars; des calculs approximatifs font présumer que la perception montera cette année à cinq cent mille dollars, et que dans les neuf années suivantes, elle pourra s'accroître de soixante-quinze mille dollars par an : en sorte qu'au bout de dix années, les dettes contractées pour l'accomplissement de cette grande œuvre seront éteintes, et qu'en déduisant encore cent mille dollars de dépenses annuelles pour frais

de réparation, de perception et de surveillance, l'état de New-York aura, sur son canal, un revenu net de plus d'un million de dollars, ce qui égale quatre fois les dépenses de son gouvernement.

Alors l'état de New-York offrira le spectacle nouveau d'une communauté de plus de deux millions d'hommes, non-seulement soutenant son gouvernement sans impôts, mais encore ayant de l'argent de reste provenant des propriétés de l'état. Les citoyens de cet état auront toujours, il est vrai, à payer les droits que le gouvernement général de l'Union jugera à propos d'imposer sur les produits étrangers qu'ils auront la fantaisie de consommer; mais le fermier indépendant qui tire de sa propriété et produit lui-même tout ce qui lui est nécessaire, peut vivre maintenant sans payer aucun impôt, ni direct, ni indirect, ni à l'état, ni au gouvernement général.

J'offre ce tableau de la prospérité publique de l'état de New-York, à la méditation de nos politiques et de nos économistes européens.

CHAPITRE XIII.

RETOUR A BOSTON. — RÉCEPTION DE LAFAYETTE PAR LA LÉGISLATURE DU MASSACHUSETTS. — CÉLÉBRATION DE L'ANNIVERSAIRE DE BUNKER'S-HILL. — L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FAMILIÈRE A TOUS LES AMÉRICAINS. — DÉPART DE BOSTON.

Nous étions arrivés à Albany avant le lever du soleil du douzième jour de juin, et quelques heures après nous avions déjà passé l'Hudson, et nous nous avancions rapidement vers le Massachusetts, dont la frontière occidentale est tracée parallèlement au fleuve, à vingt-cinq milles seulement de la rive gauche : nous avions encore cent cinquante milles à faire pour arriver à Boston ; mais la bonté des routes que nous avions à parcourir nous garantissait un rapide voyage, et désormais le général Lafayette était assuré d'arriver à temps pour remplir ses engagemens. Cependant il n'en résolut pas moins de ne s'arrêter que le temps indispensablement nécessaire pour prendre un peu de repos, aussi entrâmes-nous à Boston le 15, un peu avant midi. En publiant cette heureuse arrivée, les journaux répandirent

dans le public de toutes les parties de l'Union autant d'étonnement que de joie. Très-peu de personnes avaient cru à la possibilité du retour du général Lafayette pour l'anniversaire de Bunker's-Hill, et chacun regardait comme un tour de force le voyage qu'il venait de terminer. En effet, n'avait-il pas parcouru, en moins de quatre mois, une route de plus de cinq mille milles, traversé des mers près de l'équateur et des lacs près du pôle glacial, remonté des fleuves rapides jusqu'aux limites de la civilisation du Nouveau-Monde, recueilli les hommages de seize républiques! et l'étonnement ne s'accroît-il pas encore quand on songe que cette course extraordinaire fut fournie par un homme de soixante-sept ans? Le plan de ce voyage avait été, il est vrai, bien sagement et bien habilement combiné par M. Mac-Clean, directeur général des postes, par le général Bernard et par M. George Lafayette; et ce plan avait été exécuté avec une précision, un ensemble qui ne pouvaient résulter que de l'unanimité des sentimens qui animaient les peuples et les magistrats des états que parcourut Lafayette; mais pendant un si long trajet, à travers tant de dangers, combien ne pouvait-il pas nous survenir d'accidens dont un seul, en nous retardant seulement de quelques jours, eût dérangé tous nos calculs! et cependant notre bonheur fut tel que nous ne perdîmes pas un seul de ces jours si

rigoureusement comptés, et que nous arrivâmes précisément au jour fixé.

En rentrant dans cette ville de Boston, où l'attendaient tant d'anciennes et particulières affections, le général Lafayette eût éprouvé une bien douce satisfaction s'il n'avait eu à y déplorer la perte de deux amis sincères que la mort y avait moissonnés pendant sa courte absence; l'ex-gouverneur Brooks et le gouverneur Eustis venaient de quitter la vie, emportant l'estime et les regrets de ceux qui les avaient connus ou qui avaient vu leur sage administration. Ainsi commençait à s'accomplir la parole des vieux compagnons d'armes de Lafayette, qui tous, en lui serrant la main, s'étaient écrié : nous avons assez vécu, maintenant qu'il nous a été donné de revoir notre ancien général !.....

Le lendemain de notre arrivée, sur l'invitation qui lui avait été faite, le général se rendit au Capitole, où le nouveau gouverneur, M. Lincoln, le sénat, la chambre des représentans et les autorités civiles de Boston s'étaient réunis pour le recevoir et le complimenter. Après que nous eûmes pris place au sein de l'assemblée, le gouverneur se leva, et, au nom de l'état de Massachusetts, félicita l'hôte national sur l'heureuse fin de son long voyage.

Le général répondit aux félicitations du gouverneur en ces termes :

« La réception dont je me vois honoré par la » représentation immédiate de l'état de Massa- » chusetts dans ses branches législative et exécu- » tive, en même temps qu'elle pénètre mon » cœur des sentimens de la plus vive et profonde » reconnaissance, me retrace d'anciens souvenirs » non moins chers et flatteurs; et tandis que dans » ce magnifique palais de l'état votre excellence » m'adresse un accueil plein de bonté, je me rap- » pelle les temps éloignés où de pareilles faveurs » me furent accordées dans l'enceinte de *Fan-* » *neuil-Hall*, ce berceau sacré de la liberté amé- » ricaine, et, j'aime à l'espérer, de la liberté uni- » verselle.

» Dans le long et heureux cours de mes visites » aux diverses parties de l'Union, dont vous avez » bien voulu parler, monsieur, *Bunker's-Hill* a » toujours été mon étoile polaire; je m'applaudis à » présent, dans ce grand jour du jubilé anniver- » saire d'un demi-siècle, d'être arrivé à temps » pour me réunir à mes compagnons d'armes, » et paraître ensemble comme les représentans du » précoce et inébranlable dévouement de notre » armée révolutionnaire, des vœux patriotiques » de ceux d'entre nous qui sont encore sur cette » terre, et des dernières prières de ceux de nos » camarades qui ont cessé de vivre. Ici, monsieur, » permettez-moi de déplorer la perte récente de » mes deux amis, vos respectables prédécesseurs,

» eux qui s'étaient si cordialement unis à la der-
» nière réception que j'ai eu le bonheur d'éprou-
» ver lorsqu'après une longue absence j'ai été
» accueilli par le peuple de cet état et dans cette
» bien-aimée ville de Boston, où je ne suis jamais
» entré sans me sentir animé des plus vives émo-
» tions de tendresse et de reconnaissance.

» Tandis que j'ai eu continuellement à jouir
» avec admiration des rapides prodiges de créa-
» tion et de progrès qui ont été les résultats de
» l'indépendance, de la liberté, et de ces institu-
» tions républicaines auxquelles seules est donné
» le pouvoir de soutenir le poids et déployer les
» facultés d'un empire étendu, j'ai été particu-
» lièrement enchanté de reconnaître partout les
» sentimens de sympathie et d'affection mutuelle
» qui attachent fortement le peuple de chacune
» des parties de la confédération à une union
» sur laquelle reposent la sûreté de ces états et
» l'espérance du genre humain. »

A peine le général eut-il fini de parler, que les membres des deux chambres quittèrent en foule leurs places et se pressèrent autour de lui pour lui offrir l'expression particulière de leurs sentimens, et de tendres complimens lui furent adressés tumultueusement des galeries publiques qui étaient remplies d'un grand nombre de dames empressées de le revoir. Parmi les étrangers de distinction qui avaient été admis à cette séance,

dans le parquet même de la salle, nous retrouvâmes avec bien du plaisir M. Barbour, devenu ministre de la guerre depuis que M. Adams était entré dans l'exercice de ses fonctions de président; le colonel Mac-Clean, de l'état de Delaware; le colonel Dwight; le docteur Mitchell; le docteur Fisk; le général Courtland et le colonel Stone, de l'état de New-York, tous arrivés depuis peu de jours pour assister à la solennité du 17 juin.

En sortant du Capitole, le général fut reconduit, par un nombreux cortége d'amis, à la maison du sénateur Lloyd, où nous avions trouvé nos logemens préparés la veille par les soins hospitaliers de son aimable famille.

Le soleil du cinquantième anniversaire de la bataille de Bunker's-Hill se leva radieux, et des milliers de voix s'unissant au son joyeux des cloches et aux détonations de l'artillerie, le saluèrent de leurs patriotiques acclamations. A sept heures du matin, traversant cette foule agitée par les glorieux souvenirs du 17 juin 1775, le général Lafayette se rendit à la grande loge du Massachusetts, où les députations des grandes loges du Maine, du New-Hampshire, de Rhode-Island, du Connecticut, du Vermont et du New-Jersey s'étaient réunis aux officiers du Chapitre et aux chevaliers du Temple, pour le recevoir et le complimenter.

A dix heures, deux mille francs-maçons, seize

compagnies volontaires d'infanterie, un corps de cavalerie de milice, les différentes corporations et les autorités civiles et militaires se rendirent au Capitole, où le cortége fut formé sous les ordres du général Lyman, pendant que les grand-maître et députés de l'ordre maçonnique allaient chercher le général Lafayette à la maison de M. Lloyd, où il s'était retiré en sortant du temple.

A dix heures et demie le cortége se mit en marche. Il se composait d'environ sept mille personnes. Deux cents officiers ou soldats révolutionnaires marchaient en tête, quarante vétérans, restes glorieux du combat de Bunker's-Hill, les suivaient dans huit voitures découvertes; ils étaient décorés d'un large ruban sur lequel était cette inscription : 17 *juin* 1775. Quelques-uns avaient sur leurs épaules la giberne qu'ils avaient épuisée dans cette terrible journée, et l'un d'eux, qui avait été tambour, portait encore la caisse au son de laquelle il avait plusieurs fois rallié les bataillons américains rompus par les colonnes anglaises; derrière eux marchait une longue colonne, formée par les nombreux souscripteurs pour la construction du monument, formés sur six de front, et par deux mille maçons revêtus de riches ornemens, et portant les instrumens et les symboles de l'ordre; venait ensuite le général Lafayette dans une superbe calèche,

traînée par six chevaux éclatans de blancheur. Puis après lui, suivaient un grand nombre de voitures dans lesquelles étaient son fils, son secrétaire, le gouverneur du Massachusetts et son état-major; enfin, un grand nombre de personnages de distinction, nationaux ou étrangers. Cette colonne s'avança au son de la musique et des cloches, au milieu de deux cent mille citoyens accourus de tous les états de l'Union, tandis que des salves d'artillerie et des acclamations générales la saluaient à de courts intervalles. Elle arriva à Bunker's-Hill à midi et demie, et bientôt tout le monde fut placé dans un ordre régulier sur la colline où doit être élevé le monument, témoignage de la reconnaissance nationale envers les premiers héros de la révolution.

La modeste pyramide élevée autrefois sur les restes de Warren et de ses compagnons, et que nous avions vue lors de notre première visite à Bunker's-Hill avait disparu. De sa principale pièce de bois, on avait façonné une canne dont la monture en or portait une inscription qui rappelait son origine, et apprenait qu'elle avait été offerte par les maçons de Charlestown, au général Lafayette, qui l'avait acceptée comme une des plus précieuses reliques de la révolution américaine, et une large excavation creusée à la même place, indiquait que là aussi devait s'élever le nouveau monnment.

Quelques instans après que nous eûmes pris place autour de cette excavation, et que le silence se fut établi dans cette foule innombrable qui attendait, dans un recueillement religieux, que la cérémonie commençât, le grand-maître de la grande loge de Massachusetts, accompagné des principaux dignitaires de l'ordre, du frère Lafayette, de M. Webster et du principal architecte, procéda à la pose de la première pierre du monument, avec les formes prescrites par l'ordre maçonnique; dans un coffre de fer furent mises des médailles, des pièces de monnaie, et une plaque d'argent portant le programme de l'inauguration du monument; ce coffre fut placé sous la pierre sur laquelle le grand-maître répandit le blé, le vin et l'huile, pendant que le révérend M. Allen, chapelain du jour, prononçait la bénédiction. L'ordre maçonnique d'achever le monument fut ensuite donné, et une salve d'artillerie annonça que cette première partie de la cérémonie était achevée.

Le cortége se rendit ensuite à un vaste amphithéâtre construit sur le flanc nord-est de la colline; au centre de sa base s'élevait une tribune du haut de laquelle l'orateur du jour devait faire entendre sa voix à quinze mille auditeurs placés dans l'amphithéâtre; tous les officiers et soldats révolutionnaires, dont quelques-uns avaient parcouru de grandes distances pour assister à cette so-

lennité, étaient assis en face de la tribune, les survivans de Bunker's-Hill formant un petit groupe en avant. A la tête de cette réunion était placé, sur un fauteuil, le seul général survivant de la révolution, le général Lafayette; immédiatement derrière, deux mille dames, brillantes de parures, semblaient former une garde d'honneur à ces vénérables vieillards, et les défendre contre les flots tumultueux de la foule; après les dames, plus de dix mille personnes étaient assises sur les nombreuses banquettes qui s'arrondissaient en demi-cercle sur le flanc de la colline, dont le sommet était couronné par plus de trente mille spectateurs, qui, quoique hors de la portée de la voix de l'orateur, se tenaient immobiles dans le plus profond silence. Après que l'agitation qui accompagne inévitablement les mouvemens d'une masse si considérable eut été calmée, on entendit retentir mélodieusement, dans les airs, les voix d'un grand nombre de musiciens, qui, cachés derrière la tribune, entonnèrent un chant patriotique et religieux dont la douce et simple harmonie disposa délicieusement toutes les âmes aux profondes impressions de l'éloquence. A ce chant succéda une prière du docteur Taxter. Lorsque ce vénérable pasteur, qui avait eu l'honneur de combattre à Bunker's-Hill, apparut aux yeux de l'assemblée avec ses cheveux blancs tombant en longues boucles d'argent sur ses épaules,

lorsqu'il éleva vers le ciel ses mains décharnées par le temps, et que, d'une voix forte encore, il implora la bénédiction de l'Être éternel sur les travaux de la journée, tous les assistans se sentirent pénétrés d'une émotion inexprimable. Enfin, l'orateur du jour, M. Webster, se présenta à son tour;.... sa haute stature, ses formes athlétiques, la noble expression de sa tête, le feu de son regard le mettaient en parfaite harmonie avec le grandiose de la scène sur laquelle il se présentait. Déjà depuis long-temps populaire par le charme de son éloquence, M. Webster fut accueilli par l'assemblée avec de grands témoignages de satisfaction; le murmure flatteur dont il fut salué, s'éleva du pied de la colline jusqu'au sommet, et l'empêcha pendant quelques instans de commencer son discours; enfin, sa voix sonore, quoique légèrement émue, fit entendre ces paroles :

« Cette foule qui m'environne constate l'in-
» térêt unanime qu'a excité la circonstance qui
» nous rassemble en ce lieu; ces milliers de ci-
» toyens, brillans d'une joie sympathique, et pé-
» nétrés d'un sentiment commun de gratitude,
» élèvent leurs regards vers cette voûte immense
» d'un temple plus immense encore, et procla-
» ment religieusement le jour, le lieu, le motif
» de cette réunion solennelle.

» Oui, si jamais l'homme dut céder à l'in-

» fluence des lieux, nous pouvons nous livrer ici
» aux émotions qui nous agitent. Nous sommes au
» milieu des tombes de nos pères, nous foulons
» une terre consacrée par leur valeur, par leur
» constance et par des flots de leur sang ; ce n'est
» donc ni pour fixer une date incertaine dans
» nos annales, ni pour illustrer des champs obs-
» curs que nous nous réunissons ; car n'eussions-
» nous jamais vu le jour, notre projet n'eût-il
» jamais été conçu, le 17 juin 1775 eût néan-
» moins brillé dans l'histoire, et le lieu où nous
» sommes eût attiré les regards de toutes les
» générations à venir. Mais nous sommes Amé-
» ricains.

» L'ère actuelle ne sera pour ainsi dire que
» la première époque de l'histoire de ce grand
» continent. Nous voyons se dérouler devant
» nous un enchaînement probable d'événemens
» importans. L'avenir est plein de flatteuses pro-
» messes, et nous ne pouvons revenir sans in-
» térêt sur les circonstances qui, précédant notre
» naissance, devaient influer si heureusement sur
» nos destinées futures. C'est ici, à travers la du-
» rée des temps, que notre postérité doit jouir et
» souffrir ; et il est bon d'envisager sous quel as-
» pect s'offre cette petite portion de l'éternité,
» durant laquelle Dieu nous permet de figurer
» sur la terre.

» Pouvons-nous remonter à l'instant de la dé-

» couverte de ce grand continent, sans éprouver
» une émotion qui tient de l'intérêt personnel?
» Qui pourrait se retracer avec indifférence cette
» scène si touchante et si pathétique qui présente
» à notre imagination le grand homme qui dé-
» couvrit l'Amérique, veillant sur son frêle navire
» au milieu des ombres de la nuit. Nul, autour
» de lui, n'a trouvé le repos. Ballotté sur les flots
» d'une mer inconnue, agité par la crainte et
» l'espérance qui prennent tour à tour possession
» de son esprit, troublé, inquiet, appuyant sur
» le bord du vaisseau son corps harassé, et plon-
» geant au loin vers l'occident son regard impa-
» tient, il semble vouloir rapprocher l'horizon,
» jusqu'à ce qu'enfin, dans un moment de ravis-
» sement, le ciel accorde à son génie audacieux
» l'apparition du nouveau monde.

» L'établissement des colonies anglaises dans
» ce pays est un événement plus rapproché du
» temps présent, plus étroitement lié à notre
» condition actuelle, et fait un appel plus sûr
» encore à notre sympathie. Nous chérissons le
» souvenir de nos vénérables ancêtres, nous célé-
» brons leur patience et leur résignation, nous
» admirons leur courageuse entreprise, nous ap-
» prenons à nos enfans à révérer leur piété, et
» nous nous glorifions avec raison d'être des-
» cendus d'une race d'hommes qui apprirent au
» monde entier comment l'on parvient à fonder

» des institutions civiles sur les nobles bases de la
» liberté et des connaissances humaines. Nous,
» leurs enfans, pourrions-nous rester froids au
» récit de leurs travaux et de leurs souffrances?
» Non, les eaux de l'Océan auront cessé de bai-
» gner les côtes de Plymouth, avant que nous
» portions un regard indifférent sur ses rives.
» La nation jeune et vigoureuse, la nation par-
» venue à une glorieuse maturité, n'oubliera pas
» les lieux où, dans son enfance, ses libertés fu-
» rent défendues.

» Mais, de tous les événemens, le plus grand
» dans l'histoire du continent, est celui dont la
» commémoration nous rassemble aujourd'hui;
» le prodige des temps modernes, celui qui fut
» à la fois une surprise et un bienfait, c'est la ré-
» volution américaine!

» L'amour de la patrie, l'admiration qu'inspi-
» rent de nobles vues, et des sentimens de re-
» connaissance presque religieux pour d'éminens
» services, sont les motifs qui nous réunissent
» dans un moment où le bonheur, le crédit, le
» pouvoir, tout concourt à satisfaire l'orgueil na-
» tional.

» Le but de la société dont je suis ici l'organe,
» était d'élever un monument durable à la mé-
» moire des premiers amis de l'indépendance
» américaine. Aucun temps ne parut plus pro-
» pice à notre dessein que l'époque actuelle de

» paix et de prospérité ; et le lieu mémorable,
» l'anniversaire du jour où fut livrée la bataille
» de Bunker's-Hill, semblèrent réclamer notre
» préférence. L'œuvre est commencé, nous avons
» posé la première pierre de cet édifice au milieu
» de cette foule innombrable, élevant avec nous,
» vers le ciel, les pensées d'une pieuse recon-
» naissance.

» Espérons que cette entreprise ne sera pas
» abandonnée, et que le fût solide de cette mas-
» sive colonne, qui doit s'élever dans les airs avec
» une majestueuse simplicité, aura la plus grande
» durée que Dieu accorde aux ouvrages de l'hom-
» me, restera comme emblême des événemens
» en l'honneur desquels elle fut construite, et
» comme souvenir des sentimens de gratitude de
» ceux qui l'érigèrent.

» Nous savons que ce n'est que dans la mé-
» moire universelle des hommes qu'il faut con-
» signer l'histoire des actions illustres. Nous sa-
» vons que cet édifice, s'élevât-il au delà de la
» voûte azurée, sa large base ne retracerait qu'une
» petite partie des connaissances répandues sur
» la surface du globe, et que l'histoire se charge
» de transmettre à la postérité.

» Nous n'ignorons pas qu'un piédestal im-
» mense comme la terre elle-même, ne porterait
» pas plus loin la renommée des faits que nous
» célébrons, et qu'un monument qui ne serait

» pas construit de manière à survivre à l'extinc-
» tion même des lumières, ne pourrait en per-
» pétuer le souvenir plus sûrement que l'histoire.

» Notre but, en rendant cet hommage à la
» valeur de nos ancêtres, est donc de montrer
» qu'elle fut justement appréciée. En exposant
» cet édifice à tous les regards, nous voulons ré-
» veiller dans les générations à venir des senti-
» mens semblables à ceux qui nous animent, et
» entretenir un respect vif et constant pour les
» principes de la révolution.

» L'esprit humain se compose d'imagination
» et de sensibilité aussi bien que de jugemens et
» de raison, et il n'est pas inutile de donner à
» l'un et à l'autre une noble direction, et de pro-
» curer à l'âme une source de généreuses émo-
» tions. Qu'on ne pense pas que notre désir soit
» de perpétuer un esprit d'hostilité, ni même de
» nourrir l'enthousiasme militaire. Nos vues sont
» plus pures, plus nobles, plus élevées; nous
» consacrons ce monument au sentiment de l'in-
» dépendance nationale, et notre vœu sincère
» est qu'un rayon de paix l'éclaire à jamais!
» Nous voulons offrir aussi le témoignage de
» notre conviction profonde que ces événemens
» auxquels nous sommes redevables des beaux
» priviléges dont nous jouissons, ont aussi influé
» heureusement sur le bien-être général de l'hu-
» manité. Nous venons, comme Américains,

» signaler l'endroit qui nous sera cher à jamais,
» ainsi qu'à notre postérité. Nous voulons que
» le voyageur qui tournera ses pas de ce côté,
» distingue ainsi le lieu où fut livrée la première
» bataille de la révolution, et que ce trophée
» proclame, dans tous les temps et dans tous les
» rangs, la grandeur et l'importance de cet événement. Nous voulons que l'enfance apprenne
» des lèvres maternelles l'histoire, le motif de
» sa fondation, et que la vieillesse accablée et
» flétrie, en le contemplant, trouve sa consolation dans les souvenirs honorables qu'il réveillera. Nous voulons que l'artisan, le laboureur,
» à sa vue, soit fier au milieu de ses humbles
» travaux; et nous espérons que dans ces jours de
» désastres qui frappent toutes les nations et
» qui nous atteindront sans doute, le patriotisme
» découragé, en y portant ses regards, se rassure, et se rappelle sur quelles bases solides repose notre force nationale. Nous voudrions
» que cette colonne, s'élevant vers le ciel, au
» milieu des clochers de tant de temples dédiés
» au service de Dieu, excitât de même dans tous
» les esprits de pieux sentimens de dépendance
» et de gratitude. Elle s'offrira comme dernier
» objet aux regards de celui qui s'éloignera de sa
» patrie, et semblable à un phare de gloire et de
» liberté, elle sera le premier objet qui réjouira
» sa vue au retour. Qu'elle s'élève jusqu'à ce

» pour illustrer des s
» dans l'espace d'un
» eut-elle autant à
» d'années, que de
» révolution, qui au
» d'un demi-siècle, s
» ques années: vingt-
» érigés et en posse
» sage, si libre, d'une
» pourrions être sur
» vite, s'il n'était pl
» pu l'être. Une po
» d'habitans s'est ra
» nombre de douze
» grandes forêts de l
» efforts d'une indus
» habitent les bords
» sont devenus les co
» ceux qui cultivent

» pecté ; nos revenus répondent à tous les besoins
» du gouvernement, et à peine connaissons-nous
» les impôts ; enfin nous jouissons avec toutes les
» nations d'une paix fondée sur des droits égaux
» et sur un respect mutuel.

» L'Europe, pendant la même période, a été
» agitée par de puissantes révolutions qui, non-
» seulement ont été ressenties par chaque individu
» dans ses intérêts privés, mais qui, ébranlant
» jusqu'au centre l'édifice politique, ont fait heur-
» ter, l'un contre l'autre, des trônes inébranla-
» bles pendant des siècles.

» Sur notre continent, notre exemple a été
» suivi, et des colonies se sont transformées en
» nations. Des sons nouveaux, inusités, d'indé-
» pendance et de gouvernement libre, nous sont
» parvenus des régions que le soleil visite à peine ;
» et à partir du lieu où nous sommes jusqu'à
» l'extrémité du pôle austral, la domination euro-
» péenne est anéantie à jamais.

» En Europe, comme en Amérique, la face
» du monde semble changée ; le progrès des lu-
» mières a été général ; tout s'est perfectionné,
» la législation, le commerce, les arts, les lettres
» marchent sous l'influence d'un besoin de lu-
» mière qui entraîne le siècle et dont il est le
» caractère distinctif.

» Quelque grands que soient les changemens
» que j'ai ainsi rapidement indiqués, l'intervalle

» nous quelques-uns
» active dans les scè
» de tous les point
» pour revoir encore,
» pour eux, le théâ
» de leur patriotism
» Hommes vénér
» gués par une autr
» longé vos jours a
» témoins de ce mon
» jourd'hui où vous
» ans, à la même h
» voisins, debout,
» pour la défense d
» brille sur vos têtes
» pieds, mais du rest
» n'entendez plus le
» voyez plus la flam
» murs de Charlesto

» mâle et courageuse, ces cohortes qui, offrant
» un front presque désarmé, bravaient les ter-
» reurs de la mort; tel fut le spectacle qui vous
» frappa alors; maintenant tout est en paix. Des
» hauteurs de cette métropole, de ses toits, de
» ses édifices, vos mères, vos femmes, vos com-
» patriotes veillaient sur l'issue du combat; au-
» jourd'hui toute une heureuse population vient
» vous y accueillir de ses joyeuses acclamations.
» Tant de navires à l'ancre au pied de ce mont,
» et qui semblent se presser comme pour l'entou-
» rer à l'envi, ne sont plus un sujet d'alarmes,
» mais une garantie de pouvoir et d'indépen-
» dance; tout est en paix, et Dieu vous a accordé
» la vue du bonheur de votre pays, avant d'aller
» sommeiller dans la tombe. Il vous a permis de
» recevoir ici la récompense de vos efforts patrio-
» tiques, et il nous a offert l'occasion, à nous,
» vos enfans, de vous remercier au nom de la
» génération présente, au nom de notre patrie,
» au nom de la liberté.

» Mais hélas, tous ne sont pas ici présens, le
» temps et la guerre ont éclairci vos rangs. Pre-
» scott, Putman, Starr, Brooks, Read, Pomeroy,
» Bridge! nos yeux vous cherchent en vain au
» milieu de cette troupe mutilée, vous avez re-
» joint vos pères et ne vivez plus que dans nos
» souvenirs et dans les brillans exemples que
» vous avez transmis à vos fils. Mais ne nous plai-

» dernier regard se
» Mais hélas! lui
» cette grande cau
» de son dévouemer
» chef de nos milic
» ce moment que s
» la Providence nou
» cablante incertitu
» toile de son pays
» généreux sang av
» tiliser une terre es
» comment maîtrise
» prononçant ton n
» L'œuvre de ce
» la tienne résistera
» crouler, mais ton
» Ce n'est pas unic
» dèrent et perdirent
» que nous devons fi

» Vétérans, débris de plus d'un champ d'hon-
» neur vaillamment disputé! vous qui rem-
» portâtes à Trenton, Monmouth, Yorkshire,
» Camden, Bennington et Saratoga de nobles
» trophées! Vétérans du siècle passé, quand vous
» risquâtes tout dans les jours de votre jeunesse
» pour la cause de votre pays, quelque bonne
» que fût cette cause, quelque brillantes que
» fussent vos espérances, pouvaient-elles vous
» promettre une heure comme celle-ci! pouviez-
» vous prévoir que dans un moment de haute
» prospérité nationale, vous viendriez recevoir
» ici, avec vos compagnons d'armes, l'expres-
» sion de la vive reconnaissance de tout un peuple.

» Mais l'agitation de vos traits, vos cœurs op-
» pressés, me rappellent que votre joie ne peut
» être sans mélange; des sentimens tumultueux
» troublent vos âmes. Les ombres de ceux qui
» ne sont plus se pressent, comme nous, autour
» de vous; hâtons-nous donc de détourner la
» pensée d'une scène qui vous attendrit trop pro-
» fondément.

» Puisse le père de toutes miséricordes sourire
» au déclin de vos ans et les bénir, et quand vous
» aurez rejoint ceux qui, comme vous, assurè-
» rent le triomphe de la liberté, alors portez un
» regard sur cette belle patrie que votre jeune
» valeur a si bien défendue, et contemplez le
» bonheur dont elle jouit; jetez un regard sur

» Ces faits sont co
» sion qui s'engage
» que, le Massachu
» rent spécialement
» Le parlement le t
» le port de Boston
» vernement de la
» sures produisirent
» Angleterre on con
» l'esprit des coloni
» neur à cette premi
» On présuma que
» intimidées par la
» que les habitans d
» l'amour du gain, p
» l'occasion que cet
» de Boston leur off
» on fut déçu dans c
» peu combien le s

» toutes les colonies profitèrent de cette occasion
» favorable de montrer au monde entier qu'au-
» cune d'elles ne cédait à un intérêt individuel
» et local. Les habitans de Salem semblaient
» devoir plus que d'autres éprouver la tentation
» de profiter des malheurs de leurs voisins, mais
» là, comme ailleurs, on en rejeta la pensée sans
» hésiter, et ils dirent avec une noble dignité, et
» l'accent d'un patriotisme indigné :

« Nous sommes profondément affligés des ca-
» lamités publiques, et les maux qui se sont ac-
» cumulés rapidement sur la capitale de la
» province excitent notre commisération. En fer-
» mant le port de Boston, on a pensé que nous
» pourrions en détourner le commerce à notre
» profit ; mais il faudrait être morts à toute idée
» de justice, à tout sentiment d'humanité, si
» nous pouvions concevoir le dessein d'élever nos
» fortunes sur la ruine de celles de nos malheu-
» reux voisins. » Ces nobles sentimens s'étendaient
» au loin. Dans ce jour d'une fraternité générale,
» le coup porté à Boston fut ressenti d'un bout
» du pays à l'autre par tous les cœurs patrioti-
» ques. La Virginie, les Carolines, le Connecticut
» et le New-Hampshire déclarèrent que cette
» cause était la leur. Le congrès continental, qui
» tenait alors sa première session à Philadelphie,
» s'exprima avec sympathie sur les maux qui
» affligeaient les habitans de Boston, et de tous

» influence des dang
» clarait qu'elle était
» la cause américaine
» Mais l'heure éta
» chacun à l'épreuve
» draient sceller de l
» dévouement ; le cri
» ton et de Concorde
» l'action était venu.
» rait tous les rangs,
» courage fixe, solenn

» Totamq
» Mens agitat molem, e

» Quel aspect nouve
» reurs de la Nouvelle-
» la guerre transportée
» mais leur patrie les
» montrait la nécessité
» refusèrent pas à cet

» toutes les chances d'une guerre civile. La mort
» pouvait frapper avec honneur sur le champ de
» bataille, elle pouvait descendre d'un échafaud,
» les insurgens se préparaient pour l'une ou pour
» l'autre. Le sentiment de Quincy Adams était
» dans tous les cœurs; ce noble fils du génie
» et du patriotisme, disait, et nos pères répé-
» taient après lui : « Il n'est pas de séduction qui
» puisse nous éblouir, et la menace de la mort
» ne saurait nous ébranler, car nous sommes ré-
» solus de mourir libres, en quelque façon, en
» quelque lieu, ou en quelque temps qu'il plaise
» à Dieu de nous rappeler. »

» Le 17 juin vit les quatre colonies de la Nou-
» velle-Angleterre, ici, debout, prêtes à triompher
» ou à périr ensemble; il n'y avait alors, et puisse-
» t-il n'y avoir jamais parmi elles, qu'un esprit,
» qu'une cause, qu'une patrie.

» La bataille de Bunker's-Hill eut les résultats
» les plus importans, la guerre devenait publi-
» que et nationale. Il ne s'agissait plus de pro-
» céder contre les individus, comme coupables
» de trahison, cette pénible crise était déjà passée,
» l'appel était fait au courage, et il fallait savoir
» si l'énergie et les ressources du peuple permet-
» traient d'atteindre le but. L'effet de cet enga-
» gement militaire se fit ressentir même hors de
» notre pays. Les actes des colonies, leurs appels,
» leurs proclamations, avaient fait connaître leur

» temps méritent d
» pour le sentimer
» talent avec leque
» A ces défenses
» lonies avaient ajo
» et de l'énergie qu
» cun voyait que si
» serait pas sans c
» surprise et sympa
» l'enfance, éloigné
» luttant contre la p
» dans la première l
» sant, en proporti
» tans, plus d'enne
» qu'on n'en avait en
» récentes de l'Euro
» Le récit de ces é
» étranger qui nous é
» oublié que sa jeune

» ce jour, célébrer l'établissement des grands
» principes et de la liberté, et rendre hommage
» à ses illustres défenseurs. Nous n'osons faire
» entendre aux vivans la voix de la louange dans
» un moment si solennel; mais les rapports in-
» téressans qui vous unissent à ce pays, et les
» circonstances particulières qui nous rassem-
» blent, me permettent de vous exprimer le
» bonheur que nous procure aujourd'hui votre
» présence.

» Heureux, heureux homme! Quelles actions
» de grâce ne devez-vous pas à la Providence, qui
» vous a tracé le cercle d'une si belle vie! vous
» appartenez à deux hémisphères, à deux géné-
» rations. Le ciel voulut que vous transmissiez
» du nouveau à l'ancien monde une étincelle
» électrique de liberté; et tous ceux que le de-
» voir et le patriotisme appellent ici, ont appris
» dès long-temps de leurs pères à chérir votre
» nom et vos vertus. Vous mettrez sans doute
» au nombre des heureuses chances de votre vie,
» le hasard qui vous permit d'être présent à cette
» solennité. Vous avez sous les yeux le champ de
» bataille dont la renommée, portée au sein de
» la France, excita dans votre âme une géné-
» reuse ardeur. Vous voyez les lignes de la re-
» doute élevée par Prescott avec une si incroyable
» diligence, et défendue par son *cœur de lion.*
» C'est dans son enceinte que nous avons posé la

» ves de la guerre. V
» lant vous serrer dan
» élevant leurs voix
» bénir Lafayette et sa
» Vous nous avez ai
» de cet édifice, vous
» ges, bien faibles il
» noms des nobles pa
» numens, les éloges a
» ne sont plus. Nous
» à Warren, et aux au
» cette grande victoire.
» avons rendu les mêm
» pagnons d'armes plus
» à Greene, Gates, Su
» voudrions avoir à les r
» aux faibles débris de
» telles. *Serus in cœlun*
» long-temps reculé le j

» en ce moment, naissent des grands change-
» mens opérés depuis la bataille de Bunker's-
» Hill; et, par un effet du caractère du siècle, ces
» considérations ne peuvent se borner à un seul
» pays, tant sont liés maintenant les intérêts de
» l'humanité. Aux progrès individuels d'une
» nation, se rattache le perfectionnement de
» tous les peuples. Tels, entraînés par un même
» courant, des navires de structures différentes
» s'avancent d'un pas inégal, mais parviennent
» au même but par la même voie.

» Le caractère distinctif du siècle est cette com-
» munauté d'opinion, de lumières entre les
» hommes et les peuples, qui fut inconnue jus-
» qu'à nos jours. Les connaissances acquises ont
» triomphé et triomphent encore des distances,
» de la diversité des langues, des mœurs, des
» préjugés et des religions. Les nations chré-
» tiennes et civilisées savent enfin que toute di-
» vision de territoire n'entraîne pas nécessaire-
» ment des sentimens hostiles, que tout contact
» ne doit pas être meurtrier. Le monde entier
» s'offre comme une noble arène où viennent lutter
» le génie et la pensée, dans quelque langue
» qu'ils s'expriment ils sont sûrs d'être enten-
» dus. Un sentimens d'intérêt sympathique unit
» les deux continens; les vents, les vagues font
» circuler rapidement la pensée d'une contrée à
» l'autre; il s'établit un vaste échange d'idées,

» tions privées se soı
» sont non-seulement
» tus, mais ils jouisser
» aux autres genres de
» s'estimer davantage.
» dans les habitudes, l
» Cette remarque, a
» pays, ne l'est pourta
» nufactures, le comm
» être de la vie, des arti
» s'est accrue dans une
» grande encore que c
» tandis que le merveil
» mécaniques en tous
» placé la main-d'œuvr
» trouve, de tous côtés
» tant la Providence se
» sagesse le pouvoir et
» Il faudrait des volu

» sciences. Je ne m'étendrai pas plus long-temps
» sur ce sujet, mais je m'arrêterai un moment
» à considérer les effets produits par ces grandes
» questions de politique et de gouvernement,
» qui agitent tous les esprits depuis cinquante
» ans. On a discuté sur la nature du gouverne-
» ment, sur ses fins et ses moyens; d'anciennes
» opinions ont été attaquées et défendues, de
» nouvelles idées recommandées et combattues.
» L'on a déployé, dans cette controverse, la plus
» grande force de dialectique dont l'esprit humain
» soit capable. Du conseil privé, des assemblées
» publiques, on a transporté ces débats sur les
» champs de bataille, et le monde a été ébranlé
» par des guerres inouies pour leur importance,
» et la variété des jeux de la fortune. Un jour
» de paix succède enfin; la lutte est terminée, les
» nuages se sont dissipés, et nous pouvons recon-
» naître quels ont été les changemens permanens
» opérés dans la condition des sociétés humaines.
» Sans nous arrêter à en détailler les progrès,
» nous nous féliciterons qu'ils aient été si favo-
» rables à la liberté et au bonheur des peuples.

» Ce fut en Amérique que le génie des révo-
» lutions politiques s'ouvrit une carrière; sa mar-
» che y fut prudente, sage, calculée. Parvenue
» dans un autre hémisphère, et entraînée par
» des causes naturelles et malheureuses, elle reçut
» une impulsion violente et irrégulière; son char

» s'élança avec une affreuse célérité, et semblable
» à ceux qui se disputaient le prix dans les courses
» de l'antiquité, ses roues s'embrasèrent par la
» rapidité de leurs mouvemens, et répandirent
» partout la terreur et la conflagration.

» Ce malheureux résultat nous apprit d'autant
» mieux le prix de nos heureuses destinées, et
» nous vîmes combien notre caractère national
» était fait pour donner l'exemple d'un gouver-
» nement populaire. Nous ne fûmes pas enivrés
» par la possession d'un pouvoir dont nous nous
» étions rendus dignes. Nous avions en quelque
» sorte l'habitude de nous gouverner. Malgré la
» suprématie de l'Angleterre, une grande partie
» du pouvoir législatif avait toujours appartenu
» à nos assemblées coloniales. Les formes d'un
» gouvernement représentatif nous étaient fami-
» lières. Les doctrines inhérentes à un gouverne-
» ment libre, la balance du pouvoir et sa divi-
» sion en différentes branches étaient connues,
» le caractère de nos compatriotes était paisible,
» moral, religieux, et comme il n'y avait rien
» eu à détruire, rien n'avait pu blesser leurs sen-
» timens, ni même leurs préjugés; nous n'avions
» pas de trônes à renverser, d'ordres privilégiés
» à anéantir; les propriétés n'avaient pas de chocs
» violens à éprouver; dans la révolution améri-
» caine on ne chercha qu'à défendre ce qu'on pos-
» sédait, et à s'assurer le droit d'en jouir.

» Ne soyons pas surpris pourtant que, sous » des circonstances moins propices, des révolu- » tions commencées dans un même esprit, aient » eu une fin si différente. Il est difficile d'intro- » duire sans danger un principe de liberté quel- » conque dans les gouvernemens auxquels la » liberté fut long-temps étrangère. Le plus grand » œuvre que la sagesse des peuples puisse accom- » plir, est de fonder un gouvernement populaire » sur des bases solides. L'Europe néanmoins est » sortie régénérée, n'en doutons pas, de la lon- » gue lutte où elle s'est engagée, et les trésors » qu'elle a acquis lui resteront, car ils se com- » posent surtout d'un fonds d'idées plus justes » et plus éclairées : des provinces, des royaumes » peuvent être arrachés aux mains qui les ont » conquis; il existe une fluctuation perpétuelle » dans toutes les affaires humaines; mais la belle » prérogative du domaine des sciences, c'est qu'on » n'y perd jamais ce qu'on a une fois acquis; ses » richesses, au contraire, se multiplient d'elles- » mêmes; là les fins deviennent moyens, et les » conquêtes mènent à de nouvelles conquêtes.

» Telle une moisson abondante, confiée comme » semence à la terre, donnera une nouvelle récolte » dont la richesse sera incalculable.

» Occupés dans un moment de paix profonde » à élever un monument à la patrie, pénétrés du » sentiment de notre prospérité, ne fixerons-nous

» pas un instant notre pensée sur cette noble terre,
» d'où les arts ont emprunté tous leurs modèles,
» et qui, dans une lutte imposante, combat non
» plus pour protéger ses chefs-d'œuvre, mais
» pour reparaître comme nation au milieu des
» peuples; disons à la Grèce qu'elle n'est pas ou-
» bliée, que l'univers a les yeux fixés sur elle, que
» ses efforts sont applaudis, et que nos prières
» demandent son triomphe. Nous en nourrissons
» le consolant espoir, aucun pouvoir humain ne
» saurait étouffer une véritable étincelle de liberté
» civile et religieuse. Semblable au feu central
» comprimé pour un temps, sa force inhérente
» et invincible soulève enfin la terre et l'Océan,
» et, se frayant une issue, le volcan élève sa flam-
» me vers le ciel.

» Je le répète, osons nous féliciter avec orgueil
» que notre exemple ait influé d'une manière si
» heureuse sur les libertés et le bonheur du monde;
» essayons de nous pénétrer de la grandeur, de
» l'importance du rôle qui nous est assigné dans
» le vaste drame des affaires humaines.

» Nous sommes placés à la tête du système
» représentatif, et nous avons prouvé jusqu'ici
» que de tels gouvernemens ne sont pas incom-
» patibles avec le repos, la paix, la sécurité des
» droits individuels, les bonnes lois, une juste
» administration, et un grand pouvoir national.

» Nous ne sommes pas propagateurs de nou-

» velles doctrines, nous ne troublons pas ceux
» qui, préférant d'autres systèmes, les regardent
» comme meilleurs en eux-mêmes, ou mieux
» adaptés à l'état des choses; nous voulons prou-
» ver seulement que les formes d'un gouverne-
» ment populaire sont praticables, que notre
» devoir est de conserver intact un si bel exem-
» ple, et de ne pas affaiblir son autorité aux yeux
» du monde. Si chez nous le système représen-
» tatif venait à manquer, sa cause serait perdue
» au tribunal de la raison, car jamais une com-
» binaison de circonstances plus favorables ne
» saurait en faciliter l'éprenve. C'est sur nous
» que reposent les espérances de l'humanité, et
» si notre exemple est un mauvais argument à
» offrir en faveur des libertés publiques, il sera
» condamné par l'univers.

» Mais loin de moi l'intention d'émettre ici un
» doute; je veux réveiller l'émulation du devoir:
» l'histoire du temps passé, celle du temps pré-
» sent, nous permettent de croire que les gouver-
» nemens, quelquefois modifiés dans leurs formes,
» et ne changeant pas toujours pour le mieux,
» dans leurs détails, peuvent être néanmoins
» dans leur ensemble aussi durables, aussi per-
» manens que d'autres.

» Nous savons même que dans notre pays tout
» autre système serait impossible à admettre; le
» principe d'un gouvernement libre est inhérent

» au sol de l'Amérique; il lui appartient comme
» ses montagnes.

» Que la génération présente se pénètre donc
» des obligations sacrées qui lui sont imposées;
» chaque jour voit disparaître un de ceux qui
» fondèrent notre liberté et notre gouvernement.
» C'est à nous qu'est confié maintenant ce pré-
» cieux dépôt. Méditons sur le but que nous de-
» vons nous proposer. Nous n'avons plus à com-
» battre pour notre indépendance; ces lauriers
» ont déjà été cueillis par des mains plus dignes
» que les nôtres. Nous n'avons pas à nous ranger
» près des Solon, des Alfred et d'autres fonda-
» teurs; nos pères y ont déjà pris place : il nous
» reste en partage la défense et la préservation
» des biens qne nous possédons. L'esprit des
» temps nous indique quelles nobles voies nous
» avons à parcourir; notre siècle doit être celui
» du perfectionnement; songeons, au sein de la
» paix, à avancer les arts utiles et paisibles; dé-
» veloppons les ressources de notre pays, et sa
» puissance; maintenons ses institutions, favori-
» sons ses intérêts, et voyons si nous ne pouvons
» pas aussi mériter de vivre dans la mémoire
» des hommes : chérissons un véritable esprit
» d'union et d'harmonie, et en poursuivant ces
» grandes fins si clairement indiquées par notre
» condition présente, agissons toujours avec le
» sentiment et la conviction que les vingt-quatre

» états unis ne forment qu'une seule nation ; que
» nos esprits s'élèvent à la hauteur de nos devoirs ;
» étendons nos idées sur le vaste champ d'action
» qui nous est offert, et n'ayons en vue que la
» patrie, rien que la patrie ! Puisse-t-elle, avec
» la grâce de Dieu, offrir un si bel exemple de
» sagesse, de paix et de liberté, qu'elle fixe à ja-
» mais l'attention et l'admiration du monde. »

Pendant ce discours l'orateur fut quelquefois interrompu par l'explosion des applaudissemens de l'auditoire, qui ne put contenir l'expression des sentimens sympathiques qui l'agitèrent lorsque M. Webster s'adressa aux vétérans révolutionnaires et au général Lafayette ; et ceux-ci, découvrant leurs têtes vénérables, se levèrent pour recevoir les remercîmens qui leur étaient faits au nom du peuple. Une hymne chantée en chœur par toute l'assemblée succéda au discours, et termina cette seconde partie de la cérémonie.

Au signal d'un coup de canon, le cortége se forma de nouveau, gravit la colline, et alla prendre place au banquet préparé sur son sommet ; là, sous un immense couvert en planches, quatre mille personnes prirent place sans confusion et sans la moindre gêne ; les tables étaient disposées avec tant d'art, que la voix du président et de tous ceux qui portèrent des toasts ou prononcèrent des discours fut facilement entendue non-seulement des convives, mais encore d'un grand

nombre de spectateurs placés en dehors; les noms de Warren, de l'orateur du jour et de l'hôte de la nation furent tour à tour proclamés pendant le repas. Avant de quitter la table, le général Lafayette se leva pour offrir ses remercîmens aux membres de l'association du monument de Bunker's-Hill, et s'exprima en ces termes: « Je ne réclamerai aujourd'hui votre attention que pour vous remercier au nom de » mes compagnons d'armes et de révolution, » ainsi qu'en mon propre nom, messieurs, des » témoignages d'estime et d'affection, je puis » dire d'affection filiale, dont nous avons été com- » blés dans ce grand jour de célébration anni- » versaire; nous offrons nos vœux les plus ardens » pour le maintien de cette liberté et égalité ré- » publicaines, de ce gouvernement du peuple » par lui-même, de cette bienheureuse union » entre les états de la confédération, résultats » pour lesquels nous avons combattu et versé » notre sang; c'est sur eux que repose aujourd'hui » l'espérance du genre humain. Permettez-moi » de vous proposer le toast suivant :

» *Bunker's-Hill* et la sainte résistance à l'op- » pression, qui a déjà affranchi l'hémisphère » américain. Le toast anniversaire au jubilé du » prochain demi-siècle, sera, *à l'Europe af-* » *franchie.* »

Ce toast fut applaudi avec transport, et immé-

diatement après les convives quittèrent la table pour rentrer en ville.

A l'éclat et à la chaleur d'un beau jour d'été avait succédé une délicieuse soirée doucement rafraîchie par une légère brise de mer; pour en mieux jouir, M. George Lafayette me proposa de revenir à pied à Boston; j'acceptai, et nous nous mêlâmes à la foule qui descendait lentement la colline en s'entretenant de la solennité du jour; à ces entretiens se mêlait sans cesse le nom de l'hôte national, et le récit des principales actions qui lui ont mérité la reconnaissance américaine. Là, comme dans presque tous les grands rassemblemens au milieu desquels je m'étais trouvé pendant notre voyage, je fus frappé d'une chose bien remarquable, c'est combien la parfaite connaissance des événemens de la révolution est répandue dans toutes les classes de citoyens et jusque parmi les enfans; souvent j'ai entendu des petits garçons de huit à dix ans parler entre eux des campagnes de la guerre de l'indépendance avec une exactitude étonnante; ils se rappelaient les uns aux autres ce qu'ils avaient lu et appris; comment, par exemple, Lafayette était arrivé aux États-Unis; comment il avait été blessé à la Brandywine; ce qu'il avait fait à Rhode-Island et à Monmouth; comment, tandis qu'il commandait en chef en Virginie, il avait, après une campagne de cinq mois, renfermé lord

Cornwallis dans York-Town, où la flotte française du comte de Grasse, et Washington, à la tête du corps d'armée de Rochambeau et de la division Lincoln étaient venus le joindre et faire le siége de cette ville où les Anglais et leurs auxiliaires les Hanovriens avaient capitulé. Je sais bien que les réceptions faites dans chaque ville à Lafayette fournissaient l'occasion de se rappeler tous ces faits, mais j'eus souvent aussi la preuve que les autres faits de la révolution étaient également connus de toutes les classes de citoyens, depuis les vétérans qui en parlent sans cesse, jusqu'aux enfans des écoles, qui sont fiers de ce qu'ont fait leurs aïeux et de la liberté républicaine dont ils ont le bonheur de jouir. Un caractère très-remarquable encore de l'esprit public américain, c'est que non-seulement le peuple y est libre et heureux, mais c'est qu'il sent ce bonheur et cette liberté; et ce que les touristes anglais appellent de la vanité n'est tout simplement que le sentiment intime de la supériorité d'institutions et de dignité civique dont les Américains parlent, comme un homme bien constitué rendrait grâce au ciel de sa bonne santé; cela est si vrai, que le patriotisme américain (on en peut dire autant du libéralisme français mais non du patriotisme anglais) est complétement dégagé de jalousie à l'égard des autres nations dont la liberté et la prospérité

sont cordialement souhaitées par le peuple des États-Unis.

Cédant aux vœux des habitans de Boston, le général Lafayette resta quelques jours dans leur ville après la cérémonie de Bunker's-Hill, et partagea ce temps entre la société de ses amis particuliers et le public, qui, jusqu'au dernier moment, lui donna des témoignages de son attachement. Le 20 il accepta le dîner qui lui fut offert par la société des artisans, où il se rencontra avec tous les fonctionnaires publics et les personnes les plus considérables de l'état qui avaient accepté l'invitation avec un égal empressement, tant est grande aux États-Unis la déférence que tout le monde a pour les classes utiles à la société.

Pendant son séjour à Boston, le général Lafayette reçut à la fois et accepta les invitations des états du Maine, New-Hampshire et Vermont, où sa présence était impatiemment attendue par le peuple; et celle de la ville de New-York, dont les citoyens désiraient ardemment qu'il célébrât avec eux le 4 juillet, anniversaire de la déclaration d'indépendance. Satisfaire à tous ces engagemens dans un temps si court paraissait chose difficile; cependant le général ne désespéra pas d'en venir à bout, car il savait par expérience combien partout sur sa route le peuple et les magistrats s'entendaient admirable-

ment pour rendre ses voyages agréables et rapides. Le 20 il alla prendre congé de son vieil ami John Adams; il employa toute la journée du 21 à faire ou recevoir des visites d'adieux dans la ville, et le 22 il se mit en marche, accompagné par les membres du comité d'arrangement et escorté par un corps de cavalerie volontaire.

CHAPITRE XIV.

RAPIDE ET COURTE VISITE DANS LES ÉTATS DE NEW-HAMPSHIRE, MAINE ET VERMONT. — RETOUR A NEW-YORK. — CÉLÉBRATION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE. — LA CHALOUPE AMÉRICAINE. — PATRIOTISME ET DÉSINTÉRESSEMENT DES MARINS DE NEW-YORK.

En commençant ce journal j'avais résolu d'y consigner, jour par jour, tous les événemens de ce voyage extraordinaire, mais leur multiplicité et plus encore la rapidité de nos mouvemens, m'ont souvent forcé de renoncer à l'exécution rigoureuse de ce premier plan, et c'est surtout en parcourant les états du Maine, de New-Hampshire et de Vermont, que j'ai senti plus encore l'impossibilité de noter tous les faits intéressans, toutes les circonstances honorables et touchantes qui ont caractérisé la visite du général Lafayette dans cette partie de l'Union. Nous avons parcouru ces trois états avec une vitesse moyenne de onze milles par heure. Souvent nous avons traversé tant de villages et tant de villes le même jour, que ma mémoire ne pouvait en conserver fidèlement tous les noms. Je n'ai donc pu trouver le temps nécessaire pour

recueillir les détails historiques ou statistiques que j'avais amplement moissonnés dans la plupart des autres états, et je ne pourrai, dans ce chapitre, retracer que quelques-unes de ces fêtes que la reconnaissance des enfans des Montagnes-Vertes [1] et de leurs voisins offrit à l'hôte national de l'Amérique.

J'ai dit que le général Lafayette avait quitté Boston le 22, de grand matin. Quelques heures après son départ il arriva à Pembroke, aux limites du New-Hampshire, où il fut reçu par une députation de cet état, à la tête de laquelle M. Webster, frère de l'orateur de Bunker's-Hill, le complimenta au nom de ses compatriotes. De Pembroke à Concorde, capitale de l'état, sa marche triomphale fut entourée d'un cortége nombreux formé de citoyens accourus dans toutes les directions des points les plus éloignés. En arrivant dans cette ville on le conduisit directement au Capitole, où la chambre des représentans et le sénat, présidés par le gouverneur de l'état, s'étaient réunis pour le recevoir. Le discours de félicitations, que lui adressa le gouverneur Morrill, fut remarquable par l'expression des sentimens de reconnaissance et d'attachement dont le peuple du New-Hampshire

[1] Nom souvent employé pour distinguer les habitans de l'état de Vermont.

venait de lui donner de si touchans témoignages. Il répondit à ce discours avec toute l'effusion d'un cœur profondément ému.

Après cette première réception le général fut conduit dans une autre salle du Capitole, où le général Pierce l'attendait pour lui présenter un grand nombre de ses anciens compagnons d'armes qui, bravant l'âge et les fatigues, n'avaient pas craint de quitter leurs lointains foyers pour venir fraternellement presser sa main et l'entretenir un instant des temps passés. Pendant qu'on les lui présentait individuellement, ainsi que les représentans et les sénateurs qui étaient venus se joindre à eux, le peuple dressait joyeusement, sur la place publique, des tables pour six cents convives, et préparait un banquet civique auquel nous vînmes prendre place en sortant du Capitole. Le général eut le plaisir de se trouver assis au milieu de plus de deux cents officiers ou soldats révolutionnaires, qui pouvaient à peine contenir la joie que leur faisait éprouver la présence de leur vieil ami. Avant de quitter la table, beaucoup d'entre eux exprimèrent, dans des toasts, leurs sentimens de philanthropique liberté. L'un d'eux but *à la sainte alliance de Lafayette et de la liberté!* Puisse-t-elle anéantir les complots formés contre les droits de l'homme! — Un autre but à l'Amérique du Nord, telle qu'elle est, et à la France, telle qu'elle devrait être. — Le

général répondit à ces nobles vœux par le toast suivant :

« A l'état de New-Hampshire, à ses représen-
» tans, et à cette ville, résidence des autorités
» constituées de l'état !

» Puissent les citoyens de New-Hampshire
» rester éternellement en possession de la liberté
» civile et de la liberté religieuse; biens que l'âme
» élevée de leurs ancêtres les porta à venir cher-
» cher sur une terre éloignée, et que leurs pères
» ont fondés sur les larges bases de la souve-
» raineté du peuple et des droits de l'homme. »

Une salve d'artillerie et les applaudissemens unanimes de la foule qui entourait les tables couvrirent ce toast, et nous quittâmes le banquet pour nous rendre sur la place du Capitole, où les milices, rangées en bataille, attendaient que le général les eût passées en revue, pour défiler ensuite devant lui.

Notre soirée fut partagée entre la société musicale, qui exécuta un excellent *oratorio* devant le général, et un thé chez le gouverneur Morrill, auquel toutes les dames se pressèrent en foule, pour prendre congé de l'hôte national, qui le lendemain, quitta Concorde avec un corps de cavalerie pour escorte, et prit la route de Dover, où il arriva avant la fin du jour, et où il fut reçu avec un enthousiasme que je n'entreprendrai pas de décrire.

Peu après avoir quitté Dover nous arrivâmes aux frontières du Maine, où le général Lafayette fut reçu par une députation avec laquelle nous nous dirigeâmes sur Portland, siége du gouvernement de cet état. Chemin faisant nous visitâmes Kennebank, petite ville d'environ deux mille cinq cents âmes de population; remarquable par l'activité commerciale de son port. Le bruit des cloches et de l'artillerie apprirent au général avec quel plaisir il était attendu par les habitans, avec lesquels il résolut de passer quelques heures. Au moment où il entrait à la maison de ville, où l'attendaient les autorités et l'état-major du gouvernement de l'état, il fut reçu par le docteur Emmerson qui le harangua ainsi au nom des citoyens.

« Vous venez de parcourir le séjour de la li-
» berté, vous avez pu juger de sa puissance et de
» ses ressources, et votre cœur a dû tressaillir de
» joie et de bonheur, à la vue du résultat de vos
» travaux. Il n'y a pas un véritable Américain
» qui ne vous ait suivi en imagination dans votre
» voyage, et qui n'ait éprouvé un noble senti-
» ment d'orgueil chaque fois que vous avez ex-
» primé votre admiration.

» Ce village, ainsi que des milliers d'autres,
» est sorti des forêts, depuis cette époque à la-
» quelle vous combattiez à côté de Washington;
» et les enfans de ces braves soldats, dont les

» pieds ensanglantés furent chaussés par votre
» générosité, lorsque leur pays n'avait pour tout
» bien que son courage, vous font aujourd'hui
» l'hommage de leur bien-être, et vous offrent
» le témoignage d'un respect et d'une recon-
» naissance que rien ne peut égaler.

» Général, nous apprîmes avec un profond
» désespoir les persécutions que le despotisme
» germanique exerça contre vous, et nous au-
» rions voulu pouvoir voler à votre secours, mais
» ces cloches qui saluent votre arrivée retentis-
» sent maintenant aux oreilles de vos persécu-
» teurs comme un horrible tocsin, signal de
» leur tourment éternel et de l'agonie de leur
» tyrannie....

» Cependant, général, votre patrie adoptive
» tremble encore de vous voir retomber au pou-
» voir de vos ennemis. Que Dieu vous inspire de
» rester parmi nous jusqu'à ce qu'il vous appelle
» à jouir de la liberté céleste ! Et que ceux d'entre
» nous qui vous survivront aient la triste conso-
» lation de vous confier à la même terre qui re-
» couvre les restes glorieux de Washington, de
» Greene, de Lincoln, de Knox, et de tous vos
» illustres compagnons d'armes dont la gloire,
» unie à la vôtre, ne peut jamais périr. Tels
» sont les vœux de ceux qui vous accueillent au-
» jourd'hui, et qui répètent avec ivresse *Wel-*
» *come ! welcome Lafayette !* »

Ces derniers mots de l'orateur furent répétés avec transport par la foule, et lorsque le premier élan fut un peu calmé, le général Lafayette fit entendre la réponse suivante :

« J'éprouve un grand bonheur en me voyant » reçu avec tant d'affection par le peuple de Ken- » nebunk et par vous, mon cher monsieur, qui » avez exprimé ses sentimens d'une manière aussi » honorable que bienveillante. Je vous remercie, » je remercie tous mes amis de vouloir bien » prendre part au plaisir délicieux que j'ai ressenti » en reconnaissant dans ce long et patriotique » voyage les heureux résultats de l'indépendance, » de la liberté, et du gouvernement du peuple » par lui-même. Pendant que j'avais l'honneur » d'être persécuté par tous les gouvernemens de » l'Europe, sans une seule exception, je me » glorifiais aussi de la pensée que j'avais conservé » l'approbation et que je vivais dans les cœurs » vraiment républicains du peuple américain. » Aujourd'hui, monsieur, après mon heureuse » visite à chacun des états de l'Union, je ne me » bornerai pas à jouir du spectacle du salut de » ce vaste empire, à me féliciter de la délivrance » déjà effectuée de l'hémisphère américain ; je » bénirai aussi, par anticipation, la délivrance » de l'humanité entière à qui les États-Unis ont » donné le premier exemple d'une véritable et » complète liberté nationale. Acceptez, mon

cepta cependan
avaient préparé
élégamment déc
ville ; à la fin du
les sentimens qu
patriotique réuni
toast suivant :

« A notre hôte
» il quitta l'Eur
» l'Amérique ; il
» patrie les moy
» aujourd'hui il
» sultat de ses n

Le général répo

« Au village d
» ment duquel fu
» jour même où à
» coup de fusil, s
» et universelle ! l

En quittant la table, et avant de sortir de la ville, le général se rendit à la maison d'un des principaux citoyens, M. Storer, où toutes les dames s'étaient réunies pour lui être présentées. Il les remercia tendrement des attentions délicates qu'elles avaient eues pour lui pendant son court séjour à Kennebunk, et à quatre heures de l'après-midi il se remit en route pour Saco où nous couchâmes.

Le 25, nous arrivâmes à Portland, jolie ville située sur les bords de l'Océan, entre les rivières de Saco et de Penobscot. Elle est depuis longtemps le siége du gouvernement de l'état du Maine, et sa population, presque toute commerçante, est d'environ neuf mille âmes. Les citoyens de Portland et leurs magistrats s'étaient concertés pour faire au général Lafayette une réception digne de leur amour pour lui, et l'on peut dire qu'elle ne le céda en magnificence à aucune de celles que lui firent les cités les plus considérables de l'Union; les corps de milices, accourus de tous les points de l'état, présentaient une masse imposante en avant de la ville. Les enfans des écoles remplissaient les rues que devait parcourir l'hôte de la nation, et jetèrent des fleurs sur son passage. Les arcs de triomphe sous lesquels il passa, étaient remarquables par leur bon goût et par la délicatesse des inscriptions dont ils étaient décorés. Sur l'un d'eux était un

petit modèle de navire, au-dessous duquel on lisait : *J'achèterai et j'équiperai un vaisseau à mes frais*. Paroles que Lafayette adressa, comme on sait, aux commissaires américains à Paris, en 1777, lorsque ceux-ci lui avouèrent l'impossibilité où était leur patrie de subvenir aux moyens de le transporter aux États-Unis. Sur d'autres étaient les noms des combats auxquels avait assisté le jeune compagnon d'armes de Washington. Après avoir lentement traversé la ville au milieu des acclamations de la foule, le général arriva à la maison d'état où le gouverneur Parris le reçut et le harangua au nom des citoyens du Maine, et en présence des représentans et des magistrats du peuple. Dans son discours, le gouverneur rappela avec enthousiasme l'époque glorieuse qui commença la réputation de Lafayette, et paya un juste tribut d'éloge et d'admiration aux soldats de la révolution.

Plein d'une vive émotion que partageaient tous les auditeurs, le général Lafayette répondit :

« Monsieur, les honorables résolutions des » deux branches de la législature, vos invitations » pleines de bonté, et je suis heureux d'ajouter, la » réception populaire qui m'attendait dans cha- » que endroit des États-Unis, ne pouvaient que me » faire prévoir une réception flatteuse dans cette » portion de la grande confédération. Mais j'ai

» été reçu par le peuple du Maine, par les ci-
» toyens de leur métropole, par vous, monsieur,
» leur premier magistrat, d'une manière si af-
» fectueuse, qu'elle excite dans mon cœur les plus
» vives émotions de plaisir et de reconnaissance.
» Je vous remercie particulièrement du tribut
» de respect que vous avez rendu à notre coura-
» geuse et vertueuse armée, où, au commence-
» ment de la révolution et de ma vie, je trouvai
» dans *Washington* un père, dans *Knox* un frère,
» vous pouvez juger de notre attachement réci-
» proque par la joie que nous éprouvons, mes
» anciens compagnons et moi, quand au milieu
» de la foule des générations nouvelles, nous nous
» reconnaissons mutuellement. Ainsi, monsieur,
» dans mon constant et actif dévouement à la sou-
» veraineté du peuple, aux droits de l'homme
» et de ses libertés, je suis fier de penser que mes
» adversaires, aussi bien que mes amis, doivent
» avoir reconnu les principes purs, et les senti-
» mens républicains d'un soldat et d'un patriote
» américain. »

De la salle du sénat, le général se rendit à la maison de M. Daniel Cobb, qui avait été préparée pour le recevoir. Là, il était attendu par un grand nombre de députations qui lui apportaient les hommages des villes et villages environnans. Il y trouva aussi les grands officiers de la loge maçonnique de Portland, et le président

torités l'attend
banquet public

De Portland
continuer sa rou
Maine, mais le
sur ses pas, et
l'état de Verm
et en traversant
pellier, etc. Qu
vert de hautes n
plus difficiles, n
avec une extrêm
faire presque t
heure, tant les
par les habitans
aucun retard d
La journée était
arrivâmes le 28
tion, sur les bor

nous, nous entendîmes tout-à-coup de bruyantes détonations d'artillerie, et un instant après nous vîmes s'avancer vers nous une troupe de jeunes soldats citoyens, précédée par la foule du peuple qui accourait au-devant de l'hôte national. Le bon ordre de ce corps de milices, la démarche fière et assurée des hommes qui le composaient, répondait parfaitement à la réputation de bravoure et de patriotisme que les habitans du Vermont se sont acquise dans la guerre révolutionnaire, et pendant celle de 1814. On sait que ce sont eux qui, en 1777, achevèrent, par leur présence, d'embarrasser l'armée anglaise du général Burgoyne qui, à la vue de leurs bandes intrépides, pressentit sa défaite. Quelques jours avant de se rendre, il écrivait au ministère britannique : *Les habitans des concessions du New-Hampshire*[1], *territoire inhabité et presque inconnu dans la dernière guerre, accourent par milliers, et s'amoncèlent sur ma gauche comme des nuages obscurs.....* Sa lettre n'était point encore parvenue en Angleterre que déjà la foudre que renfermaient ces nuages l'avait

[1] Le territoire de Vermont avait d'abord fait partie de l'état de New-Hampshire, dont il fut séparé, en 1764, pour être annexé à celui de New-York. Ce n'est qu'en 1791 que le Vermont entra dans la fédération comme état indépendant.

frappé. Ce sont aussi les soldats du Vermont qui, au nombre de huit cents hommes seulement, conduits par le général Starke, défirent, en un même jour, deux corps d'armée anglais, leur enlevèrent sept cents prisonniers, quatre pièces d'artillerie et tous leurs équipages de campagne. Enfin, ce sont encore les intrépides enfans des Montagnes-Vertes, qui formaient ces bataillons qui préservèrent Plattsbourg du pillage des Anglais, le 11 septembre 1814; et ces équipages improvisés, qui, sur des vaisseaux construits en dix-huit jours, forcèrent un ennemi supérieur en nombre, à amener un pavillon qui prétendait à l'empire absolu des mers.

Le gouverneur qui était venu au devant du général jusqu'à Windsor, et qui depuis cette ville voyageait avec lui, le présenta lui-même au peuple et aux magistrats de Burlington, qui le reçurent avec la plus tendre effusion. Je ne reproduirai pas ici, malgré leur éloquence, les nombreuses harangues qui lui furent adressées par les représentans des diverses branches de l'administration et du gouvernement, ni ses réponses dans lesquelles il félicitait l'état de Vermont de jouir si dignement des bienfaits du nouvel ordre social américain, si supérieur aux institutions les moins vicieuses de l'Europe, et d'avoir remplacé la *tolérance européenne* par la

liberté religieuse; le *privilége* par le *droit*; une ombre de représentation et un compromis inégal entre des familles aristocratiques et le peuple par une vraie représentation, par le principe de la souveraineté de la nation et son gouvernement par elle-même. Mais je ne puis me dispenser de dire quelques mots des transports patriotiques de ces vétérans, glorieux et vivans souvenirs de la guerre révolutionnaire, qui se pressaient en foule autour de leur vieux chef, de leur ancien compagnon de dangers, de privations et de gloire, et faisaient retentir avec enthousiasme à ses oreilles les noms des combats par lesquels il les avait aidés à la conquête de l'indépendance de leur patrie. Formés en colonne sur la place publique, au nombre de plus de cent, ils écoutèrent d'abord en silence le discours adressé au général par M. Griswold, président du conseil; puis ils s'avancèrent à leur tour conduits par l'un de leurs camarades, David Russel, qu'ils avaient choisi pour être l'organe de leurs sentimens, et qui s'acquitta de sa mission avec cette éloquence du cœur qui prend ses inspirations dans l'amour de la patrie et de la liberté. Lorsque le général eut répondu aux témoignages d'attachement de ses vieux compagnons d'armes, ils vinrent tour à tour lui presser la main, en lui rappelant plus particulièrement les circonstances dans lesquelles chacun d'eux l'avait connu

ou avait combattu à ses côtés. L'un, le sergent Day, lui montra une épée en lui disant : « Il y a » près d'un demi-siècle que je l'ai reçue de vos » mains, mon général..... » Et j'entendis dire dans la foule, que malgré son grand âge le sergent Day n'avait point trouvé cette épée trop lourde pour son bras en 1814.

Après le dîner public, qui se termina avant la fin du jour, le général se rendit à l'université, où il était invité à poser la première pierre d'un nouveau corps de bâtiment destiné à agrandir l'établissement qu'un incendie avait détruit un an avant, et que le zèle des habitans du Vermont pour la propagation de l'instruction avait entièrement relevé en quelques mois. A la solidité et à l'élégance des nouvelles constructions il était facile de reconnaître le *doigt du peuple*. La cérémonie de la pose de la première pierre eut lieu en présence des élèves de l'université, de leurs professeurs, des magistrats de la ville, et d'un grand nombre de citoyens qui voyaient avec joie la restauration et l'agrandissement d'un établissement destiné à assurer chaque jour davantage le maintien de leurs sages institutions, en instruisant et en éclairant leurs jeunes générations. M. Willard Preston, président de l'université, remercia le général Lafayette de la preuve d'intérêt qu'il venait de donner à l'éducation de la jeunesse du Vermont, et nous nous rendîmes

chez le gouverneur Van Ness, dont la charmante habitation et les jardins préparés avec un goût exquis, étaient encore délicieusement embellis par une très-nombreuse réunion de dames et de jeunes personnes qui, pendant toute la soirée, se disputèrent le plaisir d'approcher l'hôte de la nation pour lui exprimer leurs sentimens affectueux et leur reconnaissance des services qu'il avait rendus à leur patrie et à leurs aïeux ; car dans l'état de Vermont, comme dans tout le reste de l'Union, les femmes ne sont étrangères ni aux principes du gouvernement, ni aux obligations du patriotisme; leur éducation, plus libérale que dans aucune partie de l'Europe, les place d'une manière plus digne au rang des êtres pensans, aussi est-il bien reconnu que dans tous les grands événemens qui agitèrent les États-Unis à diverses époques, l'enthousiasme des femmes seconda puissamment l'énergie des magistrats et le dévouement des guerriers. Une des choses qui a le plus contribué à augmenter mon penchant pour les Américains pendant mon séjour parmi eux, c'est le profond respect qu'ils ont pour les femmes de toutes les conditions, et les tendres soins dont ils entourent ce sexe qui a tant besoin d'être dédommagé des rigueurs de la nature et de l'inégale répartition des droits dans l'ordre social.

Vers le milieu de la nuit le général Lafayette

et qui, aussitôt, leva
de la foule qui bord
portant une députati
nombre de citoyens
sillonnâmes pendant
bataille mobile sur l
nough et ses intrépid
gloire le 11 septemb
voulu, avant de nous
ter Plattsbourg, où
M'Comb mérita aussi
trie, en repoussant les
niques avec une poig
qui, au premier bruit
étaient venus se grou
le 4 juillet approchait

Nous arrivâmes à W
juin, vers le milieu d
fayette y débarqua sous

devant elles. Whitehall est un lieu célèbre dans les fastes de la guerre révolutionnaire. Le général Burgoyne avait dit en plein parlement, à Londres, que ce qu'il appelait les rebelles d'Amérique étaient si peu capables de résister, qu'il se chargeait, avec cinq mille hommes de troupes réglées, de traverser le pays, depuis le Canada jusqu'à Boston, où il prendrait ses quartiers d'hiver. Il s'embarqua en effet avec son armée sur le lac Champlain, débarqua à Whitehall, et, non loin de là, à Saratoga, il fut forcé de capituler, et passa, il est vrai, l'hiver à Boston, mais comme prisonnier de guerre. A la fin du dîner public que lui offrirent les citoyens de Whitehall, le général Lafayette prit plaisir à rappeler ce fait remarquable, en portant le toast suivant :

« A Whitehall ! puisse cette ville jouir à jamais » des avantages résultans pour elle de la manière » dont la prophétie du général anglais s'est ac- » complie ! »

Nous ne pûmes rester que peu d'instans avec les habitans de Whitehall, qui, nous ayant fourni de bonnes voitures et d'excellens chevaux, nous mirent à même de parcourir rapidement les quatre-vingts milles qui nous séparaient d'Albany, où nous voulions nous embarquer pour descendre l'Hudson jusqu'à New-York; après le soleil couché nous traversâmes le Fish-Creek, et

gueil; nous aurion
d'un des plus glori
la révolution ; mai
il nous fallut ren
dédommager, auta
eut la bonté de nou
de la bataille de S
dit-il, « n'a subi
» tranchemens, q
» faissés par le ter
» dant encore faci
patriotes de cette é
d'hui montrer à leu
l'aide de camp du g
son *ultimatum* au
par où descendit l'
ses armes en présen
que sans armes et s
mencer si glorieusen

aux générations futures le souvenir du courage et du patriotisme de cette glorieuse génération que le temps aura bientôt achevé de moissonner?

Après quelques instans passés au milieu de la famille de M. Schuyler, nous repartîmes pour aller coucher à un bourg peu éloigné, et le lendemain nous continuâmes notre voyage par une route qui serpente le long de l'Hudson, tantôt à droite, tantôt à gauche du canal du Nord, qui est tracé lui-même parallèlement au fleuve et à une très-petite distance de sa rive droite; en passant le Fish-Creek, nous étions rentrés dans l'état de New-York. Nous traversâmes l'Hudson en face de Waterford; ce point est fort remarquable par la jonction du canal du Nord avec le canal de l'Ouest ou Grand Canal, qui a lieu justement au confluent de la rivière Mohawk et de l'Hudson. Le 2 juillet nous visitâmes Lansingburg, et nous revîmes Troy pour la seconde fois, mais sans nous y arrêter beaucoup. Un bateau à vapeur nous attendait en face d'Albany; il nous reçut au commencement de la nuit, et au point du jour il nous avait déjà transportés à New-York, où nous débarquâmes presque à l'improviste.

Cependant une grande agitation régnait dans la ville, on remarquait un grand nombre d'étrangers dans les rues; à chaque instant des navires dans le port, des voitures sur les routes, en

ment. Enfin, à n
annonça la naissan
dans les fastes de l
et quelques heures
se leva radieux po
vième anniversaire
dance d'une répub
ne seront point pe

Dès le matin les
le peuple se pressa
sur les places publi
ples, l'air retentissai
heures les officiers
et de Brook-Line se
Lafayette, avec un
toyens. « Nous voul
» jour, de glorieuse
» marqué par une ac
» missement de la l

» qui doit atteindre ce but, puisqu'il aidera à la
» propagation des lumières et de l'instruction,
» dans cette classe de jeunes citoyens qui, par
» l'activité de leurs bras, contribuent si puissam-
» ment à la prospérité de notre pays ; une bi-
» bliothéque à l'usage des artisans, va s'élever
» sur les hauteurs de Brook-Line, les dons vo-
» lontaires de nos citoyens en ont fait les frais ;
» que Lafayette en pose la première pierre, et
» cet établissement sera digne en tout de sa des-
» tination...» Le général céda avec empressement aux vœux des magistrats, et se rendit de suite à Brook-Line, où, assisté des francs-maçons de Long-Island, il posa la première pierre de l'édifice, en présence d'un grand concours de citoyens, au premier rang desquels les jeunes artisans faisaient éclater leur joie et leur reconnaissance ; ensuite il rentra à New-York, suivi par les compagnies des ouvriers tailleurs, cordonniers, boulangers, tailleurs de pierres, tonneliers, maîtres d'équipages, etc., qui, précédés de leurs bannières, l'accompagnèrent à l'église, où il assista à l'office divin. Le sermon, qui avait pour objet la solennité du jour, fut suivi de la lecture de la *déclaration d'indépendance*, que les assistans écoutèrent dans un profond recueillement. Cette déclaration, monument d'audace et de sagesse, dont l'influence magique sauva les colonies au moment où, sans argent, sans arsenaux, sans ar-

mée, elles allaient s'engager dans une lutte terrible contre les forces colossales de la Grande-Bretagne, agit encore aujourd'hui sur les Américains, après un demi-siècle, comme s'ils étaient au jour où elle fut proclamée pour la première fois. Non-seulement elle est lue tous les ans, au 4 juillet, en présence du peuple assemblé dans les temples, mais elle l'est aussi dans un grand nombre de familles. Il n'est pas rare de trouver, en entrant dans une maison américaine, la *déclaration d'indépendance* écrite avec soin et encadrée avec luxe, ainsi que les noms immortels de ses signataires. Presque tous les enfans la savent par cœur; elle est ordinairement le premier sujet sur lequel s'exerce leur jeune intelligence; ils se plaisent à la reproduire dans les diverses langues qu'ils étudient; et, quand ils la récitent au milieu d'un cercle de parens ou d'amis, il est facile de reconnaître qu'ils sont pénétrés, comme l'étaient leurs pères, de la vérité incontestable de ce principe que, « lorsqu'une suite d'abus et d'usurpations ten-
» dant invariablement au même but, prouve
» évidemment le dessein de réduire un peuple
» sous le joug d'un despotisme absolu, il est de
» son droit, il est de son devoir de se débar-
» rasser de ce gouvernement et d'établir de nou-
» velles sauve-gardes pour sa sûreté future. »
J'ai souvent entendu des enfans de dix à douze

ans réciter ce morceau en anglais ou en français, et ce n'est jamais sans une profonde émotion qu'ils faisaient l'énumération des violences et des vexations exercées contre les colonies américaines par la mère-patrie, il était facile de reconnaître combien le patriotisme et l'amour de la liberté avaient déjà jeté de profondes racines dans leurs jeunes cœurs, lorsqu'ils prononçaient le serment que renferme ce dernier paragraphe : « Nous, les représentans des États-Unis, » assemblés en congrès général, appelant au » juge suprême du monde de la droiture de » nos intentions, nous publions et déclarons » solennellement, au nom et de l'autorité du » bon peuple de ces colonies, que ces colonies » unies sont et ont droit d'être des *états libres* » et *indépendans*, qu'elles sont dégagées de » toute allégeance envers la couronne de la » Grande-Bretagne ; que tout lien politique en- » tre elles et l'état de la Grande-Bretagne est et » doit être entièrement rompu ; et que, comme » *états libres* et *indépendans*, elles ont pleine » autorité de faire la guerre, de conclure la » paix, de contracter des alliances, d'établir le » commerce et de faire tous les autres actes ou » choses que les états indépendans ont droit de » faire ; et pleins d'une ferme confiance dans la » protection divine, nous engageons mutuelle- » ment au soutien de cette déclaration, nos vies,

» nos fortunes, et notre bien le plus sacré, » l'honneur. »

Au sortir de l'église, le général Lafayette se rendit sur la place publique, où toutes les milices et les compagnies de pompiers réunies manœuvrèrent et défilèrent devant lui avec une grande précision. L'un des corps qui composaient cette réunion, marchait sous un drapeau remarquable par l'éclat de ses couleurs et par le portrait équestre de *l'hôte national*. Après cette revue, il entra à l'Hôtel-de-Ville, où l'attendait le gouverneur pour le présenter au sénat, qui le reçut avec des honneurs qui jusque-là n'avaient encore été rendus à personne. A son entrée, les sénateurs se levèrent et se découvrirent, le président du sénat s'avança vers lui et lui adressa, sur son retour, un discours de félicitation, dans lequel il lui exprima la satisfaction des citoyens de New-York, de ce qu'il était venu se joindre à eux pour célébrer l'anniversaire du glorieux 4 juillet.

« Ce fut, » lui dit-il, « votre participation à » l'accomplissement de l'œuvre de nos pères, qui » vous mérita la reconnaissance, les respects et » l'amitié de cette nation. Cette amitié vous a » suivi dans tous les événemens de votre vie ; elle » vous a toujours trouvé, dans les momens d'é- » preuve, fidèle à la liberté, à l'ordre, au gou- » vernement des lois. L'enthousiasme de la jeu-

» nesse put vous attacher à notre cause, la fer-
» meté de l'âge viril, et le besoin de résister à
» l'oppression, vous ont soutenu lorsque vous
» souffriez dans les prisons d'Olmutz ; mais un
» amour vertueux de la liberté nationale put
» seul vous rendre capable de résister aux séduc-
» tions du pouvoir et aux attraits de l'ambition,
» lorsqu'une grande révolution, vous plaçant à la
» tête de la garde nationale de France, vous in-
» vitait à vous emparer de l'autorité. Ce fut alors
» que vous sûtes éviter le danger, ce fut alors
» que l'appât du pouvoir fut sans empire sur
» l'amour des principes, et que la vertu n'eut
» point à lutter contre l'ambition. C'est dans de
» pareils momens, c'est en présence du pouvoir
» et de la reconnaissance du peuple, qui semble
» tout permettre, que la faiblesse humaine court
» le plus de dangers. On voit alors faillir à leurs
» devoirs les César, les Napoléon, les Iturbide ;
» on voit alors triompher les Washington, les
» Bolivar, les Lafayette. »

Quoique sa conscience dût lui dire qu'il n'était point indigne des éloges qu'il recevait, le généra se trouva néanmoins un instant embarrassé pour y répondre ; cependant, après quelques instans de recueillement, il exprima ainsi ses sentimens.

« Le 4 juillet a été l'ère d'un nouvel ordre
» social, jusqu'ici sans exemple, fondé sur la
» souveraineté du peuple, sur les droits naturels

» de l'homme, et sur l'application complète du
» principe qu'une nation a le droit de se gou-
» verner elle-même. Ses résultats ont surpassé
» les plus ardentes espérances. Le problème a
» été résolu par le fait et de la manière la plus
» heureuse.

» Vous voulez bien me féliciter, monsieur,
» de ma visite aux vingt-quatre états de l'Union.
» Pendant cette heureuse visite, j'ai dû admirer
» à chaque pas des prodiges de création et de
» perfectionnement; mais nulle part ils ne frap-
» pent davantage que dans l'état de New-York.
» La partie de l'Ouest de cet état, que j'avais
» laissée déserte, je la retrouve couverte de villes
» florissantes, de campagnes bien cultivées, de
» manufactures en pleine activité, et coupée par
» l'admirable canal qui est devenu le moyen
» d'un commerce immense, et tout cela n'est
» que la conséquence de l'esprit républicain, et
» de l'établissement de l'indépendance et de la
» liberté.

» Le plus grand honneur qui pût m'être ré-
» servé était d'entendre associer mon nom à ceux
» des deux grands hommes que vous venez de
» citer. Le premier est placé dans mon cœur
» filial au-dessus de tous les autres hommes, et
» je serai toujours fier d'avoir été son fils adoptif
» et son fidèle disciple. Quant au second, il n'a
» pas d'admirateur plus passionné que moi; et

» qu'il me soit permis d'observer que ce que mes
» amis et moi nous avons seulement essayé sur
» un autre hémisphère, a été heureusement
» effectué dans l'Amérique du Sud, sous l'auspice
» de ses talens et de ses vertus.

» Mais dans les témoignages de bienveillance
» dont me comblent les citoyens de l'état de
» New-York et leurs représentans, il m'est bien
» doux de reconnaître une bonté qui, si elle est
» au-dessus de mes mérites, est égalée par les
» sentimens de dévouement éternel, de respect
» et de gratitude que je leur ai voués. »

De la salle du sénat nous passâmes dans celle du gouverneur, où le général était attendu par les membres de la société de Cincinnatus, par les consuls européens et un grand nombre de personnes de distinction que le corps municipal avait invitées au banquet, dont les apprêts avaient été confiés à un comité qui s'acquitta de sa mission avec un goût exquis. Tous les souvenirs de gloire, de patriotisme et de liberté se trouvaient réunis avec une étonnante profusion dans la superbe salle de l'Hôtel-de-Ville, où les tables avaient été dressées. Les bustes de Washington et de Lafayette, les portraits de Bolivar et de Dewitt-Clinton, s'élevaient au milieu de trophées au-dessus desquels flottaient toujours unies les couleurs américaines et françaises. Le fauteuil sur lequel Washington avait siégé comme

président, était placé au centre et couvert de branches de lauriers et d'immortelles.... Mais ce fauteuil était vacant maintenant, et c'est en vain que les regards des vétérans de la révolution cherchaient tristement dans la foule celui qui l'avait si dignement rempli.

On se mit à table, et l'on vit des proscrits de tous les pays de l'Europe prendre, parmi les heureux soldats de 1776, la place que leur avait réservée l'hospitalité républicaine du Nouveau-Monde. Parmi ces proscrits, il y avait des membres des cortès espagnoles, chassés de leur patrie par l'absolutisme; des savans allemands fuyant des supplices aussi bizarres qu'atroces et injustes[1]; des officiers français[2] réduits à chercher sur une terre étrangère un repos qu'ils avaient si souvent sacrifié à leur pays, et tous, malgré leurs malheurs passés, paraissaient consolés et retrempés par le tableau du bonheur que goûtaient les hommes libres au milieu desquels ils se trouvaient.

Selon la coutume américaine, le repas se termina par un grand nombre de toasts qui tous

---

[1] On se rappelle que le professeur List fut condamné à dix ans de *travaux forcés littéraires*, pour avoir consenti à être l'organe de ses concitoyens auprès du roi de Wurtemberg.

[2] Parmi ceux-ci était le général Lallemand, dont le nom est assez connu pour pouvoir se passer d'éloges, et mes deux amis, mes compagnons d'armes, les frères

étaient empreints du caractère des convives et de la solennité qu'on fêtait. Le général, après avoir reçu les félicitations et les vœux de tous ceux qui l'entouraient, se rendit au théâtre du Parc, où la foule qui l'attendait le salua à son entrée et à sa sortie par une triple acclamation.

Après les émotions d'une pareille journée, le général avait grand besoin de quelque repos, et les citoyens, toujours attentifs à ce qui pouvait lui être agréable, le laissèrent pendant quelques jours livré aux soins non moins doux et plus paisibles des affections particulières. Ce fut avec délice qu'il consacra ce temps à l'amitié de ses vieux compagnons d'armes, tels que le colonel Fish, le colonel Platt, le colonel Willett, le colonel Varick, le général Van Cortland, et tant d'autres dont les noms échappent à ma mémoire, mais qui n'auraient certainement pas échappé à la sienne s'il eût écrit lui-même ce journal, car elle ne l'a jamais trahi à l'égard de ses amis.

Il ne s'arracha plus ensuite aux douceurs de la vie privée que pour aller sur la rive du New-

---

Peugnet, qui long-temps poursuivis en Europe par d'honorables persécutions, viennent enfin de trouver à New-York un asile assuré dans lequel l'hospitalité américaine leur a ménagé les moyens d'une existence indépendante. L'académie militaire qu'ils ont fondée sur les bases les plus larges et les plus libérales, jouit déjà d'une faveur populaire.

Jersey, passer quelques instans auprès de son ami le colonel Varick, qui l'avait invité à dîner avec quelques-uns des principaux citoyens de New-York. La corporation des marins du port réclama l'honneur de lui faire passer l'Hudson dans une chaloupe dont le nom, devenu populaire par une circonstance récente, occupait alors beaucoup l'attention publique.

Un capitaine anglais, commandant la frégate *le Hussard*, était venu devant New-York pendant le mois de décembre 1824, portant à son bord une chaloupe remarquable par la légèreté de sa construction, et avec laquelle il avait gagné plusieurs prix de course dans divers ports d'Europe, et notamment dans ceux d'Angleterre. Fier de ses succès et plein de confiance dans la vitesse de sa chaloupe, il envoya un défi aux marins du port de New-York, et leur proposa de courir contre eux pour une somme de mille dollars; ceux-ci acceptèrent le défi, se cotisèrent pour faire la somme proposée, et firent choix pour le combat d'une fort jolie chaloupe, *l'Étoile américaine*, sortie depuis peu des mains d'un de leurs plus habiles constructeurs. Le jour, l'heure et le lieu furent fixés de concert entre eux et le capitaine anglais, qui, voulant s'assurer le succès par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, fit choix, pour manœuvrer sa chaloupe, des quatre plus vigoureux rameurs de

son équipage, et se réserva à lui-même les importantes fonctions de pilote. Les *whitehallers* (c'est ainsi que se nomment les marins de l'association du port de New-York), de leur côté, confièrent leur réputation à quatre des leurs, pris presque au hasard, et placèrent au gouvernail un jeune garçon de quinze ans. L'espace à parcourir était d'environ trois milles, entre *Castle-Garden* et la pointe de *Long-Island*. A un signal donné, les deux chaloupes s'élancèrent sur l'arène mobile. Les matelots anglais, se renversant violemment sur leurs bancs, et faisant plier la rame à chaque coup dont ils frappaient les vagues, partirent avec impétuosité en laissant derrière eux de larges tourbillons d'écume blanchissante. Les matelots américains, perpendiculairement assis sur leurs bancs, immobiles de leurs corps, presque immobiles de leurs bras, effleurant à peine les flots de leurs rames légères, mais pressant et multipliant leurs coups, s'élancèrent en même temps que leurs adversaires sans troubler à peine autour d'eux la transparence des eaux. Quelques minutes suffirent pour décider la victoire quelquefois si long-temps incertaine. Les deux chaloupes parties en même temps du même point ne tardèrent pas à se séparer. Les Anglais, bientôt épuisés par la violence de leurs efforts, ne purent suivre le vol rapide de leurs adversaires, dont la prompte

arrivée au but fut annoncée par les cris de joie qui s'élevèrent du rivage et de tous les points qu'occupaient les nombreux spectateurs que la curiosité avait amenés, non-seulement de tous les points de la cité, mais encore de toutes les villes voisines. Étonné de sa défaite, mais ne pouvant se dissimuler qu'elle était complète, le capitaine anglais s'empressa de reconnaître la supériorité de la chaloupe américaine sur la sienne, et témoigna le désir d'en faire l'acquisition, il en offrit même trois mille dollars. Mais les *whitehallers* refusèrent de la lui vendre. « Nous voulons la conserver, » lui dirent-ils, « comme monument de la victoire que nous » avons eu l'honneur de remporter sur vous; » mais pour adoucir les regrets que pourrait vous » causer notre refus, nous vous proposons une » nouvelle course, dans laquelle vous monterez » notre chaloupe avec vos rameurs; nous mon- » terons la vôtre, et nous doublerons le prix... » Cette proposition ne laissa pas que d'étonner le capitaine anglais, qui, craignant une nouvelle défaite et la perte de son argent, refusa le combat. Le soir même, la chaloupe victorieuse fut placée sur un char de triomphe, promenée par toute la ville, et conduite au théâtre, où elle fut couronnée, ainsi que ses quatre rameurs et son jeune pilote; et le lendemain elle fut placée comme monument sur le port, avec les noms des hommes

de son équipage écrits sur ses bancs, et cette inscription sur son bord. *American star victorious*, 4 *décember* 1824.

Ce fut dans cette même chaloupe et avec les mêmes rameurs que les *whitehallers* voulurent conduire le général Lafayette à Sandyhook, de l'autre côté de la rivière du Nord. Dans le trajet nous pûmes juger de sa légèreté et de l'habileté de ceux qui la manœuvraient; les nombreuses barques qui portaient les personnes invitées à la fête, ne pouvaient la suivre que de loin. Au retour, dès que le général eut débarqué, les marins, réunis en corps sous les bannières de l'association, et conduits par les vainqueurs, se présentèrent à lui pour lui exprimer leur reconnaissance des services qu'il avait rendus autrefois à leur patrie, et des témoignages d'estime qu'il venait de leur accorder. Puis, après lui avoir rappelé en peu de mots l'histoire de la chaloupe dans laquelle il venait de traverser la rivière, ils le prièrent de l'accepter et de la faire transporter à Lagrange, afin que là elle lui rappelât continuellement le souvenir de ses amis de New-York, la perfection des arts mécaniques en Amérique, et la grande devise de la marine de l'Union : *Liberté du commerce et droit des marins* [1].

---

[1] Le vœu des Whitehallers a été rempli. L'*Étoile américaine* est maintenant à La Grange, placée avec ses

La nature du présent, la délicatesse avec laquelle il était offert, ne permettaient pas au général de la refuser. Il l'accepta avec une profonde reconnaissance qu'il exprima en ces termes :

« C'est avec tout l'orgueil d'un patriote amé-
» ricain que j'avais déjà joui du succès de votre
» course. C'est avec toute la reconnaissance de
» l'amitié que je reçois votre généreux présent.
» Aucun souvenir ne pouvait être reçu par moi
» avec plus de plaisir, surtout lorsqu'il m'est
» offert par les mains des cinq marins vainqueurs.
» Il sera conservé précieusement comme un mo-
» nument cher à mon cœur.

» Je vous prie, messieurs, d'accepter et de
» transmettre à vos compagnons les félicitations,
» les remercîmens et les vœux d'un vétéran en-
» tièrement dévoué à votre grande devise : *Li-*
» *berté du commerce et droit des marins.* »

Cependant le moment de nous séparer des citoyens de New-York était venu, et nos cœurs étaient oppressés de tristesse. Le 14 juillet nous sortîmes de cette ville que nous ne devions plus revoir avant de quitter le sol américain. Les magistrats et le peuple assistèrent au départ de

---

rames et son gouvernail dans une élégante fabrique que le général a fait construire exprès pour lui donner un abri digne des souvenirs qu'elle représente.

l'hôte national. Une profonde mélancolie était empreinte sur tous les visages, et quoique les quais fussent couverts d'une foule innombrable, un silence solennel régna seul pendant notre embarquement, et ne fut troublé que par le dernier adieu.

BRANDYWINE. — INVOCA
CLERGÉ DE LANCASTRE. -
INCENDIE.

PENDANT que les
saient tous les moye
naissance au vieil am
et de leurs instituti
indifférente aux hon
fans, sur une terre l
écrivains, de ses po
unissait sa voix à c
caine pour célébrer l
de ce triomphe, éga
deux nations. Et c'es
publique [1], imprime
États-Unis, M. Kérat
de Bunker's-Hill, exp
timens de tous les E

« Les nations acquittent une dette sacrée quand » elles honorent la mémoire de leurs grands ci- » toyens ; mais par cela même aussi elles font » un acte de conservation personnelle, puisque » rien ne saurait mieux provoquer un généreux » dévouement que la certitude acquise à son au- » teur d'échapper à l'oubli.

» Il est en effet, dans les acclamations de la » reconnaissance publique, quelque chose d'inspi- » rant et presque de contagieux qui enlève l'hom- » me à lui-même et aux intérêts de la vie du » jour. On immole celle-ci pour s'en assurer une » autre plus brillante et plus prolongée. On a beau » se dire que ces suffrages seront décernés à des » cendres froides, l'on se sent revivre pour as- » sister à cet avenir de gloire ; et par un miracle » du patriotisme, la sûreté générale d'un pays » devient le résultat de toutes les abnégations » individuelles.

» Les peuples capables de ces sacrifices, alors » même qu'ils s'essayent à secouer un joug d'op- » pression dont le propre est d'avilir notre espèce » partout où elle le subit, ne furent jamais sans » vertu. Nous en avons l'intime conviction, si » Dieu attend les hommes et les prend un à un, » pour les juger après leur carrière terrestre, ce » qui est la justice de l'autre vie, il prononce aussi » en masse, dès ici-bas, sur les nations, suivant » leur mérite collectif, et c'est la justice provi-

» Votre civisme est
» rieuses et de vos v
» subsistent parmi
» chastes, les homm
» gion, élan libre
» vers son auteur, n'e
» politique d'intérêts
» salutaires dominent
» sent l'âme de force.
» des Washington, d
» ferson; au besoin v
» l'arbre est plein de
» rait-il pas de nouve
» rité ne m'étonne p
» des choses divines e
» Cependant vous f
» nom des appuis de v
» destombeaux dignes

» que cette ville chargea, dans deux occasions
» mémorables, de consoler par ses paroles élo-
» quentes les mânes de vos compatriotes égorgés
» le 2 mars 1770; celui qui, en 1775, vous aida
» à conquérir les brillans augures de la bataille
» de Lexington, et qui succomba frappé d'un
» coup mortel à Bread-Hill, dans la seconde
» affaire de votre indépendance, le docteur War-
» ren, méritait de vous et de vos enfans une
» distinction particulière.

» C'était peut-être assez pour la gloire de ce
» guerrier citoyen, dont la vertu fut attestée par
» les regrets de ses plus ardens ennemis, et du
» courage duquel dépose encore la terre de la
» tranchée, qui reçut, avec son sang, son der-
» nier soupir : c'était peut-être assez, dis-je, que
» ses restes recueillis eussent trouvé une hono-
» rable sépulture au sein de la cité qu'il voulait
» affranchir. Vous avez résolu davantage pour ce
» héros et pour ses compagnons d'armes. Hommes
» de l'Amérique du nord, je vous félicite de ce
» que les services des braves restent pleins de vie
» dans votre mémoire; car il serait téméraire de
» répondre de l'avenir des nations qui oublie-
» raient le passé par lequel elles existent. Il y a
» en vous des élémens de vigueur, et vous savez
» les nourrir. Vous avez attendu que la main
» d'un des premiers défenseurs de votre liberté
» vous aidât à remplir de pieux devoirs : déjà

» que Boston élève a
» bien digne de sole
» hommage, il song
» en vous aidant à p
» il formera des vœux
» sans vous envier l'ét
» au courage civil et
» il demandera avec
» pourquoi elle semb
» beaux jours dont e
» voir l'aurore.... Non
» il se taira, par la cra
» et les ossemens sacré
» fassent une réponse
» habitans de cette vi
» tend à la liberté sans
» sans vertu!

» Heureuse nation,
» fastes d'autres victoir

» mes opprimés de l'un des deux hémisphères,
» car vous avez été opprimés aussi et secourus.

» Ne laissez aucun de vos citoyens se faire
» grand d'une grandeur qui lui serait trop per-
» sonnelle ou qui rendrait petit ce qui serait au-
» tour de lui; car une nation ne doit pas être un
» piédestal.

» N'accordez de distinctions qu'aux vivans qui
» les ont gagnées, et aux morts qui en jouissent
» sans aucun préjudice du mérite prêt à s'élever
» à côté de leurs cendres; car la transmission de
» la gloire, par voie d'héritage, est l'acte d'un
» peuple en démence, qui aliène son avenir au
» profit d'inconnus.

» Simple citoyen d'un autre état, je suis bien
» hardi de vous envoyer ces paroles à travers les
» mers qui nous séparent; mais mon âme a dé-
» siré converser avec la vôtre; et j'ai cru que les
» conseils d'un Français qui applaudit à votre
» fortune, ne frapperaient pas des oreilles trop
» superbes et trop dédaigneuses, à l'instant
» même où un Français s'honore de votre re-
» connaissance. Cet homme, l'un de ceux aux-
» quels il est accordé de se voir tel que ses sem-
» blables seront dans l'avenir, prépare son
» retour vers la terre natale; car vous savez que
» son cœur ne se met pas en quête des heureux
» du siècle, et que pour lui la cause juste sera
» toujours la bonne cause, triomphante ou non.

» Puissent donc les vents lui être propices!
» Comblé de vos dons à la manière antique, cou-
» ronné de fleurs échappées de la main de vos
» filles modestes et de leurs mères vertueuses,
» qu'il revoie bientôt ses foyers! Qu'il nous soit
» rendu! Ah! gardez-vous de le retenir plus
» long-temps sur votre rivage! Vous êtes assez
» riches en citoyens. Je ne dirai pas que parmi
» nous ils se comptent encore, car il n'est ja-
» mais permis de médire de la patrie; mais
» quand les faibles sont ébranlés, la présence
» des forts n'est que trop nécessaire. »

Dominé par le sentiment de ses devoirs, comme citoyen, et par ses affections, comme chef d'une nombreuse famille, le général Lafayette n'avait point attendu l'expression de ces vœux de l'amitié pour se décider à revenir bientôt en France; mais cependant ce ne fut pas sans une douce émotion qu'elle se fit entendre à son cœur. Elle contribua à l'adoucissement du sacrifice qu'il avait dû s'imposer en se refusant aux prières des citoyens des États-Unis, qui de toutes parts l'avaient si tendrement et si instamment prié de se fixer au milieu d'eux.

L'intention du général était de se rembarquer avant le retour de la mauvaise saison, mais avant de quitter le sol américain, il voulut remplir encore quelques engagemens qu'il avait pris avec diverses villes; passer quelque temps au siége

du gouvernement général de l'Union, et faire une dernière visite aux ex-présidens retirés en Virginie. Nous étions déjà au milieu de juillet; il ne lui restait donc plus guère que deux mois pour l'exécution de ses projets, et il se hâta de se rendre d'abord en Pensylvanie; il traversa rapidement le New-Jersey, au milieu des témoignages accoutumés de la vénération du peuple. Je ne parlerai ni des fêtes qui lui furent encore offertes par les villes qu'il traversa, ni de la seconde visite qu'il fit à Joseph Bonaparte, en passant à Bordentown, où nous eûmes le plaisir de retrouver le colonel Achille Murat, venu à la rencontre de son frère qui arrivait d'Espagne; mais je m'arrêterai un instant encore dans Philadelphie pour y visiter les travaux hydrauliques et assister à la fête que la petite république du Schuylkill voulut aussi donner à son hôte national.

Pendant notre premier séjour à Philadelphie nous avions déjà visité la belle machine hydraulique établie sur le Schuylkill, pour fournir de l'eau à une population de cent vingt mille âmes, et nous avions été frappés de la simplicité de son mécanisme, de sa puissance admirable, de l'élégance comme du bon goût du bâtiment qui la renferme. Mais alors un peu pressés par le temps, nous n'avions que peu considéré l'ensemble, sans entrer dans l'examen des détails, et

c'était pour suppléer à ce défaut d'information que nous y retournions une seconde fois avec le comité chargé de la surveillance et des dépenses de l'établissement.

La marée se faisant sentir, dans la Delaware, bien au-dessus de Philadelphie, il s'ensuit que les habitans de cette ville ne peuvent employer l'eau de la rivière aux usages culinaires, et qu'autrefois ils n'avaient d'eau potable que celle que leur fournissaient quelques citernes qui souvent tarissaient pendant les grandes sécheresses de l'été, ou ne fournissaient qu'un breuvage malsain, cause d'un grand nombre de maladies. Le rapide accroissement de la population rendit bientôt indispensable la nécessité d'obtenir de l'eau d'une meilleure qualité et en plus grande quantité; une pompe à feu fut établie sur les bords du Schuylkill. Cette pompe, d'un entretien fort dispendieux et d'un service presque insuffisant, était cependant encore la seule ressource d'une population de plus de quatre-vingt mille âmes à la fin de 1818, époque à laquelle le comité chargé de l'approvisionnement en eau (*watering committee*), composé de citoyens distingués par leurs connaissances et leur amour du bien public, s'occupa des moyens de remplacer l'ancienne machine par une autre plus puissante et plus économique. *Fair-Mount*, sur la rive gauche du Schuylkill, parut le point le

plus favorable pour l'exécution des projets du comité. La compagnie de navigation du Schuylkill ayant permis le barrage de la rivière pour obtenir une chute d'eau, à condition qu'un canal et des écluses seraient construits aux frais de la ville, sur la rive droite, afin que la navigation ne fût point interrompue, et MM. White et Gillingham ayant consenti à céder, pour cent cinquante mille dollars, leurs droits sur le cours d'eau, le comité, affranchi de tout obstacle, soumit ses plans au conseil de ville qui les approuva et vota de suite une somme de trois cent cinquante mille dollars pour le commencement de leur exécution.

Les travaux furent commencés le 19 avril 1819, sous la direction du capitaine Ariel Cooley, et furent terminés en quatre ans. A la vue des canaux qu'il a fallu ouvrir, des digues qu'il a fallu élever, des réservoirs qu'on a été obligé de creuser à une grande profondeur dans le roc vif, on a peine à comprendre comment tant de choses ont pu être faites en si peu de temps. L'argent, il est vrai, n'a pas été épargné, mais l'argent ne suffit pas toujours, on le sait bien chez nous, pour achever de grandes choses; pour faire bien et promptement, il faut encore des agens probes, habiles, et animés de l'amour du bien public; c'est ce qu'était le capitaine Cooley, qui malheureusement paya de sa vie le zèle qu'il déploya

dans l'accomplissement de ses devoirs. Exposé sans cesse, ou aux ardeurs du soleil, ou à la fraîcheur des nuits, il gagna une maladie mortelle qui ne lui permit pas de jouir du fruit de ses travaux. Les habitans de Philadelphie regrettent encore aujourd'hui en lui le bon citoyen et l'artiste aussi habile que désintéressé.

Tel que nous l'avons vu achevé, l'établissement hydraulique de *Fair-Mount* peut fournir très-abondamment aux besoins de la ville, et offre aux amis des arts utiles un monument digne de leur attention. Le bâtiment qui renferme les machines est construit en pierres dures d'une blancheur éclatante; il a deux cent trente pieds de long sur cinquante de large; son architecture est d'ordre dorique; la section inférieure est divisée en douze compartimens solidement voûtés, propres à l'emplacement de huit pompes aspirantes et refoulantes mises en action par des roues de quatorze pieds de diamètre et de quatorze pieds de large; chaque extrémité du bâtiment est terminée par un pavillon du même ordre d'architecture, et servant, l'un aux assemblées du comité, l'autre au surveillant de l'établissement; des huit pompes, il n'y en a encore qne trois qui travaillent; elles portent à elles seules, dans le réservoir de distribution qui est à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la rivière, près de cinq millions de gallons d'eau

par vingt-quatre heures; chaque roue fait treize révolutions par minute; elles sont à aubes perpendiculaires à la circonférence, et tournent avec une régularité surprenante. Leur construction est due aux talens de M. Drury Bromley, qui, dans cette circonstance n'est point resté au-dessous de sa réputation d'habile mécanicien.

Les pompes sortent des ateliers de MM. Rush et Muhlenberg; elles sont en fonte, ont seize pouces de diamètre, et sont placées horizontalement d'après les plans de M. Graff; leur jeu est si simple et si facile, que, lorsqu'elles sont en mouvement on n'entend pas le moindre bruit et on ne remarque aucun frottement. En général, toutes les parties de cet admirable monument de l'industrie américaine sont traitées avec le même soin, et il est impossible de le visiter sans se sentir pénétré d'admiration pour tous ceux qui ont contribué à sa conception et à son achèvement. M. John Moore, chargé de la maçonnerie, et M. Frederick Erdman, chargé de la charpenterie, ne sont point restés en arrière de leurs collaborateurs, et tout le monde paie aussi un tribut de reconnaissance à la précision des calculs de M. Thomas Oaks, dans l'évaluation et l'application des forces nécessaires pour obtenir, avec le moins de frais possible, les résultats les plus avantageux.

La somme totale des dépenses faites pour la

construction de cet établissement s'élève à quatre cent vingt-six mille trois cent trente dollars, dont l'intérêt à cinq pour cent est de vingt-un mille trois cent seize dollars. La dépense annuelle pour salaire des ouvriers, réparations des machines, chauffage, huile, etc., est de quinze cents dollars seulement, ce qui, ajouté aux intérêts, ne fait qu'une somme totale de vingt-deux mille huit cent seize dollars, pour distribuer à la ville de Philadelphie près de cinq millions de gallons d'eau par vingt-quatre heures. L'ancienne pompe à feu ne pouvait fournir qu'un million six cent mille gallons d'eau par vingt-quatre heures, et coûtait par an trente mille huit cent cinquante-huit dollars; pour lui en faire fournir cinq millions de gallons, il aurait fallu dépenser chaque année une somme de soixante-un mille sept cent seize dollars au moins; on a donc obtenu, par la construction de la nouvelle machine, une économie annuelle de trente-huit mille neuf cents dollars. A cet immense avantage il faut en ajouter plusieurs autres encore non moins précieux, tels que l'assainissement de la ville; l'augmentation des ressources contre les incendies; l'embellissement des places publiques par des fontaines abondantes; la faculté pour chaque habitant d'avoir une conduite d'eau dans sa maison pour la modique somme de cinq dollars par an; enfin, la

facilité d'établir dans la ville diverses usines ou fabriques mues par des machines hydrauliques.

Tous ces détails furent entendus avec un vif intérêt par le général Lafayette, qui exprima sa satisfaction et son admiration, en disant que la machine hydraulique de Philadelphie était selon lui la parfaite image du gouvernement américain, dans lequel on trouve à la fois *simplicité*, *force* et *économie*. Au moment où il allait se retirer, M. Lewis, comme président, et au nom du comité, lui offrit un modèle de la machine, et d'une section verticale du bâtiment parfaitement exécuté en bois d'acajou; le général le reçut avec reconnaissance, et assura M. Lewis qu'il aurait un véritable plaisir à montrer à ses amis d'Europe cette preuve de la perfection des arts mécaniques aux États-Unis.

Quoique pendant toute la durée de notre second séjour à Philadelphie la chaleur fût excessive, et que le thermomètre de Fahrenheit marquât habituellement 98 degrés, et qu'il montât quelquefois à 104, le général Lafayette n'en sortit pas moins chaque jour, soit pour assister aux réunions auxquelles il était invité, soit pour aller visiter les environs de la ville, et sa santé n'en fut pas altérée un instant.

Ce fut le 20 juin que nous allâmes visiter le champ de bataille de Germantown et la *Maison de Chew*, sur les murs de laquelle se retrouvent

encore des traces de balles et de boulets qui prouvent combien fut important le rôle qu'elle joua dans le combat qui se livra autour d'elle. Après avoir déjeuné avec M. Benjamin Chew, propriétaire de cette maison historique, le général continua sa route jusqu'à Chesnut-Hill, en vue de Barren-Hill, où le 20 mai 1778 il opéra avec tant de bonheur et de succès la fameuse retraite qui commença sa réputation de tacticien; de là il rentra à Germantown, pour y passer quelques instans avec les habitans, qui le prièrent de visiter leur université, où les étudians le reçurent avec enthousiasme. Nous trouvâmes parmi eux le jeune Fernando Bolivar, fils adoptif du libérateur; le général Lafayette lui parla avec plaisir des espérances que les amis de la liberté et de l'humanité fondaient sur le caractère de son oncle, qui jusqu'alors avait marché d'un pas ferme dans la carrière ouverte par Washington; le jeune homme parut pénétré de reconnaissance, et s'exprima de manière à faire espérer que ce ne serait point inutilement qu'on l'aurait envoyé étudier les institutions politiques des États-Unis.

Au moment où nous allions quitter Germantown, M. John Watson offrit au général un présent fort précieux par la nature des souvenirs qu'il réveillait; c'était une boîte formée de plusieurs pièces de différens bois, dont il raconta ainsi l'origine et l'histoire.

« Le corps de la boîte est fait d'un morceau » d'un noyer noir, vieil enfant de la forêt qui » autrefois couvrait le sol de Philadelphie. Con- » temporain des arbres qui prêtèrent leur om- » brage à William Penn et à ses compagnons, » il élevait encore en 1818, ses superbes rameaux » en face de la salle où fut déclarée notre indé- » pendance.

» Le couvercle se forme d'un assemblage de » quatre pièces différentes.

» La première est façonnée d'une branche » d'un arbre forestier, dernier survivant de ceux » qui virent creuser les premières fondations de » Philadelphie. La vigueur qui anime encore sa » vieille végétation, atteste la rapidité de l'ac- » croissement de la ville qu'il a vue naître.

» La seconde est faite d'un morceau de chêne, » débris du premier pont construit en 1683, sur » la petite rivière du Canard. Ce morceau a été » retrouvé en 1823, à environ six pieds au-des- » sous du sol actuel.

» La troisième provient de l'orme célèbre sous » lequel Penn fit son premier traité avec Shac- » kamaxum. Il tomba de vétusté en 1810, mais » un de ses rejetons s'élève aujourd'hui, plein de » vigueur, dans le jardin de l'hôpital, et nos » concitoyens aiment à s'entretenir de son ori- » gine sous son ombrage.

» La quatrième rappelle des souvenirs plus

» anciens encore. C'est un fragment de la pre-
» mière maison élevée par des mains européen-
» nes sur le sol américain! C'est un morceau d'a-
» cajou de l'habitation construite et occupée,
» en 1496, par l'immortel Colomb! Honneur
» au gouvernement haïtien qui veille encore au-
» jourd'hui avec soin à la conservation de ce pré-
» cieux monument.

» Je vous offre ces reliques avec confiance, con-
» tinua M. Watson, persuadé que je suis que
» c'est avec intérêt que vous recevrez tout ce qui
» se rattache aux souvenirs des premiers déve-
» loppemens d'un peuple qui a reçu tant de
» preuves de votre amitié. »

Le général Lafayette fut en effet très-flatté du présent de M. Watson. Il le reçut avec reconnaissance et lui promit qu'il le placerait parmi les plus précieux souvenirs de son voyage. A ce premier présent M. Watson en ajouta un autre, non moins précieux, c'était un morceau de la frégate l'*Alliance*, bâtiment de guerre américain, sur lequel Lafayette avait traversé deux fois l'Océan pendant la guerre révolutionnaire.

Le 21, nous partîmes de Philadelphie pour aller passer la journée dans l'*état de Schuylkill*. Mais avant de parler des honneurs que le voyageur y reçut, je dois dire un mot de l'histoire de cet *état*:

« En 1731 quelques citoyens de Philadelphie

se réunirent pour former une association dont le double but était le plaisir et la bienfaisance. Ils achetèrent un vaste terrain près des chutes du Schuylkill ; y construisirent une maison commode pour leurs réunions ; élurent un gouverneur, un conseil, un secrétaire d'état, un trésorier et un juge ; prirent un sceau particulier, et se constituèrent *colonie du Schuylkill.* Plus d'un demi-siècle s'écoula sans que l'existence de la colonie fût troublée par le plus léger accident ; chacun de ses jours était marqué par des bienfaits, et la joie et la confiance étaient de tous les banquets périodiques qui réunissaient les citoyens à la même table. Mais, soumise au sort commun des états qui tous ont leurs vicissitudes, la colonie du Schuylkill devait avoir aussi sa révolution. En 1783, à la suite d'un dîner de plus de cinquante couverts, la nation se souleva et se déclara indépendante ; elle voulut revoir sa constitution, et la colonie du Schuylkill devint en quelques heures l'*état républicain du Schuylkill*, sans que la métropole fît la moindre tentative pour s'y opposer. Depuis ce temps la nouvelle république n'a cessé de croître en force, en richesses ; ses plaisirs et sa bienfaisance ont suivi la même progression ; maîtresse aujourd'hui d'un territoire plus vaste, qu'elle a acquis par un traité avec un fermier, elle a transféré le siége

de son gouvernement, c'est-à-dire ses filets, sa cuisine et sa cave, à trois milles plus bas, sous de frais ombrages qu'arrosent toujours les eaux du Schuylkill. C'est là que le général Lafayette fut reçu par les citoyens et les magistrats qui, en costume de pêcheurs, étaient venus l'attendre à la frontière de l'état. Dans une courte, mais éloquente harangue, le secrétaire d'état lui retraça l'histoire de la république, depuis sa fondation jusqu'au jour présent, et termina en lui annonçant que le titre et les droits de citoyens lui avaient été décernés à l'unanimité. Dès que le général eut exprimé son acceptation et sa reconnaissance, on le revêtit du costume national, et, la tête ombragée du large chapeau de paille, il prit part aux occupations de la communauté. Ainsi que M. George Lafayette et M. de Syon, je fus admis aux travaux de la journée; peuple et magistrats, tout le monde se mit indistinctement à l'œuvre. Montés sur les bateaux de la république, nous fîmes une pêche abondante, et à quatre heures nous prîmes place au banquet apprêté par nos mains. Jamais repas ne fut plus gai ni arrosé de meilleur vin, et long-temps encore nous nous rappellerons les plaisirs et le bonheur que l'on goûte dans l'état du Schuylkill.

Les huit jours que nous venions de passer à Philadelphie, comme en famille, avaient com-

plétement reposé le général; et, quoique la chaleur continuât à être excessive, il se remit en route le 25 pour se rendre à Wilmington, où un grand nombre de Pensylvaniens et de Virginiens l'attendaient pour le conduire sur le champ de bataille de Brandywine. Ce champ de bataille n'a point été illustré par une victoire, comme on le sait, mais son souvenir n'en est pas moins cher aux Américains, qui se rappellent avec reconnaissance le sang dont leurs pères et le jeune Lafayette l'arrosèrent pour la défense de leurs droits et de leur indépendance. Heureux le pays dans lequel les événemens sont plus appréciés par leur influence sur les destinées de la patrie, que par l'éclat du moment! Les hommes qui préparèrent l'indépendance des États-Unis en se faisant battre à Bunker's-Hill et sur les bords de la Brandywine, ne sont pas moins grands aujourd'hui aux yeux de la nation que ceux qui l'affermirent par la victoire de York-Town.

Au commencement de septembre 1777, le général Howe, à la tête de dix-huit mille hommes de l'armée anglaise, s'était embarqué sur la flotte commandée par son frère, et avait quitté New-York sans qu'on eût pu connaître exactement le but de son expédition. Quelques jours après on apprit qu'il avait remonté la Chesapeak et débarqué à Head of Elk, pour se porter sur

Philadelphie. Aussitôt Washington traversa cette capitale de la Pensylvanie, où siégeait le congrès, se porta à la rencontre de l'ennemi, et livra quelques combats entre le point de débarquement et un petit ruisseau appelé la Brandywine, derrière lequel l'armée américaine, bien inférieure en nombre et presque toute composée de milices, vint prendre position. Elle avait devant elle le gué de Chadsford, où l'on présumait que se livrerait la bataille; mais le général Howe, laissant un corps devant ce gué pour couvrir sa manœuvre, marcha par la gauche pour passer un autre gué sur la droite des Américains. Ce mouvement fut d'autant plus difficile à reconnaître, que les bords de la rivière étaient très-boisés, et que, par une singulière fatalité, les deux chemins parallèles qui conduisaient aux deux gués portaient le même nom, en sorte que les rapports faits à Washington, par ses coureurs, quoiqu'en apparence contradictoires, étaient cependant également vrais. Cette confusion de noms jeta le général américain dans une cruelle incertitude; il hésita trop long-temps sur le parti qu'il avait à prendre, et perdit un temps précieux pour la victoire. S'il eût pu être mieux instruit des mouvemens de l'ennemi, il aurait certainement passé le gué qui était devant lui, aurait culbuté la division anglaise qui était restée à Chadsford, sous les ordres de

Knipphauzen, et serait ensuite tombé brusquement sur le corps du général Howe, qui, surpris dans sa marche de flanc, aurait eu bien de la peine à éviter une entière défaite; mais l'occasion passa rapidement, et bientôt quelques coups de fusils tirés sur sa droite, apprirent à Washington tout le danger de sa situation. Heureusement il avait fait prendre position en arrière du second gué à trois brigades commandées par Sullivan et Sterling; ces trois brigades soutinrent vigoureusement l'attaque, et arrêtèrent un instant les Anglais par un feu très-meurtrier; mais leur ligne ayant été débordée à droite et à gauche par des forces supérieures, les ailes plièrent. Le centre continua à faire bonne contenance malgré la grêle de mitraille qui l'écrasait; mais enfin ce centre s'ébranla lui-même, et allait battre en retraite, lorsque le jeune Lafayette, qui, malgré son brevet de major, servait encore comme simple volontaire auprès du général en chef, s'élança à bas de son cheval, et vint se placer, l'épée à la main, à la tête d'une compagnie de grenadiers qui, ranimée par cet acte de vigueur, tint ferme encore quelques instans. Bientôt Lafayette reçut un coup de feu au-dessous du genou, et fut obligé de se retirer aussi avec ses grenadiers; mais il avait déjà recueilli le fruit de son dévouement; il avait donné le temps à Washington d'accourir avec la division du général Greene, et

de rétablir le combat sur une seconde ligne. Là, on se battit avec acharnement de part et d'autre, et l'on vit l'étonnant spectacle de milices se ralliant après un premier échec et attendant de pied ferme un ennemi supérieur en nombre et en discipline. L'issue de ce second combat était encore douteuse, lorsque tout à coup Washington apprit que le gué de Chadsford était forcé, et que Knipphausen allait tomber sur son flanc gauche; il s'empressa alors d'opérer sa retraite sur Chester, où il arriva le soir avec toute son armée.

La bataille était perdue, mais les Anglais avaient payé cher leur victoire, et les Américains venaient d'augmenter leur force morale par leur défaite même. Dans cette journée Lafayette avait scellé de son sang son alliance avec les principes pour lesquels il avait traversé l'Océan, et venait de s'assurer pour jamais la reconnaissance d'une nation chez laquelle les sentimens généreux survivent aux générations.

C'était encore pour exprimer cette reconnaissance à leur vieil ami, que les soldats révolutionnaires de la Pensylvanie et de la Virginie s'étaient réunis avec leurs enfans pour conduire Lafayette sur le champ de bataille de Brandywine. Le 26 juillet nous quittâmes Chester avec un nouveau cortége, à la tête duquel figuraient les deux plus vieux officiers révolutionnaires des

comtés voisins, le colonel Mac-Clean et le capitaine Anderson. De nombreux corps de milices nous avaient précédés et étaient allés prendre position sur l'ancien campement de l'armée américaine, où l'on trouve encore les traces d'une ancienne redoute. Il était environ midi lorsque nous arrivâmes sur les bords de la Brandywine, que nous devions traverser au point même où, nous avait-on dit, l'armée l'avait passée; mais, en approchant du ruisseau, le général Lafayette jeta un coup d'œil sur le terrain environnant, et dit : « Ce » ne peut pas être ici que nous passâmes en 1777, » ce doit être un peu plus haut. » On reconnut en effet que le passage s'était effectué au-dessus du point où nous nous trouvions. Cette justesse de coup d'œil et cette fraîcheur de mémoire excitèrent au plus haut degré l'admiration des nombreux témoins.

A Chadsford, le général apprit qu'un de ses compagnons d'armes, Gedeon Gilpin, chez lequel il avait passé la nuit la veille de la bataille, était maintenant retenu au lit par l'âge et les infirmités, et se désespérait de ne pouvoir joindre ses hommages à ceux de ses concitoyens; il s'empressa de se rendre auprès du vieillard, qu'il trouva entouré de sa famille. Gedeon Gilpin, malgré son extrême affaiblissement, le reconnut aussitôt qu'il entra, et lui témoigna, par des larmes de reconnaissance et d'attendrissement, combien

cette visite répandait de charme et d'adoucissement sur ses derniers instans.

En arrivant sur le champ de bataille, le général reconnut successivement et nous indiqua lui-même tous les points principaux sur lesquels les deux armées avaient manœuvré et combattu le 11 septembre 1777, et ses souvenirs ne l'égarèrent pas un seul instant. Arrivé à l'endroit où s'était livré le premier combat, et où il avait été blessé, il s'arrêta un instant; ses anciens compagnons se pressèrent autour de sa voiture, et les milices défilèrent devant lui aux cris mille fois répétés de *vive Lafayette!* Pendant toute cette scène qui lui causa une profonde émotion, et que sa modestie chercha plusieurs fois à abréger, il ne parla à ceux qui l'entouraient que de la présence d'esprit que Washington avait montrée dans cette fatale journée du 11 septembre, et du courage avec lequel les soldats et les officiers l'avaient secondé; mais c'était en vain qu'il rappelait les noms des plus illustres chefs, et qu'il leur attribuait toute la gloire d'avoir sauvé l'armée, on lui répondait en lui montrant le sol qu'il avait arrosé de son sang, et la vue de ce monument indestructible exaltait au plus haut degré la reconnaissance des nombreux spectateurs qui l'accompagnaient.

En prolongeant notre promenade par la route par laquelle les Anglais avaient conduit leur pre-

mière attaque, nous arrivâmes à la maison de M. Samuel Jones; elle avait été occupée quelques instans par le général Howe pendant la bataille, et porte encore des traces du feu bien dirigé de l'artillerie américaine. A la suite de l'élégante collation offerte par M. Jones, on nous distribua quelques projectiles et débris d'armes ramassés sur le champ de bataille, et nous retournâmes avec ces précieuses reliques à West-Chester, où nous achevâmes la journée au milieu de nouvelles fêtes préparées par les citoyens.

Dans les récits multipliés que j'ai faits des fêtes publiques auxquelles j'ai assisté pendant mon séjour aux États-Unis, on a dû être frappé de cette union constante des idées religieuses et des sentimens patriotiques, qui caractérise si fortement les citoyens de cette république; mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que leur religion, dégagée de pratiques minutieuses, ressemble autant à un *sentiment* que leur amour de la liberté ressemble à une *croyance*. Chez eux un orateur politique ne termine jamais un discours d'apparat sans invoquer ou sans remercier la puissance divine, de même qu'un ministre des autels, en montant en chaire, commence toujours par rappeler à ses auditeurs leurs devoirs comme citoyens, et le bonheur qu'ils ont de vivre sous de sages institutions. Aussi peut-on dire que ce mélange de morale politique et de théosophie

répand sur toutes les actions des Américains une teinte de gravité et de profonde conviction dont le charme et l'influence sont inexprimables. Ainsi comment entendre, par exemple, cette invocation si simple, si touchante du révérend William Latta, sans être profondément ému et sans unir sa pieuse reconnaissance à la sienne?.... Nous allions prendre place au banquet offert à l'hôte national par les citoyens de West-Chester, lorsque le président du jour, remarquant qu'un ministre de l'Église se trouvait au nombre des convives, il le pria de vouloir bien dire le *benedicite*. Le révérend William Latta prononça aussitôt la bénédiction, à laquelle il ajouta les paroles suivantes:

« Dieu tout puissant, notre père céleste! nous » te rendons grâce des bienfaits dont tu as com- » blé la nation américaine, et dont ce jour nous » retrace le souvenir. Nous te rendons grâce » d'avoir versé dans le sein de nos pères l'amour » pur de la liberté, et de leur avoir inspiré, pen- » dant notre enfance, le désir et la force de la » conquérir. Nous te rendons grâce de ce que » ce même esprit fut porté sur une terre loin- » taine, et de ce que tu mis dans le cœur de » l'étranger, dont nous fêtons aujourd'hui la pré- » sence, le désir d'épouser notre fortune et nos » dangers; de ce qu'au milieu des épreuves aux- » quelles il a été exposé, tu as épargné sa vie » précieuse pour lui permettre, après un demi-

» siècle, de revoir notre pays, d'y recevoir les
» tributs d'admiration du peuple, et d'y recon-
» naître les fruits de cette indépendance qu'il a
» si puissamment concouru à fonder! »

Un comité de la ville de Lancastre était venu chercher le général Lafayette jusqu'à Chester, que nous quittâmes le 27, après y avoir pris congé d'un grand nombre de soldats de 1776, qui ne purent recevoir le dernier adieu de leur ancien général sans répandre des larmes.

Je crois avoir déjà signalé ce fait très-remarquable, qu'au sud comme au nord, à l'est comme à l'ouest des États-Unis, nous avions rencontré des hommes de mœurs et de langages différens, régis à leur commun avantage par un même gouvernement démocratique, et vivant en bonne harmonie, au sein du bonheur privé et de la prospérité publique, sous l'égide des mêmes institutions. De cette observation nous avions dû conclure naturellement que ni la grandeur d'un état, ni la différence des mœurs des habitans de ses provinces ne sont un obstacle à l'établissement et à l'administration du gouvernement républicain, qui se base sur une égale appréciation des intérêts de tous. Rien peut-être n'était plus propre à confirmer le général Lafayette dans cette opinion, que la vue de Lancastre et du comté du même nom, où l'on trouve une réunion complète des hommes de tous les points de l'Amérique et

de l'Europe, presque tous de différens cultes religieux, mais tous également attachés aux sages institutions qui les régissent.

Je ne décrirai point les fêtes que les citoyens de Lancastre offrirent à leur hôte et à leur ami, quoiqu'elles ne l'aient cédé ni en magnificence, ni en cordialité, à celles des villes les plus considérables de l'Union. Mais je ne veux point cependant passer sous silence les faits qui, par leur nature, peuvent servir à faire connaître l'unité de sentimens et de principes qui caractérise toutes les classes de la nation américaine; en conséquence, je rappellerai ici la démarche du clergé de toutes les communions de la ville et des campagnes voisines, qui, à la nouvelle de l'arrivée du général, se réunit spontanément, et vint joindre ses patriotiques félicitations à celles des autres citoyens. La parole fut portée par le doyen des ministres religieux, au nom de toutes les communions, sans distinction de dénomination. Si je rapportais ce discours, il donnerait un nouveau poids à ce que j'ai avancé plus haut sur le caractère du clergé américain; mais il me suffira, je crois, de rapporter seulement le passage de la réponse du général, dans lequel cette opinion est exprimée avec une force et une précision qui ne laissent aucun doute sur sa conviction.

« Je reçois, » répondit-il, « avec une profonde » reconnaissance, les témoignages d'estime et de

» bonté que les ministres de la religion, dans
» cette ville et les lieux environnans, ont bien
» voulu me donner, et que vous m'exprimez,
» monsieur, d'une manière si touchante. Dans
» mon heureux voyage, j'ai souvent eu l'occasion
» d'observer la vénération qu'inspire le clergé de
» toutes les dénominations, dont les membres,
» apôtres des droits de l'homme, sont les organes
» toujours conséquens d'une religion ordinaire-
» ment fondée sur les principes de liberté et d'é-
» galité, et sur l'élection des ministres évangé-
» liques par le peuple. »

En quittant Lancastre, nous nous rendîmes à Port-Déposite, sur les bords de la Susquehanna, où nous trouvâmes une députation de Baltimore, avec laquelle nous nous embarquâmes pour nous rendre dans cette dernière ville. Chemin faisant nous visitâmes le Havre-de-Grâce, petit bourg situé au point où la Susquehanna se jette dans la baie de la Chesapeak. Nous ne nous y arrêtâmes que quelques heures, et nous continuâmes notre navigation que le beau temps favorisa, et qui fut abrégée encore par les plaisirs que nous goûtâmes à bord. Du haut de notre navire nous voyions se déployer sous nos yeux les belles plaines et les riches coteaux du Maryland; nos compagnons de voyage, pressés autour de Lafayette, lui montraient au loin les champs dans lesquels il combattit autrefois pour leur indépendance, et de

distance en distance, sur le rivage, des groupes de citoyens attirés par le bruit des airs nationaux qui retentissaient à notre bord, témoignaient, par de fréquentes acclamations, la joie que leur faisait éprouver la présence du fils adoptif de leur patrie.

Le soleil était déjà couché depuis long-temps lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Patapsco, et ce ne fut qu'à minuit que nous abordâmes les quais de Baltimore. Malgré cette heure avancée, un grand nombre de personnes attendaient l'arrivée du navire, et à son débarquement, le général Lafayette se trouva au milieu d'une foule amie. Mais au moment où il mettait pied à terre, une affreuse lueur éclaira tout à coup le port, et au sud de la ville nous vîmes des flammes s'élever jusqu'au ciel... Aussitôt le cri sinistre: *Au feu! au feu!* retentit dans toutes les rues, et les citoyens effrayés se précipitèrent hors de leurs maisons. Jaloux de pouvoir offrir les premiers secours, nous laissâmes le général aux soins de deux membres du comité, qui l'emmenèrent malgré lui à l'hôtel qui lui était préparé, et nous courûmes de toute la vitesse de nos jambes vers le lieu de l'incendie; mais nous trouvâmes que nous avions été devancés de beaucoup par quatre pompes qui déjà étaient en pleine activité; d'autres pompes arrivaient de toutes parts, conduites par de jeunes volontaires,

et prenaient place à côté des premières, et cela avec une telle promptitude, que, quoique le feu eût éclaté dans un magasin de bois de construction, les flammes ne tardèrent pas à être maîtrisées, et peu après complétement éteintes. Réduits, malgré nous, au rôle de spectateurs inutiles, nous rentrâmes chez nous à deux heures du matin, pénétrés d'admiration pour le zèle et l'habileté des jeunes pompiers volontaires de Baltimore.

CHAPITRE XVI.

RETOUR A WASHINGTON. — CARACTÈRE DU NOUVEAU PRÉSIDENT. — VISITE A L'EX-PRÉSIDENT DEVENU CULTIVATEUR ET JUGE DE PAIX. — LE GOUVERNEMENT OFFRE A LAFAYETTE UN BATIMENT DE L'ÉTAT POUR RETOURNER EN FRANCE. — PRÉSENS OFFERTS A BOLIVAR PAR L'INTERMÉDIAIRE DE LAFAYETTE. — NOUVEL HOMMAGE DE LA VILLE DE NEW-YORK. — ADIEUX DU PRÉSIDENT A L'HÔTE DE LA NATION. — DÉPART DE WASHINGTON-CITY. — PASSAGE A BORD DE LA BRANDYWINE. — TRAVERSÉE. — TÉMOIGNAGES D'ATTACHEMENT ET DE REGRETS DES MARINS DE LA BRANDYWINE A LAFAYETTE. — RÉCEPTION AU HAVRE. — QUELQUES HEURES A ROUEN. — RÉCEPTION DE LAFAYETTE A LA GRANGE PAR LES HABITANS DE SA COMMUNE.

Après avoir pris deux jours de repos à Baltimore, nous partîmes pour Washington-City. Le général Lafayette désira qu'aucun appareil ne marquât son départ, et les citoyens, toujours empressés à satisfaire ses désirs, se contentèrent de venir le soir recevoir ses adieux et lui offrir l'expression de leurs regrets. Cette cérémonie dura plusieurs heures, et laissa dans nos cœurs l'empreinte d'une profonde mélancolie. Le 1er. août nous nous mîmes en route avec deux membres du comité de la ville. A quelques milles de Washington, nous rencontrâmes une voiture élégante

[illegible]

Après avoir pris deux jours de repos à [illegible] nous partîmes pour Washington-C[illegible] général Lafayette désira qu'aucun appa[illegible] marquât son départ, et les citoyens, [illegible] empressés à satisfaire ses désirs, se content[illegible] de venir le voir recevoir ses adieux et lui [illegible] les protestations de leurs regrets. Cette cérémonie [illegible] plus un honneur, et laissa donc nos cœurs [illegible] [illegible] se [illegible] mêlan[illegible] [illegible]. Le s[illegible]

ADAMS JEUNE.

qui s'arrêta près de la nôtre; un jeune homme en descendit et demanda le général Lafayette. C'était le fils aîné du nouveau président, M. Adams; il était envoyé par son père au-devant de l'hôte national, pour lui annoncer qu'il avait sollicité et obtenu des citoyens de la métropole la permission de lui offrir un logement dans sa maison. Le général accepta l'invitation pour lui et ses compagnons de voyage, passa dans la voiture du jeune Adams, et nous continuâmes notre route. Nos deux membres du comité de Baltimore n'avaient point prévu cette circonstance, et elle les jetait dans un assez grand embarras. Partisans zélés du général Jackson, ils s'étaient prononcés avec éclat contre M. Adams au moment de son élection; celui-ci ne l'avait point ignoré, et aujourd'hui il leur paraissait difficile de se présenter chez lui sous les auspices du général Lafayette, sans s'exposer à passer pour des hommes qui voulaient faire *amende honorable*. Ils prirent donc le parti de se séparer de nous en entrant en ville, et d'aller loger à l'auberge. Pendant les débats électoraux, j'avais souvent entendu les adversaires de M. Adams lui reprocher des habitudes aristocratiques qu'il avait contractées, disait-on, dans les cours étrangères où il avait passé de longues années. Cette accusation me paraissait bien en opposition avec ce que j'avais vu et ce que j'ai rapporté de sa con-

duite sur le bateau à vapeur qui nous avait conduits de Frenchtown à Baltimore; mais enfin, à force de l'entendre dire, je commençais à craindre qu'avec l'exercice du pouvoir il ne lui fût venu ce qu'en Europe nous appelons des manières de prince; aussi fus-je bien agréablement surpris lorsqu'en arrivant à Washington-City je reconnus que le président n'avait pas changé. Nous trouvâmes M. Adams à la place de M. Monroe, il est vrai; mais l'homme public était encore le même. La simplicité des domestiques, le facile accès de la maison ne nous parurent pas avoir subi la moindre altération, et dans l'accueil que nous fit M. Adams nous retrouvâmes toute la cordialité de son prédécesseur.

Le président sut bientôt pourquoi nos compagnons de voyage ne s'étaient point présentés chez lui, et il s'empressa de leur envoyer une invitation à dîner, qu'ils acceptèrent sans hésitation et sans embarras, comme des hommes qui tiennent compte de la politesse qu'on leur fait, mais qui ne croient point s'engager en la recevant.

Les logemens que le président nous avait préparés dans sa maison étaient simples, mais commodes et de bon goût. Jaloux de faire goûter au général Lafayette le repos dont il supposait qu'il devait avoir besoin après tant et de si longs voyages, après tant d'émotions diverses et pro-

fondes, il se renferma avec nous dans la vie privée. Secondé par madame Adams, ses deux fils et deux de ses nièces, il nous fit goûter, si je puis m'exprimer ainsi, les douceurs de la vie de famille. Rarement, pendant les premiers jours, nous vîmes s'asseoir avec nous à la table ou au foyer domestique, plus de deux ou trois personnes à la fois, et c'étaient pour l'ordinaire quelques-uns des officiers du gouvernement, qui, après avoir travaillé toute la journée avec le président, étaient retenus par lui à dîner et aux conversations intimes de la soirée. Ce fut pendant ce temps, qui s'écoula trop rapidement, que je pus apprécier le caractère de M. Adams, que je ne connaissais alors que par les éloges de ses amis et les attaques de ses adversaires. Je trouvai que les premiers n'avaient été que vrais, et que les seconds s'étaient laissé égarer par l'esprit de parti. Il est difficile d'avoir l'esprit mieux cultivé et plus juste que le successeur de M. Monroe. Les beaux reliefs du Capitole, à la composition desquels il n'est pas étranger; un traité des poids et mesures écrit par lui; et de nombreuses missions diplomatiques qu'il a remplies avec distinction, témoignent de son goût dans les arts, de la justesse de son esprit dans les sciences, et de son habileté en politique. Quant à l'accusation d'aristocratie portée contre lui par quelques-uns, elle est suffisamment repoussée par la simplicité

de ses mœurs, que n'a point altérée son élévation à la première magistrature de la république.

Cependant chaque jour le général Lafayette préparait son retour en Europe, mais avant de quitter le sol américain il voulait revoir encore quelques-uns de ses vieux amis de la Virginie; il voulait surtout aller embrasser et remercier celui qui, comme chef de l'état, l'avait reçu au siége du gouvernement, et qui, aujourd'hui, rentré dans la vie privée, continuait à donner à ses concitoyens l'exemple de toutes les vertus en cultivant son modeste patrimoine. Le général en parla au président Adams, qui lui offrit de l'accompagner dans cette visite, en disant « qu'il » saisissait avec empressement cette occasion » d'aller offrir à son prédécesseur son tribut de » vénération et d'attachement. » Le 6 août, jour fixé pour ce voyage, nous prîmes la route qui conduit à Oak-Hill, retraite de M. Monroe, à trente-sept milles de Washington. M. Adams prit dans sa voiture le général Lafayette, M. George Lafayette et un de se amis; je montai dans un tilbury avec le fils aîné du président, et nous quittâmes ainsi la ville sans suite et sans escorte. Arrivés au pont du Potomac nous nous arrêtâmes pour payer le droit de passe. Le receveur, après avoir compté les personnes et les chevaux, reçut du président la somme fixée par le tarif, et nous repartîmes aussitôt; mais à

peine avions-nous fait quelques pas que nous entendîmes crier derrière nous : « Monsieur le pré-
» sident! Monsieur le président ! vous m'avez
» donné onze sous de moins !... » et nous vîmes arriver le receveur, tout essoufflé, tenant dans sa main l'argent qu'il venait de recevoir, et indiquant l'erreur contre laquelle il réclamait. Le président l'écouta attentivement, recommença le compte avec lui, et tomba d'accord qu'il lui devait encore onze sous ; au moment où il mettait la main à sa poche pour les payer, le receveur reconnut le général Lafayette dans la voiture, et voulut rendre le prix de son passage, en déclarant que tous les ponts et toutes les barrières étaient libres pour l'hôte de la nation ; mais M. Adams lui fit observer qu'aujourd'hui le général Lafayette ne voyageait point d'une manière officielle, comme hôte national, mais simplement comme ami du président, et qu'à ce titre il n'avait droit à aucune faveur. Ce raisonnement parut juste au receveur, qui se retira en emportant l'argent. Ainsi, pendant tout le cours de ses voyages dans les États-Unis, le général ne fut soumis qu'une seule fois à la règle commune des péages, et ce fut précisément le jour où il voyageait avec le chef de l'état, circonstance qui, dans tout autre pays, lui eût probablement conféré le privilége de ne point payer.

Nous n'arrivâmes à Oak-Hill que le lendemain

de notre départ de Washington. Nous trouvâmes l'ex-président des États-Unis, devenu cultivateur, commodément établi avec toute sa famille, dans une jolie maison près de sa ferme, surveillant lui-même ses travaux d'agriculture, et s'occupant de l'amélioration de sa propriété délaissée depuis long-temps pour les intérêts publics. Quelques amis de M. Monroe s'étaient réunis près de lui pour l'aider à recevoir le général Lafayette. Nous passâmes trois jours avec eux; alors les habitans de Leesburg, petite ville du voisinage, vinrent avec les milices du comté de Lundun, chercher l'hôte national pour le faire assister aux fêtes qu'ils lui avaient préparées. Le président, l'ex-président et le chef de justice des États-Unis, l'accompagnèrent, et reçurent leur part des hommages populaires; mais il était facile de reconnaître que ces hommages leur étaient accordés plutôt à cause de la vénération qu'inspiraient leur vertus, que par rapport aux titres dont ils étaient revêtus.

Après les fêtes de Leesburg et du comté de Loudun, nous revînmes à Oak-Hill, où nous prîmes congé de M. Monroe pour retourner à Washington. Désirant faire ce voyage en un jour, nous partîmes de grand matin, mais nous eûmes bientôt lieu de nous repentir de cet arrangement; vers deux heures, la chaleur devint si accablante, qu'un des chevaux de la voiture de

M. Adams tomba frappé d'un coup de sang. Ce fut en vain que le cocher tenta de lui sauver la vie par d'abondantes saignées, en quelques minutes nous le vîmes expirer dans le fossé au fond duquel il avait roulé en tombant. Dès que l'accident s'était manifesté, nous avions tous mis pied à terre pour aider à relever le cheval, mais le voyant mort, nous prîmes place sur l'herbe, autour de son corps, pendant qu'un domestique allait en chercher un autre au plus prochain village. Des voyageurs passaient à chaque instant à côté de nous, et jetaient un regard de curiosité sur ce groupe dans lequel pas un seul ne soupçonna la présence du premier magistrat de la république, et du fils adoptif d'une grande nation.... Un nouveau cheval nous ayant été amené, nous reprîmes notre voyage, mais le retard que nous avions éprouvé par cet accident, nous fit arriver à Washington bien après le coucher du soleil, ce qui nous empêcha de visiter les chutes du Potomac, près desquelles nous repassâmes le fleuve. On les dit d'un très-bel effet, quoique peu élevées.

Peu de jours après nous quittâmes encore une fois la capitale pour faire une dernière tournée dans la Virginie. Cette fois nous visitâmes Albemarle, Culpepper, Fauquier, Warrenton et Buckland. Quoique dans toutes ces villes les pas du général Lafayette fussent marqués par des

fêtes populaires, il ne pouvait se défendre d'un sentiment pénible, en songeant que dans quelques jours il allait s'éloigner peut-être pour jamais de cette contrée qui renfermait tant d'objets de son affection. A Albemarle nous fûmes rejoints par M. Monroe, que nous trouvâmes revêtu d'un nouveau caractère public. Fidèle à cette doctrine, qu'un citoyen se doit toujours tout entier au service de son pays, il n'avait pas cru que son titre d'ancien président de la république, le dispensât d'être encore utile à ses concitoyens, et il avait accepté les fonctions de juge de paix de son comté, auxquelles l'avaient appelé les suffrages et la confiance de ses voisins. M. Madisson avait aussi quitté sa retraite de Montpellier, et nous rejoignit sur la route de Monticello, où le général voulut aller prendre congé de son vieil ami Jefferson, que l'affaiblissement de sa santé retenait maintenant dans un pénible repos. La réunion, à Monticello, de trois hommes qui, par leur élévation successive à la suprême magistrature de l'état, avaient donné à leur patrie vingt-quatre années de bonheur et de gloire, et qui maintenant lui offraient l'exemple des vertus privées, était un assez puissant motif pour nous faire désirer d'y rester plus long-temps, mais des devoirs indispensables rappelaient le général Lafayette à Washington, et il dut prendre congé de ses amis. Je n'essaierai point de peindre la

tristesse qui présida à cette cruelle séparation qui ne pouvait trouver d'adoucissement dans l'espoir que laisse ordinairement la jeunesse, car ici les hommes qui se disaient adieu avaient tous fourni une longue carrière, et bientôt l'immensité de l'Océan allait ajouter encore aux difficultés de se revoir.

Un des premiers soins de M. Adams, en arrivant à la tête de l'administration, avait été de déterminer le général Lafayette à accepter le service d'un bâtiment de l'état pour retourner en France. Ce bâtiment, construit sur les chantiers de Washington, avait été lancé à l'eau vers la fin de juin, et devait être équipé pour les premiers jours de septembre, époque fixée par le général pour son départ. « Il est d'usage dans » notre marine, » lui écrivit le président, « de » désigner nos frégates par des noms de rivières » des États-Unis; pour nous conformer à cet » usage, et l'accorder avec le désir que nous » avions de perpétuer un nom qui nous rappelle » cet événement de notre guerre révolutionnaire, » dans lequel vous avez scellé de votre sang votre » dévouement à nos principes, nous avons » donné le nom de *Brandywine* à la frégate qui » vient d'être achevée, et à laquelle nous con- » fions l'honorable mission de vous rendre aux » vœux de votre patrie et de votre famille. Le » commandement de *la Brandywine* sera donné

» au capitaine Charles Morris, un des officiers » les plus distingués de notre marine, qui a » l'ordre de vous débarquer, sous la protection » de notre pavillon, dans celui des ports de » l'Europe qu'il vous plaira de désigner. » Cette invitation était trop honorable, et faite avec trop de délicatesse, pour que le général Lafayette pût hésiter un seul instant à l'accepter; aussi s'empressa-t-il à revenir à Washington exprimer sa reconnaissance au président, et se concerter avec le capitaine Morris sur le jour du départ, qui fut fixé au 7 septembre. Quand cette détermination fut connue, on vit accourir de toutes les villes environnantes un grand nombre de citoyens qui voulaient recevoir les derniers adieux de l'hôte de la nation, et toutes les autorités constituées de la capitale décidèrent qu'elles iraient solennellement prendre congé de lui. Depuis cet instant, jusqu'au jour de notre embarquement, le général consacra tout son temps à des devoirs d'amitié et à répondre aux invitations qui lui avaient été faites par beaucoup de villes que le temps et l'éloignement ne lui avaient pas permis de visiter.

Le bruit des exploits de Bolivar, combattant pour la liberté et l'indépendance des républiques de l'Amérique du sud, retentissait alors dans les États-Unis, dont les citoyens applaudissaient avec transport à son patriotisme républicain,

encore pur de tout soupçon. M. Custis [1], dont l'âme ardente est toujours prête à sympathiser avec tout ce qu'il y a de grand et de généreux, conçut le projet de donner au libérateur un témoignage de son admiration, en lui faisant accepter un beau portrait du général Washington et une médaille d'or pur qui avait été décernée au grand citoyen, par la nation américaine, à la fête de l'indépendance; mais il avait pensé que ces présens, quoique déjà bien précieux par leur origine, acquerraient cependant encore un plus grand prix en passant par les mains du vétéran de la liberté dans les deux mondes, et le général Lafayette consentit avec plaisir à la demande qu'il lui fit d'être son interprète auprès du libérateur. Le 2 septembre, M. Villenilla, membre de la légation envoyée de Colombie au siége du gouvernement fédéral des États-Unis, vint recevoir ces présens de la main de Lafayette, qui les lui remit avec la lettre suivante pour Bolivar.

« Washington-City, 1er. septembre 1825.

» Monsieur le président libérateur,

» Mon dévouement religieux et filial à la mé-
» moire du général Washington ne pouvait être

[1] Le même dont j'ai déjà parlé; on se rappelle qu'il fut élevé à Mont-Vernon, comme fils adoptif de Washington.

» mieux apprécié dans sa famille que par l'honorable commission dont je me trouve aujourd'hui chargé. En reconnaissant l'exacte ressemblance du portrait, je suis heureux de penser que de tous les hommes existans, et même de tous les hommes de l'histoire, le général Bolivar est celui à qui mon paternel ami eût préféré l'offrir. Que dirai-je de plus au grand citoyen que l'Amérique méridionale a salué du nom de libérateur, nom confirmé par les deux mondes, et qui, doué d'une influence égale à son désintéressement, porte dans son cœur l'amour de la liberté sans aucune exception, et de la république sans aucun alliage? Néanmoins les témoignages publics et récens de votre bienveillance et de votre estime, m'autorisent à vous présenter les félicitations personnelles d'un vétéran de la cause commune, qui, prêt à partir pour un autre hémisphère, suivra de tous ses vœux le glorieux achèvement de vos travaux, et cette solennelle réunion de Panama, où vont être consolidés et complétés tous les principes et tous les intérêts de l'indépendance, de la liberté et de la politique américaine [1]. »

---

[1] Si nous ne sommes pas trompés sur la nature des événemens qui sont survenus dans la Colombie, et s'il est malheureusement vrai que Bolivar soit sorti de la car-

Le 6 septembre, jour anniversaire de la naissance du général Lafayette, le président donna un grand dîner, auquel furent invités tous les officiers du gouvernement et un grand nombre de personnes de distinction qui se trouvaient à Washington. Déjà tous les convives étaient réunis, et on allait se mettre à table, lorsqu'on annonça l'arrivée d'une députation de la ville de New-York. Elle venait, au nom du conseil municipal, offrir au général Lafayette un livre dans lequel sont consignés tous les actes et tous les

---

rière qu'il avait si glorieusement commencée, pour entrer dans celle de l'usurpation et du despotisme, il faut convenir que l'erreur de ceux qui mettaient en lui leurs espérances de liberté pour les méridionaux du Nouveau-Monde, était bien naturelle et bien excusable. Voici en quels termes il répondait alors aux félicitations et aux encouragemens de Lafayette.

« Lima, 16 mars 1826.

» Monsieur le général,

» Je viens d'avoir l'honneur de contempler pour la » première fois les caractères tracés par votre main bien- » faitrice du Nouveau-Monde. Je dois ce bonheur à » M. le colonel Mercher, qui m'a remis votre honorable » lettre du 13 octobre de l'année dernière.

» C'est avec une joie inexprimable que j'apprends par » les papiers publics, que vous avez eu la bonté de m'ho- » norer d'un trésor de Mont-Vernon. L'image de Wa- » shington et un des monumens de sa gloire, doivent

événemens de son séjour dans cette grande cité. Ce livre magnifique, tiré de sa boîte et offert aux regards de l'assemblée, excita une admiration générale. C'est en effet un chef-d'œuvre qui peut être comparé aux plus beaux et aux plus riches de ces manuscrits qui faisaient la gloire et la réputation d'une bibliothèque avant la découverte de l'imprimerie. Il se compose de cinquante pages, dont chacune est ornée de vignettes dessinées et peintes avec le plus grand art. Des tableaux et des portraits d'une exécution parfaite complètent cet ouvrage, dont l'écriture est de

---

» m'être offerts par vous, dit-on, au nom des mânes du » grand citoyen, du fils aîné de la liberté du Nouveau- » Monde. Comment exprimer combien dans mon cœur » j'attache de prix à un pareil témoignage d'estime » si glorieux pour moi! La famille de Mont-Vernon » m'honore au delà de mes espérances, car Washington » donné par les mains de Lafayette est la plus sublime » des récompenses que puisse ambitionner un homme. » Washington fut le courageux protecteur de la réforme » sociale, et vous, vous êtes le héros-citoyen, l'athlète » de la liberté, qui d'une main servit l'Amérique et de » l'autre le monde ancien. Quel est le mortel qui oserait » se croire digne des honneurs dont vous daignez m'ac- » cabler! Aussi ma confusion égale l'immensité de ma » reconnaissance que je vous offre avec le respect et la » vénération que tout homme doit au Nestor de la liberté.

» Je suis, avec la plus grande considération,

» Votre respectueux admirateur, BOLIVAR. »

M. Bragg, et les peintures de MM. Burton, Inman et Cummings. La vue du capitole de Washington, de l'hôtel-de-ville de New-York, les portraits de Washington, de Lafayette et d'Hamilton, ne laissent rien à désirer; et, pour que tout fût national dans ce beau travail, on n'y a employé que du papier de fabrique américaine, et la reliure en a été confiée à M. Forster, de New-York, qui l'a exécutée avec une richesse et une élégance admirables.

Le général Lafayette accepta avec reconnaissance ce beau présent, auquel le président et ses ministres ajoutèrent un nouveau prix, en y apposant leur signature. Quoique le dîner réunît un grand nombre de convives, et qu'il fût destiné à célébrer l'anniversaire de la naissance de Lafayette, il fut cependant très-grave, je dirai presque triste. Chacun de nous était trop fortement préoccupé de la journée qui allait suivre, pour pouvoir se livrer à la joie. Nous ressentions déjà, par anticipation, le chagrin de la séparation. Vers la fin du repas, le président dérogeant aux habitudes diplomatiques, qui interdisent les toasts à sa table, se leva et porta le toast suivant: « Au 22 février et au 6 septembre, jours » de naissance de Washington et de Lafayette. » Profondément ému de voir ainsi son nom associé à celui de Washington, le général exprima sa reconnaissance au président, et donna le toast

suivant : « Au 4 juillet, jour de naissance de la » liberté dans les deux hémisphères. »

Enfin, le jour que nous désirions avec ardeur, et dont l'approche nous pénétrait cependant d'une profonde tristesse ; ce jour qui devait commencer à nous rapprocher de notre patrie, mais qui devait aussi nous éloigner d'une nation qui, maintenant, avait autant de droits à notre admiration qu'à notre affection, le jour de notre départ, le 7 septembre, se leva radieux ; les ateliers restèrent déserts, les boutiques demeurèrent fermées, le peuple vint en foule se presser autour du palais du président, les milices se rangèrent en bataille sur la route que devait parcourir l'hôte de la nation, pour se rendre au rivage. Les magistrats se réunirent auprès de lui pour lui offrir les derniers hommages et les regrets de leurs concitoyens.

A onze heures, il sortit de son appartement, traversa lentement la foule, qui, silencieuse, se pressait sur son passage, et se rendit dans le principal vestibule du palais, où le président, entouré de ses ministres, des divers officiers du gouvernement, et des principaux citoyens de la ville, l'attendait depuis quelques instans. Il prit place au milieu du cercle qui s'était formé à son approche ; les portes furent ouvertes, afin que le peuple assemblé au-dehors pût être témoin de la scène qui allait avoir lieu, et au léger murmure

de regrets qui d'abord s'était fait entendre dans la foule, succéda un solennel et profond silence; alors, le président, qu'une émotion visible agitait, lui adressa ces paroles au nom de la nation américaine et de son gouvernement.

« Général Lafayette, plusieurs de mes conci-
» toyens les plus distingués ont eu le bonheur,
» dans l'année qui vient de s'écouler, de vous
» accueillir comme l'hôte de la nation à votre
» arrivée dans les divers lieux qu'ils habitent. J'ai
» maintenant à remplir la tâche pénible de vous
» faire les adieux de la nation.

» Il ne serait plus convenable, et il serait su-
» perflu de récapituler les événemens remar-
» quables de votre jeunesse, événemens qui ont
» lié, d'une manière indissoluble, votre nom,
» votre fortune et votre renommée à l'indépen-
» dance et à l'histoire de l'union américaine du
» nord.

» La part que vous avez prise à cette époque
» mémorable, est marquée d'un caractère si par-
» ticulier que, réalisant les plus belles fictions
» de l'antiquité, elle n'a presque rien qui l'égale
» dans les fastes authentiques de l'histoire.

» Vous préférâtes avec fermeté et constance
» la fatigue, les dangers et les privations de toute
» espèce pour la défense d'une cause sainte, à
» un repos sans gloire et aux séductions du rang,
» des richesses, et d'une jeunesse sans frein dans

» la cour la plus brillante et la plus aimable de
» l'Europe.

» Il n'y eut dans ce choix pas moins de sagesse
» que de magnanimité. L'approbation d'un demi-
» siècle et les acclamations de voix innombra-
» bles, impuissantes à exprimer toute la recon-
» naissance du cœur, qui vous ont accueilli à
» votre arrivée dans cet hémisphère, en sont la
» preuve certaine.

» Lorsque la lutte de la liberté dans laquelle
» vous vous étiez engagé comme champion vo-
» lontaire, fut terminée par le triomphe complet
» de sa cause dans ce pays de votre adoption,
» vous retournâtes remplir les devoirs du phi-
» lanthrope et du patriote dans votre patrie. Là,
» dans une carrière suivie avec fermeté et sans
» déviation pendant quarante ans, vous avez sou-
» tenu, au milieu des succès et des revers, la
» même cause glorieuse à laquelle vous aviez con-
» sacré les belles années de votre jeunesse, l'amé-
» lioration de la condition morale et politique de
» l'homme.

» Pendant ce long espace de temps, le peuple
» des États-Unis, pour qui et avec qui vous avez
» pris part aux batailles de la liberté, a joui plei-
» nement de ses fruits, et a été l'un des plus
» heureux dans la famille des nations, voyant
» sa population s'accroître et son territoire s'a-
» grandir, agissant et souffrant selon les condi-

» tions de sa nature, et jetant les fondemens de
» la plus grande et, nous l'espérons sincèrement,
» de la plus bienfaisante puissance qui ait jamais
» réglé les intérêts humains sur la terre.

» Dans ce laps de quarante années, la géné-
» ration avec laquelle vous portâtes les armes s'est
» éteinte presque en entier. Vous êtes le seul sur-
» vivant des officiers généraux de l'armée améri-
» caine de cette guerre. Les sages qui guidèrent
» nos conseils, les guerriers qui combattirent
» sur terre et sur mer, tous dorment à présent
» avec leurs pères, à l'exception de quelques-uns
» à qui le ciel a accordé un plus grand nombre
» de jours qu'au commun des hommes. Une se-
» conde génération et même une troisième se
» sont élevées pour prendre leur place, et les
» enfans de leurs enfans ont appris d'eux ce que
» d'ailleurs la constante jouissance de la liberté
» indique comme un devoir : ils ont appris à
» joindre toujours dans les bénédictions données
» à la mémoire de leurs pères, le nom de celui
» qui vint de loin épouser leur cause et se joindre
» à eux pour vaincre ou succomber.

» Ces sentimens sont ceux de tout le pays :
» cela est manifestement prouvé par la délibé-
» tion du congrès, représentant du peuple et de
» tous les états de l'Union, qui a chargé le pré-
» sident des États-Unis de vous donner l'assu-
» rance de l'attachement, de l'affection et de la

» reconnaissance du gouvernement et du peuple,
» et qui l'a engagé à mettre à votre disposition
» un vaisseau national pour votre retour aux
» rivages de votre patrie.

» L'invitation vous fut transmise par mon vé-
» nérable prédécesseur : il vous était attaché par
» les plus forts liens de l'amitié : lui-même était
» un de ceux que les honneurs les plus élevés de
» son pays ont récompensé du sang anciennement répandu pour sa cause, et d'une longue
» vie dévouée à son bonheur. Il vous offrit un
» vaisseau national. Votre délicatesse vous porta
» à préférer une voie de transport plus simple,
» et une année entière s'est écoulée depuis que
» vous avez débarqué sur notre rivage. Il y au-
» rait à peine de l'exagération à dire que cette
» année a été, pour le peuple de l'Union, une
» année de fêtes et de réjouissances continuelles
» inspirées par votre présence. Vous avez tra-
» versé les vingt-quatre états de cette grande
» confédération ; vous avez été reçu comme un
» père long-temps absent, par les enfans et par
» les hommes et les femmes de la génération
» actuelle. La génération naissante, l'espoir de
» notre avenir, plus nombreuse que ne l'était
» tout le peuple pour lequel vous combattiez, a
» rivalisé avec les rares survivans de cette époque
» d'épreuves, en acclamations de joie à l'aspect
» de celui que tous reconnaissent pour leur com-

» mun bienfaiteur; vous avez entendu les voix
» de l'âge passé, de l'âge présent et de l'âge
» futur, se joindre et éclater à votre approche.
» Les cris et les transports spontanés d'allé-
» gresse avec lesquels des milliers d'individus
» vous accueillirent à votre débarquement sur
» cette terre de liberté, vous ont accompagné à
» chaque pas, et semblables au bruit des eaux
» qui se précipitent sans cesse, ils retentissent
» encore de tous les coins de notre patrie.

» Maintenant vous êtes sur le point de retour-
» ner au pays de votre naissance, de vos ancê-
» tres, de votre postérité; le gouvernement de
» l'Union, excité par le même sentiment qui a
» déterminé le congrès à désigner un vaisseau
» national pour vous y transporter, a choisi pour
» cela une frégate récemment construite dans
» cette métropole, et lui donne, pour son pre-
» mier service, le soin moins agréable, mais éga-
» lement précieux, de vous ramener dans votre
» patrie. Le nom de cette frégate s'offre à la mé-
» moire des régions lointaines et des âges futurs
» comme appartenant à la longue liste des noms
» devenus célèbres dans l'histoire de nos mal-
» heurs et de notre indépendance.

» Le vaisseau est prêt maintenant à vous rece-
» voir et à tenir la mer. Au moment de ce dé-
» part, les prières de plusieurs millions d'hom-
» mes s'élèvent au ciel pour que votre passage

» soit heureux, et que votre retour au sein de
» votre famille soit aussi favorable à votre bon-
» heur que votre visite sur ce théâtre de votre
» glorieuse jeunesse l'a été pour le peuple amé-
» ricain.

» Allez, notre hôte bien-aimé, retournez vers
» cette terre du brillant génie, des sentimens
» généreux et de la valeur héroïque; vers cette
» belle France qui a vu naître Louis XII et
» Henri IV; vers ce sol fécond qui a produit
» Bayard et Coligny, Turenne et Catinat, Fé-
» nelon et d'Aguesseau. Dans le catalogue des
» hommes illustres que la France proclame
» comme ses enfans, et qu'elle s'enorgueillit d'of-
» frir à l'admiration des peuples, le nom de
» Lafayette a déjà été enregistré depuis plusieurs
» siècles. Maintenant il a reçu un nouveau lus-
» tre; et si, dans la suite des temps, un Fran-
» çais est appelé à indiquer le caractère de sa
» nation, par celui d'un individu de l'époque où
» nous vivons, le sang d'un noble patriotisme
» colorera ses joues, le feu d'une inébranlable
» vertu brillera dans ses yeux, et il prononcera
» le nom de Lafayette. Et nous aussi, et nos en-
» fans dans cette vie et après la mort, nous vous
» proclamerons comme l'un des nôtres. Vous
» nous appartenez encore par ce patriotique dé-
» vouement avec lequel vous êtes accouru au se-
» cours de nos ancêtres pour les arracher au

» danger qui les menaçait; vous nous appar-
» tenez par cette longue suite d'années pendant
» lesquelles vous nous avez aimés pour nous-
» mêmes ; vous nous appartenez par ce senti-
» ment inaltérable de reconnaissance envers vos
» services qui sont une des plus précieuses par-
» ties de notre héritage; vous nous appartenez
» enfin par ces liens d'amitié plus forts que la
» mort, qui ont uni votre nom pour la suite des
» siècles avec le nom de Washington.

» Dans ce moment pénible où nous allons nous
» séparer de vous, nous nous consolons à l'idée
» que partout où vous pourrez être, jusqu'à la der-
» nière pulsation de votre cœur, notre pays sera
» toujours présent à vos affections : et un heu-
» reux pressentiment nous assure que vous ne
» nous donnerez pas le chagrin de ne plus vous
» voir dans ce pays. Nous nous plaisons dans cet
» agréable avenir de recevoir notre ami de nou-
» veau. Parlant ici au nom de tout le peuple
» américain, et donnant un libre cours au sen-
» timent d'attachement qui fait battre le cœur
» de toute une nation, comme bat celui d'un
» seul homme, je vous fais un pénible et tou-
» chant adieu. »

Un murmure approbateur couvrit les dernières paroles de M. Adams, et prouva combien les auditeurs sympathisaient avec les nobles sentimens qu'il venait d'exprimer pour la France et pour celui

de ses enfans dont la vie tout entière et le récent triomphe devaient ajouter encore à sa gloire et à son illustration. Le général Lafayette, profondément ému par ce qu'il venait d'entendre, eut besoin de se recueillir quelques instans avant de pouvoir répondre; enfin, après avoir fait effort pour raffermir sa voix altérée par son attendrissement, il s'exprima ainsi :

« Parmi toutes les obligations que j'ai au gou-
» vernement en général, et particulièrement à
» vous, monsieur, premier magistrat de la répu-
» blique, je dois saisir l'occasion qui se présente
» en ce moment solennel et pénible d'offrir en
» partant, au peuple américain, un dernier
» hommage de ma[illegible]ve et profonde reconnais-
» sance. Avoir été, dans les circonstances les plus
» critiques, adopté par l'Union comme un fils
» chéri; avoir participé aux travaux et aux périls
» de la noble lutte qui avait pour objet l'indé-
» pendance, la liberté et l'égalité des droits;
» avoir pris part à la fondation de l'ère améri-
» caine qui a déjà traversé, et qui doit encore,
» pour la dignité et le bonheur de l'espèce hu-
» maine, traverser chaque partie d'un autre hé-
» misphère; avoir reçu à chaque époque de la
» révolution, et pendant quarante années après
» cette période, tant du peuple américain que de
» ses représentans, à l'intérieur et à l'étranger,
» des témoignages continuels de confiance et de

» bonté : tels ont été la gloire, l'encouragement
» et le soutien de ma longue et périlleuse car-
» rière. Mais comment pourrai-je jamais trouver
» des paroles pour reconnaître cet accueil sans
» cesse renouvelé, ces témoignages illimités et
» universels d'affection qui ont marqué chaque
» pas, chaque heure d'un voyage de douze mois
» à travers les vingt-quatre états de l'Union?
» Non-seulement ils ont rempli mon cœur d'une
» jouissance inexprimable, ils ont encore fourni
» l'occasion au peuple d'accorder son suffrage à
» ces faveurs immenses dont les diverses bran-
» ches du gouvernement m'ont comblé dans tous
» les états confédérés et dans le siége central de
» l'Union.

» Cependant une satisfaction plus grande encore
» m'attendait : dans les merveilles de création et
» de perfectionnement que mon œil enchanté a
» rencontrées partout ; dans le bien-être incom-
» parable et si bien apprécié par le peuple; dans
» les rapides progrès de sa prospérité ; dans sa
» sécurité inébranlable, tant publique que pri-
» vée; dans l'habitude du bon ordre, véritable
» complément de la liberté; dans ce bon sens
» national, arbitre souverain de tous les diffé-
» rends, j'ai reconnu avec orgueil le résultat de
» ces principes républicains pour lesquels j'ai
» combattu, et la glorieuse démonstration qui
» doit frapper les esprits même les plus timides

» et les plus prévenus, de la supériorité qu'ont
» sur le système dégradant de l'aristocratie et du
» despotisme, les institutions populaires qui ont
» pour bases les véritables droits de l'homme, et
» qui garantissent par les liens constitutionnels
» les priviléges de chacune des parties de la con-
» fédération. L'amour de cette union entre tous
» les états a été le dernier vœu de notre grand et
» paternel Washington, et il sera la dernière
» prière de chaque patriote américain, comme
» il est déjà devenu le gage sacré de l'émanci-
» pation du monde. Je suis heureux de voir
» que le peuple américain, pendant qu'il donne
» l'exemple vivant du succès des institutions libé-
» rales en opposition à la flétrissure qu'on vou-
» drait leur imprimer en Europe, et où cepen-
» dant les esprits éclairés commencent à en sentir
» de plus en plus les avantages, je suis heureux,
» dis-je, de voir que le peuple américain s'y mon-
» tre de jour en jour plus attaché.

» Et maintenant, Monsieur, comment pour-
» rais-je donner un libre cours à mes sentimens
» vifs et profonds pour les assurances inappré-
» ciables de votre estime et de votre amitié, pour
» les allusions que vous faites au temps passé, à
» mes braves compagnons d'armes et aux vicis-
» situdes de ma vie entière, pour le tableau
» touchant que vous tracez des bénédictions ré-
» pandues par plusieurs générations du peuple

» américain sur les derniers jours d'un vétéran
» profondément ému ; pour vos remarques affec-
» tueuses sur ce triste moment de séparation,
» sur mon pays natal qui, je puis le dire, est
» rempli d'attachement pour la nation améri-
» caine, et sur l'espoir enfin, qui m'est si néces-
» saire, de revoir ce pays qui depuis un demi-
» siècle a daigné me traiter comme l'un de ses
» enfans? Je me bornerai, en mettant de côté
» toute répétition superflue, comme je l'ai déjà
» fait devant vous, Monsieur, et devant cette
» respectable assemblée, à confirmer hautement
» chacun des sentimens que j'ai eu tous les jours
» l'occasion d'exprimer en public, depuis le mo-
» ment où votre vénérable prédécesseur, mon
» vieux frère d'armes et mon ami, m'a transmis
» l'honorable invitation du congrès, jusqu'à ce
» moment où vous, dont les liaisons amicales
» avec moi datent de notre première jeunesse,
» vous alles me confier, pour traverser l'Atlan-
» tique, à la protection de l'héroïque pavillon
» national qui flotte sur ce vaisseau magnifique
» dont le nom n'est pas une des moins flatteuses
» faveurs que j'ai reçues en si grand nombre dans
» ce pays.

» Dieu répande ses bénédictions sur vous,
» Monsieur, et sur tous ceux qui nous entourent;
» qu'il les répande sur le peuple américain, sur
» chacun des états de l'Union et sur tout le gou-

» vernement fédéral ; recevez cet adieu patriotique
» d'un cœur plein de reconnaissance, qui sera tel
» jusqu'au moment où il cessera de battre. »

En prononçant ces derniers mots, le général Lafayette sentit son émotion s'accroître rapidement, et il se précipita dans les bras du président, qui mêla ses larmes aux siennes, en répétant douloureusement ces tristes mots : « Adieu ! adieu ! » Les spectateurs, entraînés par le même sentiment, laissèrent aussi couler leurs larmes, et entourèrent leur ami pour presser encore une fois sa main dans les leurs. Pour abréger cette scène qui ne pouvait se prolonger sans excéder ses forces, le général se retira un instant dans son appartement, où madame Adams, entourée de ses filles et de ses nièces, vint lui exprimer ses vœux et ses regrets. Déjà la veille, cette dame, dont l'esprit cultivé et l'aménité de caractère contribuèrent beaucoup à embellir notre séjour dans la maison du président, lui avait offert un beau buste de son mari, et avait joint à son présent une dédicace en vers français, dont le charme et l'élégance prouvaient que ce n'était point la première fois qu'elle faisait parler notre langue à sa muse.

Retenu comme par un charme surnaturel, le général Lafayette ne pouvait se décider à se séparer de ses amis ; mille prétextes lui servaient à retarder le moment définitif de la séparation,

mais enfin le premier des vingt-quatre coups de canon, qui annonçaient son départ, ayant retenti; il se jeta de nouveau dans les bras de M. Adams, lui exprima ses derniers vœux pour la nation américaine, et monta en voiture. Du haut du péristyle le président lui répéta le signe d'adieu, et, à ce signe, les drapeaux des milices, rangées en bataille devant le palais, s'inclinèrent jusqu'à terre.

Accompagné par les secrétaires d'état de l'intérieur, des finances et de la marine, le général se rendit sur les bords du Potomac où nous attendait le steamboat *le Mont-Vernon*. Sur un plateau qui s'élève un peu au-dessus du fleuve, on voyait toutes les milices d'Alexandrie, de George-Town et de Washington-City, groupées en colonnes profondes, et prêtes à défiler devant l'hôte national. En avant d'elles étaient les magistrats de ces trois villes du district de Colombie, à la tête de leurs concitoyens, auxquels étaient venus se joindre beaucoup d'étrangers. Lorsque le général fut arrivé au point d'où il pouvait embrasser d'un seul coup-d'œil l'ensemble de ce tableau, la famille du général Washington vint se ranger autour de lui, ainsi que les principaux officiers du gouvernement, et toutes ces diverses masses, qui d'abord étaient immobiles, s'ébranlèrent au bruit du canon, et vinrent à lui, tristes et silencieuses, recevoir son

dernier adieu. Lorsque les derniers corps se furent éloignés, le général prit congé des amis qui l'entouraient, et monta à bord du *Mont-Vernon* avec le ministre de la marine et les officiers du gouvernement qui devaient l'accompagner jusqu'à *la Brandywine*. Pendant ce temps, la foule innombrable qui bordait la rive du Potomac à une grande distance, dominée par le pénible sentiment des regrets que lui inspirait ce départ, demeurait dans le plus profond silence; mais, lorsque le bateau à vapeur gagna le large, emportant l'objet de ses affections, elle poussa un cri de douleur, qui, répété d'écho en écho, alla se confondre avec les sourds mugissemens du canon du fort Washington. Quelques instans après, nous passâmes devant Alexandrie, et le général reçut de la population de cette ville les mêmes témoignages de regrets. Mais ce fut surtout en passant en vue de l'habitation de Mont-Vernon, qu'il sentit son cœur oppressé, et qu'il comprit davantage encore la grandeur du sacrifice qu'il faisait à sa patrie en quittant le sol américain, ce sol hospitalier sur lequel il ne pouvait faire un pas sans rencontrer des souvenirs qui lui fussent chers.

En quelques heures nous atteignîmes *la Brandywine*, qui mouillait à l'embouchure du Potomac, où elle n'attendait que notre arrivée pour mettre à la voile. Le général fut reçu à bord avec

les plus grands honneurs; l'équipage rangé sur les vergues, les canonniers à leurs pièces, et la garnison en bataille sur le pont. De toutes les personnes qui étaient venues de Washington avec nous, il n'y eut que le ministre de la marine, M. Southard, qui passa sur *la Brandywine* avec le général, pour le présenter et le recommander au commodore Morris, au nom de la nation américaine et de son gouvernement. Pendant notre séjour à Washington, M. Southard nous avait donné tant de témoignages de bonté que ce ne fut pas sans un véritable chagrin que nous prîmes congé de lui. A peine eut-il reçu nos derniers embrassemens, qu'il repassa sur *le Mont-Vernon*, et que notre commodore donna des ordres pour appareiller; mais dans cet instant nous vîmes arriver vers nous un autre bateau à vapeur qui paraissait avoir des communications à nous faire; nous le reconnûmes bientôt pour *la Constitution*, qui arrivait de Baltimore, portant un grand nombre de citoyens de cette ville, qui avaient désiré voir encore une fois le général Lafayette avant son départ, et lui exprimer les vœux de leurs concitoyens et les leurs. Nous éprouvâmes un bien grand plaisir en reconnaissant parmi eux la plupart des personnes avec lesquelles nous avions eu les rapports les plus intimes pendant nos divers séjours à Baltimore. Leur présence en cet instant, en reportant nos

pensées vers le temps heureux où nous étions chez eux, nous fit oublier un moment que déjà nous avions quitté le sol américain peut-être pour jamais, et notre illusion se prolongea jusqu'au moment où l'heure de la retraite rompit toute communication entre leur bâtiment et le nôtre.

La nuit était alors trop avancée pour pouvoir appareiller, et le commodore Morris attendit le lendemain pour faire lever l'ancre. C'était le 8 septembre. Nous entrâmes à pleines voiles dans la Chesapeak, naviguant au centre d'un brillant arc-en-ciel, dont une des bases s'appuyait sur le rivage du Maryland, et l'autre sur celui de Virginie. Ainsi le même signe qui avait apparu dans les cieux le jour où Lafayette abordait le sol américain, apparaissait encore au moment où il le quittait, comme si la nature s'était réservé le soin de lui élever le premier et le dernier des nombreux arcs de triomphe qui lui furent dédiés pendant son admirable voyage [1].

---

[1] Le jour de notre arrivée à Staten-Island, pendant que le général recevait les félicitations du peuple sur le balcon de la maison du vice-président, un arc-en-ciel, dont une des bases enveloppait et diaprait de mille couleurs le fort *Lafayette*, apparut aux yeux de la multitude, qui, frappée de la beauté de ce tableau et de son opportunité s'écria « que le ciel était d'accord avec les » Américains pour célébrer la bien venune de l'ami de » leur pays. »

Le vent soufflant avec force dans une bonne direction, nous eûmes bientôt passé les caps de Virginie, et en peu de temps nous gagnâmes la haute mer. Ce fut alors seulement que notre capitaine, débarrassé des soins qu'exige une navigation toujours difficile près des côtes, nous fit faire une plus ample connaissance avec ses officiers et notre nouvelle demeure. Au caractère des uns, et aux commodes dispositions de l'autre, il était facile de reconnaître que le gouvernement américain n'avait rien négligé de ce qui pouvait contribuer à la sûreté et aux agrémens du retour de Lafayette dans sa patrie. Le capitaine annonça au général que les dernières instructions qu'il avait reçues du président étaient de se mettre entièrement à sa disposition, de le conduire dans quelque port de l'Europe qu'il lui conviendrait d'indiquer, et de l'y débarquer sous la protection du pavillon américain; qu'il devait, dès à présent, se regarder comme maître absolu à bord, et être assuré que ses ordres seraient exécutés avec le plus grand empressement. Le général fut touché, mais non surpris, de ce nouveau témoignage d'intérêt du gouvernement américain, et déclara au capitaine qu'il n'userait de tant de droits honorables que pour demander à être conduit au Havre. Deux motifs, ajouta-t-il, me font désirer de rentrer en France par cette ville : ma famille doit venir m'y recevoir,

et mon cœur éprouve le besoin de revoir d'abord ceux qui ont reçu avec tant de bonté mes adieux au moment où, l'année dernière, je quittai ma patrie.

Cependant le vent soufflait avec violence, et à peine quarante-huit heures s'étaient-elles écoulées depuis notre sortie de la baie de la Chesapeak, que déjà nous étions dans le courant du golfe du Mexique, dont les flots, contrariés par le vent, nous faisaient éprouver toutes les angoisses du *roulis* et du *tangage*, horriblement combinés. Bientôt au mal de mer qui nous avait gagnés presque tous, vint se joindre une inquiétude assez vive. La frégate faisait eau, sans qu'on pût reconnaître par quelle voie; les pompes, malgré l'activité de leur service, ne suffisaient pas à l'épuisement, et dejà quelques personnes semblaient regretter que nous fussions si loin des côtes; mais notre capitaine et ses officiers n'étaient point gens à se laisser intimider par si peu de chose; après un mûr examen de notre situation, M. Morris jugea d'abord que son vaisseau tirant trop d'eau, avait besoin d'être allégé, et il fit jeter à la mer trente-deux milliers de fer qui faisaient partie de son lest. Cette seule opération, exécutée en quelques heures, porta remède à tous les inconvéniens. La frégate, plus légère, prit une allure plus facile, et en s'élevant de quelques pouces de plus au-dessus de

l'eau, elle laissa à découvert sa voie d'eau qui n'était qu'un peu au-dessous de sa première flottaison ; dès cet instant, le danger, qui n'avait jamais été bien grave, disparut entièrement, et notre navigation s'acheva sans la plus légère inquiétude.

Ainsi que le président l'avait dit au général en lui offrant le service de *la Brandywine* pour revenir en France, nous avions pour capitaine un des hommes les plus distingués de la marine américaine. Dès sa jeunesse le capitaine Morris s'était fait remarquer dans plusieurs combats devant Alger, sous les ordres du commodore Rogers. Plus tard, dans la dernière guerre contre l'Angleterre, il avait encore ajouté à sa réputation par l'habileté de plusieurs de ses manœuvres, devant un ennemi qui, presque toujours, avait l'avantage du nombre; et ses camarades s'accordent généralement à lui attribuer une grande partie de la victoire de la frégate américaine *la Constitution*, sur la frégate anglaise *la Guerrière*; celle-ci, fière de sa formidable artillerie et de l'expérience de son nombreux équipage, avait envoyé un défi à tous ceux des navires américains qui se sentiraient le courage de la combattre, elle semblait attendre avec impatience que quelqu'un répondît à son appel, lorsque *la Constitution* apparut et la fit repentir de sa présomption [1].

[1] La frégate *la Constitution* était alors commandée

Les officiers qui servaient sous les ordres du capitaine Morris, à bord de *la Brandywine*, avaient tous fait aussi avec distinction la dernière guerre, et chacun d'eux pouvait à juste titre se glorifier d'avoir ajouté par ses actions à l'illustration des annales de la marine américaine. Je regrette de ne pouvoir les nommer tous ici et rapporter quelques-uns des faits par lesquels ils ont mérité la reconnaissance de leur patrie et l'estime de leurs concitoyens, mais ces détails m'entraîneraient au-delà des bornes que je me suis prescrites, et j'espère qu'on ne verra dans mon silence que le sentiment de mon incapacité comme historien, et non celui de mon indifférence pour des hommes dont la société a eu pour nous tant de douceurs, pendant une navigation qui sans doute nous eût paru bien courte, si elle ne nous eût ramenés vers notre patrie.

Le gouvernement des États-Unis n'a pas d'école théorique pour ses jeunes officiers de marine, mais chaque bâtiment de guerre de l'état, en entrant en service, reçoit à son bord un certain nombre d'aspirans (*midshipmen*) et forme ainsi une école pratique peu dispendieuse pour le

---

par le capitaine Hull, homme d'un grand courage, célèbre par ses actions pendant la dernière guerre. On sait que ce combat, qui dura moins d'une heure, se termina par la prise de la frégate anglaise.

trésor, et féconde en heureux résultats. Lorsque le bruit se répandit que *la Brandywine* était destinée à reconduire Lafayette en France, tous les parens qui destinaient leurs enfans à la marine, ambitionnèrent pour eux une place de *midshipmen* à bord de cette frégate, et le président se trouva accablé de demandes envoyées de tous les points de l'Union. Ne pouvant satisfaire à toutes, mais voulant cependant concilier le plus qu'il dépendait de lui les intérêts particuliers avec le bien du service public, il décida que chaque état serait représenté auprès de Lafayette par un aspirant, en sorte que *la Brandywine* reçut à son bord vingt-quatre élèves, au lieu de huit ou dix que reçoivent ordinairement les bâtimens de son rang. Ce fut une bien douce satisfaction pour le général, de se voir ainsi entouré de ces jeunes représentans des républiques qu'il venait de parcourir avec tant de plaisir; non-seulement leur présence lui rappelait des lieux qu'il aimait, mais quelques-uns, fils d'anciens soldats révolutionnaires, lui fournissaient encore l'occasion de s'entretenir de ses vieux compagnons d'armes; et les jeunes gens, de leur côté, fiers de la mission à laquelle ils étaient associés, cherchaient à s'en rendre dignes en se livrant avec ardeur à l'étude et à l'accomplissement de leurs devoirs. L'amitié toute paternelle que le général leur témoigna, pendant la tra-

versée, lui gagna tellement leur affection, qu'ils ne purent se séparer de lui sans verser des larmes. Ils le prièrent de leur permettre de se cotiser entre eux pour lui offrir un témoignage durable de leur filial attachement, qui lui rappelât en même temps les jours passés avec eux à bord de *la Brandywine* [1].

Les vents ne cessèrent de souffler avec violence, pendant toute la traversée, mais varièrent souvent, ce qui rendit notre voyage assez pénible. Cependant, malgré leur inconstance, le capitaine Morris trouva le secret de nous faire marcher rapidement, et le 3 octobre nous arrivâmes en vue des côtes du Havre, c'est-à-dire, vingt-quatre jours après notre sortie des eaux de la Chesapeak. Cette traversée peut être regardée

---

[1] Ce présent, que le général Lafayette reçut quelque temps après sa rentrée à Paris, est une urne d'argent, de forme antique et très-habilement ciselée. Elle repose sur un socle de même métal, dont trois faces sont ornées de peintures exquises, représentant le Capitole de Washington-City; la visite de Lafayette au tombeau de Washington; et l'arrivée de *la Brandywine* au Havre. Sur la quatrième face est inscrite en relief, l'offrande des jeunes *midshipmen* à leur paternel ami. Ce magnifique ouvrage a été exécuté à Paris, sous la direction du consul des États-Unis, M. Barnet, qui a répondu à la confiance des jeunes marins, avec ce zèle qu'il apporte à tout ce qui touche à la gloire de son pays ou aux intérêts de ses compatriotes.

Presented by the
MIDSHIPMEN of the U.S. FRIGATE
BRANDYWINE
as a Testimonial of individual esteem
and collective admiration a Tribute to
the private Worth and public Excellence of
GENERAL LAFAYETTE.

comme très-courte, surtout si l'on considère que le bâtiment que nous montions tenait la mer pour la première fois, et demandait par conséquent à être étudié avec plus de soin par ceux qui le manœuvraient.

Je ne parlerai point des sentimens qui nous agitèrent à la vue du sol de notre patrie. Il n'est peut-être pas un homme qui ne les ait éprouvés, en revoyant sa terre natale, même après une courte séparation, et pour celui-là qui n'a jamais connu les tourmens de l'absence et les douces émotions du retour, je craindrais que mes paroles ne parussent exagérées ou ridicules.

Comme la mer était houleuse et le vent variable, le capitaine ne voulut pas compromettre la frégate, en s'approchant trop de terre à l'entrée de la nuit; en conséquence, il envoya un de ses officiers au Havre, pour avoir un pilote, et courut quelques bordées en attendant son retour. A minuit, un bateau pêcheur nous aborda, et nous remit des lettres par lesquelles nous apprîmes qu'une grande partie de la famille du général Lafayette, et beaucoup de ses amis, parmi lesquels était mon père, nous attendaient depuis plusieurs jours au Havre, et viendraient nous rejoindre dans quelques heures.

On pense bien que de semblables nouvelles nous tinrent éveillés toute la nuit, attendant avec impatience le retour du jour qui devait nous

rendre à nos amis, à nos familles, à notre patrie. A six heures du matin, le pilote était à notre bord, dirigeant avec précaution la frégate vers le port du Havre que nous voyions grandir lentement à l'horison. A trois heures nous nous arrêtâmes, retenus par l'impossibilité d'approcher davantage la côte sans danger, avec un bâtiment de la force du nôtre [1]. Le capitaine Morris fit alors tirer son salut de vingt-quatre coups de canon, auquel le fort qui protége le port répondit quelques instans après. A onze heures, le bateau à vapeur nous avait abordés, et nous goûtions le bonheur d'être en famille....

Nous reçûmes aussi à bord quelques citoyens du Havre, au nombre desquels était M. de Laroche, qui venait prier le général d'accepter un logement dans sa maison pour tout le temps qu'il lui plairait de rester dans la ville. M. Biseley, consul américain au Havre, était aussi parmi les visiteurs. Notre capitaine et ses officiers les reçurent avec distinction, et leur firent visiter tous les détails de la frégate, dont les belles proportions et l'admirable tenue excitèrent leur admiration.

Cependant le temps s'écoulait rapidement, et

---

[1] *La Brandywine* portait soixante canons de 32 en batterie, et quatre cent cinquante hommes d'équipage. Ajoutant à ce nombre les officiers, la garnison d'infanterie et les passagers, nous étions plus de cinq cents à bord.

le moment de nous séparer de nos compagnons de voyage était arrivé. Il me serait difficile de peindre l'expression de douleur et de regrets qui régnait sur la physionomie de tous les hommes de l'équipage au moment où ils vinrent serrer, pour la dernière fois, la main de celui qu'ils avaient conduit avec tant d'orgueil à travers l'Océan. Les officiers l'entourèrent pendant longtemps en le pressant dans leurs bras, et ne pouvant se décider à le laisser partir; leur premier lieutenant, M. Gregory, qui avait été chargé par eux d'exprimer leurs sentimens, éprouva une telle émotion que sa voix s'altéra dès les premiers mots qu'il prononça; mais alors, poussé comme par une inspiration soudaine, le jeune marin s'élança vers le pavillon national qui flottait à l'arrière du vaisseau, le détacha précipitamment et le présenta au général, en s'écriant : « Nous » ne pouvons le confier à de plus glorieuse mains! » emportez-le, cher général; qu'il vous rappelle à » jamais votre alliance avec la nation américaine; » qu'il vous rappelle aussi quelquefois ceux qui » n'oublieront jamais le bonheur qu'ils ont eu de » passer vingt-quatre jours avec vous à bord de *la* » *Brandywine*; que flottant deux fois chaque » année au-dessus des tours de votre demeure » hospitalière, il rappelle à vos voisins l'anniver- » saire des deux grandes époques dont l'influence » sur le monde entier est incalculable, la nais-

» sance de Washington et la déclaration d'indé-
» pendance de notre patrie ! »

« Je l'accepte avec reconnaissance, » lui répondit le général, « et je veux, que, déployé » dans le lieu le plus apparent de ma maison de » La Grange, il témoigne chaque jour à tous ceux » qui le verront, de la bonté de la nation amé- » ricaine pour son fils adoptif et dévoué. Et » j'espère que lorsque vous et vos compatriotes » viendrez me visiter, il vous rappellera qu'à » La Grange vous n'êtes point sur une terre » étrangère.... »

Dans cet instant, le bruit du canon et les *huzzas* de l'équipage rangé sur les vergues, couvrirent les derniers adieux, et nous passâmes à bord du bateau à vapeur, d'où nous vîmes *la Brandywine* tendre ses voiles, et s'éloigner avec la majesté d'une forteresse flottante.

Le capitaine Morris, qui devait accompagner le général jusqu'à Paris; le capitaine Reed, officier distingué de la marine américaine, et chargé d'une mission scientifique en Europe, par son gouvernement; et M. Sommerville, envoyé des États-Unis auprès de la cour de Suède, quittèrent en même temps que nous *la Brandywine*, qui, maintenant, sous les ordres du lieutenant Gregory, devait aller renforcer l'escadre de la Méditerranée.

Au moment de son débarquement, le général

Lafayette dut s'apercevoir que les sentimens que les citoyens du Havre lui avaient témoignés à l'époque de son départ n'étaient point changés, et son cœur en fut délicieusement touché. Quant à l'autorité, elle fut ce qu'elle aurait dû être l'année précédente, c'est-à-dire qu'elle laissa un libre essor à la manifestation de l'opinion publique, et que, dans son trajet du port à la maison de M. de Laroche, le général n'eut pas la douleur de voir ses amis menacés par le sabre des gendarmes, ou humiliés par la présence de soldats étrangers.

Le général Lafayette désirait avec impatience revoir ceux de ses enfans qui n'avaient pu venir au devant de lui, et qui l'attendaient à La Grange; en conséquence il se décida à quitter le Havre le lendemain de son arrivée. Son fils s'embarqua sur la Seine avec sa famille et ses amis, pour aller l'attendre à Rouen, tandis qu'accompagné du capitaine Morris et de l'auteur de ce journal, il prit la route de terre. A sa sortie du faubourg, sa voiture fut entourée par une nombreuse cavalcade de jeunes citoyens, qui lui demandèrent la permission de l'accompagner à quelque distance. Après une heure de marche, le général s'arrêta pour remercier son escorte, qui ne se sépara de lui qu'après lui avoir exprimé les plus honorables sentimens par l'organe de son jeune chef, M. Etesse, auquel ses concitoyens avaient donné

aussi en ce jour un témoignage de leur estime et de leur amitié en se plaçant sous ses ordres.

En arrivant à Rouen nous descendîmes chez M. Cabanon, honorable négociant que l'on a toujours vu chargé de représenter les intérêts de son département à la chambre des députés, tant que ses concitoyens ont été libres dans leurs choix. Ancien collègue et ami du général Lafayette, il avait revendiqué le droit de recevoir à sa table l'hôte de l'Amérique, et lui avait ménagé le plaisir de s'y asseoir au milieu de sa famille et d'un grand nombre des citoyens les plus distingués de l'ancienne capitale de la Normandie. Vers la fin du dîner quelqu'un vint avertir le général qu'une foule nombreuse réunie dans la rue, et accompagnée d'une troupe de musiciens, désirait le saluer; il se rendit avec empressement sur le balcon pour répondre à cette marque d'estime de la population de Rouen; mais à peine les premières acclamations se furent-elles fait entendre, que l'on vit arriver par les deux extrémités de la rue de Crosne, où est située la maison de M. Cabanon, des détachemens de garde royale et de gendarmerie, qui, sans sommation préalable, se mirent en devoir de disperser la foule. La modération avec laquelle la garde royale exécuta les ordres qu'elle avait reçus d'une imprudente et aveugle autorité, prouvait combien cette expédition lui répugnait;

mais la gendarmerie, jalouse sans doute de se montrer le digne instrument du pouvoir qui l'employait, chargea *bravement* sur des citoyens désarmés, et ne se laissa point arrêter par les cris des femmes et des enfans roulés aux pieds des chevaux..... Un fabricant de Bolbec, un vieillard de Rouen, et plusieurs autres personnes, furent grièvement blessés..... Beaucoup d'autres furent illégalement et brutalement arrêtés..... Après ces glorieux exploits, les gendarmes, maîtres du terrain, attendirent la sortie du général Lafayette, et, le sabre à la main, les injures à la bouche, accompagnèrent la voiture jusqu'à l'hôtel où nous devions passer la nuit..... Mais là se bornèrent leurs succès; des jeunes gens placés à la porte leur interdirent l'entrée de cet asile où étaient venus se réfugier beaucoup de ceux qui avaient été obligés de fuir de la rue de Crosne, et le général Lafayette put recevoir en paix les tendres et honorables félicitations de ces paisibles citoyens qui venaient d'avoir, aux yeux de l'autorité, le tort de témoigner la satisfaction que leur faisait goûter le retour d'un homme qui, par le triomphe que venait de lui décerner une nation libre, avait tant ajouté à l'éclat du nom français.

Cette indigne conduite de l'autorité et de ses serviles instrumens nous affligea d'autant plus vivement que, peu de jours avant, nous avions

encore sous les yeux le tableau de la libre expression des sentimens et de l'enthousiasme du peuple américain, et que, malgré nous, nous nous livrions à une comparaison qui était loin d'être favorable à notre patrie. La présence du capitaine Morris et de quelques-uns de ses compatriotes qui l'accompagnaient jusqu'à Paris, ajoutait encore à notre embarras et à notre affliction. Il nous semblait lire sur leurs visages sévères l'expression des sentimens que leur inspirait la vue d'un peuple autrefois si énergique dans son amour de la liberté, aujourd'hui si timidement soumis au despotisme des baïonnettes. Dès que je trouvai l'occasion de les entretenir un instant, je m'empressai de leur dire qu'il fallait bien se garder de confondre la prudence et la modération avec une faiblesse qui, ici, n'était qu'apparente. Que, dans cette circonstance, les citoyens n'avaient pu supposer que l'autorité locale serait assez insensée pour s'opposer à l'expression de sentimens si inoffensifs pour elle, et si naturels, et que, par conséquent, personne n'avait dû songer à préparer une résistance dont la nécessité ne pouvait être prévue. Quelques jeunes gens qui nous entouraient, entendant cette conversation, ajoutèrent avec chaleur : « Nous espérons » que notre modération ne sera point mal interprétée par ceux qui nous connaissent, et qu'ils » comprendront que nous ne nous sommes ainsi

» résignés à reculer devant quelques gendarmes » que parce que nous avons voulu éviter à notre » ami le général Lafayette le chagrin d'être l'oc- » casion d'un plus grand désordre... » Les officiers américains applaudirent au courage et à la délicatesse de ce sentiment, et comprirent que dans toute autre circonstance le triomphe de la police et de ses gendarmes, sur les citoyens de Rouen, ne serait pas aussi facile.

Le lendemain matin, 8 octobre, la cour de l'hôtel était remplie de jeunes gens à cheval, destinés à former une escorte au général jusqu'au premier relai de poste. Leur contenance, et quelques paroles que j'entendis, me prouvèrent qu'ils avaient encore sur le cœur la scène de la veille, et qu'ils étaient bien résolus à ne pas souffrir qu'elle se renouvelât impunément. Les postes d'infanterie et de gendarmerie avaient été doublés pendant la nuit, comme si le jour devait ramener de grands événemens, mais l'autorité s'en tint heureusement à ces ridicules démonstrations, et le général Lafayette sortit paisiblement de la ville en recueillant sur son passage de nombreux témoignages de la bienveillance des citoyens. A l'extrémité du faubourg l'escorte fut encore augmentée par d'autres jeunes cavaliers qui l'accompagnèrent jusqu'au premier relai, où ils prirent congé de lui, après lui avoir présenté une couronne d'immortelles qui

fut déposée dans sa voiture sur l'épée que lui avaient donnée les milices de New-York.

Ce même soir nous couchâmes à Saint-Germain-en-Laye, et le lendemain, 9 octobre, nous arrivâmes à La Grange, où, depuis trois jours, les habitans des communes voisines s'occupaient des préparatifs d'une fête pour la réception de celui qu'ils attendaient depuis si long-temps avec impatience.

A une certaine distance de l'habitation, la voiture s'arrêta, le général en descendit et se trouva tout à coup au milieu d'une foule dont les transports et l'empressement auraient trompé l'œil d'un étranger, en lui faisant croire que tous étaient ses enfans. Jusqu'au soir la maison fut remplie par la foule, qui avait peine à se séparer du général. Les citoyens ne se retirèrent qu'après l'avoir conduit, à la clarté des illuminations, et au son de la musique, sous un arc de triomphe portant une inscription où ils lui avaient décerné le titre d'*ami du peuple*. Là, il reçut de nouveau les expressions de la joie et du bonheur que son retour causait à ses bons voisins.

Le lendemain le général fut occupé toute la journée à recevoir les jeunes filles qui lui apportèrent des fleurs et lui chantèrent des couplets; la compagnie de la garde nationale de Court-Palais, ainsi qu'une députation de la ville de Rosay. Les habitans de la commune, en offrant une caisse

de fleurs à leur ami, lui dirent, par l'organe de M. Fricotelle, chef de la députation.

« Lorsque nous avons appris qu'au mépris » d'une longue navigation, vous alliez braver, » sous un ciel qui nous est inconnu, un climat » que l'on nous disait être dangereux, nos cœurs » ont été saisis d'effroi, et nous avons versé des » larmes sur le départ d'un père. Bientôt nous » avons reçu la nouvelle de l'accueil glorieux » que vous fit ce bon peuple américain, si digne » de la liberté que vous l'avez aidé à conquérir, » et dans notre joie nos vœux se sont élevés pour » lui et pour vous vers le ciel; mais lorsque nous » avons su qu'au milieu du triomphe de ces té- » moignages d'attachement, des pressantes solli- » citations des Américains pour vous retenir au » milieu d'eux, vos pensées se tournaient vers » nous, vers notre patrie, alors notre admiration » pour vos vertus s'est encore accrue; aujour- » d'hui notre reconnaissance est sans bornes. »

Après cette harangue, tous se précipitèrent dans les bras du général; ils n'en sortirent que pour se jeter dans ceux de George Lafayette, son fils.

Le dimanche suivant, les habitans de Rosay et des environs offrirent au général une fête brillante, dont une souscription, à laquelle tout le monde contribua, fit les frais. Les préparatifs, qui avaient exigé plusieurs jours de travail, étaient

l'ouvrage d'une partie des citoyens qui n'avaient voulu être aidés par aucune main salariée. A cinq heures du soir, plus de quatre mille personnes, dont beaucoup venues de plusieurs lieues, remplissaient les appartemens et les cours du château de La Grange, pour saluer celui que toutes les bouches appelaient l'*ami du peuple*. A sept heures, une troupe de jeunes filles, marchant en tête de la population de Rozay, vint présenter au général une corbeille de fleurs, en chantant en chœur des couplets simples et touchans. M. Vigné, au nom du canton, prononça un discours plein de sentimens généreux. « Nous » vous revoyons enfin, » lui dit-il, « rajeuni par » l'air de la liberté que vous venez de respirer, » et par la vue du bonheur du peuple puissant » et reconnaissant que vous venez de contempler. » Comme les Américains, que ne pouvons-nous » vous peindre notre amour, notre admiration, » et le plaisir que nous avons à vous revoir ! Mais, » général, cet amour, ce plaisir et cette admi- » ration, en troublant nos cœurs, nous forcent » au silence. »

Le général lui répondit : « Le touchant accueil » qui m'attendait ici au moment de mon arrivée, » les nouveaux témoignages d'amitié dont vous » me comblez aujourd'hui, complètent la satisfac- » tion que j'éprouve en me retrouvant au milieu » de ma famille, au milieu de vous, mes chers

» voisins et amis. Pendant que je parcourais les » libres et florissantes contrées des États-Unis, » il m'était doux de penser que les accens de cet » admirable et excellent peuple retentissaient » jusqu'à vous, et que vous en jouiriez pour moi.

» Les ennemis de la cause populaire m'ont fait » un reproche de ce que, dans les réunions améri- » caines, en leur exprimant mes sentimens, je » pensais aussi à vous. Ils ont eu raison de le » croire, et en effet, à la vue des miracles de » prospérité publique et de félicité particulière » qui, dans ce vaste pays, ont été le résulat de la » liberté, de l'égalité, de l'ordre légal et national, » il m'eût été difficile d'oublier les vœux de toute » ma vie pour que mes compatriotes français » exerçassent les mêmes droits et obtinssent le » même bonheur.

» Me voici maintenant rendu à cette retraite » de La Grange, qui m'est chère à tant de titres, » et à ces occupations agricoles auxquelles vous » savez que je suis si attaché, et que pendant » beaucoup d'années j'ai partagées avec vous, mes » chers voisins, et avec la plupart des amis qui » m'entourent. Votre affection, bien réciproque » de ma part, me les rend de plus en plus pré- » cieuses. Recevez tous, je vous prie, mes remer- » cîmens pour la belle et touchante fête que vous » m'avez préparée, et qui remplit mon cœur de » joie, de tendresse et de reconnaissance. »

Après cette réponse, qui fut accueillie avec transport, le général fut conduit en triomphe sur la prairie, où une tente élégante avait été dressées pour lui et sa famille. Des illuminations disposée avec art, un feu d'artifice préparé par Ruggieri, des danses animées, un grand nombre de boutiques de toute espèce, et une population de plus de six mille personnes, tout enfin contribua à rappeler à Lafayette quelques-unes des belles scènes de son triomphe américain, avec d'autant plus de vérité qu'il y retrouva une grande conformité dans les sentimens et dans leur expression.

Les danses durèrent toute la nuit, les cris de *vive l'ami du peuple!* retentirent jusqu'au jour, et le lendemain Lafayette, rentré au sein de sa famille, jouissait du bonheur et du calme que donne seul le souvenir d'une vie bien remplie.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

Pages.

CHAPITRE Ier. — Fête des fermiers du Maryland. — Députation indienne présentée au général Lafayette. — Message du président des États-Unis. — Honneurs extraordinaires rendus à l'hôte de la nation. — Récompense nationale offerte par le congrès. 1

CHAPITRE II. — Élection du président. — Caractère public du président. — Des ministres et des fonctionnaires publics. — Du congrès. — Grand dîner public du 1er. janvier. 36

CHAPITRE III. — Départ de Washington. — Sentimens américains. — Lion de mer. — Famille de nègres libres. — Raleigh. — Fayetteville. — Caroline du Nord. 78

CHAPITRE IV. — Entrée dans la Caroline du Sud. — Route de Cherraw à Camden. — Monument élevé au baron de Kalb. — Route de Camden à Charlestown. — Fête de Charlestown. — Le colonel Huger. — Histoire, institutions et mœurs de la Caroline du Sud. 95

CHAPITRE V. — Fort Moultrie. — Ile d'Edisto. — Alligators. — Savannah. — Monumens funèbres. — Augusta. — État de Géorgie. 128

Pages.

CHAPITRE VI. — Départ de Milledgeville. — Mâcon. Indian-Agency. — Rencontre d'Indiens pendant l'orage. — Hamly. — Tribu de Mac-Kintosh. — Uchee-Creek. — Big-Warrior. — Capitaine Lewis. — Line-Creek. — Montgommery. — Adieux de Mac-Kintosh. — Cahawba. — État d'Alabama. — Mobile. 162

CHAPITRE VII. — Départ de Mobile. — Golfe du Mexique. — Passage de la Balise. — Débarquement aux lignes de la Nouvelle-Orléans. — Entrée du général Lafayette dans la ville. — Fêtes et cérémonies publiques. — Bataille de la Nouvelle-Orléans. 196

CHAPITRE VIII. — Histoire et constitution de la Louisiane. — Bâton-Rouge. — Natchez. — État du Mississippi. — Navigation jusqu'à Saint-Louis. — Réception du général Lafayette dans cette ville. 236

CHAPITRE IX. — Changemens survenus dans la navigation du Mississippi depuis l'emploi de la vapeur. — Arrivée à Kaskaskia. — Les Canadiens et les Indiens. — Singulière rencontre d'une jeune Indienne élevée parmi les blancs et retournée à la vie sauvage. — Ballade indienne. — État d'Illinois. — Départ de Kaskaskia. — Séparation du général Lafayette et de la députation de la Louisiane. 286

CHAPITRE X. — Rivière de Cumberland. — Arrivée à Nashville. — Milice du Tennessée. — Habitation du général Jackson. — Naufrage sur l'Ohio. — Louisville. — Route de Louisville à Cincinnati par terre. — État de Kentucky. — Anecdote. . . 328

Pages.

CHAPITRE XI. — Arrivée à Cincinnati. — Fêtes offertes par cette ville. — Les Suisses de Vevay. — État d'Ohio. — La famille Vinton. — Route de Whœling à Union-Town. — Discours de M. Gallatin. — New-Geneva. — Débarquement à Bradock-Field. — Premier fait d'armes du général Washington. — Pittsburg. 382

CHAPITRE XII. — Route de Pittsburg à Érié. — Victoire du commodore Perry. — Scène nocturne à Freedonia. — Le chef indien à Buffalo. — Chutes du Niagara. — Visite au fort Niagara. — Aspect de Lockport. — Navigation de Lockport à Rochester. — Aquéduc sur la rivière Genessée. — Route par terre de Rochester à Syracuse. — Navigation de Syracuse à Schenectady, en passant par Rome et Utica. — Grand canal. 428

CHAPITRE XIII. — Retour à Boston. — Réception de Lafayette par la législation du Massachusetts. — Célébration de l'anniversaire de Bunker's-Hill. — L'histoire de la révolution familière à tous les Américains. — Départ de Boston. 463

CHAPITRE XIV. — Rapide et courte visite dans les états de New-Hampshire, Maine et Vermont. — Retour à New-York. — Célébration de l'anniversaire de la déclaration d'indépendance. — La chaloupe américaine. — Patriotisme et désintéressement des marins de New-York. 507

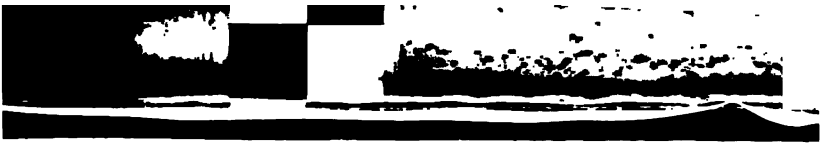
CHAPITRE XV. — Lettre de M. Kératry sur l'anniversaire de Bunker's-Hill. — Machine hydraulique de Philadelphie. — Germantown. — Boîte historique de M. Watson. — Champ de bataille de la Brandywine. — Invocation du révérend Wil-

Pages.

liam Latta. — Clergé de Lancastre. — Retour à Baltimore éclairé par un incendie. 540

CHAPITRE XVI. — Retour à Washington. — Caractère du nouveau président. — Visite à l'ex-président devenu cultivateur et juge de paix. — Le gouvernement offre à Lafayette un bâtiment de l'état pour retourner en France. — Présens offerts à Bolivar par l'intermédiaire de Lafayette. — Nouvel hommage de la ville de New-York. — Adieux du président à l'hôte de la nation. — Départ de Washington-City. — Passage à bord de la Brandywine. — Traversée. — Témoignages d'attachement et de regrets des marins de la Brandywine à Lafayette. — Réception au Havre. — Quelques heures à Rouen. — Réception de Lafayette à La Grange par les habitans de sa commune. 576

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



3 2044 012 603 221

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

BOOK DUE
JUL 16 1979

1049503 4

STALL-STUDY
CHARGE

Libri